This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

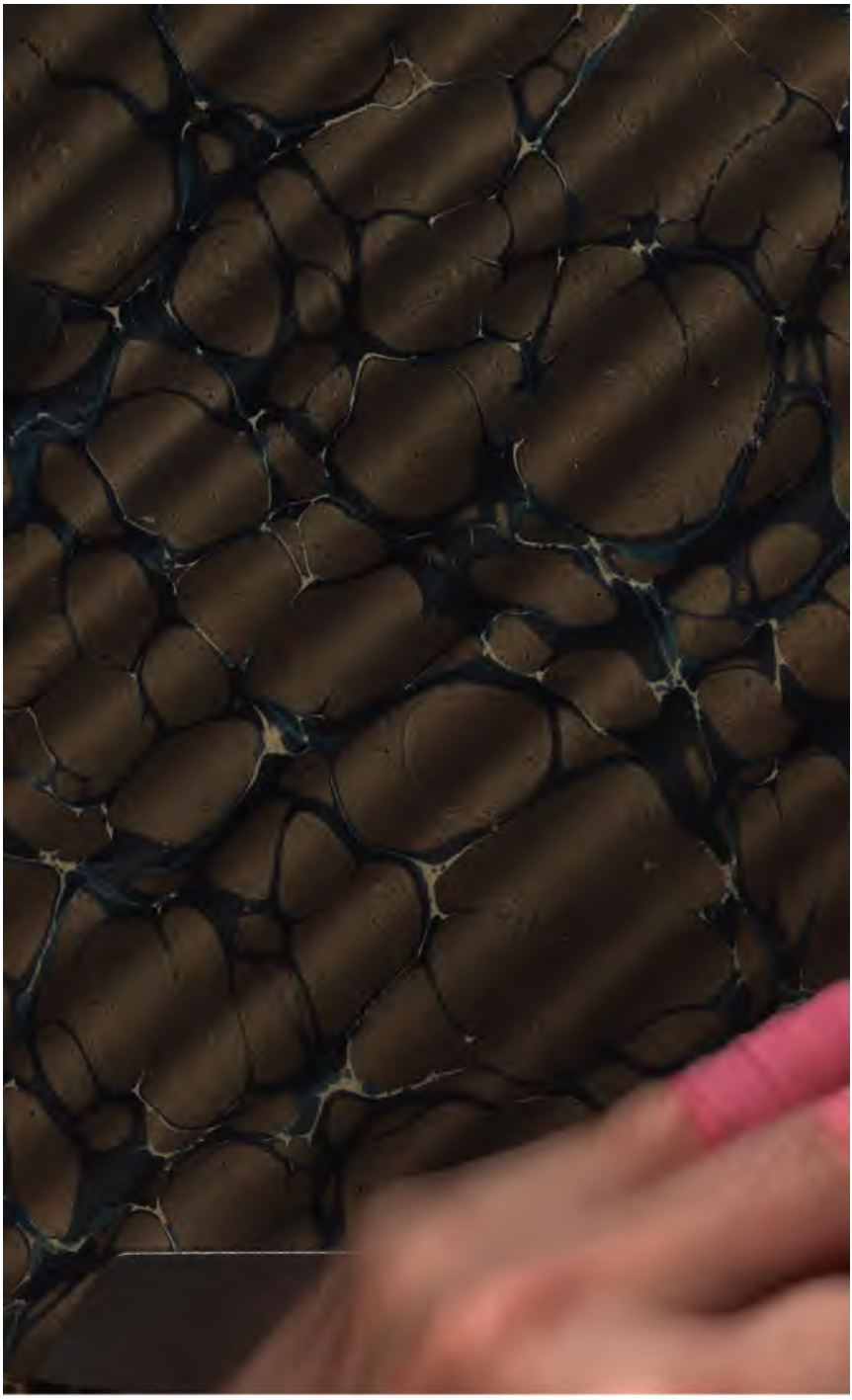
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

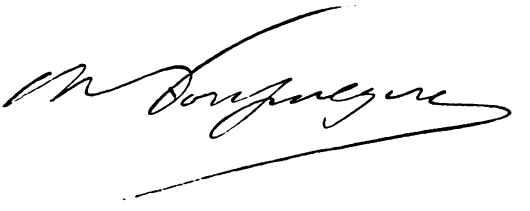


PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES ORATOIRES

II

PROPRIÉTÉ DE



OUVRAGES DE M. D'HULST

Vie de la mère Marie-Térèse, fondatrice et première supérieure générale des sœurs de l'Adoration réparatrice. 4e édition. In-18 jésus, avec deux portraits. . . . . 2 fr. 50

Vie de Just de Bretenières, missionnaire apostolique, martyrisé en Corée, année 1866. In-18 jésus, avec portrait et carte . 3 fr.

Panégyrique de saint Alphonse-Marie de Liguori, Docteur de l'Église, fondateur de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, prononcé dans l'église Saint-Ambroise, à Paris, le 7 août 1887, pour la clôture des fêtes célébrées à l'occasion du premier centenaire de sa mort. In-8°. . . . . 1 fr.

Organisation de la société chrétienne. Discours prononcé à la séance annuelle de l'Institut catholique de Paris. In-18. . 25 c.

Droit chrétien (le) **et le Droit moderne.** Étude sur l'Encyclique *Immortale Dei*, suivie du texte de l'Encyclique (*latin et français*). In-18 jésus . . . . . 1 fr. 25

Mélanges philosophiques. In-8° écu (*sous presse*).

Conférences de Notre-Dame, Carême de 1891.

M. D'HULST

MÉLANGES ORATOIRES

II

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION

HOMÉLIES ET DISCOURS DE RENTRÉE

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

—

1891

Droits de reproduction et de traduction réservés.

BX
890
H92
1891
1 2

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE ALBERT-LE-GRAND

A Arcueil, le 5 août 1879.

L'IDÉAL ET LE RÉEL DANS L'ÉDUCATION

ET DANS LA VIE HUMAINE

MES CHERS AMIS,

Quelle que soit la dignité, quel que soit le mérite des personnes au milieu desquelles m'a fait prendre place une invitation qui m'honore et me réjouit, c'est à vous tout d'abord, jeunes gens chrétiens, que je m'adresse, parce que cette fête est la vôtre et que tous nous sommes ici pour vous.

La tradition veut qu'un discours précède toute distribution de prix. J'obéis en tremblant à cette loi séculaire; car, je le sais, les discours font peur. Celui-ci, pour se faire pardonner, a promis d'avance d'être court, et votre indulgence lui serait acquise, si à ce premier mérite il pouvait ajouter celui d'être utile.

C'est à quoi j'essayerai de le faire réussir en déga-

geant clairement la pensée qui préside à cette formation humaine et divine que des maîtres aimés s'appliquent à vous donner dans cette maison.

On dit souvent que le collège est l'apprentissage de la vie. Mais j'entends d'ici un esprit chagrin qui proteste : Le collège, s'écrie-t-il, c'est tout le contraire de la vie. Voyez donc : au collège on ne s'occupe que du passé : des Grecs, des Romains, de Virgile et de Platon. Dans la vie, on s'occupe du présent : la bourse du jour, le journal du soir, la pièce nouvelle. Au collège, on étudie le beau littéraire, le vrai philosophique, le bien moral; dans la vie, on cherche l'utile. Au collège, en un mot, on poursuit l'idéal; dans la vie, on prend possession du réel.

Vous avez entendu, mes amis, l'antinomie qu'on vient de formuler. Elle a quelque chose de spécieux, et ce ne sera pas du temps perdu que celui que nous emploierons à la résoudre.

Que les humanités aient pour tendance naturelle d'élever les âmes en les rapprochant de l'idéal, il ne m'en coûte pas d'en convenir; cet aveu, l'Église peut le faire avec fierté, elle qui a toujours encouragé la haute culture de l'esprit, elle qui en fut longtemps la seule dépositaire et l'empêcha de disparaître pour jamais sous le flot de la barbarie.

Que, d'autre part, les âmes initiées par la littérature au culte des grandes pensées et des beaux sentiments dégénèrent souvent, hélas! et très vite, de cette noblesse acquise et s'avilissent au contact des réalités de ce monde, il ne servirait à rien de le nier.

Faut-il en conclure, avec le sceptique qui m'interpellait tout à l'heure, que l'éducation tourne le dos à l'expérience, et que c'est chimère de vouloir préparer l'adolescent, par une formation qui l'élève, à une existence qui fatalement doit l'abaisser?

Cette conclusion est désolante; mais elle serait légitime si l'idéal était nécessairement séparé du réel.

Or cette séparation funeste est en même temps inévitable en dehors de l'éducation chrétienne.

Qu'a-t-il manqué, je vous le demande, au génie de Platon pour prendre le gouvernement de l'humanité? Apparemment ce n'est pas l'idéal. Nulle part vous ne trouverez tendances plus hautes, instinct plus sûr de l'élévation en toutes choses. Avec Platon, rien ne rampe : métaphysique, morale, art, sentiment, tout monte, par-dessus les ombres de ce monde, vers la lumière et la beauté. L'antiquité a produit ce trésor, elle s'en est orgueillie; et qu'en a-t-elle fait? Demandez à ses rhéteurs, à ses pédagogues, à ses législateurs, à ses politiques, à tous ceux qui ont eu pour mission de traduire dans les actes de la vie humaine l'idéal entrevu par le maître. Et permettez-moi de ne pas reproduire la réponse que vous fait, en leur nom à tous, l'impitoyable Histoire.

Ah! Messieurs, ce qui a manqué à Platon, à l'antiquité, à l'humanité tout entière avant le Christ, ç'a été de pouvoir atteindre un idéal certain, un idéal vivant, un idéal communicable.

Leur idéal manquait de certitude; c'était un beau rêve. Vous connaissez le dernier mot de Socrate dans

le *Phédon*, ce cri le plus sublime et le plus douloureux qui pût s'échapper d'un cœur prêt à cesser de battre : « Que l'âme soit immortelle, il y a donc quelque raison de le penser, et la chose vaut bien la peine qu'on se hasarde d'y croire. C'est une noble chance à courir; c'est une espérance par laquelle il faut comme s'enchanter soi-même. »

Messieurs, les grandes âmes, aux heures où elles sont grandes, savent s'enchanter de la sorte. Mais si l'âme est vulgaire ou si l'ennui la prend, elle se dit : Beau rêve peut-être, mais peut-être aussi mensonger! Et elle se retourne vers les basses réalités.

L'idéal antique manquait encore de vie. Platon a dit d'admirables paroles sur cet *Un* qui précède les choses multiples, sur cet *Égal* qui est antérieur aux choses inégales, sur ce *Parfait* qui éclaire mon esprit quand je pense aux choses imparfaites. Tout cela est beau, Messieurs; mais tout cela est inanimé. La vie que le chantre sublime de la philosophie prête à ces abstractions s'exhale avec les dernières harmonies de son doux langage, et quand Platon a fait silence, son idéal a cessé de vivre. Il faut que chaque homme le ressuscite par un nouvel effort, et comment voulez-vous alors qu'il trouve force et lumière près de ce dieu qu'il vient de créer lui-même? Il est comme cet idolâtre qu'a divinement raillé le prophète Isaïe : « L'artisan, dit-il, est allé dans la forêt; il a coupé le chêne, il en a débité la ramure; d'une partie de ce bois, il a chauffé son foyer; avec d'autres morceaux, il a cuit son pain; avec le reste, il s'est fait un dieu, et le voilà

qui l'adore[1] ! » Pauvre ignorant, prosterné devant ton fétiche, es-tu donc plus à plaindre que le rêveur prosterné devant son rêve?

Enfin l'idéal païen n'était pas communicable. Qu'il y ait quelque part, au-dessus de nous, une région pure et sereine où la vérité brille, où le bien règne en maître, qu'importe à l'homme s'il n'y peut pas atteindre, si ce trésor qu'il entrevoit n'est pas fait pour lui ?

Et dans ces trois mots, un idéal incertain, abstrait, incommunicable, vous avez tout le secret de l'impuissance où s'est débattue la sagesse antique.

Il est temps, mes amis, de vous souvenir que ce malheur n'est pas le nôtre. Nous sommes chrétiens : regardons Jésus-Christ. Cherchons-le dans l'un quelconque de ses mystères, car il est tout entier dans chacun des actes qu'il accomplit pour nous sauver. Suivant la disposition actuelle de notre âme, cherchons Jésus-Christ dans la joie ou dans la douleur, à Bethléhem ou au Calvaire; ou, si voulez trouver tous ces états ensemble, cherchons-le dans l'Eucharistie.

D'abord, c'est l'idéal. Oh! oui, pour cette fois nous tenons l'idéal vrai. Grandeur, sagesse, immensité, éternité, puissance, intelligence infinie, vérité substantielle, justice souveraine, beauté ravissante; et, pour tout résumer dans une définition suprême, bien parfait et parfait amour.

[1] Is. XLIV, 14, 15.

Mais cet idéal n'est pas un rêve, c'est une certitude. Ma raison est faite pour se reposer dans cette affirmation qui la transporte : « Dieu est; » c'est-à-dire: le bien existe, la perfection existe, l'être précède le néant, l'infini précède les bornes. Mais le péché avait obscurci ma raison, il l'avait fait douter d'elle-même. La foi survient, et son témoignage n'ajoute pas seulement aux inductions de mon intelligence des vues nouvelles sur les secrets de la vie divine; dans le propre domaine de ma pensée, la foi fortifie ma certitude et m'affermit dans la possession des vérités qui m'appartiennent. O Dieu, en vous du moins l'idéal est réel !

Mais Dieu est vivant. Que dis-je! Dieu est la vie. Donc aussi l'idéal est vivant. Arrière les abstractions, ces créations glacées de mon esprit en travail. Je n'ai plus à craindre, en adorant ce qui est parfait, d'adorer mon propre ouvrage. Je puis me réfugier dans ton sein, ô vérité qui me ravis, ô beauté qui me charmes, ô bonté qui m'attires! Tu vis, et je veux vivre en toi.

Qu'ai-je dit cependant? Peut-être que mon ambition m'égare! Peut-être que cette vie divine, réelle en soi, n'est pour moi qu'un beau spectacle que je dois contempler de loin.

Mais non, saint Paul me le dit : « La vie de Dieu est un héritage. Seul son Fils éternel avait droit au patrimoine héréditaire: l'Incarnation l'a fait notre frère, et maintenant nous partageons tous ses droits : » *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.*

Entendez-vous? *Hæredes Dei!* La vérité de Dieu, héritage destiné à votre intelligence; la bonté de

Dieu, héritage réservé à votre cœur; la félicité de Dieu, héritage promis à vos désirs; la vie de Dieu, héritage assuré à tous ses enfants! L'idéal est réel, l'idéal est vivant, l'idéal est communiqué. Voilà ce que vous apprenez à l'école du Dieu fait homme.

Ah! maintenant, jeunes gens, je n'ai plus peur pour vous; vous pouvez partir, vous pouvez entrer dans ce qu'on appelle la vie réelle. Vous pouvez aborder le travail obscur, la conquête de la fortune ou celle de la renommée; vous pouvez passer à travers le feu des plaisirs, à travers les glaces des intérêts et des calculs. Vos âmes pourront être attristées de ces misères, meurtries de ces contacts, fatiguées de ces luttes; elles ne seront point abaissées. Pour les faire descendre des hauteurs de l'idéal, il faudrait, ou que Dieu cessât d'être, ou qu'étant en lui-même, il se rendît invisible au regard de votre foi; ou que, visible encore à votre esprit, il devînt inaccessible aux recherches de votre cœur. Eh bien! ces trois choses sont impossibles. Dieu est, Dieu se montre, Dieu se donne; on ne peut rien retrancher de cette trilogie admirable, qui est le fond même du christianisme. Vous la retrouvez tout entière dans les plus humbles détails d'une vie d'homme, pourvu que ce soit une vie chrétienne.

Prenez au hasard la journée d'un enfant de Dieu. Il s'éveille à l'appel de l'aurore : sa prière va chercher le Père qui est aux cieux. Il charge sur son épaule le faix du travail quotidien; croyez-vous qu'il soit seul à porter son fardeau? Non. Dieu le regarde,

Jésus-Christ l'assiste, et le ciel l'attend. Voici venir la tristesse, angoisse du dedans, épreuve du dehors : *Foris pugnæ, intus timores.* Le cœur du fils appelle le secours paternel, et si ce n'est pas assez d'un Père pour le consoler, l'Évangile lui a préparé une mère : dans le sein de Marie, où il va cacher ses larmes, le chrétien a retrouvé le secret du courage. Après l'affliction, voici la lassitude; les ressorts de la volonté se détendent, et la défaillance est à la porte. Un pain du ciel vient réparer les forces du voyageur; comme Élie, il marchera désormais, dans l'énergie de cette nourriture, jusqu'à la montagne de Dieu.

Dites-moi, Messieurs, l'appellerez-vous encore vulgaire, cette existence du chrétien que l'idéal divin envahit de toutes parts? Ou l'appellerez-vous chimérique, cet idéal qui va pénétrant de sa vertu supérieure les plus modestes réalités? C'est le ferment dont parle l'Évangile : caché dans la pâte grossière, il la soulève et la transforme. Avec cela, mes amis, on est supérieur à tout : supérieur à la tentation par la fidélité, supérieur à l'adversité par la résignation, supérieur à la prospérité par le détachement. Viennent les jours sanglants, comme vos aînés d'Arcueil, on meurt avec joie pour la France : comme le P. Captier, on meurt avec simplicité « pour le bon Dieu ».

J'ai fini, Messieurs, et je pense avoir répondu à la question que je posais en commençant : L'éducation du collège est-elle, oui ou non, la préparation de la vie? Si cette éducation est pénétrée du christianisme, oui, cent fois oui, elle prépare la vie; et plus elle

élève haut les âmes, plus elle les adapte d'avance aux nécessités qui les attendent.

Mais pourquoi ai-je donné à ma proposition ce tour conditionnel ? L'éducation, en France, au XIXe siècle, peut-elle être autre chose que chrétienne? Ah ! ne me reprochez pas cette interrogation ; ce n'est pas ma faute si, autour de nous, les événements l'ont posée. Ce n'est pas ma faute s'il y a des hommes qui songent à nous ramener du plein soleil aux pénombres douteuses, qui font consister le progrès à déshériter l'âme de Dieu et la civilisation de l'Évangile. Qu'ils fassent cela pour eux-mêmes, nous pleurerons sur leur aveuglement et nous leur souhaiterons la lumière. Mais, à coup sûr, ils ne le feront pas pour nous.

Fils de Saint-Dominique et de la Vierge, hommes de prière, de parole et de foi, au déclin de notre civilisation vieillie, vous êtes devenus, par amour pour la France et pour les âmes, des hommes d'éducation. Au nom de la France et des âmes, merci ! En ce jour où la jeunesse studieuse moissonne à pleines mains les couronnes, vous moissonnez la confiance des pères, l'affection des fils, la reconnaissance de tous. N'attristons pas par de sombres pressentiments une fête qui a besoin d'espérance. Il ne se peut pas que vos blanches tuniques, pures de toute autre tache que du sang de vos martyrs, deviennent aux yeux du pays l'indice ou le symbole de je ne sais quelle incapacité étrange au nom de laquelle on vous interdirait le dévouement.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE SAINTE-ANNE

A Saint-Ouen, le 28 juillet 1880.

LA PHILOSOPHIE DES PRIX

MES CHERS AMIS,

Y a-t-il des philosophes parmi vous? On m'a dit que non [1]. S'il y en avait, ils sauraient que la philosophie consiste à rechercher la cause sous l'effet, la loi sous le phénomène, la raison profonde sous le fait apparent.

Mais si vous n'êtes pas encore philosophes, vous le serez bientôt. Et puisque nous allons vous distribuer des prix, je m'adresse à vous, les philosophes de l'avenir; je vous demande : Avez-vous fait, dans votre esprit, la *philosophie des prix?*

Peut-être; et, dans ce cas, je serais tout disposé à vous céder ma place à ce fauteuil. Mais comme vous

[1] L'école Sainte-Anne, à cette époque, n'avait pas encore la classe de philosophie.

seriez prêts en très grand nombre à l'occuper dignement, et portés d'ailleurs par votre modestie à vous en éloigner tous ensemble, le plus simple, puisque j'y suis, n'est-il pas que j'y reste, et que, prêtant une expression à vos spéculations silencieuses, je fasse en votre nom, devant cet auditoire choisi, la philosophie des prix?

N'ayez pas peur, enfants, je serai court. Rassurez-vous, Mesdames, je serai clair. La philosophie d'ailleurs est meilleure personne que vous ne le supposez. Et puis la philosophie que je veux faire ici est une philosophie chrétienne, et par là elle est familière d'avance à votre cœur et à votre foi.

L'idée des prix se rattache à l'une des plus hautes questions morales qui puissent préoccuper les penseurs : la question de la sanction ou de la récompense.

Lauréats d'aujourd'hui, on va vous donner des prix parce que vous avez bien travaillé. On va vous donner des prix pour vous exciter à travailler mieux encore. On va vous donner des prix pour vous désigner à vos camarades comme des modèles à imiter. Vos prix seront pour vous le témoignage rendu au passé, le stimulant de l'avenir; ils seront pour les autres l'encouragement de l'exemple.

Est-ce bien fait de vous donner ces prix? Et pour généraliser aussitôt, à la manière des philosophes, est-ce bien fait de décerner des récompenses?

D'abord c'est très naturel, j'allais dire : c'est très humain. La notion de moralité est tellement liée, dans notre esprit, à la notion de mérite, qu'il faut un effort

violent pour les séparer. Voyez ce petit enfant qui cherche encore près de sa mère l'appui de ses pas mal assurés : s'il a obéi; si, à la parole maternelle, il a fait taire un instinct de gourmandise, réprimé un emportement de colère, sacrifié un désir égoïste, le voici qui regarde en souriant celle qui est pour lui la douce image de la justice et de la bonté; et dans les yeux de sa mère, il cherche la promesse de la récompense. Il ne la cherche pas en vain : un doux baiser sur ses joues, une petite friandise sur ses lèvres, voilà le prix décerné par la providence maternelle à la vertu naissante.

C'est donc très naturel d'attendre la récompense. Est-ce légitime? est-ce honorable?

On l'avait toujours cru jusqu'ici. Mais le *Médecin malgré lui* a fait école; aujourd'hui, en morale comme ailleurs, il ne manque pas de docteurs qui viennent nous dire : « Nous avons changé tout cela. »

Eh! oui. L'idée de la récompense appartient, paraît-il, à une essence très inférieure de moralité. Proposer ce mobile à l'agent moral, c'est amoindrir d'avance la dignité de ses actes, c'est réduire sa vertu à un calcul d'actif et de passif, c'est substituer le commerce au devoir.

Ah! vraiment? Et qui est-ce qui dit cela, mes amis? Écoutez bien : ce sont les hommes, les mêmes hommes qui prétendent que la règle du devoir ne doit pas être cherchée en Dieu, mais en nous-mêmes; que le bien moral n'est pas une loi, mais une manière d'être; que la conscience n'est pas un écho de l'absolu, mais une tendance de la nature, et que par consé-

quent elle doit s'identifier avec le désir; que toute passion est légitime par cela seul qu'elle est naturelle, qu'il n'y a dans le monde moral que des difformités et point de crimes, des accidents pathologiques et point de responsabilité, des malades et point de coupables.

Oui, ils ont dit ces choses odieuses; ils ont écrit, imprimé, publié ces choses basses. Et puis eux, les mêmes, ils ont dit :

« Le christianisme a une morale rabaissée, parce qu'il parle de la récompense! »

La récompense, ils la suppriment. Je crois bien! ils n'en ont plus besoin. Ils la confondent avec la vertu. Quand l'homme s'abaissera au rang de l'animal, quand il suivra tous ses instincts, il sera vertueux. Qu'a-t-il besoin d'un autre salaire?

Mais, malheureux! mettez-vous donc d'accord avec vous-mêmes! Et si vous voulez vous ravaler jusqu'à ce niveau abject, du moins n'accusez pas l'Évangile de ne pas placer assez haut l'idéal du devoir.

L'Évangile, mes amis, qu'a-t-il fait pour la moralité humaine?

Il a tenu compte de ces deux choses : la grandeur de l'homme et son infirmité.

La grandeur de l'homme, elle est l'ouvrage de Dieu. Elle est son premier dessein sur ce chef-d'œuvre par où il avait résolu de couronner la série des êtres. Elle est en nous l'empreinte ineffaçable de la ressemblance divine.

Et voilà pourquoi le devoir chrétien est si austère. Il ne s'agit de rien moins, pour cette créature chétive

et inachevée que nous sommes, que de reproduire les perfections de l'Être infini. C'est pour cela qu'il veut être appelé notre père, afin d'avoir le droit de rechercher en nous son image. *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.*

Montrez donc une autre morale qui monte aussi haut que celle de l'Évangile! C'est d'abord la rigueur inflexible des préceptes. O Décalogue, que tu es exigeant! Créancier sans merci, tu pénètres partout pour réclamer toutes les dettes; tu réclames au nom de Dieu l'adoration, la foi, la confiance, l'amour; au nom du prochain, la justice, la charité; au nom du débiteur lui-même, le respect de sa dignité morale, le travail, la tempérance, la chasteté. Tu demandes compte des actions qui se voient, des paroles qui s'entendent, des pensées, des désirs qui ne se voient pas et ne s'entendent pas. Vit-on jamais pareilles exigences?

Eh bien, ce n'est pas tout. Voici maintenant l'héroïsme des conseils. C'est une carrière nouvelle où l'on entre par la porte du renoncement. Là on apprend à s'immoler, à s'abaisser, à se donner; là le pardon des injures, l'amour des ennemis, la virginité du cœur et des sens, la pauvreté volontaire, l'obéissance acceptée, la souffrance embrassée, recherchée avec passion comme le suprême témoignage de l'amour, ouvrent à la générosité du cœur humain des horizons inaperçus où nul n'oserait s'aventurer si un homme, un frère de notre race, revêtu de notre ressemblance et en possession de la nature divine, le front ceint d'une couronne qui dit à tous les yeux sa

royauté de douleur et d'amour, ne marchait le premier dans cette arène sanglante et ne montrait au terme du voyage les splendeurs d'une félicité qui suffit à Dieu et qui est offerte à l'homme. O sublimité!

Voilà la morale chrétienne dans son rapport avec la grandeur de l'homme. Mais l'homme n'est pas que grandeur, il est faiblesse aussi. Il était faiblesse native; la preuve, c'est qu'il est tombé. Et, aujourd'hui qu'il est tombé, il est encore faiblesse acquise, faiblesse héréditaire, faiblesse accumulée d'âge en âge, aggravée par la longue domination du mal.

Et à cette faiblesse que faut-il? L'attrait, le stimulant de la récompense.

Ah! si l'espoir de la récompense devait remplacer la notion du devoir, oui, cent fois oui, ce serait une dégradation, un avilissement de la morale. Mais non, ce n'est pas cela. Le devoir, c'est Dieu; la récompense, c'est Dieu encore; et Dieu n'est pas contraire à lui-même, et rien de ce qui est Dieu ne saurait abaisser l'homme.

Le devoir, c'est la perfection de Dieu en lui-même.

La récompense, c'est la bonté de Dieu pour nous.

Tâchons d'être parfaits comme notre Père céleste; et alors il sera pour nous ce que nous aurons essayé d'être pour lui.

Par la fidélité aux préceptes, par l'effort plus généreux encore des conseils, nous nous serons efforcés d'être libéraux envers Dieu: de lui donner, avec le plus grand désintéressement possible, notre obéissance, notre imitation, notre amour.

Et lui, alors, regardera d'un œil de père ces efforts parfois impuissants, parfois interrompus, mais courageux pourtant, de ses pauvres enfants; et il y répondra par des libéralités divines, par des initiations inattendues, par une association transcendante de notre esprit à sa pensée, de notre cœur à son amour, de notre être tout entier à sa divine béatitude.

Telle est l'économie de l'alliance qu'un Dieu a contractée avec sa créature; alliance dont voici la formule: Cherchez Dieu par le désintéressement, et vous le trouverez dans la récompense.

Un jour la femme de Zébédée s'approcha de Jésus et lui fit une prière qui avait la forme d'un commandement.

« Seigneur, dit-elle, ordonnez que mes deux fils ici présents soient assis à votre droite et à votre gauche dans votre royaume. »

Et Jésus, allant trouver la pensée des enfants à travers les paroles de la mère :

« Vous ne savez, dit-il à Jacques et à Jean, ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que j'ai à boire? »

Et ils répondirent sans comprendre:

« Nous le pouvons. »

Et Jésus reprit :

« Mon calice, vous le boirez; mais les places près de mon trône, je ne les donne pas arbitrairement, je les réserve à ceux à qui mon père les prépare. »

Voilà, mes amis, toute la théorie de l'espérance chrétienne.

L'âme mercenaire ne voit dans la récompense que le repos, la joie, l'exemption de la peine ; et c'est cela qu'elle demande, c'est cela qu'elle veut sans conditions et sans efforts.

A cette âme abaissée Jésus répond : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. »

Mais Jésus ne se contente pas de condamner l'égoïsme, il veut le guérir. Et, pour le guérir, il a un baume puissant, un baume amer, contenu dans la coupe du sacrifice.

Pour nous décider à le boire, le premier il y trempe ses lèvres, il l'avale d'un seul trait, puis il nous présente le calice et nous dit : « Pouvez-vous y boire? »

Jeunes gens chrétiens, je viens vous poser la même question.

Nous voici bien loin de ces livres et de ces couronnes qui symbolisent les récompenses d'un jour, promises à vos efforts d'une année.

Il s'agit de préparer votre avenir temporel, votre avenir éternel.

Pour l'un comme pour l'autre, il est une loi commune : la loi du devoir.

Et pour élever votre faiblesse à la hauteur du devoir, Dieu vous a donné deux ailes : l'espérance et le sacrifice.

Jeunes gens chrétiens, pour être des hommes de devoir, soyez des hommes d'espérance et des hommes de sacrifice.

Hommes d'espérance, pour ne point défaillir en chemin, pour ne pas juger de la justice de Dieu par l'in

justice des hommes, du sort de la vertu au delà de cette vie par la destinée qui lui est faite en ce monde ; pour ne pas succomber au découragement qui finit toujours par la défaillance morale !

Hommes de sacrifice, pour ne pas vous illusionner sur les conditions de la victoire promise au bien ; pour ne pas abaisser à des calculs mesquins la dignité de vos désirs ; pour ne rien perdre du mérite que Jésus vous prépare quand il vous fait l'honneur de vous présenter son calice.

Ah ! ne voyez-vous pas que ce sont là les deux grands biens que la prévoyante tendresse de vos parents a voulu ménager à votre jeunesse, en lui donnant les maîtres que je salue ici en votre nom ?

Formés à l'école de l'abnégation évangélique, séparés, pour se dévouer à votre enfance, de toute ambition terrestre, ils vous apparaissent comme la vivante leçon de l'espérance et du sacrifice.

Supérieurs aux promesses de ce monde, supérieurs à ses menaces, fermement résolus à lasser la calomnie par la patience et la haine par le dévouement, ils vous apprennent par leurs exemples comment on donne tout à Dieu, comment on attend tout de Dieu.

Enfants privilégiés, vous retiendrez cet enseignement, mille fois plus nécessaire encore à vos âmes que celui qui forme ici vos intelligences aux lettres et aux sciences humaines.

Les prix que vous allez recevoir portent le sceau de cette maison.

Saluez-le bien, c'est un sceau d'honneur et un sym-

bole de foi. Plus tard, quand vos regards fatigués des spectacles attristants de la terre retrouveront ces humbles volumes, un souvenir s'éveillera dans vos cœurs : souvenir d'une éducation chrétienne où vous aurez appris les secrets du courage, les conditions de la lutte et le prix de la suprême victoire.

DISCOURS

PRONONCÉ AU CIRQUE D'ÉTÉ, LE 14 MARS 1883

A la réunion générale annuelle

DE L'ŒUVRE DIOCÉSAINE DES ÉCOLES LIBRES DE PARIS

MESDAMES,
MESSIEURS,

Ce n'est peut-être pas sans une certaine surprise que vous voyez à cette place celui qui a l'honneur de prendre la parole devant vous. Non seulement il peut vous paraître étrange qu'il ose la prendre après l'ardent avocat de toutes nos grandes causes, dont Quintilien semble avoir fait le portrait quand il a dit : *Vir bonus dicendi peritus :* « L'homme de bien qui sait dire ; » l'homme vaillant qu'aucune lutte n'abat, qu'aucune épreuve ne décourage, dont le talent suffit à toutes les tâches, dont la modestie résiste à tous les succès[1] ; non seulement vous pouvez trouver l'orateur d'aujourd'hui bien hardi d'aborder cette tribune impro-

[1] M. Chesnelong, sénateur, président du Comité diocésain des Écoles libres de Paris.

visée, où les intérêts de l'enseignement populaire et chrétien ont été défendus tour à tour par ce que l'éloquence française a de plus élevé, l'esprit français de plus attique, le cœur français de plus chevaleresque et de plus généreux; mais encore et surtout vous pouvez vous étonner qu'en un lieu qui n'a rien de sacré et où jusqu'ici, même aux jours les plus sérieux, des hommes mêlés aux choses de ce monde avaient été seuls à se faire entendre, ce soit aujourd'hui une voix sacerdotale qui retentisse.

Si réellement vous éprouvez cette surprise, je ne me sens pas le courage de vous la reprocher, car je vous avoue que je n'y échappe pas moi-même. Mais que voulez-vous? Est-ce que tout n'est pas surprenant à l'heure où nous sommes? Que voyons-nous qui soit à sa place? Et si je voulais parcourir avec vous tous les sujets d'étonnement que notre époque nous fournit, nous ne sortirions pas d'ici ce soir. Mais je ne prendrai qu'un exemple. Autrefois tout homme de cœur réunissait dans un même culte, intime et profond comme son âme, deux objets diversement sacrés: le foyer et l'autel. Vivre au foyer, s'agenouiller à l'autel, c'était tout le bonheur de la paix; mourir en défendant l'autel et le foyer, c'était toute la légitimité de la guerre: *Pro aris et focis.* Et maintenant, Messieurs, en pleine paix, on déchaîne la pire des guerres: on vient dire au père qui garde le foyer : « Tu n'auras plus d'autel, » et au prêtre qui garde l'autel : « Tu n'auras plus de foyer. »

Est-ce que je me trompe, Messieurs? Mais demandez

donc à ces millions d'hommes du peuple ce qu'on leur dit par toutes les voix de la presse et par la voix plus écoutée de l'exemple, de l'exemple parti d'en haut! La croix était partout : à l'école, au prétoire, à l'hôpital et jusque sur les grands chemins ; elle présidait à l'éducation, à la justice, à la charité, à toute la vie de la nation. *Tolle, tolle,* enlevez l'image du Christ. Que si, avec son image, son culte ne peut encore disparaître, qu'il se cache, qu'il soit relégué et comme refoulé dans le secret de la vie privée comme une sorte de manie bizarre qui ne peut se faire tolérer qu'en se faisant oublier. Et l'effet suit de près la parole, et des tombereaux emportent *au dépôt du vieux mobilier* les débris mutilés des plus adorables symboles. Où trouver une façon plus brutalement expressive de dire aux citoyens : « Vous n'aurez plus d'autels? »

Et maintenant pensez au mois où nous sommes ; remontez à trois ans en arrière, cherchez ce que la date du 29 mars vous rappelle. Écoutez par le souvenir le grincement des pinces dans les serrures, le fracas des haches sur les portes. Puis regardez autour de vous ; voyez ces familles religieuses dispersées, sans asiles, réduites à opter pour leurs membres entre l'isolement et l'exil. N'est-ce pas là une façon expéditive de dire aux gardiens des autels : « Vous n'aurez plus de foyer? »

Eh bien! Messieurs, c'est pour cela que je suis ici. Prêtre, je viens plaider une cause qui est celle de la famille, de la société française, parce qu'il est bon qu'on sache que ni le prêtre n'est un paria, ni le ci-

toyen un athée; que le prêtre a une patrie, le citoyen une foi et un culte, et qu'à l'heure où des brouillons téméraires, ne pouvant résoudre les grands problèmes, s'en consolent en soulevant les grands conflits, c'est le moment de montrer l'étroite solidarité qui relie ensemble le patriotisme et la croyance. Ce que je vais dire, n'importe qui parmi vous pourrait le dire à ma place et avec le même accent. La question n'est pas posée entre clercs et laïques, comme les bourreaux de la langue française ont essayé de le faire croire en inventant le mot de *cléricalisme ;* elle est entre croyants et impies, et peu importe alors sous quel habit le croyant vienne déclarer que l'âme de la jeunesse française a besoin de Dieu et de son Christ.

Vous venez d'entendre le troisième rapport de l'Œuvre générale des écoles chrétiennes dans le diocèse de Paris. Rien n'est changé du côté du rapporteur[1] : c'est toujours la verve gauloise au service de la vérité et de la justice. Mais ce ne sont pas des répétitions qu'il vous apporte. Il y a trois ans, il vous racontait la naissance de l'œuvre. Après deux ans d'intervalle, une seconde convocation vous réunissait en ce lieu pour entendre l'histoire de son enfance. Aujourd'hui l'enfant revêt devant vous la robe prétexte. L'enseignement populaire libre et chrétien est désormais parmi nous un adulte. Les adultes ont moins besoin que les enfants de ces mille soins qui

[1] M. Denys Cochin, conseiller municipal de Paris, secrétaire du Comité des Écoles libres.

conviennent à la faiblesse; mais ils coûtent plus cher à nourrir. Il arrive même un moment où il faut les doter quand on peut. Ce temps-là viendra peut-être pour notre œuvre; il n'est pas encore venu. Ce qu'elle demande, c'est son pain quotidien; et elle le demande modestement. Elle n'organisera pas de meeting pour le réclamer au gouvernement, qui d'ailleurs ne le lui donnerait pas; elle ne cassera les vitres de personne; et quand vous lui aurez donné son pain, elle ne le jettera pas dans le ruisseau. Enfin, pour compléter le contraste avec d'autres affamés, je puis vous assurer encore que vous ne trouverez guère de pièces d'or dans ses poches [1].

Cela étant, Mesdames et Messieurs, il me semble que je puis honnêtement vous recommander l'appel qu'elle vous adresse; et pour cela j'ai deux choses à faire : la première, c'est de vous remettre devant les yeux les titres de cette œuvre à vos sympathies généreuses; la seconde, c'est de résoudre quelques objections qui, en embarrassant votre esprit, pourraient ralentir votre zèle.

I

Quand une chose utile existe, quand elle répond à des besoins vrais et qui n'ont pas vieilli, il y a pour

[1] Allusion à l'agitation factice soulevée les jours précédents à Paris par des manifestants qui prétendaient représenter le peuple affamé.

la faire durer les mêmes raisons qui ont suffi à la faire naître. L'Évangile a flétri la défaillance de ceux qui mettent la main à la charrue et qui aussitôt après regardent en arrière. Ceux-là, dit le Sauveur, « ne sont pas aptes au royaume de Dieu. »

Nul de nous, Messieurs, ne voudrait mériter ce reproche. Rappelons-nous donc les motifs qui ont fourni à l'enseignement populaire libre et chrétien sa première raison d'être. Un coup d'œil jeté sur la situation présente suffira à nous convaincre que ces motifs n'ont fait depuis lors que devenir plus pressants.

On peut les résumer en ces trois formules :

Il est nécessaire que l'école populaire soit chrétienne.

Elle ne peut l'être aujourd'hui que si elle est libre.

La liberté ne peut enfanter l'école chrétienne que par la fécondité du sacrifice.

Chacune de ces propositions est si claire, qu'à peine est-il besoin de la démontrer.

D'abord il faut que l'école populaire soit chrétienne.

J'ai dit l'école populaire, parce que c'est d'elle qu'il s'agit aujourd'hui. Je pourrais sans doute généraliser l'assertion. Tout à l'heure M. le rapporteur, avec une courtoisie dont je le remercie, a bien voulu indiquer les raisons en quelque sorte personnelles que j'aurais de le faire. Oui, l'école à tous les degrés, même et surtout au degré supérieur, là où s'élaborent les principes vrais ou faux qui inspirent la science, les lois et les mœurs; oui, l'école supérieure doit être

chrétienne, ou sans cela nous perdrons notre temps à essayer d'arrêter dans la plaine les flots du torrent dévastateur que nous aurons laissé se former et s'alimenter sur les cimes.

C'est une grande erreur de croire que les hautes spéculations de la science n'intéressent pas la plus humble pédagogie. En toutes choses, et c'est l'honneur de l'humanité, la théorie gouverne le monde, l'idéal régit le réel. Si la théorie est vicieuse, le monde fait fausse route. Si l'idéal est travesti, la réalité devient perverse. La science prépare l'aliment que la pédagogie distribue. Qui dira qu'il importe peu que cet aliment soit sain ou vénéneux? Mais il y a plus aujourd'hui. La science, faite pour déchiffrer quelque chose de la pensée de Dieu écrite dans l'univers, se donne une mission sacrilège : celle d'effacer le nom de Dieu de tous ses ouvrages et de propager dans les esprits, avec la connaissance de la création, la méconnaissance du Créateur. Où se fait cette infernale besogne? Dans les hautes régions du savoir. Et c'est de là que l'erreur descend avec le blasphème, avec l'esprit de révolte et d'insolence, de sédition et de rapine. La montagne crie : Plus de Dieu! et la plaine répond : Plus de maître!

Et l'on viendrait nous dire qu'il est superflu, qu'il est inopportun de porter le remède là-haut, de purifier la science, d'assainir l'école supérieure, de créer, d'alimenter des foyers de haut savoir chrétien? Mais je sens que ce sujet m'entraînerait trop loin et me passionnerait trop fort. Revenons donc à l'école primaire.

Elle doit être chrétienne, et pourquoi?

Parce que, si elle ne l'est pas, elle sera antichrétienne.

Est-ce possible? dira-t-on. Et la neutralité, qu'en faites-vous?

Ce que j'en fais? Ce qu'en font ceux qui l'ont inventée. Un masque.

Il y a, Messieurs, dans l'Évangile, un mot qui résout la question de l'école neutre : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo Dei :* « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de vérité, c'est-à-dire de la parole de Dieu. »

Il y a deux parties dans cet oracle : la première affirme les besoins supérieurs de l'âme humaine; la seconde déclare que ces besoins ne trouvent qu'en Dieu leur satisfaction.

Sur le premier point, tout le monde est d'accord. Nul ne prétend que le pain du corps suffise à l'homme. Les besoins supérieurs de l'humanité, on en parle plus que jamais aujourd'hui. On arrive à croire qu'on les a inventés. Ouvrez certains manuels qui ont eu déjà plusieurs fois aujourd'hui les honneurs de la séance, et que l'Église, paraît-il, a eu tort de condamner, car ils sont les plus innocents du monde : vous y verrez qu'avant 89 l'homme du peuple n'avait pas d'âme; on ne peut même pas dire qu'il vivait seulement de pain, car il n'avait pas de pain. Et si vous hésitez à le croire, tenez, la preuve est au bout, oh! une preuve décisive pour des intelligences de huit ans. Voyez cette pauvre paysanne vêtue de loques et qui se détache d'un

groupe d'affamés : plus agile que les autres, elle a réussi à attraper un rat par la queue. Voilà le pain du peuple au temps où dominaient les rois et les prêtres. Mais la Révolution a changé tout cela. Elle a donné du pain au peuple, et du même coup elle lui a appris à ne pas s'en contenter.

Pour nous, Messieurs, nous protestons contre ces mensonges historiques. Mais quand on nous dit qu'il faut élever l'âme du peuple au-dessus de la satisfaction des besoins matériels, nous sommes tout prêts à y applaudir. Seulement nous rappelons que c'est le Christ qui a dit cela le premier; que c'est l'Église qui l'a répété et mis en pratique alors que la société laïque ne représentait encore que l'ignorance et la brutalité.

Mais sur le second point l'accord cesse.

Quel sera le pain de l'âme?

Les nouveaux maîtres disent : Ce sera la science positive dégagée de tout élément religieux.

Nous disons, nous, avec le Sauveur : C'est la parole de Dieu.

Et comment voulez-vous rester neutres entre ces deux assertions ?

Sera-ce en divisant le travail? Au maître, dans l'école, l'enseignement de la science; au prêtre, dans l'église, l'enseignement de la parole de Dieu?

Il y aurait beaucoup à dire sur le principe même de ce partage. En reléguant la religion hors de l'école, en la passant sous silence dans cette partie de l'enseignement qui s'impose par la loi, en en faisant quelque chose de facultatif et d'accessoire, comment dire qu'on

ne l'amoindrit pas dans l'esprit de l'enfant, habitué à juger de l'importance des choses par la place qu'on leur donne dans les leçons qu'il reçoit chaque jour? Le catéchisme pour l'élève de l'école neutre sera ce qu'est pour le lycéen la leçon de piano ou de solfège.

Mais passons. Cette division, déjà blâmable dans son principe, est-elle possible en fait? Non, car la science ne peut pas et ne veut pas être neutre.

Elle ne le peut pas : toute science a des confins, et la guerre de doctrines commence sur ces frontières; toute science soulève dans l'esprit chercheur de l'enfant des problèmes qui engagent dans un sens ou dans un autre la question religieuse.

Les sciences physiques posent le problème de la cause finale et de la cause première.

La morale pose le problème de la liberté et celui de la vie future.

L'histoire rencontre l'Église sur son chemin pendant dix-huit siècles, et ne peut ni s'en taire ni en parler sans trahir ce qu'elle en pense.

Donc la science ne peut pas être neutre. Et vous savez bien qu'elle ne le veut pas. La science, si elle est sincère, veut aller au fond des choses, et dès lors elle repousse cette diplomatie qui prétendait arrêter ses recherches. Et la science qui n'est pas sincère...? celle qui ne voit dans l'enseignement populaire qu'un moyen de domination et une arme de guerre? Une telle science existe-t-elle? Je ne me prononcerai pas. Ce que je sais bien, c'est que, si elle existe, ce n'est pas celle-là qui voudrait être neutre. Tout au plus vou-

dra-t-elle qu'on la croie neutre. Mais il est trop tard pour nous faire croire cela. Nous avons perdu la foi.

Ainsi l'âme humaine a des besoins supérieurs. La science neutre n'y peut pas satisfaire. Il faut donc recourir à la religion. Le vrai pain de l'âme, c'est la parole de Dieu. Et ce pain-là, on ne sait le rompre que dans les écoles chrétiennes.

Donc il est nécessaire que l'école soit chrétienne.

Et maintenant faudra-t-il prouver longuement que l'école ne sera chrétienne qu'à la condition d'être libre?

Mais c'est l'évidence même, surtout depuis le 28 mars 1882.

Si les amis du monopole universitaire ont médit autrefois de la loi de 1850, ils ont été bien aveugles; car enfin cette loi rendait un immense service à l'enseignement public; elle le baptisait; elle mettait la religion au premier rang des matières enseignées. Dès lors l'enseignement officiel cessait d'être suspect; il désarmait, du moins en partie, des préjugés anciens et trop fondés. Oui, surtout au degré primaire, l'école publique ne pouvait que gagner à cette alliance conclue entre la religion et la pédagogie. Aussi qu'avons-nous vu dans les années qui ont suivi 1850? Bon nombre d'écoles libres, fondées au prix de grands sacrifices, ont été communalisées à la demande de leurs fondateurs, tant on se défiait peu de l'enseignement public.

Des sectaires ont changé cet état de choses. Ils ont

déchiré le traité, et ils se sont dit avec une joie mauvaise: Tant pis pour les vaincus! Moi, je dis: Tant pis pour les vainqueurs! Tant pis surtout pour cette pauvre Université de France, que nous n'étions jamais venus à bout de haïr et qu'on entraîne aujourd'hui, un peu malgré elle, dans la voie de l'intolérance et de l'iniquité. Ah! permettez à un de ses anciens nourrissons de laisser tomber une larme de regret sur son honneur qu'on mène à mal.

Mais les faits sont les faits. Aujourd'hui il n'y a plus d'alliance. Père chrétien, veux-tu pour ton fils une école chrétienne? Ne t'attends qu'à toi seul. L'État prend ton argent, mais ne te rend à la place que l'école sans Dieu. Il n'y a plus, pour te donner ce que tu réclames, que les vaillantes initiatives de la liberté.

Et cette liberté à son tour, de quoi vit-elle? Oh! écoutez cette belle suite : l'âme vit de vérité; la vérité vit de liberté; la liberté vit de sacrifices. Où est le budget de l'enseignement libre? Il est dans la charité des enfants de Dieu. Et ce n'est pas une petite ressource. Dix millions en trois ans, voilà, pour Paris seulement, le budget scolaire de la liberté.

II

J'ai rappelé, Mesdames et Messieurs, les raisons qui ont commandé de créer votre œuvre et qui commandent de la maintenir. Mais, à l'encontre de ces raisons toujours valables, y a-t-il des objections qui

puissent nous faire hésiter? Je n'aurais pas achevé ma tâche, si je n'essayais de résoudre cette question.

J'ai cherché quelles pouvaient être ces objections, et j'en ai trouvé quatre. Les voici :

La première, c'est que l'œuvre coûte trop cher.

Et moi je réponds : Elle coûte *très* cher. Mais, avant d'accorder que ce soit *trop* cher, je vous demande de vous rappeler cette sentence divine qui nous a aidés à comprendre la nécessité de l'enseignement religieux : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole de Dieu. » C'est-à-dire : ce que le pain est à la vie du corps, la parole de Dieu l'est à la vie de l'âme.

Or il arrive quelquefois que le pain devient très cher. Que fait-on alors? Renonce-t-on à manger du pain parce qu'il est *trop cher?* Non; le pain est nécessaire. On en achète à tout prix, et l'on renonce à autre chose.

Messieurs, s'il faut renoncer à bien des choses pour assurer à l'enfance le pain de la vérité, nous y renoncerons; mais renoncer à rompre ce pain aux petits, jamais!

Et puis, avant de déclarer le budget de la charité trop lourd, comparez-le, je vous prie, à d'autres budgets.

Il y a le budget du luxe, le budget du bien-être, le budget du caprice, le budget... faut-il le dire? oui, un prêtre peut tenir ce langage, le budget du péché. Il y a enfin le budget des *accidents,* qui ne sont pas toujours immérités, et, pour n'en citer qu'un seul, le budget de la spéculation. Comparez à tous ces budgets

réunis celui de la charité, et je doute que vous osiez encore déclarer celui-ci excessif.

Soit, dit-on. Mais cela dure trop longtemps. Une année, deux années, on pouvait soutenir ce fardeau. Mais le voici qui menace de devenir permanent. On ne peut pas continuer indéfiniment de tels sacrifices.

Je vais répondre avec franchise. Je n'irai pas, prophète frivole, vous promettre pour demain une délivrance que rien n'annonce aussi prochaine. J'accorde que ce sera long. Mais je vous garantis que cela ne durera pas toujours. Et, en attendant, il faut tenir bon.

Vous connaissez le règlement des sièges. Le devoir du défenseur est de tenir jusqu'à la dernière ration de pain et jusqu'à la dernière cartouche. Et ce n'est pas là, dans le code militaire, une inutile sévérité. Tandis que les assiégés, à force de privations et de sacrifices, prolongent la résistance, il peut y avoir au dehors des armées amies qui battent la plaine; le délai de la capitulation leur donnera le temps d'arriver et de délivrer la ville.

Nous défendons, Messieurs, la citadelle de la vérité. Tenons ferme; car il n'est pas seulement possible, il est certain que nous avons au dehors des auxiliaires qui battent la plaine. Voulez-vous savoir leurs noms? Ils s'appellent l'équité, le bon sens populaire, l'intérêt de la paix publique, l'intérêt du trésor. Est-ce que tout ce qui se passe est juste? Est-ce que c'est raisonnable? Est-ce que c'est pacifique? Est-ce que c'est économique? Non! Eh bien! alors l'équité, le bon sens et

tous les intérêts combattent pour nous. Et j'affirme que nous serons délivrés.

Troisième objection : Nous ne ferons jamais qu'un bien partiel. Nous ne pourrons pas créer des écoles libres partout; dans les campagnes, dans les petits centres, l'école chrétienne ne sera jamais que l'exception.

Et moi je réponds : Ce n'est déjà plus l'exception. C'est un fait qui devient fréquent, que nous devons multiplier encore.

Et j'ajoute que quand il s'agit des âmes, les unités ne sont pas à dédaigner, puisque le Sauveur Jésus aurait donné son sang pour chacune d'elles.

Et je dis enfin que le succès des écoles libres dans les grandes villes a une portée immense, car c'est comme le plébiscite de l'âme chrétienne de la France, plébiscite proclamé dans les centres mêmes qui semblaient confisqués à la libre pensée.

Formulerai-je la dernière objection? Je l'ose à peine devant vous, car elle n'est pas digne de vous. Aucun de vous ne la fait; mais vous pouvez l'entendre faire, et je voudrais vous en suggérer la solution.

On dit donc ailleurs qu'ici : Le peuple ne mérite pas tant de sacrifices.

Ah! vraiment? Est-ce parce qu'il est trop mauvais? Mais ce n'est pas lui qui est le grand coupable. Les vrais coupables, ce sont les sophistes qui le trompent. Ah! si vous pouviez punir ceux-là en les privant de vos libéralités, ce serait justice. Mais ceux-là n'ont pas besoin de vos largesses.

Le peuple est coupable. Et nous, sommes-nous sans

péché? Le Christ n'a-t-il pas dit : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades ? » N'a-t-il pas dit aussi qu'il userait envers nous de la mesure que nous aurions appliquée à nos frères? Et si nous attendons que le peuple soit bon pour lui faire du bien, sur quoi nous fonderons-nous pour demander nous-mêmes miséricorde?

Le peuple est coupable. Mais ces pauvres petits enfants de six ans ne le sont pas. Et c'est d'eux qu'il s'agit. Et leurs parents ne sont pas si pervers, puisqu'ils vous les confient, puisqu'ils font queue à la porte de vos écoles, puisque la mère de famille dit à son mari : Tu ne coucheras pas ici que nos petits ne soient reçus chez les Frères [1].

Voilà les quatre objections. Elles ne valent rien. J'ai cherché la cinquième, je ne l'ai pas trouvée. Je conclus qu'elle n'existe pas. Et je termine par un seul mot : Courage!

Oui, courage! car la guerre que nous soutenons est une guerre de doctrines, et notre doctrine est la vraie.

Courage! car c'est une guerre de procédés, et nos procédés sont les meilleurs : ils s'appellent la patience, la justice et la charité.

Courage enfin! car l'enjeu de la lutte, ce n'est pas seulement le présent, c'est l'avenir. Or l'avenir nous appartient, oui, même l'avenir terrestre, parce que nous croyons à l'avenir éternel, et que cette croyance-là rend plus fort que tout.

[1] Allusion à un fait raconté dans le rapport.

La plus noble, la plus fière parole que la terre ait entendue, est celle que le Christ adressait aux siens : « Ne craignez pas, leur disait-il, ceux qui tuent le corps, et qui, après cela, n'ont plus rien à vous faire. » Que ne peut pas un homme pour qui la mort n'est rien? Et quel est-il, cet homme supérieur à la crainte? C'est l'homme des espérances éternelles, l'homme qui voit un commencement là où d'autres voient le terme; l'homme pour qui il existe un au delà de la vie, un *postea* qui déjoue les calculs de l'injustice. Cet homme-là est le chrétien. Et l'héritage de son espérance lui vient de Jésus-Christ à travers des générations de martyrs, à travers des légions d'hommes et de femmes, d'enfants et de vierges, qui, sous les fouets et les ongles de fer, sur les chevalets et les bûchers, ont pris à la lettre l'avertissement du Sauveur et n'ont pas tremblé devant cette puissance infirme qui, après leur avoir ôté la vie du temps, « n'avait plus de mal à leur faire.»

Recueillons, Messieurs, cet héritage. Soyons de vrais chrétiens.

Le monde s'arrêtera, lassé par la longueur de nos espérances, et livrera le domaine du temps aux hommes de l'éternité.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE DE PONT-LEVOY

Le 30 juillet 1883.

L'HOMME ET LE CHRÉTIEN

MONSEIGNEUR[1],

C'est encore à votre bonté, à votre bienveillance envers notre Institut catholique de Paris, qu'ici comme à Notre-Dame-des-Aydes, je dois l'honneur et la joie de prendre place à vos côtés, et de saluer dans un de ses jours de fête, où le souvenir vient appuyer l'espérance, l'illustre maison de Pont-Levoy. Je voudrais répondre au bienfait par quelque service, et, puisque vous m'avez donné la parole, devenir auprès de cette jeunesse aimée l'écho de votre grand cœur.

Mes chers amis, était-ce donc la peine de faire venir de Paris un discoureur pour le jour des prix? Il y

[1] Mgr Laborde, évêque de Blois.

a longtemps qu'on médit de ces harangues, qui ne servent, dit-on, qu'à semer l'ennui sur la joie, en retardant d'une demi-heure les deux choses qui vous intéressent : la publication de vos succès et l'ouverture de vos vacances. Et cependant, si l'on mettait aux voix l'abolition du discours traditionnel, je gage qu'il se rencontrerait des opposants, même dans vos rangs. Ne faut-il pas que toute réunion d'hommes soit animée par une parole humaine? Ne faut-il pas que tout fait soit interprété, pour livrer le secret de l'idée qu'il contient?

Ainsi il serait désirable de ne point parler, et il y aurait de l'inconvénient à se taire. Ce n'est plus successivement, mais simultanément, qu'il faut dire avec le bon Lhomond : *Tempus loquendi, tempus tacendi.* C'est la thèse et l'antithèse de Hegel : il ne reste plus qu'à chercher une synthèse. La synthèse de la parole et du silence, qu'est-ce que cela peut être, sinon la brièveté du discours? J'essayerai donc d'être bref, et, pour finir plutôt, je me hâte de commencer.

Que signifie, jeunes élèves, cette solennité par où se clôt une année scolaire? Elle signifie quelque chose qui ne manque pas de grandeur. On a travaillé pendant un an. On achève une de ces sept ou huit étapes qui séparent l'enfance de la virilité.

Et qu'est-ce donc qui se fait pendant cette marche dont les séances pareilles à celle-ci marquent les grandes haltes? Ah! écoutez : ce sont des hommes qui se font. L'homme ne se fait pas tout seul, et on ne le fait pas sans lui : le travail de sa formation est l'œuvre

commune du maître et du disciple, il s'appelle l'Éducation.

Il y a plusieurs manières de comprendre cette œuvre, mais il n'y en a qu'une qui soit bonne: c'est l'éducation chrétienne. Voilà ce que je voudrais vous faire toucher du doigt, mes chers amis : d'abord, pour rendre hommage à vos parents, qui ont su préférer pour vous cette éducation à toute autre, et à vos maîtres, qui savent vous la donner; ensuite, pour vous encourager vous-mêmes à faire vaillamment la partie de la tâche qui vous appartient dans cette collaboration.

L'éducation, avons-nous dit, c'est ce qui fait l'homme.

Or l'éducation chrétienne fait vraiment l'homme; donc elle est bonne.

Elle fait seule l'homme complet; donc elle est seule bonne.

Vous le voyez, notre thèse marche avec méthode. D'abord nous observons la défensive : l'éducation chrétienne ne craint aucune comparaison; puis nous prenons l'offensive : l'éducation chrétienne l'emporte sur toutes les autres.

I

La première proposition exige-t-elle vraiment une démonstration? Oui, puisqu'elle est contestée. Qu'importe que ce soit contre tout bon sens, contre toute expérience? La négation et le doute n'ont pas besoin d'avoir raison pour faire leur chemin.

Eh bien! oui, Messieurs; après que le christianisme a été pendant de longs siècles l'instituteur du genre humain; après que l'Église catholique a sauvé les débris des lettres, inoculé à la barbarie les germes d'une civilisation nouvelle, et préparé, par une tutelle féconde, l'émancipation du génie, on vient dire qu'une éducation qui prend la foi pour base ne peut pas faire des hommes.

On est homme, en effet, par l'intelligence; on l'est par la volonté, on l'est par le cœur.

Or, dit-on, l'éducation chrétienne abaisse l'esprit, car elle substitue la croyance à la recherche.

Elle énerve la volonté, car elle la subordonne à la grâce et l'humilie par la prière.

Enfin elle dessèche le cœur, car elle immole les affections naturelles à l'amour impossible d'un objet placé hors de notre vue et hors de nos prises.

Donc, au lieu de faire l'homme, elle le défait en détail.

Voilà un réquisitoire complet, n'est-il pas vrai? Mais déjà je vous vois sourire de pitié.

Ah! c'est que vous avez expérimenté l'éducation chrétienne, et les portraits qu'en tracent ses détracteurs ressemblent bien peu à ce que vous avez sous les yeux.

Un mot suffit à renverser ces calomnies. Elles opposent le christianisme à la vie naturelle; or le christianisme ne s'oppose pas à la nature, il s'y superpose.

Saint Paul l'a dit il y a longtemps : la vie divine est une greffe entée sur les puissances de l'homme.

Plus le sauvageon est vigoureux, mieux la greffe réussit. Cela est si vrai, qu'il faut compter parmi les causes de l'affaiblissement du christianisme à notre époque l'amoindrissement de vigueur que tout le monde constate aujourd'hui dans les esprits et dans les caractères.

Mais reprenons rapidement le triple reproche adressé à l'éducation chrétienne.

Elle asservit l'intelligence, dit-on. Voyons cela de plus près.

Que nous dit-elle de l'esprit de l'homme? Deux choses également vraies : c'est qu'il est fort, et que sa force confine à la faiblesse.

Chose curieuse! ces deux assertions, dont l'une exalte l'intelligence humaine et l'autre l'invite à la modestie, ces deux assertions ont les mêmes adversaires.

Que sont les libres penseurs, sinon les adorateurs de la raison? A les entendre, la raison peut tout, et c'est l'insulter que de lui parler d'une révélation qui l'instruise.

Et, quand on demande à ces fiers esprits de formuler leur *Credo* philosophique, ils répondent par une déclaration systématique d'ignorance. Le scepticisme est devenu, pour la pensée humaine, la forme scientifique de l'indépendance. Ceux qui promettent de l'affranchir sont ceux-là mêmes qui la dépouillent. La raison, d'après eux, peut tout contre Dieu; mais elle ne peut rien pour elle-même.

Eh bien, Messieurs, le crime de l'éducation chrétienne, c'est de protester contre ces deux erreurs, dont

l'une est un blasphème, l'autre une défaillance. La raison peut quelque chose, et elle ne peut pas tout.

Elle peut quelque chose, et, certes, son champ est vaste; elle peut déchiffrer l'énigme de l'univers; elle peut y lire le nom de son auteur; elle peut fournir à la vie humaine les bases morales, qui seules assurent le bonheur de l'individu et la paix des sociétés.

Qui dit cela, Messieurs? C'est l'Église catholique; prenant, dans un de ses jugements les plus solennels, la défense de la raison menacée par de perfides ennemis de la foi ou par d'imprudents amis. Relisez la première définition du Concile du Vatican, et dites si jamais la puissance native de l'entendement humain a reçu un plus glorieux et plus éclatant témoignage.

Mais, en même temps, l'enseignement chrétien nous avertit de notre faiblesse. Voyez donc, sur les sommets de la science, les esprits supérieurs qui se divisent, se combattent entre eux, se désavouent eux-mêmes, n'échappent à l'erreur que par le doute, et font de la succession de leurs systèmes l'histoire des perpétuelles contradictions de la pensée réfléchie. Et puis, au-dessous, dans la plaine, voyez la multitude qui a besoin de vérité, elle aussi, et qui ne peut la chercher seule; car les nécessités physiques sont là qui l'étreignent, et le labeur nécessaire pour gagner le pain du jour courbe son front vers la terre. Elle demande la vérité aux sages; non pas peut-être cette vérité curieuse qui serait le luxe de l'esprit et l'ornement de la vie, mais du moins la vérité essentielle, le pain de l'âme, une solution claire et décisive aux grands problèmes qui dominent

l'existence, aux problèmes de l'origine, de la voie et du terme. Hélas! comment les sages donneraient-ils au peuple ce qu'ils n'ont pas trouvé pour eux-mêmes? De fait, les sages n'offrent que des doutes; ce que nous voulons à tout prix savoir, ils l'appellent l'*inconnaissable*. Et dernièrement on a fait paraître un Catéchisme philosophique, destiné à remplacer le Catéchisme chrétien dans les écoles primaires. Eh bien! il y a dans ce petit livre un chapitre où sont posées toutes les questions poignantes qui intéressent la destinée humaine; et la réponse est la même d'un bout du chapitre à l'autre : « Je ne sais pas. »

Remarquez que c'est l'élève qui est censé interroger, et le maître qui répond. Ainsi l'élève soupçonne au moins la vérité, mais son maître lui apprend à l'ignorer tout à fait.

Ici, je l'avoue, l'Église de Jésus-Christ a un grand tort. Elle ne peut pas imiter la froide résignation de ces maîtres sans entrailles. Elle est mère, et du cœur de son Époux dans le sien a passé une compassion divine. J'ai pitié de cette foule, dit-elle, comme autrefois Jésus au désert de Tibériade. Et elle distribue aux simples et aux sages le pain multiplié de la vérité. Elle prend les vérités rationnelles, elle en fait des vérités traditionnelles, que les générations recevront de sa main pour la direction de leur vie. Vienne le penseur, il pourra visiter les fondements de cette doctrine; il les trouvera solides et sûrs pour la raison. Mais l'humanité ne peut pas attendre; la vie s'écoule, et il faut que chacun sache où elle va.

Oui; mais, dit-on, la foi fixe la pensée, elle arrête la recherche. Elle est donc contraire au progrès.

Contraire à quel progrès? A celui qui va de l'ignorance au savoir, du doute à la certitude? Assurément non, puisque le terme où s'arrête la pensée du croyant, c'est la vérité; puisque cette vérité, affirmée avec autorité, ne se soustrait jamais aux vérifications des esprits sincères et leur fournit, à défaut d'évidence, là où l'évidence ne peut se trouver, la garantie d'un témoignage émanant de Dieu même. Mais si, pour vous, le progrès c'est le mouvement perpétuel, une marche incessante, même à reculons; si le but de la recherche n'est pas de trouver, mais de chercher encore; si toute vérité est provisoire, toute démonstration caduque et toute certitude composée d'illusion; ah! oui, alors, je le reconnais, la foi est contraire au progrès, mais au même titre que la science, que les axiomes, que les conclusions des théorèmes. Euclide, lui aussi, est l'ennemi du progrès. Songez donc, il a immobilisé la géométrie, et c'est sa faute si, depuis tant de siècles, les parallèles routinières persistent à s'éviter dans l'espace.

Ainsi, l'indépendance de l'esprit n'a rien à craindre de la foi. Au contact des enseignements divins, l'intelligence ne perd pas la liberté, à moins que ce ne soit devenir moins libre que de rencontrer quelquefois ce qu'on cherche. Deux mots maintenant de la volonté et du cœur.

La volonté, plus encore peut-être que l'intelligence, caractérise l'homme. Là où le dessein délibéré rem-

place le penchant aveugle, où la volonté se distingue de l'instinct et souvent le domine, l'animal disparaît, l'homme se révèle. Eh bien! oui, s'écrie-t-on avec de feintes alarmes; mais cette volonté, il faut qu'elle soit maîtresse, et vous la faites esclave. Il faut qu'elle ait le sentiment de sa force, qu'au besoin elle défie l'univers : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ;* et vous, chrétiens, vous la mettez en tutelle, vous la subordonnez au secours d'en haut; vous lui apprenez que d'elle-même elle ne peut rien, qu'elle doit tout attendre, tout solliciter de Dieu par la prière.

Étrange confusion! Quoi! c'est faire tort à la volonté que de lui donner Dieu pour coopérateur? Mais, encore une fois, qui êtes-vous donc, vous qui nous accusez de faire la part de la volonté trop petite? Vous êtes ceux qui l'anéantissez. Oui, après avoir exalté la volonté humaine, comme tout à l'heure vous exaltiez l'esprit, vous déclarez qu'elle n'est pas libre. Et qu'est-ce qu'une volonté qui n'est pas libre? C'est une volonté qui n'en est pas une. Et de fait, j'ouvre vos livres, ô philosophes déterministes, et j'y vois que l'univers est une immense machine dont l'homme est un rouage; que la conscience nous trompe quand elle nous fait croire à la spontanéité de nos actes; que tout mouvement part du dehors et y retourne; que les motifs présentés à l'intelligence, les impressions subies par la sensibilité, les ébranlements des nerfs, les poussées de l'instinct, que tout cela constitue le réseau fatal des influences qui déterminent notre apparente activité. Oui, c'est bien là votre doctrine. Et, en

regard, qu'aperçois-je? C'est la doctrine catholique, qui a défendu le libre arbitre contre tous les sophismes, qui a condamné comme hérétiques tous ceux qui ont tenté de le supprimer ou de l'amoindrir. Que vois-je encore? C'est le cortège magnifique des héros chrétiens qui ont prouvé la liberté par le martyre. On voulait contraindre leur volonté : ils ont montré qu'elle était imprenable, en livrant leurs membres aux supplices. Ils ont pris à la lettre la grande parole d'affranchissement tombée un jour des lèvres du Sauveur : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer votre corps, et qui, après cela, n'ont plus de mal à vous faire. » O Christ libérateur, voilà donc à quoi il sert de craindre Dieu : on ne craint plus les hommes; d'invoquer Dieu : on n'a plus besoin des hommes! Ceux que votre grâce a délivrés ne sont pas des esclaves : ce sont des triomphateurs, qui portent à votre suite les trophées conquis par leur volonté victorieuse : *Te martyrum candidatus laudat exercitus.*

L'esprit, la volonté, ce n'est pas tout l'homme. Celui-là n'est pas un homme complet dont on ne peut pas dire : C'est un homme de cœur.

Eh bien! on refuse encore au christianisme le pouvoir de faire des hommes de cœur; parce que, dit-on, la morale chrétienne est l'ennemie des affections naturelles.

Ah! jeunes gens, vous ne vous en étiez jamais doutés! Quand vous franchissiez pour la première fois le seuil de cette antique maison, vous ne saviez pas qu'on allait vous apprendre à oublier vos parents, à refouler

dans vos cœurs les sentiments les plus forts et les plus doux pour les remplacer par un mysticisme dur et sauvage. Mais maintenant le crime est consommé, n'est-ce pas? Vous n'avez plus de cœur? Vous n'aimez plus vos mères? Elles se sont trompées en venant ici mêler leurs baisers à nos applaudissements? Ah! le rouge me monte au front rien qu'à répéter, même ironiquement, de pareilles infamies. Et cependant elles courent le monde. Et, tenez, laissez-moi vous le dire en passant, ce que vous entendrez dire contre la religion de votre enfance ne sera jamais plus vrai que cela.

Le christianisme, c'est la doctrine du Décalogue, qui inscrit l'amour des parents au premier rang des devoirs envers les hommes; c'est la doctrine de Jésus, qui a pleuré sur Lazare, et qui, après avoir aimé sa mère, nous l'a léguée du haut de sa croix pour qu'elle devînt la nôtre, et que l'élément affectueux pénétrât ainsi dans le culte de Dieu par la voie la mieux ouverte aux sentiments de nos cœurs.

Contempteurs de l'éducation chrétienne, une dernière fois je vous accuse de donner le change. Non, ce n'est pas notre morale qui dessèche le cœur, car elle est la morale du sacrifice; c'est la vôtre, car elle est la morale de l'égoïsme. Le chrétien est placé, comme vous, entre les inspirations du cœur et les sollicitations de l'appétit ou de l'instinct; formé à l'école de la croix rédemptrice, il sait lutter et vaincre, réprimer les désirs d'en bas, et mettre sa volonté affranchie au service de son cœur. Vous autres, vous appelez la mortification une sottise, et le renoncement une folie;

dès lors ce sont les passions qui ont le dernier mot, et c'est le cœur qui aura tort.

II

Il est donc vrai, mes chers amis, l'éducation chrétienne peut faire des hommes. Elle n'a rien, ni dans ses doctrines, ni dans ses méthodes, ni dans ses tendances, qui la rende impropre à cette tâche. Les exceptions d'incapacité qu'on élève contre elle reposent sur une conception fausse, sur une ignorance, intéressée peut-être, des principes qui la régissent.

Cela ne nous suffit pas cependant. Il nous resterait à prouver qu'elle a seule le privilège de compléter l'homme, de lui donner tout ce qu'il doit avoir pour remplir sa destinée. L'heure me presse, et je ne puis qu'indiquer en deux mots cette preuve.

La destinée de l'homme! Mais qui donc l'a fixée? Lui-même? Entendez-le qui répond avec l'agneau de la Fontaine :

> Comment l'eussé-je fait si je n'étais pas né?

Le hasard? Mais ne voyez-vous pas que ces deux mots s'excluent : destinée et hasard? La destinée, c'est l'assignation d'une fin, c'est la coordination des moyens; le hasard, c'est l'absence de fin et de moyen. La destinée, c'est ce qui précède et gouverne les faits; le hasard, c'est ce qui en résulte. Que reste-t-il, sinon que Celui-là ait assigné un but à la vie qui est l'auteur

de la vie? Principe et terme, A et Ω, voilà le vrai Dieu par qui toutes choses sont expliquées, et qu'on ne peut ôter de la trame des existences sans faire de l'univers la plus insoluble des énigmes.

Mais, si c'est Dieu qui a fixé ma destinée, à qui m'adresserai-je sinon à Lui pour la connaître? Est-ce que le plan de l'œuvre n'est pas le secret de l'ouvrier? Et si l'artisan divin a eu, en effet, sur sa créature préférée, des desseins de prédilection qui dépassent en hauteur et les puissances de sa nature, et les conceptions de son esprit, et les aspirations de son cœur, comment cette créature connaîtra-t-elle sa destinée véritable, sinon en recevant les confidences de son Père qui est dans les cieux? Supposez maintenant que ces confidences soient faites : Dieu a parlé; il a dit à l'homme ce qu'il entend faire de lui sur la terre et au delà. Mais l'homme trouve qu'il ne vaut pas la peine de prêter l'oreille à ces ouvertures divines. Dieu m'a fait une destinée, on le dit du moins; mais qu'importe? je ne chercherai même pas à savoir si c'est vrai. Réelles ou non, ces communications d'en haut ne m'intéressent guère. Je vais régler ma vie, façonner celle de mon enfant, comme si j'étais sûr qu'aucun message ne m'a été adressé du Ciel.

Vous reconnaissez, Messieurs, ce langage : c'est celui des indifférents, dont hier on esquissait devant vous l'ingrate figure. Hélas! ils s'appellent légion.

Cela s'explique par la légèreté de l'esprit, par la défaillance du courage.

Mais, de bonne foi, cela peut-il fournir un principe

d'éducation? Croyez-vous que Dieu puisse se laisser dédaigner et négliger de la sorte? qu'il ait pu faire pour l'homme les merveilles que raconte la Révélation chrétienne, poursuivre cette brebis égarée avec cette passion de miséricorde et de tendresse qui l'a conduit du Ciel à la crèche, de la crèche au Calvaire, du Calvaire à l'autel, et n'exiger pas ensuite que l'homme tînt compte de ces mystères d'amour, et les fît entrer, comme des éléments décisifs, dans le règlement de sa destinée? Non, non, c'est impossible, et dès lors il n'y a plus qu'une question : la Révélation est-elle vraie ou fausse? Si elle est vraie, l'homme qui ne s'oriente pas sur ses clartés manque sa vie; il n'est pas l'homme qu'il devait être, parce qu'il n'est pas l'homme que Dieu a commencé et qui avait à s'achever lui-même selon le dessein de Dieu. Si elle est fausse, il faut qu'on le prouve autrement que par des sophismes ou des sourires, et qu'on oppose autre chose que des fins de non-recevoir à la grande voix des siècles chrétiens, des génies chrétiens, des vertus et des œuvres qui constituent, à travers l'histoire, la transcendante beauté du christianisme.

Ainsi tout revient à cette question qu'un jour les envoyés de Jean-Baptiste posèrent au Sauveur : *Tu es qui venturus es, an aliam exspectamus?* Est-ce vous qui devez sauver le monde, ou faut-il en attendre un autre? Oui, Messieurs, en ce siècle sceptique comme dans tous les temps, la grande affaire est de savoir de quel côté doivent se tourner les espérances de l'humanité. Grâces à Dieu, nous le savons déjà, nous les héri-

tiers de la Rédemption. Et l'on voudrait ôter à nos enfants ce bonheur de connaître d'avance et leur voie et leur terme? Parents chrétiens, vous ne le souffrirez pas. J'en ai pour gage le choix que vous avez fait pour vos fils de cette illustre école. O murs vénérables, consacrés autrefois par la prière des moines, vous avez été témoins des grands labeurs qui ont défriché nos campagnes, des labeurs non moins rudes qui ont fait germer le savoir sur le sol de la barbarie. Et maintenant, sauvés comme par miracle des destructions sauvages qui ont désolé l'ancienne France, vous ouvrez de nouveau votre enceinte rajeunie aux travaux féconds, aux joies pures de la jeunesse; et vous abritez, avec les traditions d'un passé glorieux, les meilleures espérances de la Religion et de la Patrie.

Pères et mères qui m'écoutez, en confiant vos fils à l'éducation de Pont-Levoy, vous avez fait votre devoir; permettez-moi de vous dire que vous ne l'avez pas encore fait tout entier. La formation de l'homme n'est pas achevée à dix-huit ans. Entre l'instruction secondaire, qui développe les facultés, et le vrai travail de la vie, il y a un noviciat plus immédiat, noviciat du savoir et de la vertu.

Vous qui avez apporté tant de soins à isoler l'enfance des influences malsaines, allez-vous livrer la jeunesse sans défense aux entraînements les plus funestes? Vous avez voulu que la marque chrétienne fût gravée sur ces esprits encore tendres, sur ces caractères encore indécis : permettrez-vous que la divine empreinte s'efface au moment où l'esprit se forme, où le caractère

s'affermit? En deux mots, vous avez cherché pour vos fils le collège chrétien : estimerez-vous indifférent le choix des écoles supérieures où se décidera leur avenir?

Vos évêques y ont pensé pour vous. A peine le dernier retranchement du monopole universitaire avait-il été forcé par une loi libératrice, qu'aussitôt, sans hésiter devant les difficultés et les charges d'une immense entreprise, ils ont planté résolument dans la citadelle du haut enseignement l'étendard de la foi. Et je viens aujourd'hui, après huit ans d'efforts, vous dire avec modestie, mais avec confiance, que l'expérience a réussi. Oui, Messieurs, il existe près de vous, dans ce grand Paris où se rencontrent toutes les extrémités des choses; il existe, à côté de la science impie, une science chrétienne: une science du droit, qui interprète la loi écrite, mais qui ne lui subordonne pas la loi éternelle; une science de l'univers, qui reconnaît l'art dans la nature sans y voir un moyen de se passer de l'artiste; une science de la pensée, qui n'admet pas que l'intelligence soit d'hier, puisque l'intelligible est éternel; une science de l'histoire, qui n'a pas besoin du mensonge pour défendre l'Église et son Christ, mais qui repousse également le mensonge dont on veut se servir pour les déshonorer.

A cette science chrétienne il faut des maîtres qui l'interprètent, des disciples qui la reçoivent. Les maîtres, elle les possède, dignes, je vous l'assure, et je les connais bien, dignes de la haute tâche qui leur

est confiée. Les disciples, nous les avons eus jusqu'ici, tels que nos naissantes facultés pouvaient les souhaiter pour fonder leurs traditions d'honneur et de succès. Je viens demander aux écoles secondaires de continuer à nous envoyer leurs aînés. La cause de l'enseignement chrétien est aujourd'hui la première de toutes celles qu'il faut défendre. Vous le savez bien, vous tous qui prodiguez les sacrifices pour multiplier les écoles populaires, vous qui soutenez de votre adhésion nos collèges catholiques. Mais il est une persuasion bien profonde dans mon âme, et que je voudrais faire passer dans la vôtre : c'est que cette cause sacrée est en même temps indivisible. L'enseignement admet plusieurs degrés, mais à tous les degrés il faut qu'il soit chrétien, à tous les degrés il faut qu'il vive du dévouement et de la confiance des familles chrétiennes ; oui, à tous les degrés, même et surtout au degré supérieur ; c'est là que se forment et s'accumulent les réserves de savoir et de talent, de convictions et de caractère, où la patrie française viendra un jour et bientôt puiser les éléments de sa régénération et les ressources de son avenir.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'INSTITUTION LIBRE DE LA MALGRANGE (NANCY)

Le 6 août 1884.

L'ENSEIGNEMENT NEUTRE

ET LA DESTINÉE HUMAINE

MONSEIGNEUR[1],
MESDAMES ET MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

On a reproché au christianisme de sacrifier la vie présente à la vie future.

Ce reproche est injuste.

Ce qui est vrai, c'est que, en organisant la vie présente, le christianisme tient compte de la vie à venir.

Mais, pour qu'il en fût autrement, il faudrait que la question ne fût pas posée. Dès qu'un problème est énoncé, on n'en évite plus la rencontre. On a beau

[1] Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul.

vouloir s'abstenir : comme l'affirmation, la négation ou le doute, l'abstention même est une manière d'en tenir compte.

Je sais qu'il y a aujourd'hui des hommes qui voudraient échapper à cette nécessité.

L'indifférence pratique ne leur suffit pas : ils érigent en système l'omission volontaire du problème de la destinée.

Mais précisément parce qu'elle est volontaire, cette omission a un sens et trahit une doctrine. Sous l'apparence d'un dédain superbe et impassible, elle cache des passions de sectaires.

Et comment d'ailleurs les hommes dont je parle feraient-ils pour ignorer sincèrement la question ? Est-ce qu'ils n'ont jamais entendu parler de la vie future ? Est-ce que la voix des siècles n'est pas venue jusqu'à leurs oreilles? Mais, au contraire, ce sont des érudits et des chercheurs; ils fouillent avec ardeur dans les débris du passé; ils reconstituent les religions comme les civilisations éteintes, et partout ils retrouvent des solutions traditionnelles du grand mystère d'outre-tombe. Et ne suffit-il pas d'être homme pour sentir le tourment de ce redoutable inconnu dont la mort garde le secret? Non, je le répète, ce n'est pas de bonne foi qu'un esprit cultivé peut dire : « Le problème de l'autre vie n'existe pas pour moi. »

Le positivisme, ainsi appelé je ne sais pourquoi, si ce n'est parce qu'il procède par négations; le positivisme, à ses origines, annonçait la prétention d'écarter ce problème par une fin de non-recevoir ; Dieu, l'âme,

la destinée à venir, c'était « l'inconnaissable ». Aujourd'hui la logique a été plus forte que le système : le positivisme affirme que ces mots expriment des choses qui ne sont pas.

Voilà donc bien deux théories en présence. Toutes deux organisent la vie de l'homme sur la terre ; toutes deux contiennent une conception de l'au delà ; toutes deux règlent le présent d'après la conception de l'au delà.

L'une dit : L'individualité de l'homme est passagère ; seule sa nature est immortelle ; encore pourra-t-elle, avec le temps, se perdre dans un type supérieur, comme elle est sortie elle-même d'une série ascendante d'espèces moins parfaites. L'homme vivra dans l'avenir par le développement général qu'il aura contribué à donner à l'humanité. Mais, s'il veut savourer lui-même ce bonheur futur, il faut qu'il le goûte d'avance, car les heures de sa personnalité sont comptées.

L'autre dit : L'homme est l'image de Dieu, et cette empreinte est éternelle. La personnalité survit au corps, et quand le cœur avide appelle le bonheur sans fin, son instinct ne le trompe pas. La félicité que Dieu me destine n'a pas pour condition l'anéantissement de mon être moral, mais son parfait développement. La joie qu'il me réserve n'est pas l'idée abstraite et anticipée d'un progrès général des choses, mais la possession concrète du souverain bien. Il n'y a progrès dans les choses qui passent que parce qu'il y a au-dessus d'elles une perfection immuable qui défie le

progrès. O homme, ô voyageur, prends courage en ce désert, où le mirage trompe tes yeux et te montre sur la terre des eaux rafraîchissantes qui ne sont qu'au ciel. Un jour viendra où tu boiras à la source éternelle, la même où Dieu s'abreuve : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* Souviens-toi de cette promesse pour ne point défaillir dans la voie douloureuse, où le bonheur se paye d'avance au prix de l'effort et du sacrifice. *Hæc recordatus sum et effudi in me animam meam, quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis usque ad montem Dei.*

Voilà les deux doctrines. Certes, si l'une des deux vies est quelque part sacrifiée à l'autre, c'est bien dans la théorie positiviste. Car je n'arrive pas à prendre au sérieux cette vie future qui ne commence pour moi que quand je ne suis plus là pour en jouir. En réalité, dans ce système, des vivants succèdent à des morts; mais dire à ces vivants que, quand ils seront morts, ils revivront dans leurs successeurs, et que c'est là pour eux l'immortalité, c'est se moquer des espérances invincibles qui frémissent au cœur de l'humanité.

Au contraire, la solution chrétienne ne sacrifie rien. Sans doute elle fait la part belle à la vie à venir, et c'est justice.

Le bonheur sans limites et sans fin vaut bien qu'on le préfère à toutes choses et qu'on l'achète à tout prix.

Le chrétien est donc justement nommé : « l'homme du siècle futur. » Mais il n'est pas moins pour cela le

citoyen de ce monde. Voyez quelle intelligence des besoins présents dans la conception chrétienne de la vie! S'agit-il de l'individu? Les droits et les besoins de sa double nature sont affirmés et respectés. Le corps n'est pas cette guenille, qu'un spiritualisme oublieux de la grande tradition théologique réduit à un tel rôle qu'on ne saurait plus pourquoi Dieu l'aurait fait. L'âme n'est pas une fonction de l'organisme, une simple résultante des impressions du cerveau. L'âme est la vie du corps, et elle a aussi sa vie propre où le corps intervient à titre d'organe nécessaire, comme l'instrument dans la main de l'artiste. Ainsi l'union triomphe, et la distinction demeure, et tout a sa raison d'être dans les éléments en apparence opposés qui constituent notre nature. Le travail est donc noble, mais il faut que par delà l'objet sensible il tende à une fin supérieure; la jouissance est donc légitime, mais il faut qu'elle soit soumise au devoir et maintenue dans l'obéissance par les salutaires intimations de la loi de l'esprit.

S'agit-il de la société? Aucune philosophie n'explique mieux que le christianisme la nécessité de la vie en commun; car il en fait, non pas la conclusion d'un contrat chimérique, non pas le résultat d'une évolution aveugle et fatale, mais l'œuvre voulue d'une cause intelligente qui a fait dériver l'humanité d'un couple unique, donnant ainsi la famille pour type et pour berceau à la société. Aucune doctrine ne serre plus étroitement le lien domestique; et si vous voulez voir régner quelque part dans toute sa force l'institution

du mariage, ne cherchez pas ailleurs que là où l'Évangile forme les mœurs et inspire les lois. Aucune morale n'assure au même degré le respect de l'autorité, car ici seulement le pouvoir humain se présente investi d'une délégation divine; aucune ne garantit mieux la juste liberté des hommes, car nulle part ailleurs l'abus de la force ne rencontre une barrière comparable à celle que lui oppose dans l'âme du maître la crainte des justices de Dieu, dans l'âme du sujet l'inviolabilité de la conscience.

Il est donc vrai, Messieurs, le plus sûr moyen de bien gouverner la vie présente serait de la subordonner à la vie future. Le christianisme nous y invite, et c'est pour cela qu'il détient les promesses de l'une et de l'autre : *promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.*

Pourquoi donc ai-je insisté sur ces vérités qui vous sont familières? C'est que nous célébrons, en ce jour et en ce lieu, une fête de l'éducation. Or c'est l'éducation qui décide du gouvernement de la vie. Et à cause de cela on se la dispute. Selon qu'on a conçu l'organisation de l'existence humaine d'après le type chrétien ou d'après la donnée positiviste, on s'efforce de faire prévaloir dans l'éducation de la jeunesse les idées auxquelles on rêve de livrer l'avenir d'un peuple. Jamais cette compétition n'a été plus acharnée que de nos jours, parce que jamais la théorie opposée au christianisme n'a trouvé d'apôtres plus audacieux et de circonstances plus propices. Voyez! Il n'est bruit que de réformes scolaires : régime législatif, régime

pédagogique, on touche à tout hardiment, violemment. Les questions d'enseignement tiennent le haut bout de la politique, elles dominent la finance et parfois l'inquiètent; surtout elles passionnent les esprits et alarment les consciences. Et c'est le moment qu'on choisit pour édicter la neutralité. Étrange neutralité vraiment, que celle qui éclate en pleine guerre des partis, en pleine mêlée des doctrines! Neutralité de sectaires qui ont un *Credo* philosophique trop facile à formuler, car il suffit de mettre une négation devant chaque article de notre symbole. Je ne crois pas en Dieu, Dieu n'est point père, il n'est pas Tout-Puissant; il n'a pas fait le ciel et la terre. Je ne crois pas en Jésus-Christ. Cet homme n'est pas un Dieu; je ne trouve d'intérêt ni dans sa vie, ni dans ses douleurs, ni dans sa mort. Je nie sa résurrection passée et ma résurrection future. Il n'y a pas d'autre vie éternelle que celle de la matière!

Les voilà, les inventeurs de la neutralité en matière d'enseignement! Cherchez parmi ceux qui la préconisent de véritables indifférents, vous n'en trouverez guère. Cherchez-en parmi ceux qui la font triompher, vous n'en trouverez pas un seul : tous sont positivistes fervents, athées intrépides, matérialistes sans vergogne. Ils s'en vantent. L'extinction du christianisme est leur but, et l'éducation neutralisée leur moyen. Ils savent mettre dans leurs leçons soi-disant neutres tout ce qu'il faut pour tuer la foi de l'enfant. Demandez à M. Jean Macé et à ses frères de la ligue de l'Enseignement!

Eh bien, Messieurs, ce qu'on veut détruire, c'est ce que nous voulons sauver. L'arme de destruction, c'est la prétendue neutralité de l'école; l'arme de la défense sera l'enseignement chrétien. Mais l'éducation publique le repousse? qu'à cela ne tienne! L'éducation libre nous appartient. Et voilà pourquoi, nous autres chrétiens, nous sommes en ce moment en France les seuls champions convaincus de la liberté de l'enseignement.

Avez-vous remarqué ce contraste? Voilà, d'un côté, des hommes qui se disent libres penseurs; ils sont en outre les ennemis nés de l'autorité; ils se flattent de parvenir à effacer du monde nouveau ces deux vestiges du passé, l'obéissance et le respect. En politique, on les voit toujours prêts à énerver le pouvoir, à encourager la licence, à canoniser la révolte. Mais dès qu'il s'agit d'éducation, tout change : l'État a tous les droits; il n'aura jamais trop de privilèges. S'il empiète sur la conscience du père de famille, il fait bien; si le père défend l'âme de son fils, il n'est qu'un séditieux contre lequel toutes les coercitions sont bonnes.

Et voici, d'autre part, l'Église catholique. Elle n'est l'ennemie d'aucune liberté, mais elle sait que le pouvoir d'agir n'est qu'un danger sans la règle de bien agir. Elle trouve donc qu'on fait fausse route dans nos sociétés modernes quand on fait de la liberté un but et de la vérité un accessoire. Elle voit cela, elle le dit, et l'on n'a pas assez d'injures pour flétrir ce qu'on appelle calomnieusement la théologie de l'absolutisme. Eh bien! c'est elle, c'est cette mère des âmes qui va ra-

masser sous les pieds des oppresseurs la liberté sainte de l'éducation, et qui l'élève comme un étendard autour duquel se rallient tous ceux qui ont encore quelque souci de l'avenir du christianisme et de la dignité des consciences.

Pères et mères qui m'écoutez, vous avez entendu l'appel de l'Église, et quand il s'est agi de choisir l'asile où devaient s'abriter les jeunes années de vos fils, vous avez regardé sur quelle porte on pouvait lire ces deux noms désormais inséparables : enseignement libre, enseignement chrétien.

Et vous avez rencontré cette illustre maison de la Malgrange, où la majesté royale venait autrefois chercher le repos, où la jeunesse trouve aujourd'hui l'initiation au travail et à la vertu ; vous avez rencontré cet externat de Saint-Léopold, création de vos évêques, où la famille ne délègue qu'une partie de ses sollicitudes et fait en commun avec les maîtres l'œuvre de l'éducation ; vous avez trouvé cette maison des hautes études où, sous le patronage de saint Sigisbert, une discipline savante conduit vos fils des humanités jusqu'aux abords du grand savoir, jusqu'au seuil des carrières privilégiées : véritable Université au sens vrai, au sens ancien du mot, puisque dans les trois rameaux dont se compose ici l'arbre de la science circule une sève unique, nourrissant tous les âges et donnant aux petits et aux grands l'aliment que réclament leurs esprits et leurs cœurs.

Appelé par votre premier Pasteur à donner dans l'allocution traditionnelle l'interprétation de cette fête de

la jeunesse, je devais d'abord caractériser l'éducation que vous avez choisie pour elle, et dont nous allons couronner les glorieux résultats.

Mais je ne puis oublier l'intérêt particulier dont votre bienveillance, Monseigneur, m'a confié aujourd'hui l'apologie, et qui seul peut justifier le rôle trop honorable que les maîtres éminents dont je suis entouré pourraient m'accuser sans cela d'avoir usurpé. J'ai hâte d'en venir à cette seconde partie de ma tâche, ne serait-ce que pour m'excuser d'avoir pris la place de ceux qui auraient su remplir mieux que moi la première.

II

L'enseignement doit être chrétien.

Il ne peut plus l'être franchement, sûrement et complètement, qu'à la condition de s'appartenir à lui-même.

Pour que la foi brille au dedans, il faut que la liberté veille à la porte.

Cela est vrai à tous les degrés de l'initiation.

D'abord au degré le plus humble.

Et voilà pourquoi la cause des écoles populaires libres et chrétiennes est la cause sacrée entre toutes, celle qui vaut tous les sacrifices.

Vous savez, Messieurs, ce qu'elle coûte à votre foi généreuse. Mais si vous voulez savoir comment Dieu paye ceux qui se dévouent sans compter, regardez par delà nos frontières du Nord : voyez nos frères de Belgique, hier encore opprimés, foulés par l'injustice, mais

vaillants, invincibles dans la charité comme dans l'espérance, réalisant en cinq ans ce prodige de créer une école libre dans chaque commune du royaume; puis voyez-les aujourd'hui triomphant avec la justice et la vérité, modérés néanmoins dans leur victoire, et montrant une fois de plus au monde que si les enfants de Dieu connaissent la persécution, ils ignorent la tyrannie.

La liberté, gardienne de la foi dans l'enseignement primaire, l'est pareillement au degré moyen de la culture intellectuelle; et vous nous prouvez ici même comment vous comprenez en cela votre devoir.

Mais alors pourquoi le devoir ne serait-il pas le même à l'égard de l'enseignement supérieur?

Serait-ce à raison des matières qui sont propres à cet enseignement? Mais c'est ici surtout que le conflit menace entre la science et la foi. Si l'opposition se montre quelquefois dans les régions inférieures, sachez qu'elle descend des sommets, pareille à ces orages qui ne ravagent la plaine qu'après s'être formés sur les cimes.

Serait-ce à raison des maîtres qui distribuent l'enseignement supérieur? Dieu me garde de méconnaître le caractère profondément respectable du plus grand nombre d'entre eux! Ceux qui aiment à entendre des invectives contre l'Université de France feront bien de ne pas s'adresser à moi; car il me faudrait oublier que j'ai reçu jadis ses hautes et fortes leçons, que j'y ai retrouvé l'héritage du grand passé littéraire et scientifique de l'ancienne France; que je suis encore actuellement témoin de la vie austère et méritoire de la

plupart de ses professeurs, et que les étudiants de nos Facultés libres rencontrent en eux des juges éclairés et justes, dont les exigences même ont leur prix. Et si j'étais tenté de commettre tant d'ingrats oublis, du moins je n'oserais pas choisir pour théâtre de mon méfait cette ville de Nancy, dont les Facultés célèbres ont fourni aux naissantes Universités catholiques de Lille et de Paris quatre de leurs plus brillants maîtres.

Mais enfin ces savants hommes ne peuvent pas changer le caractère de l'institution qu'ils représentent. Autrefois les rapports entre la science officielle et les croyances chrétiennes relevaient en quelque façon du régime concordataire. Ce n'était pas l'identité, ce n'était pas même l'union étroite, c'était une sorte de compromis; les règlements déterminaient seulement les limites extrêmes, en deçà desquelles la libre initiative du maître pouvait osciller de l'incrédulité discrète et prudente à l'orthodoxie absolue. Dispensez-moi, Messieurs, de vous expliquer pourquoi cet état de choses a changé, pourquoi la religion des maîtres ne peut plus guère se manifester que par le soin qu'ils mettent à éviter les rencontres entre leur enseignement et la vérité révélée. Le fait est trop certain, il n'est pas imputable aux hommes honorables dont je parle. Dans l'enseignement supérieur plus encore que partout ailleurs, la neutralité est faite pour étouffer la croyance.

Et puis il faut bien que j'ose enfin le dire, tous les interprètes du haut enseignement officiel ne ressemblent pas à ceux dont tout à l'heure j'évoquais la digne et austère image. Le nombre de ceux qui

obéissent à d'autres inspirations ne peut que grandir, car la faveur est de ce côté. Si donc rien ne vient arrêter un mouvement redoutable, l'avenir des hautes écoles publiques est à la libre pensée. Je ne parle pas seulement de l'enseignement médical, presque confisqué depuis longtemps par les doctrines matérialistes. Je parle aussi de l'enseignement du droit, dont les relations sont si étroites avec tout ce qui intéresse la vie d'un peuple, et où pénètrent de plus en plus les conceptions erronées et dangereuses, empruntées aux théories du déterminisme et de l'évolution. Je parle de la philosophie, où s'élaborent ces erreurs de principe dont la science juridique devient le véhicule, où les rêves creux de l'idéalisme germanique s'unissent dans une monstrueuse synthèse au réalisme grossier des contempteurs de l'esprit. Je parle de l'histoire, que la négation de la liberté humaine réduit à n'être plus qu'une branche de l'histoire naturelle, en même temps que la passion des sectaires en fait l'organe attitré de ses calomnies contre l'Église, de ses insinuations contre la divine origine du christianisme. Je parle de la littérature, qui s'abaisse et se souille, elle aussi, au contact des théories négatives, et perd dans ce commerce la haine du mal et jusqu'au souci de le distinguer du bien. Est-ce que l'un des plus illustres virtuoses des lettres modernes ne se vantait pas, hier même [1], d'avoir une conception de la morale qui « supprime le péché, parce qu'il n'aime pas les

[1] Discours de M. Renan, à Tréguier.

doctrines tristes? » Je parle enfin des sciences, faites pour montrer le nom du Créateur tracé dans ses ouvrages, et qu'on présente aux hommes comme un moyen de se passer de Dieu en devenant à leur tour les dieux de l'univers.

Vous le voyez, Messieurs, ce n'est ni du côté des leçons ni du côté des maîtres qu'il faut regarder pour se persuader que l'enseignement supérieur n'ait pas besoin, lui aussi, d'être assaini par l'action combinée de la liberté et de la foi. Il reste à considérer les élèves. Mais qui donc osera dire que la marque chrétienne de l'enseignement devienne moins nécessaire à mesure que grandissent dans l'âme du jeune homme et autour d'elle les périls qui menacent sa vertu et ses croyances? Quoi! vous avez voulu choisir les maîtres de vos fils, alors que leur esprit encore novice s'arrêtait forcément à la surface des problèmes et n'était que médiocrement exposé à subir les atteintes du doute; et maintenant, quand ils vont sortir d'ici, quand, échappant davantage à votre tutelle morale, ils seront plus directement soumis aux influences malsaines; quand le vent de la tentation soufflera plus fort au travers de leur raison troublée, de leur cœur frémissant, de leurs sens émus, c'est le moment que vous choisirez pour les abandonner sans contrôle à une direction intellectuelle qui n'emprunte rien à l'Évangile? Non, j'en suis sûr, j'en jurerais au besoin, ce n'est pas là ce que vous voulez!

Et c'est pour cela que l'abolition du monopole universitaire, réclamée pendant vingt-cinq ans et enfin

accordée en 1850 au vœu persévérant de la France croyante, ne pouvait pas s'arrêter aux deux premiers degrés de l'enseignement. C'est pour cela qu'une Assemblée vraiment française a fait œuvre à la fois patriotique et chrétienne en léguant au pays la charte d'affranchissement de l'enseignement supérieur. C'est pour cela que, sans regarder aux difficultés, sans mesurer les sacrifices, confiant dans la foi du peuple chrétien, estimant que, au service de Dieu, tout ce qui est nécessaire est possible, les évêques de France ont mis la main à ces fondations héroïques qui s'appelèrent un jour les Universités libres, qui s'appellent encore les Facultés libres ou les Instituts catholiques, et qui, sous quelque nom qu'on les oblige de se présenter, offrent l'image d'un des plus grands et des plus laborieux efforts qui aient été tentés dans ce siècle pour la cause des âmes et de la vérité.

Il m'est doux de rappeler ici ces humbles et glorieuses origines de notre œuvre de haut enseignement chrétien, car ce souvenir est inséparable de celui de trois évêques de Nancy. L'un, pressentant les nécessités qui devaient un jour enfanter cette œuvre, avait prix les devants dans cette noble cité : il avait créé l'école supérieure de Saint-Sigisbert et doublé l'enseignement des Facultés officielles de toutes les ressources morales dont dispose l'éducation chrétienne. Aujourd'hui, comme si cette initiative clairvoyante eût porté bonheur à son épiscopat, on le voit marquer chacune des années de sa féconde carrière par des œuvres immortelles, et, sous la pourpre romaine

qui reçoit de ses conquêtes apostoliques un nouvel éclat, présider à des entreprises chaque jour grandissantes, qui dilatent au loin, avec la civilisation chrétienne, l'action de l'Église catholique et le prestige du nom français. L'autre, recueillant de bonne heure l'héritage de son prédécesseur, l'a porté par une culture savante et par des soins assidus au degré de prospérité dont cette fête magnifique nous donne aujourd'hui le spectacle. C'est sous son pontificat que naquit notre Université. Enfant de Paris, longtemps mêlé, dans la capitale, aux labeurs de l'enseignement chrétien, il fut un des premiers patrons de notre Institut, et ne craignit pas de fonder et de soutenir ailleurs ce que les ressources particulières dont ce diocèse est doté, pouvaient faire paraître inutile à Nancy. Élevé naguère sur le siège métropolitain de votre province, il n'oublie, Messieurs, ni sa chère Lorraine ni son vieux Paris, et il enveloppe dans une commune sollicitude votre école supérieure et nos Facultés. Le troisième évêque est celui à qui je dois l'honneur et la joie de vous adresser la parole. Il n'avait pas attendu que la loi eût fait tomber les dernières chaînes du haut enseignement chrétien pour donner à cette grande cause, par des conseils, hélas! trop peu suivis, la meilleure preuve de son dévouement. Vous qui le voyez se prodiguer ici dans les efforts d'un zèle qui supprime les obstacles et défie la fatigue, vous ne savez peut-être pas aussi bien que moi la valeur du concours qu'il apporte à la direction de notre œuvre à la fois parisienne et française. Mais vous ne

me contredirez pas si je vous déclare qu'en gardant parmi ses protecteurs l'évêque qui vous a quittés et en acquérant celui que vous possédez, l'Institut catholique de Paris a fait un double gain et contracté envers Dieu une double dette de reconnaissance.

Eh bien, Messieurs, ce que je viens vous demander, c'est de ne pas regarder moins haut et moins loin que vos évêques. Vous avez à Nancy tout ce qu'il vous faut? Peut-être; je ne le veux point contester, et je ne souhaite qu'une chose, c'est que votre privilège dure, c'est que certains indices soient trompeurs, et que jamais vous ne soyez obligés d'envoyer vos fils au loin pour mettre d'accord les intérêts de leur avenir terrestre et ceux de leur avenir éternel.

Mais enfin vous êtes catholiques, c'est-à-dire que, dans vos vœux et votre amour du bien, vous embrassez l'univers: combien plus la surface entière de votre patrie bien-aimée! Chaque jour vous demandez à Dieu que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite par toute la terre: combien plus sur ce sol de France, qui fut longtemps comme le jardin du Christ!

Eh bien, Messieurs, je ne crains pas de le dire; et, quoique intéressé de bien près dans cette cause, je suis sûr d'avoir raison. Si l'on veut que le nom de Dieu soit sanctifié, il est grand temps d'empêcher que la science le blasphème; du moins à la science blasphématrice, il faut opposer une foi savante, qui s'impose au respect des hommes et qui impose le respect de Dieu. Si l'on veut que son règne arrive, il est

grand temps de s'opposer à cette idolâtrie qui le détrône ; et l'on ne s'y opposera pas par la force, on ne la terrassera que par le grand savoir. Si l'on veut que la volonté de Dieu soit faite sur la terre, il faut donner l'exemple de cette obéissance laborieuse qui ne recule jamais devant l'effort nécessaire; et l'effort nécessaire à l'heure présente, c'est cette démonstration, la seule efficace, qui prouvera aux hommes ivres de science, non plus par des raisonnements, mais par des faits, que le génie de l'homme ne s'abaisse pas, mais se relève en se prosternant devant l'éternelle vérité.

Donc, Messieurs, vous continuerez d'être les protecteurs et les soutiens de notre institut catholique. J'ai une dernière raison de vous demander votre appui, c'est que notre œuvre, j'ose l'affirmer, mérite votre confiance. Elle la mérite par la valeur et le dévouement des maîtres, par l'organisation très complète de l'enseignement théologique et canonique, de l'enseignement juridique, scientifique et littéraire. Elle la justifie par de nombreux succès aux examens de grades, par ces centaines de licenciés en droit, par ces quarante docteurs en droit, par ces cent licenciés ès lettres, par ces quarante licenciés ès sciences qu'elle a formés depuis neuf ans. Quand nos évêques l'ont fondée, cette œuvre était hautement utile; mais le temps a marché, le mal a fait des progrès, aujourd'hui elle est nécessaire. Où donc, en dehors d'elle, les diocèses moins favorisés que le vôtre trouveront-ils moyen d'élever le corps professoral qui leur appar-

tient à la hauteur des exigences actuelles? Il nous fallait une école normale supérieure de l'enseignement libre et chrétien. Cette école, nous l'avons. Là se forment des théologiens pour nos grands séminaires, des humanistes et des savants pour nos petits séminaires et nos collèges libres, en même temps qu'il s'y prépare des apologistes pour défendre la religion attaquée, des jurisconsultes pour garder les principes de l'équité sociale, et réserver à notre patrie, mise à mal par les sophistes, les éléments d'une régénération nécessaire.

J'ai fini, Messieurs. Je ne suis pas Cicéron, et je n'ose pas dire que l'institut catholique soit ma maison. Mais si vous avez retrouvé dans mes paroles les excès de zèle de l'orateur romain plaidant *pro domo sua*, vous voudrez bien me pardonner une faute qui prend sa source dans trois vices, où je sens que je vous ai pour complices : l'amour de la jeunesse, de l'Église et de la France.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

A L'ÉCOLE LIBRE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

(Collège des Pères Jésuites de Vaugirard)

LE 2 AOUT 1886

PRIVILÉGES ET OBLIGATIONS

MES CHERS AMIS,

Il y a ici bien des personnes considérables qui mériteraient qu'on s'occupât d'elles tout d'abord, et qu'en prenant la parole on commençât par la leur adresser. Mais elles sont ici pour vous, et elles trouvent bon, j'en suis sûr, que chacun s'y occupe de vous.

L'éloquent professeur que nous venons d'applaudir vous disait tout à l'heure qu'en me voyant à cette place il n'était pas surpris, mais se sentait reconnaissant. La reconnaissance, c'est à moi de l'exprimer pour l'honneur immérité qui m'est fait de présider cette solennité. J'y ajouterais volontiers l'expression de mon étonnement, si je ne savais que c'est une mauvaise manière d'être modeste que de parler de soi. Le prêtre,

d'ailleurs, est habitué à faire continuellement des choses qui le dépassent et à les faire sans s'en prévaloir, sachant bien qu'il ne les fait pas en son nom.

D'ailleurs, à cette confiance que je puise dans mon ministère, je sens qu'il s'en ajoute une autre. Elle me vient de ce grand et cher souvenir qui occupe en ce moment vos cœurs et le mien. Celui que pleurent en ce moment l'Église de Paris et l'Église de France, remplit, n'est-il pas vrai? de sa présence invisible cette assemblée qu'il aimait. Ses exemples nous instruisent, sa tendresse nous console, sa grande âme nous exhorte, et sa douce autorité, si bien représentée dans un autre lui-même, nous fera oublier, à vous et à moi, l'insuffisance de ma parole.

La journée des prix appartient aux félicitations et aux récompenses, non pas tellement toutefois qu'il n'y ait place aussi pour les avertissements et les conseils. Tout à l'heure, en proclamant les lauréats, on fera l'éloge des plus méritants parmi vous; je voudrais en ce moment retracer le devoir de tous. Ce devoir, mes chers amis, je le trouve écrit dans le double privilège qui vous a prévenus dès votre naissance: le privilège de votre foi, celui de votre condition sociale.

I

Vous êtes chrétiens, jeunes gens. Vous l'êtes par la marque du baptême, par la prérogative de l'éducation, par le bénéfice des habitudes acquises, par la pratique

du commerce avec Dieu. Eh quoi? est-ce donc là un privilège? N'est-ce pas plutôt la commune destinée de tous les hommes? Si vous regardez le dessein de Dieu, oui, certes, l'avantage dont vous jouissez est fait pour tous. L'amour du Rédempteur a embrassé l'univers, et son empire ne connaît pas de bornes, ni dans le temps ni dans l'espace. Si vous interrogez le passé, oui encore l'Évangile vous apparaît comme le code accepté de toutes les nations policées. Depuis que sa douce lumière s'était levée sur le monde, un peuple passait pour barbare s'il n'en faisait pas sa loi supérieure; et c'est ainsi que ces deux mots étaient devenus synonymes : civilisation et chrétienté. Mais si vous jetez les yeux sur le présent, voici un tout autre spectacle. La société contemporaine ne veut plus de cette alliance. C'est le divorce qu'elle rêve, et déjà l'on peut dire qu'elle l'a consommé par son apostasie. Dans le domaine de la pensée, l'esprit ne veut plus dépendre que de lui-même; il prétend faire la vérité. Dans le domaine de l'action, la volonté se proclame souveraine : elle crée la loi. Dans la vie sociale, la multitude ne reconnaît d'autre autorité que la sienne : elle est la source du pouvoir.

Voilà le droit nouveau. Écoutez maintenant le vicaire de Jésus-Christ; il vous rappellera les fondements du droit chrétien : l'intelligence soumise à la révélation de Dieu, la volonté à la loi de Dieu, la société à l'ordre qui vient de Dieu. L'opposition est flagrante. On nous la reproche assez durement. On nous dit que nous n'avons plus notre place au soleil de la civilisation mo-

derne; qu'il ne nous reste plus qu'une alternative : cesser d'être chrétiens, ou cesser de compter dans l'humanité.

Ceux qui nous signifient cette sommation n'ont donc pas lu l'histoire? Au temps de Néron, les chrétiens n'étaient qu'une poignée : déjà pourtant on les traitait en ennemis du genre humain; déjà on leur tenait ce langage : apostasier ou disparaître. Et dans ce temps-là on avait des façons radicales d'annuler ses adversaires. On ne procédait pas par épuration de fonctionnaires ou par crochetage de couvents. Ceux qu'on accusait d'obscurantisme étaient chargés d'illuminer Rome, vous savez comment : leurs corps enduits de résine servaient de torches pour éclairer les fêtes de César.

Or cependant qu'est-il arrivé? Les chrétiens sont morts, et le christianisme a vécu. Il a grandi dans le sang; il a exalté cette sagesse de la croix que les Juifs appelaient un scandale, et les païens une folie. Finalement il a eu le dernier mot. Le monde romain lui a demandé de retarder sa décrépitude, le monde barbare a reçu de lui l'initiation à la culture; et le nom chrétien, dont on avait fait une injure, est devenu un titre d'honneur aux yeux des peuples.

Il en sera de même à l'issue de la crise présente. Jeunes gens, je voudrais vous communiquer cette confiance. Peut-être n'êtes-vous pas assez fiers d'être chrétiens. A l'exemple de notre Maître nous devons sans doute supporter les injures; mais il faut être bien persuadés que ces injures nous font honneur et que nous tenons le bon bout. Laissez passer le mensonge, laissez passer la folie. Encore quelques expériences, encore

quelques destructions, et la société, prise de vertige, aura la sensation de l'abîme. Alors ceux qui auront tout fait pour ébranler la certitude demanderont à grands cris un peu de vérité. Alors ceux qui auront sapé la morale en l'isolant de ses divins fondements, prendront peur devant les passions déchaînées et crieront éperdument : Qu'on nous rende les antiques vertus! Alors ceux qui auront ruiné l'obéissance reculeront d'horreur devant le chaos révolutionnaire, et supplieront les hommes de principes de relever le pouvoir. Ce sera l'heure du triomphe pour notre foi.

A quelle condition cependant? A la condition qu'on trouve quelque part des chrétiens fermes et intacts qui auront gardé sans l'amoindrir le dépôt des vérités nécessaires, des vertus vivifiantes, des principes réparateurs.

Or ces chrétiens-là, mes amis, on ne les trouvera pas dans dans les rangs de la multitude. Le peuple est fait, quoi qu'on en dise, pour recevoir l'impulsion et non pas pour la donner. Une religion naïve suffit à sauver ceux qui la professent sincèrement, elle ne sera jamais conquérante. Ce qu'il faudra pour arracher notre société apostate aux conséquences de son reniement, ce sera une religion éclairée, ferme, consciente, qu'aucune vérité ne déconcerte, qui n'ait peur d'aucun progrès; une religion efficace, dont les préceptes ne soient pas démentis par la conduite de ses adeptes; une religion féconde, dont l'action se fasse sentir dans tous les domaines et promette un remède à toutes les variétés du mal social; ce sera la religion

des esprits d'élite, des cœurs purs, des hautes influences civilisatrices. Cette religion-là, jeunes gens, il faut que ce soit la vôtre, ou bien vous aurez trahi votre mission; car Dieu, qui a fait de vous des chrétiens, vous a encore prédestinés à être des chefs. C'est votre second privilège.

II

Ceux qui font métier de flatter la multitude lui persuadent qu'il ne lui faut pas de chefs; qu'elle a par elle-même toutes les lumières, comme elle a tous les droits. Et tandis que la masse ignorante boit ces flatteries, elle travaille à se donner des maîtres en la personne de ses adulateurs.

S'il y a, en effet, quelque chose d'évident, c'est que le nombre, à moins d'être ordonné et conduit, n'est que confusion et impuissance. On peut changer dans la société la forme, le nom des distinctions sociales, on peut en varier la transmission; on ne peut pas les détruire.

Cet élément naturel de la vie humaine peut et doit, comme tous les autres, recevoir une empreinte morale. Le christianisme la lui donne, et c'est un des griefs que la mauvaise foi exploite contre lui : l'Église, dit-on, est l'alliée des puissants, elle consacre la tyrannie.

Il est difficile de mentir plus audacieusement à l'histoire. L'Église n'a jamais eu de pires ennemis que les

puissants; les petits et les pauvres ont été ses premiers clients, ils sont restés les plus fidèles.

Et quand elle s'est occupée des distinctions sociales, ç'a été pour y introduire, avec la notion du devoir, la meilleure, la seule garantie contre l'oppression.

Lorsqu'elle a prêché l'obéissance, elle a dit aux faibles: Soumettez-vous non par contrainte, non par intérêt ou par peur, mais par conscience et en vue de Dieu. Par là elle a fondé la liberté.

Lorsqu'elle a sanctionné les prérogatives qui placent certains hommes au-dessus de leurs semblables, elle leur a dit: C'est un dépôt qui vous est confié; vous en rendrez compte à celui qu'on ne trompe pas. Par là elle a désarmé la tyrannie.

Que sont aujourd'hui les distinctions sociales? Elles ne tiennent plus, dit-on, à la naissance. Accordons-le, sauf à voir aussitôt après ceux qui font fi du passé travailler avec une vanité puérile à se donner l'apparence d'hommes qui ont des aïeux.

Il reste au moins, en dehors des fonctions publiques, deux aristocraties indiscutables, incontestées : celle de la fortune et de l'esprit.

Celles-là, on ne dira pas que c'est l'Église qui les a inventées. Mais quelle est sa conduite à leur égard?

Seule elle les regarde en face quand tout le monde s'aplatit devant elles; quand chacun exalte leurs avantages, seule elle leur parle de leurs devoirs.

Elle dit à l'argent : Tu es pour l'homme un danger, un piège. Malheur à qui se laisse posséder par toi! Le riche est un prisonnier; sa rançon, c'est l'aumône. Le

royaume des cieux appartient aux pauvres ou à ceux qui se font pauvres au dedans par le détachement et au dehors par la charité.

Elle dit au génie: Tu es dans l'âme humaine l'image de Dieu. Malheur à qui substitue cette image à celui qu'elle représente ! Malheur à qui fait de son intelligence une idole pour l'adorer à la place de Dieu ! A qui a plus reçu il sera demandé davantage. Le devoir est double pour ceux que la nature et l'éducation relèvent au-dessus du vulgaire : il faut qu'ils se cultivent; il faut qu'ils partagent avec leurs frères les fruits de cette culture.

Telle est, mes chers amis, la conception chrétienne des distinctions sociales. Il n'est pas trop tôt pour vous de vous l'approprier. Qui sait si déjà l'amour-propre n'a pas insinué dans vos esprits d'étranges illusions à cet égard ?

A l'égard de la fortune d'abord. Quelques-uns d'entre vous l'ont trouvée à leur berceau comme une fée séduisante qui souriait à leur entrée dans la vie. Ils ont grandi en sa compagnie et se sont habitués à compter sur elle comme s'ils avaient droit à ses faveurs.

D'autres n'ont joui jusqu'ici que d'une médiocrité pleine, pour leurs parents, de préoccupations et parfois d'angoisses; mais pour eux, grâce au dévouement qui leur épargnait toute privation, c'était la médiocrité heureuse. Et tandis qu'ils en jouissaient comme d'une chose due, ils tournaient des regards d'envie vers l'existence brillante de leurs camarades privilégiés.

Eh bien, mes enfants, laissez-moi vous le dire : ce n'est pas là une façon chrétienne d'envisager la fortune. Si Dieu vous l'a donnée, il faut la recevoir comme, à la veille d'une bataille, un officier reçoit un commandement périlleux. Eh quoi ? son général lui confie la vie de ses soldats, l'honneur du drapeau ; de sa vigilance, de sa fermeté dépendra demain la victoire ou la défaite : et, au lieu de penser à tout cela, il ne serait occupé que du galon nouveau qu'on vient de coudre à sa manche? Mais ce n'est pas un homme, alors! Hélas ! vous l'avez souvent rencontré, ce triste vaniteux. Voyez cet écolier. Ses parents sont riches, on le sait bien ; mais il semble toujours craindre qu'on l'ignore. Il n'est occupé qu'à montrer son luxe. Entouré d'un cercle d'admirateurs, il fait à ses camarades un cours de haute vie. Si à ce métier-là il devient bête, personne ne le lui dira en face, et il sera le dernier à le croire. Plus tard, quand il disposera de sa fortune, il apportera à cette jouissance un cœur gonflé d'orgueil, étranger au sentiment des responsabilités qui pèsent sur la richesse. C'est ainsi qu'il fera son entrée dans une société que ronge l'envie, que menacent les passions subversives; on dirait qu'il a pour mission de justifier les déclamations les plus folles par l'abus qu'il fait des avantages les plus légitimes.

Voyez cet autre. A force de labeurs, ses parents ont conquis pour lui l'aisance. Mais ce bien-être, qu'il n'a pas mérité, lui paraît cependant inférieur à son mérite. Un tel ne me vaut pas, se dit-il, et il possède davantage. Dès lors tous ses regards, toutes ses con-

voitises sont tendues vers la richesse. S'il n'en obtient pas la réalité, il en voudra du moins les dehors. Au sortir du collège on le verra se lancer dans une existence fastueuse, consulter pour régler son train non ses ressources, mais ses désirs, et consommer ainsi en peu de temps une de ces ruines qui n'ont pas même droit à la pitié.

D'où vient le mal dans les deux cas? Il vient de l'oubli des devoirs. Si l'un et l'autre avaient regardé la fortune comme une charge, celui qui l'a reçue en aurait usé avec modestie; celui à qui elle manque aurait su s'en passer. Et la société y eût gagné deux membres utiles, au lieu de deux fléaux.

Voilà l'illusion de l'argent. Il y a aussi l'illusion de l'esprit. Tantôt l'esprit s'adore lui-même, tantôt il se néglige et déserte son devoir.

Le péril d'exaltation est grand de nos jours, mais il fait moins de victimes dans nos rangs. Si vous voulez rencontrer les affolés de la science, les hommes qui se croient des dieux parce que l'esprit humain, en épelant le livre de la nature, y a déchiffré quelque chose de la pensée de Dieu, c'est surtout chez les libres penseurs qu'il faut diriger vos pas. Oh! la pédante espèce! et crédule, et abaissée, avec ses airs d'indépendance! Rentrons chez nous, et rapportons de cette promenade l'horreur de l'orgueil intellectuel, le plus grand ennemi de la Foi. Hélas! il a fait à l'Église notre mère de cruelles blessures. Si Dieu nous a donné des facultés brillantes, plaçons-les dès maintenant sous la protection de l'humilité. Gardons-nous toutefois de les laisser

inactives. Le plus grand péril pour vous, jeunes gens, est du côté de l'oisiveté.

On dit, — je ne sais si c'est vrai, — que le collège n'est plus comme autrefois une retraite inaccessible aux bruits du dehors; qu'on y sait toutes les nouvelles, qu'on y commente toutes les actualités : la dernière expulsion, la dernière lettre, surtout le dernier cheval qui a gagné. S'il en est ainsi, je plains Virgile et Euclide; ils doivent être bien délaissés. Mais enfin, ne pouvant l'empêcher, je voudrais au moins tirer parti de cette prodigieuse ouverture de vos jeunes esprits. Eh bien! mes amis, il y a une préoccupation extérieure que je vous recommande : c'est celle de votre avenir. Y pensez-vous un peu?

Serez-vous bacheliers? Je l'espère. Mais je vois avec peine qu'il y a parmi vos pareils des jeunes gens qui s'habituent sans rougir à la pensée d'un échec qui ne sera jamais réparé. Pardonnez-moi si je suis trop sévère; mais franchement, avec l'éducation que vous recevez, avec les soins qu'on vous prodigue, dans la condition qui est la vôtre, reculer devant un effort aussi médiocre, c'est une défection, c'est un déshonneur.

Vous serez donc bacheliers. Mais après? — Après, Monsieur, nous ne ferons rien, parce que dans ce temps-ci il n'y a rien à faire. Toutes les carrières nous sont fermées. Nous sommes dans l'opposition. Quand nous aurons un bon gouvernement, on sera trop heureux de nous prendre, et nous serons de tout.

Vraiment, vraiment? Voyons cela d'un peu plus près.

Est-il exact de dire que la politique vous exclut aujourd'hui de toutes les carrières? Cela est vrai de la plupart des emplois publics. Il y a cependant certaines fonctions de l'ordre civil qui jusqu'ici ont échappé presque entièrement à la tyrannie de la politique. J'en pourrais citer plusieurs, où l'on entre par le concours sans avoir trop à craindre l'exclusion donnée au nom des opinions : l'inspection des finances, la cour des comptes, le commissariat de la marine, etc. Il y a surtout cette grande carrière offerte dans une certaine mesure, imposée à tous aujourd'hui, la carrière militaire. Si c'est seulement la difficulté de forcer l'entrée des professions qui vous arrête, jeunes gens, voici une porte qui n'est verrouillée que pour les ignorants ou les pusillanimes. Je le sais, bon nombre de fils de famille se portent avec élan vers cette noble manière de servir le pays. Mais ici encore quelque chose me fait de la peine. Cet élan ne dure pas. Après cinq ou six ans, beaucoup se découragent et détachent leur épée. Pourquoi? Ah! j'ai peur de le deviner. Aujourd'hui l'armée travaille, et les officiers doivent l'exemple du labeur. C'est une vie d'effort incessant, et ce n'est pas seulement le corps qui en fait les frais. L'esprit doit payer sa dette : les examens, les concours, le travail spontané, sont la condition de l'avancement. On n'avait pas pensé à cela en sortant de Saint-Cyr. On avait fait un ballot de ses livres, et l'on pensait ne les plus revoir. Du moment qu'il faut les rouvrir, adieu la carrière. Rentrons dans la vie civile, traduisez : dans l'inutilité. Après cela l'on se plaindra que l'esprit de

l'armée s'altère et que les hauts grades n'appartiennent pas à ceux qui tiennent le haut bout dans la société. A qui la faute? Ceux-là ne seront jamais à l'honneur qui auront déserté la peine.

La politique ne vous ferme donc pas toutes les carrières publiques. Mais, le jour où elle vous les rouvrirait, de quoi seriez-vous capables si vous ne vous étiez mis en état d'y faire bonne figure? Quand vos adversaires politiques pratiquent en grand le favoritisme, quand les opinions tiennent lieu d'aptitudes, quand un zèle intéressé suffit à couvrir toutes les capacités, à faire absoudre toutes les bévues, vous protestez avec raison au nom du bien public qu'on sacrifie. Et vous prétendrez vous préparer par l'oisiveté à remplacer avantageusement ceux dont vous flétrissez l'ignorance? Mais prenez-y garde : quand votre tour viendra, vous ne les vaudrez même pas.

Et puis l'on dirait qu'il n'y a pas de milieu entre ces deux choses : remplir une fonction publique ou ne rien faire. Ce préjugé-là, je le sais, est un des plus répandus dans notre pays; mais j'ajoute qu'il est un des plus démocratiques, et qu'il appartiendrait surtout à l'élite de la société de s'y soustraire. C'est cependant le contraire qui arrive. Dans les conditions moyennes, on a comme ailleurs la rage du galon. Mais comme il n'y en a pas pour tout le monde, on se résigne à embrasser les professions libres, l'agriculture, l'industrie, le négoce, le barreau, les offices ministériels, la noble existence du médecin. Et d'ordinaire il arrive qu'on trouve là des avantages bien

supérieurs aux maigres appointements des salariés de l'État. C'est dans ces carrières privées que se font les honnêtes fortunes; c'est dans les emplois publics que souvent on les consume, quand on n'a pas recours, pour les refaire, aux formes détournées et diverses de la concussion. Or vous savez, mes amis, que les professions libres valent ce que vaut l'homme qui les embrasse. Ce n'est pas là qu'il faut s'attendre à voir la fortune assise au pied du lit du paresseux.

Mais qu'ils sont rares, dans les rangs supérieurs de la société, les jeunes hommes qui savent se creuser un sillon! Ils n'auraient cependant qu'à le vouloir; car tout se résume pour eux dans l'acquisition des connaissances et la formation du caractère. Qu'ils étudient à fond les lois de leur pays, et ils sauront gérer leur bien, administrer leur commune, exercer avec compétence et supériorité le mandat qu'ils recevront un jour ou l'autre de leurs électeurs. Par cette porte ils rentreront, s'ils le veulent, dans la vie publique, tributaires non plus du gouvernement qui nomme ses fonctionnaires, mais de l'estime de leurs concitoyens qui leur confient leurs intérêts. Qu'ils reprennent à leur compte les brillantes traditions littéraires de la noblesse et de la haute bourgeoisie françaises, et les académies s'ouvriront d'elles-mêmes devant eux, et le prestige de leur renommée intellectuelle augmentera leur crédit devant l'opinion. Qu'ils forcent le sanctuaire de la science, c'est la déesse du jour; mais elle ne défend l'entrée de son temple qu'aux ennemis du labeur. A ses initiés vous savez ce qu'elle réserve :

souvent la fortune, toujours l'influence et la considération. Quoi! propriétaires, vous avez des terres, et vous consentirez que vos fermiers en sachent plus que vous sur l'aménagement du sol? L'agriculture est en souffrance : une crise économique l'accable, des fléaux dévastateurs la désolent; tout le monde est en travail pour remédier à ces maux, tout le monde, excepté les plus intéressés à les guérir, ceux qui, possédant davantage, ont plus à perdre, et qui se contentent de dire : Ma vigne ne donne plus, mes fermiers ne me payent plus. Quoi! vous avez des mines, des forges, des usines; vos parents peut-être ont créé ces richesses; et vous, jeunes gens, parce que vous avez trouvé en naissant cette fortune acquise, vous laisserez à des étrangers le soin de la faire valoir? Il faudra qu'un ingénieur vous explique vos machines, qu'un caissier vous explique vos comptes et sache mieux que vous ce que vous avez? Ah! tenez : si vous êtes fiers de vous sentir inférieurs à tout ce qui vous entoure, libre à vous. Mais, de grâce, ne venez plus me dire que vous ne travaillez pas parce que vous ne savez pas que faire!

Je m'arrête, mes chers amis, et je me reproche de vous avoir montré un visage morose en un jour de joie. Eh bien, je vais vous faire une proposition. Je retire tout ce que j'ai dit, si vous voulez bien me promettre de vous le dire à vous-mêmes. Aussi bien ce n'est pas votre portrait que j'ai tracé dans ces tableaux si peu flattés. Je vous montrais seulement ce qu'il ne faut pas être.

Si vous voulez des modèles, mes enfants, regardez autour de vous. Voyez ces maîtres, ces pères de votre jeunesse : ceux qu'on a essayé de vous enlever, qu'on a réussi à disperser, mais qu'on n'a pu empêcher d'exister cependant, ni par conséquent de vous aimer, de vous servir, puisque pour eux c'est tout un. Autrefois dans ce beau collège ils s'appelaient légion; maintenant ils sont une poignée. Ceux qui voient là pour eux une défaite n'ont donc jamais lu cette divine parole : « Ne craignez pas, petite troupe; car c'est à vous qu'il plaît à mon Père d'assurer la victoire! » Voyez aussi ces alliés que la persécution leur a donnés. Entre l'ancien et le nouveau dévouement c'est une lutte où il n'y a pas de vaincus, c'est une émulation dont vous recueillez les bénéfices, et qui augmente chaque jour la dette de votre reconnaissance. Enfants, vous ne serez pas toujours enfants. Vous ne serez pas toujours ces petites idoles à qui tout est sacrifié. Les jours viennent où il faudra vous dévouer à votre tour. Pour être les chrétiens que l'Église appelle, les Français que la patrie attend, il vous suffira de vous souvenir.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES, A DIJON

Le 28 juillet 1888.

DE LA PART ACTIVE

QUI REVIENT AUX ÉLÈVES ET A LEURS FAMILLES DANS L'ŒUVRE DE L'ÉDUCATION LIBRE ET CHRÉTIENNE

MONSEIGNEUR[1],

Si une voix toujours puissante sur mon cœur a pu m'appeler ici, elle n'aurait pas suffi pour me décider à prendre la parole dans cette maison qui est la vôtre. Mais, à travers l'invitation de l'ami, j'ai entendu celle du pontife, et dès lors je ne me suis plus senti, au milieu de cet auditoire nouveau pour moi, ni un intrus ni un étranger. J'avais d'ailleurs une dette à payer envers celui qui, dans la cure de Compiègne, secondait autrefois de son zèle la sollicitude de l'évêque de Beauvais en faveur de l'institut catholique

[1] Mgr Lecot, évêque de Dijon.

de Paris. Cette dette, je suis heureux de l'acquitter aujourd'hui envers l'évêque de Dijon, devenu l'un des patrons de l'université de Lyon, et de montrer par là une fois de plus la solidarité fraternelle qui unit ensemble les collèges et les facultés catholiques.

Fort de la confiance que m'inspirent, et cette communauté d'obéissance, et cette communauté d'intérêts, je ne m'arrêterai pas à de plus longs préambules, et j'aborderai sans autre préface le sujet que je me propose de traiter brièvement devant ces enfants et devant leurs parents. Peut-être, mes chers amis, trouverez-vous ma parole un peu austère pour un jour de fête. Je me rappelle assez bien l'effet que me produisait, quand j'avais votre âge, un discours de distribution de prix; je regardais cela comme un dernier tribut levé sur notre patience avant qu'on nous donnât la clef des champs. Si vous accueillez de même les conseils que je vous apporte, je n'aurai pas le droit de m'en plaindre, et je veillerai seulement à ne pas soumettre votre attention à une trop longue épreuve. Entre temps, et puisqu'un usage séculaire vous condamne à écouter, j'essayerai de vous dire brièvement des choses utiles, dont le souvenir puisse vous aider à mieux remplir vos devoirs.

Et puis je ne m'adresserai pas à vous seuls : dans les recommandations que je veux faire, il en est qui regardent vos chers parents. Entendre prêcher les autres, cela dédommage un peu, n'est-il pas vrai? des sermons qu'il faut subir soi-même.

Je voudrais vous dire quelque chose de la part

active qui revient aux élèves et à leurs familles dans l'œuvre de l'éducation libre et chrétienne.

I

Je commencerai par vous, mes enfants.

Le bon la Fontaine, dont la morale, toujours aimable, n'est pas toujours très saine, met quelque part dans la bouche d'un certain baudet cette maxime passablement frondeuse :

> Notre ennemi, c'est notre maître ;
> Je vous le dis en bon français.

Je sais plus d'un écolier qui de ce dicton malsonnant ferait volontiers sa devise. Traiter le maître en ennemi, conduire savamment la guerre qu'on lui fait, mener contre lui les opérations d'un siège en règle, tromper sa vigilance, miner le terrain sous ses pieds, regarder comme un gain toute brèche faite à son autorité, toute conquête de la paresse sur le travail, de l'insubordination sur l'obéissance, de la mutinerie sur le respect, telle est la disposition de certaine gent écolière que, grâces à Dieu, vous ne connaissez que par ouï-dire. Vous supposer capables d'entrer jamais dans ses rangs, serait vous faire injure. Vous n'êtes pas accessibles à ces mauvais sentiments, et à les ignorer vous n'avez même pas grand mérite, le maître ne s'étant jamais montré à vos yeux

que sous les traits d'un père qui n'a pas d'autre intérêt que le progrès de vos études, la formation de votre caractère, la préparation de votre avenir. Aucun de ceux dont vous suivez les leçons n'exerce un métier en vous instruisant; tous pratiquent avec une simplicité joyeuse ce dévouement que la foi inspire et que l'affection rend léger. Vous êtes trop habitués à vous sentir aimés par ceux qui vous dirigent, pour douter un instant du mobile qui les guide, et ce n'est pas de ce côté que j'aperçois pour vous le péril.

Le péril, car il y en a un, pourrait se trouver pour vous dans la trop grande sécurité que leur sollicitude vous inspire. Puisqu'on se charge ainsi de nous, laissons-nous faire; notre éducation, c'est l'affaire de nos bons maîtres, ce n'est pas la nôtre, tel est le sophisme paresseux que vous êtes exposés à commettre, à force de compter sur le dévouement dont vous êtes l'objet.

Que votre éducation soit l'affaire de ceux qui s'y consacrent, ce n'est pas moi qui le contesterai; mais qu'elle ne soit pas aussi et surtout la vôtre, c'est là le préjugé que je voudrais arracher de vos esprits.

Vous allez partir pour la campagne; dans les champs où, cette année, les épis jaunissent, hélas! sous les rayons blafards d'un soleil mouillé, vous verrez la faux du moissonneur aligner au loin les javelles. Plus tard, vers la fin des vacances, vous suivrez les vignerons sur les coteaux où rougissent les grappes des grands crus de Bourgogne, et vous tirerez tantôt avec vos yeux, tantôt même avec la main et de plus près encore, l'horoscope des vendanges prochaines. Certes, il a fallu

le travail de l'homme, travail acharné, persévérant, pour amener à maturité ces récoltes. Mais le travail n'a pas suffi. La culture ne crée rien : elle favorise l'action mystérieuse et spontanée de la vie végétative; elle met la plante dans les meilleures conditions possibles pour recevoir les influences du ciel et les sucs de la terre, pour résister aux ennemis de toute sorte qui arrêtent son développement ou menacent sa vie. Si le fruit enfin vient à mûrir, c'est parce que le laboureur a protégé la tige, mais c'est surtout parce que le Créateur avait mis en elle cette vertu cachée qui s'exerce et se révèle par la nutrition et la fécondité.

Vous aussi, mes enfants, vous êtes les plantes du bon Dieu. Vous aussi vous devez porter des fruits, fruits de science et de vertu, fruits de sagesse et d'honneur. Mais la vie qui se développe en vous n'est pas régie, comme le végétal, par une loi d'inconscience et de fatalité; elle n'est pas gouvernée, comme chez l'animal, par un instinct aveugle et irrésistible. Votre vie à vous est une vie morale, et la loi qui préside à son développement, c'est le devoir, connu par la conscience, embrassé par la liberté. Élever un enfant, c'est le faire bien vouloir. Essayez donc de faire cela s'il ne s'y prête! La volonté ne se contraint pas, et, si elle pouvait être contrainte, elle ne serait plus la volonté.

Voilà donc où tend tout l'effort de vos maîtres : vous révéler le devoir, vous le montrer impérieux, vous le peindre aimable, vous faire voir votre malheur dans la violation de la loi, écarter de votre route les ob-

stacles inutiles ou évitables, mettre à votre portée les exemples, les encouragements, les facilités qui provoquent au bien et en adoucissent la pratique; tout cela, c'est l'éducation en tant qu'elle dépend d'autrui, mais ce n'est pas l'éducation tout entière. Il reste que ce bien aperçu, recommandé, facilité, rendu séduisant autant qu'il peut l'être, vous le saisissiez enfin d'une étreinte personnelle, et cela, sachez-le, nul ne le peut faire à votre place. Il n'y a que la volonté qui puisse vouloir; et cette partie décisive de l'éducation, ce rôle efficace, cette évolution intérieure qui fait mûrir le fruit moral sous le soleil de Dieu, c'est votre tâche, enfants, et vous n'y pouvez déléguer personne.

J'entends dire quelquefois à un écolier : J'ai été assez habile pour faire faire mon devoir par mon voisin. Petit maladroit! ton thème, ta version, oui, tu as pu les faire faire par un autre; mais ton devoir, jamais!

J'ai parlé tout à l'heure des efforts de vos maîtres pour vous rendre le travail et la vertu plus faciles. Ah! je sais qu'ils ne s'y épargnent pas. S'il faut, pour vous éviter une peine, doubler la leur, qu'à cela ne tienne. Ils dormiront une heure de moins. Je serais presque tenté de modérer leur zèle, de leur dire : prenez garde; vous allez nous gâter ces enfants-là. Et de fait j'ai eu occasion de faire cette remarque : les élèves de nos collèges catholiques sont presque toujours un peu gâtés. Quand nous les voyons arriver au seuil des études supérieures, là où, bon gré mal gré, il faut payer de sa personne et mordre à belles dents au fruit amer de la science, ils ont quelque difficulté

à s'y mettre. Ce n'est plus comme au collège, où le maître broyait le grain avant de le leur donner à manger. A côté de ces privilégiés de l'éducation chrétienne, nous voyons parfois venir à nous quelques jeunes gens qu'un miracle de grâce a conservés chrétiens à travers tous les périls de perversion dont les écoles publiques sont pleines. Eh bien, j'ose le dire, il arrive que ceux-ci travaillent davantage parce qu'ils comptent moins sur le secours d'autrui, et qu'ils apprécient mieux le dévouement parce qu'ils sont moins habitués à en éprouver les prévenances.

Bon! allez-vous dire, avait-il besoin, celui-là, de venir de si loin pour critiquer nos maîtres? — Mais vous ne me comprenez donc pas? Quand je dis qu'ils sont trop bons, je fais leur éloge. A force d'être de vrais pères, ils finissent presque par devenir des mères. C'est parfait, pourvu que vous, vous soyez de vrais fils.

Quand c'est l'amour qui commande, il faut que ce soit l'amour qui obéisse. Autrement voyez-vous ce qui arriverait? La bonté, mal payée de retour, encouragerait l'égoïsme; l'effort du maître remplacerait, au lieu de le provoquer, l'effort de l'élève. Cette création, qui de l'enfant doit faire un homme, aurait beau être commencée par l'éducation donnée, elle ne s'achèverait jamais par l'éducation reçue. Vous entreriez dans la vie à l'état d'êtres incomplets, inhabiles à vivre, c'est-à-dire à lutter, attendant tout d'autrui, même à l'âge où vous ne devez plus compter que sur vous-mêmes, où d'autres à leur tour auront le droit de compter sur vous.

Ce serait déjà un grand malheur si l'on ne considérait que vos intérêts de ce monde. Mais vous êtes chrétiens; vous avez une destinée plus haute que la terre, et que n'emprisonnent pas les étroites limites d'une existence fugitive. Cette destinée ne s'obtient pas gratis, elle se paye. Elle est le prix d'un combat continuel contre les ennemis du dehors et ceux du dedans, contre le monde qui organise le mal et contre les passions qui le convoitent. L'éducation chrétienne n'est qu'une longue initiation à cette milice morale; apprendre la théorie, c'est bien, mais à la condition de la mettre en pratique. Quand les conscrits savent l'école de peloton, l'école de bataillon, l'école de tir, l'instructeur a fini sa tâche; mais si le clairon sonne, si le régiment se déploie sur le terrain pour la vraie guerre, il faut que chaque soldat donne de sa personne, ou l'on voit les plus belles armées fondre au feu et les promesses de victoire se changer en déroute.

J'ai parlé jusqu'ici comme si chacun de vous était seul au monde et n'avait à s'occuper que de son avenir ici-bas et de son salut éternel. Eh bien! ce n'est pas regarder assez loin. Chrétiens, vous êtes solidaires les uns des autres. Chacun de vous est dépositaire d une part de l'honneur collectif qui appartient à toute la famille chrétienne. L'éducation que vous recevez ici vous désigne, au sortir du collège, comme les représentants attitrés des croyances qui vous sont chères. La question est de savoir comment vous porterez le poids de cette responsabilité glorieuse. Vous

avez entendu dire que ces croyances sont aujourd'hui violemment attaquées, calomniées par la mauvaise foi, poursuivies par la haine, vouées au mépris insolent d'un siècle de progrès. Ah! les raisons ne manquent pas pour confondre ces injurieux sophismes. Mais les raisons, qui les écoute? On n'a pas le temps, on n'a pas la probité nécessaire pour les discuter. Des faits, des faits, voilà ce qu'il faut jeter, en courant, à ces juges pressés qui veulent se faire une idée du christianisme. Et quels faits seront à votre disposition, sinon vos propres actions? Oui, jeunes gens, c'est sur votre façon de vivre qu'on jugera vos façons de croire. Notre société périt par l'égoïsme : vous représentez une doctrine fondée sur l'abnégation ; on vous regardera de près, et si l'on vous trouve aussi occupés de vous-mêmes que les partisans de la morale de l'intérêt, on aura vite fait de dire que vos principes sont des phrases et ne méritent que le dédain. Notre siècle périt par la mollesse, par le culte du bien-être, par l'insouciance de ceux qui possèdent, par l'abandon des devoirs, l'oubli des responsabilités attachées aux avantages sociaux. Pendant ce temps l'instruction se répand, la démocratie monte, elle met l'arme du pouvoir dans la main du grand nombre. Ainsi se préparent les luttes des classes, le conflit des convoitises affamées et des convoitises satisfaites, tout ce qui fait trembler les jouisseurs au sein de leur sécurité menacée, sans obtenir d'eux l'effort de sauvetage qui pourrait conjurer les suprêmes périls. Instinctivement on se retourne vers les chré-

tiens; on se souvient, un peu tard, que la religion du sacrifice et de la charité avait annoncé tous ces malheurs et proposé le remède. On se dit : Voilà des jeunes hommes qui ont été formés à cette école, regardons un peu ce qu'ils nous apportent. Ces privilégiés, objet d'une culture si affectueuse et si forte, nourris, dit-on, de vérité pure, d'exemples sains, d'habitudes vertueuses, préservés des souillures précoces, abreuvés, — c'est leur prétention, — aux sources mêmes de la vie divine par la pratique des sacrements, nous allons donc les voir à l'œuvre; et vraiment, s'ils sont ce qu'on promet en leur nom, c'est bien à eux qu'il faudra confier l'espoir de la régénération nécessaire. Jeunes gens, comprenez-vous bien l'honneur et le fardeau que cette responsabilité vous impose? Hélas! combien d'autres avant vous ne l'ont pas comprise! Combien encore à l'heure qu'il est la méconnaissent! Ils ont cru s'acquitter envers la société en ne la scandalisant pas par de trop grands écarts : au demeurant êtres médiocres et inutiles, sans valeur et sans nerf, incapables d'imposer le respect de ce qu'ils représentent et de faire prendre leur religion au sérieux. Otez de leur vie quelques pratiques extérieures, et cherchez ensuite à les distinguer du commun des hommes sans foi, vous n'y parviendrez pas : des deux côtés même vague dans l'esprit, mêmes hésitations dans la volonté, même docilité envers l'opinion, même impuissance à réagir contre des tendances qu'on blâme et qu'on suit. Alors la cause est entendue : il est admis que le christianisme a fait banqueroute et

qu'il n'y a plus qu'à se confier aux hasards de la morale évolutionniste, qui fonde l'espoir de l'ordre sur l'empire désormais incontesté du chaos.

Et tout cela, jeunes gens, parce qu'on a cru être un bon élève en se laissant éduquer, parce qu'on n'a pas eu le courage de mettre la main à l'achèvement de soi-même, parce qu'on n'a pas compris que si toute noblesse oblige, celle-là oblige davantage qui nous donne Dieu pour père et les Actes des martyrs pour papiers de famille.

II

J'ai fini de gronder les enfants, et j'en suis bien aise, car je n'ai pas la conscience très tranquille. Non seulement j'ai attristé, par une mercuriale morose, une réunion promise aux épanchements joyeux, — ce qui n'est pas déjà très bien; — mais, chose infiniment plus grave, j'ai peut-être, j'ai certainement commis une grande injustice. J'avais d'avance toutes les raisons du monde d'admettre que les élèves de l'école Saint-François-de-Sales ne ressemblent pas à tant d'autres; qu'ils sont pleins de bon vouloir et d'énergie, entrant d'eux-mêmes dans les pensées de ceux qui les dirigent et faisant fructifier au centuple la bonne semence qu'on jette à pleines mains dans leurs âmes. Et depuis quelques heures que je suis au milieu d'eux, voici que toutes ces vraisemblances se sont changées en certitude. J'en pourrais donner plus d'une preuve : je n'en veux pas d'autre que celle des éclatants succès qui

viennent de couronner votre année. La session d'examens n'est pas close, et déjà vous pouvez enregistrer vingt-un bacheliers reçus sur vingt-huit candidats.

Il faut donc que je trouve un moyen de me rétracter avec honneur. Eh bien ! convenons, s'il vous plaît, qu'en parlant pour vous je n'ai pas parlé de vous. Dans le tableau que j'ai brossé d'une main un peu rude, ne cherchez pas votre portrait, mais un épouvantail. Quand j'ai peint cet être inutile qui sort d'une maison chrétienne pour tromper les espérances qu'on fondait sur lui, je n'ai pas voulu dire, oh ! mille fois non : *Voilà ce que vous êtes,* mais : *Voilà ce que vous ne serez jamais.*

Je dois maintenant m'adresser aux parents qui sont ici. Et cette fois, plus prudent, je prendrai mes précautions d'avance. Il est bien convenu, n'est-ce pas, pères et mères qui m'écoutez, que nous ne parlerons que des absents? Le proverbe dit qu'ils ont toujours tort. Essayons donc de nous instruire à leurs dépens.

Eh bien, oui, il y a des parents qui méconnaissent aussi la part qui leur revient dans l'éducation de leurs fils. Cet oubli commence pendant les années de collège, il se continue au delà.

Sans doute ils ont rempli un premier devoir en choisissant bien les maîtres auxquels ils confient la formation intellectuelle et morale de leurs enfants. En l'état où sont les choses, le seul bon choix est celui que vous avez fait, Mesdames et Messieurs; c'est le choix d'une école libre et chrétienne. L'État, au commencement de ce siècle, avait mis la main sur l'enseignement. Il s'est

servi du monopole, de manière à le rendre intolérable. Depuis bientôt quarante ans le monopole a cessé, mais l'État continue de se faire pédagogue, et depuis dix ans sa pédagogie a pour mot d'ordre de consigner le bon Dieu à la porte de toutes les écoles publiques. La religion ne trouve donc plus d'asile qu'à l'enseigne de la liberté. Il n'y a plus d'écoles chrétiennes que celles qui empruntent toutes leurs ressources au dévouement volontaire, au sacrifice volontaire, à la généreuse initiative qu'inspire la foi.

Les parents dont je parle ont choisi une de ces écoles, ils ont bien fait. Mais s'ils croient avoir rempli tout leur devoir, ils se trompent, et c'est ici que commence la défaillance.

Pourquoi un père met-il son fils au collège? Est-ce pour se délivrer d'un souci, s'épargner une fatigue, affranchir ses loisirs de toute préoccupation gênante et vivre dix mois de l'année comme s'il n'avait pas d'enfants! Un père qui ferait ce calcul serait logique ensuite en se désintéressant de ce qui se passe au collège, mais aussi il ne mériterait plus le nom de père, et je me hâte d'ajouter qu'on n'en voit guère de cette sorte. La plupart mettent leurs fils au collège parce qu'ils n'ont ni la liberté ni la compétence nécessaires pour diriger eux-mêmes les études. Leur sollicitude ne s'arrête pas au seuil de la maison qu'ils ont choisie avec tant de soin. Sans cesse elle en franchit l'enceinte pour s'informer avec une tendresse parfois excessive du sort fait à des êtres si chers. Si telle est la vigilance des pères, que dirons-nous de celle des mères? Ah!

Messieurs, j'en appelle à vous pour témoigner que si elle pèche en quelque chose, ce n'est pas par défaut, et que vous avez plus souvent à la modérer qu'à la provoquer.

Mais n'avez-vous pas souvent aussi à la diriger? Cette préoccupation constante porte-t-elle toujours sur l'objet principal qui est la formation morale et chrétienne de l'enfant? Est-elle autant qu'il le faudrait l'alliée courageuse de votre autorité, le ferme appui de vos justes exigences?

L'éducation qui se donne au collège est faite pour seconder, non pour rendre inutile celle de la famille. J'ignore si ailleurs, là où on voudrait faire revivre l'idée païenne suivant laquelle l'enfant appartient à l'État avant d'appartenir à sa famille, les pédagogues tendent à écarter l'ingérence des pères et des mères dans l'éducation de leurs fils. Je croirais volontiers qu'il n'en est rien, parce que la voix de la nature parle plus haut que l'esprit de système. Ce que je sais bien, c'est que dans nos maisons chrétiennes nous appelons, au lieu de la redouter, l'immixtion de la famille. Et c'est avec joie que nous constatons le mouvement qui ramène le choix des parents vers l'heureuse combinaison de l'externat, surtout du demi-pensionnat. Là tous les avantages se trouvent réunis, et les plus gros périls sont écartés. L'émulation du travail et celle du bien vivre, la formation des caractères par le frottement, le développement de la virilité, de l'honneur, de tous les sentiments qui font l'homme, se rencontrent dans ce mode d'éducation au même degré que dans l'internat,

sans ce cortège d'influences malsaines que le casernement de l'enfance entraîne presque invinciblement. Il faut rendre justice au sentiment qui fait rechercher un système où les parents trouvent plus de peine, et les enfants plus de profit; il faut féliciter les familles que leur condition laisse libres de suivre, en l'adoptant, une préférence qui fut toujours celle des maîtres chrétiens. Au reste, l'internat lui-même ne réduit pas les parents à la nécessité d'abdiquer. Il y a les jours de sortie, il y a les congés, il y a les vacances, il y a le parloir et la correspondance et les relations de toute sorte que la famille entretient avec l'élève. Voilà bien des moyens d'action, bien des avenues ouvertes à l'influence paternelle et maternelle dans l'éducation. Quel usage en va-t-on faire? C'est la question que je me permets de poser.

On peut se servir de tout cela pour fortifier ou pour énerver la volonté des enfants, pour leur inspirer le goût de l'effort ou celui du plaisir, l'estime de la valeur personnelle ou celle de l'argent; pour leur montrer la vie sous l'aspect d'une loterie ou sous celui d'un atelier; pour leur faire entrevoir, dans la liberté qui s'approche, l'aurore d'un perpétuel loisir ou le commencement du travail véritable. Voilà pour la formation morale. Et s'il s'agit de la formation religieuse, on peut s'y prendre de telle sorte, que les croyances et les pratiques chrétiennes semblent destinées à remplacer la vertu absente ou, au contraire, à la faire passer de l'esprit dans le cœur et du cœur dans les œuvres. Voilà deux manières assez différentes de commenter

à domicile l'éducation du collège. Personne ne dira, je pense, que les deux manières se valent. Il faut donc choisir entre l'une et l'autre. Ah ! si le choix ne se faisait qu'en paroles, il ne serait pas douteux. Mais qui ne sait que le véritable enseignement moral est celui de l'exemple, et qui ne tremblerait dès lors devant les redoutables responsabilités qu'impose à la famille le sacerdoce de l'éducation ? Toutefois il y a mieux à faire que de trembler : il y a à se raidir contre les perfides séductions de la vie facile et à continuer d'enfanter dans l'effort ces êtres inachevés qui devront être jusqu'au bout, parents chrétiens, les enfants de vos larmes.

Enfin voici les études terminées. Quelles études ? Celles dont le baccalauréat marque l'extrême frontière. Le rôle de la famille est-il fini ? Au contraire, il semble qu'il commence, et je vois s'ouvrir devant moi un champ si vaste, que je renonce à le parcourir. Contentons-nous, si vous le voulez bien, de piquer quelques jalons sur la carte.

S'agit-il de jeunes gens à qui la fortune épargne le souci du lendemain : le danger pour eux consiste à croire qu'en consignant les frais du baccalauréat ils ont acquitté leur dette envers le travail de l'esprit. Beaucoup sans doute consentiront encore à prolonger d'une ou deux années l'effort pour forcer la porte de l'école militaire. Après cela, ce sera bien fini. On portera élégamment l'uniforme. Si la guerre vient, on fera bonne mine aux balles. Mais on laissera à d'autres officiers l'honneur des âpres labeurs qui prépa-

rent au pays des cadres instruits et des armées bien conduites.

Et puis, si tous les jeunes gens doivent aujourd'hui passer par le régiment, tous n'y peuvent pas chercher l'emploi de leur vie entière. Voilà le volontariat terminé, en attendant qu'on le remplace par le service de trois ans. Et après? Après? c'est le néant: néant d'occupation, néant de savoir, néant d'intérêt dans la vie, néant d'influence sur les affaires. C'est l'abdication, j'allais dire l'effondrement de toute une classe, celle qu'on appelait autrefois la classe supérieure, et qui descend aujourd'hui au-dessous du dédain de ceux qui la remplacent, — fort mal d'ailleurs, — dans le gouvernement de la société.

C'est grand dommage, car Dieu avait armé ces jeunes hommes pour la lutte du bien, et ceux qui prennent leur place dans l'opinion seront trop souvent les apôtres du mal. Mais c'est justice aussi, car ici-bas tout avantage implique une charge, et tout privilège un service. Quand on s'affranchit de l'un, on mérite d'être dépouillé de l'autre. Mais pourquoi ces jeunes gens, si bien dotés de la Providence, se sentent-ils inférieurs à leur tâche, au point de ne pas songer même à l'entreprendre? C'est parce qu'ils ont cru leur éducation finie à l'heure où ils devaient la continuer eux-mêmes; parce que leurs parents ont eu la faiblesse d'approuver, ou d'absoudre, ou d'excuser cette défaillance; parce que les uns et les autres ont oublié de se demander si l'oisiveté est une vertu ou un vice, si la fortune est un don gratuit ou un prêt onéreux du Créateur, parce

qu'ils se découragent d'emblée devant les difficultés de l'action sociale, sans prendre la peine d'examiner s'il n'y aurait pas quelque manière nouvelle d'aborder une société qui se transforme, mais qui ne refuserait pas de s'incliner devant la supériorité véritable.

Et puis la politique est là qui fournit de nouveaux prétextes à la paresse. « Que voulez-vous que je fasse, Monsieur! Nous ne sommes pas dans les eaux du gouvernement, et je ne puis être fonctionnaire. » Et moi, je vous réponds : Ce n'est pas grand dommage, il y en aura toujours assez sans vous. Prenez une profession libérale, ou, si vous avez quelque bien, tirez-en parti par le travail et l'intelligence. Soyez propriétaire, si c'est votre métier; mais sachez-en faire un vrai métier, un métier où l'on peine. Ah! je ne vous donnerais pas longtemps à comprendre ainsi vos devoirs sociaux, avant de voir le gouvernement devenir ce que vous voulez qu'il soit; car le gouvernement aujourd'hui se fait par l'opinion du grand nombre, et l'opinion du grand nombre se fait par l'intelligence, par l'énergie, par la persévérance de quelques-uns.

Mais les favoris de la richesse sont l'exception au collège comme ailleurs. Les autres, ceux qui ont besoin de se créer une position, ceux-là travailleront sans doute, et leurs parents les pousseront à le faire : la nécessité est le meilleur maitre. Toutefois il s'en faut que tous ceux-là comprennent intégralement leur devoir. Tel père, qui a su être austère pour lui-même, ne saura pas résister pour son fils aux solli-

citations du luxe et du bien-être. Les hautes études qui succèdent aux études classiques demandent plus d'énergie personnelle à l'étudiant, parce qu'elles n'ont pas, pour s'imposer à sa volonté, les ressources de la contrainte. Où donc le jeune homme trouvera-t-il le supplément de force morale qui lui manque, sinon dans une sévérité d'habitudes qu'il appartient à sa famille de lui faire accepter? L'air ambiant est de plus en plus imprégné de mollesse, traversé d'excitations malsaines. Nous ne reverrons des générations fortes que lorsqu'au sein de cette atmosphère générale la vigueur de la discipline chrétienne aura refait autour de chaque famille une atmosphère domestique pénétrée des influences de l'Évangile.

J'ai fini, jeunes gens; mais puisque j'ai parlé des études supérieures, laissez-moi vous signaler encore une obligation propre aux étudiants catholiques et à leurs parents : celle de soutenir de leur confiance et de leur adhésion personnelle les facultés libres qui continuent en leur faveur, au degré le plus élevé de l'enseignement, l'œuvre si bien comprise de tous dans l'ordre de l'enseignement secondaire.

Si nous pouvons avoir des collèges catholiques, nous le devons au principe de liberté proclamé en 1850. Le même principe a reçu en 1875 une nouvelle et dernière application qui l'a étendu aux Facultés. Certes, l'intérêt en jeu n'est pas moindre. Parents chrétiens, il s'agit de savoir si le bien fait à vos enfants pendant la durée des études classiques sera confirmé ou détruit à l'heure où ils vont se frayer à

eux-mêmes le chemin d'une profession honorable et avantageuse. Il s'agit de savoir si la préparation de leur avenir terrestre servira ou compromettra leur avenir éternel. Ce sont là les vrais termes de la question; et, posée dans ces termes, elle ne comporte pas deux solutions. Et cependant que de fois n'avons-nous pas constaté l'inégalité des appréciations portées par les familles chrétiennes sur l'importance respective de nos collèges et de nos Facultés libres! D'un côté, je vois un attachement fidèle fondé sur une conviction ferme du devoir à remplir. On va jusqu'au sacrifice, sacrifice d'argent, risques de carrières, pour procurer à ses fils l'avantage incomparable d'une première éducation chrétienne. Puis, quand la moisson a jauni et qu'il s'agit de la récolter, le zèle fait place à l'indifférence. C'est à peine si l'on connaît l'existence des Facultés catholiques. Que valent-elles? On n'en sait rien, on ne s'en informe pas; il est plus commode de supposer qu'elles sont inférieures, pour excuser à ses propres yeux le choix étrange qui leur fait préférer les écoles officielles. On se prend de peur pour l'avenir des jeunes gens, comme si l'ostracisme passager qui frappe les vrais chrétiens devait épargner les élèves de nos collèges pour n'atteindre que les clients de nos Facultés; comme si surtout il n'y avait d'avenir pour la jeunesse que dans ces fonctions qui relèvent d'un choix arbitraire du pouvoir; comme si les professions libérales n'ouvraient pas un champ plus vaste et plus fécond à l'activité de votre âge, sans laisser pénétrer dans ce domaine, consa-

cré par la liberté, les vexations et les exclusions qu'inspirent ailleurs l'esprit de secte et le fanatisme de l'impiété.

Je me suis souvent demandé la raison de cette différence, et voici celle que j'ai trouvée. La loi de 1850, qui a fait tomber le monopole universitaire dans l'enseignement secondaire, a coïncidé historiquement avec une période d'expansion pour l'influence de l'Église. C'était une aurore. De là la confiance que l'œuvre des collèges catholiques a inspirée, confiance qui a survécu aux prospérités de ce temps-là, parce que trente années d'usage avaient fait entrer dans les mœurs la pratique de la liberté conquise. Au contraire, la loi de 1875, qui affranchissait l'enseignement supérieur, a été promulguée au moment où l'influence et le pouvoir allaient passer aux mains des adversaires de l'Église : c'était une période de déclin.

Avant que l'opinion ait pu s'habituer à l'exercice de la nouvelle liberté, on a vu la faveur et la fortune passer au camp adverse, là où l'on regarde l'enseignement libre comme un ennemi. La confiance n'a pas eu le temps de s'établir, l'indifférence ou la crainte a pris sa place.

Voilà une explication du fait : ce n'en est pas la justification. Chrétiens qui m'écoutez, nous vivons dans ces temps de luttes où chacun de nous est le soldat de Dieu. Si nous attendons pour combattre que la victoire soit revenue dans nos rangs, nous serons cause qu'elle ne reviendra pas.

Si, au contraire, chacun de nous combat parce que

c'est le devoir, sans compter les alliés, sans compter les ennemis, nous aurons aujourd'hui le mérite de la fidélité, nous préparerons pour demain les avantages qui en sont la récompense. Ne faisons pas tant de calculs. En guerre, le vrai soldat ne connaît qu'une seule devise : « Au drapeau ! » Dans les luttes engagées pour l'avenir de la société et pour les destinées de la foi, notre drapeau à nous, c'est l'enseignement chrétien. Partout où l'Église le déploie, à l'école primaire, à l'école secondaire, à l'école supérieure, parents, enfants, maîtres de la jeunesse, c'est autour de ses plis sacrés qu'il faut nous rallier sans défaillance, dans une communauté invariable d'espérances et de dévouement.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'INSTITUTION NOTRE-DAME

A Chartres, le 31 juillet 1889.

TRAVAIL, DEVOIR, RELIGION

MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

Le siècle qui s'achève s'appellera peut-être un jour le siècle de l'analyse. Le fait est qu'il a su affiner à l'excès ce scalpel délicat qui sépare les éléments des réalités complexes pour permettre à l'observateur de les étudier à part et de les voir de plus près. La méthode a du bon, pourvu qu'elle s'applique aux choses mortes; car, si l'objet qu'on dissèque de la sorte est vivant, il n'y a pas de plus sûr moyen de le tuer.

Donc on analyse tout aujourd'hui, tout jusqu'aux sentiments les plus spontanés, et il arrive qu'en les analysant on les fait mourir.

Le séculaire usage des solennités scolaires qui servent de couronnement à une année de travail n'a pas

échappé aux atteintes de cette vivisection à outrance. La critique impitoyable s'est exercée sur cette joie naïve qu'éprouvaient les écoliers du bon vieux temps à entendre proclamer leurs victoires littéraires. Les distributions de prix y ont perdu le meilleur de leur prestige. Un collégien *fin de siècle* rougirait de paraître content des témoignages décernés à son application et à ses succès. Au fond, je crois qu'il serait bien plus fâché encore qu'on les lui refusât; mais il fait bon faire le blasé, surtout quand cela ne tire pas à conséquence.

Vous n'appartenez pas, mes amis, à cette espèce odieuse des jeunes vieux. Vous ne mettez pas votre orgueil à railler ce qu'il y a en vous de plus généreux et de plus sincère. Et je pourrais, sans m'exposer aux cruautés de votre analyse, chanter aujourd'hui sur le mode antique les exploits que je vais avoir l'honneur de couronner.

Toutefois il me semble que j'ai mieux à faire que de vous apporter des louanges. L'occasion fugitive qui nous réunit aujourd'hui est trop précieuse pour que je n'essaye pas d'en tirer quelque chose qui profite à votre avenir. Si le sujet que je veux traiter vous paraît austère, je saurai du moins ménager votre patience. La brièveté relève la valeur des bons discours; et là où le mérite fait défaut, elle est à elle seule une qualité.

Qu'est-ce qui a rempli cette année dont le dernier jour s'est levé ce matin? C'est le labeur de l'éducation chrétienne. On vous a donné cette éducation, vous

l'avez reçue. L'œuvre a été commune entre vous et vos maîtres. Avant tout, il faut caractériser cette œuvre. L'étude en a été l'objet principal, mais quelle force a pu vous plier à l'austère discipline de l'étude? C'est le sentiment du devoir. Et le devoir, à son tour, où prend-il le secret de son empire? Dans la religion.

Voilà donc l'abrégé d'une année scolaire : le devoir imposant l'étude, la religion inspirant le devoir et sachant le faire aimer.

I

Est-il bien vrai d'abord que l'étude soit affaire de devoir? Il semble qu'elle soit au moins autant affaire d'intérêt. Dans la société où nous vivons, l'homme ne vaut que par ce qu'il sait. Si la science n'est un but que pour l'élite des esprits, elle est pour tous le moyen nécessaire. C'est elle qui transforme aujourd'hui les conditions de la vie humaine. Son influence envahit toutes les branches de l'activité sociale, décide de toutes les destinées, dispose de la fortune, de la renommée, du crédit parmi les hommes. Quiconque veut réussir doit apprendre le maniement de cette arme victorieuse. Dès lors ne suffit-il pas, pour se résoudre à l'effort, d'en comprendre la nécessité?

Eh bien! non, cela ne suffit pas. L'homme est ainsi fait que son intérêt clairement aperçu n'a pas toujours le pouvoir de l'entraîner. Il y a en lui des inconséquences qui déconcertent tous les calculs, des hésita-

tions et des faiblesses qui résistent à tous les stimulants de l'égoïsme. Voilà pourquoi la paresse est de tous les temps, elle est aussi de toutes les conditions sociales. Elle n'est pas le privilège du riche qui voit son lendemain assuré ; elle domine aussi bien celui dont le travail est la seule ressource, et que son inertie voue à la misère. Étrange infirmité de notre nature ! Mais attendez : voici quelque chose qui nous relève. Ce que l'intérêt n'a pas su faire, le devoir va l'obtenir. Ce paresseux cache dans les profondeurs de son être une faculté sublime qui est en lui, comme en tout homme, l'empreinte de Dieu, et qui s'appelle la conscience. Ah ! la conscience, elle aussi a besoin de formation et d'exercice. Laissée inculte, elle perd sa vigueur ; la marque divine s'oblitère dans l'âme qui se néglige. Mais vienne l'éducation morale qui révèle à la volonté sa loi supérieure, aussitôt les énergies ignorées s'éveillent, les ressorts détendus se bandent ; celui qui ne savait que fuir devant la peine apprend à se plaire dans la lutte. Quand on lui disait : Travaille pour réussir, il répondait lâchement : L'avantage ne vaut pas l'effort. Maintenant on lui dit : Travaille pour faire ton devoir ; il entend mieux ce langage, parce qu'il ne peut plus en contester l'autorité. Si vous me présentez la culture de moi-même comme un bon placement, je puis discuter l'affaire ; si vous me la montrez comme une obligation, je m'incline et je l'embrasse.

Jeunes gens, n'est-il pas vrai ? c'est ainsi qu'on vous a fait comprendre la nécessité de l'étude. Mais d'où vous vient ce privilège ? Ah ! c'est que l'éducation que

vous recevez ici ne relève pas des théories avilissantes qui ramènent toute action humaine à la solution d'une équation. Elle a un nom qui la distingue, qui suffit à l'honorer, qui assure sa supériorité et sa puissance : elle s'appelle l'éducation chrétienne.

Ce n'est pas tout, en effet, que de proclamer la souveraineté du devoir : il faut encore la faire accepter. Pour cela il faut d'abord mettre en sûreté la foi de l'homme en son libre arbitre. Sans liberté, point de devoir; il n'y a plus que des nécessités brutales. Pourquoi l'animal est-il incapable de vertu? Parce qu'il ne peut pas choisir ses actes. L'instinct règle tous ses mouvements et obéit à son tour à des forces qu'il ne peut diriger. Ce qui distingue l'homme de la bête, ce n'est pas le travail, car la bête aussi travaille pour vivre.

Regardez l'hirondelle. Plus d'une fois sans doute, pour tromper l'ennui de votre captivité, il vous est arrivé de suivre des yeux, à travers les vitres de votre salle d'études, les méandres capricieux de son vol. Est-elle heureuse! pensiez-vous. Elle est libre et elle ne travaille pas! Double erreur, mes enfants. Elle travaille, son travail est pénible. Elle cherche sa nourriture, et elle ne trouve pas son repas servi deux fois par jour au son de la cloche. Il lui faut prendre au vol l'un après l'autre tous les moucherons dont se compose son maigre ordinaire. Elle travaille et elle n'est pas libre, car il ne dépend pas d'elle de gouverner autrement son activité. L'instinct de cette petite créature donne à ses ailes une impulsion fatale; et derrière cet instinct je

vois la providence du Créateur, qui se sert de ce moyen pour conduire cet être à sa fin. Mais Dieu a d'autres desseins sur nous. Au lieu de nous traîner vers notre fin, il nous la montre et nous rend capables d'y tendre librement. L'intimation du devoir dans la conscience suppose la liberté dans la volonté. Et quiconque supprime la liberté, fait du devoir une contradiction, un non-sens.

Et maintenant, mes amis, où trouverez-vous l'affirmation invariable de la liberté humaine? Dans la doctrine chrétienne, et point ailleurs. Il y a cinquante ans, un philosophe célèbre, dont la philosophie régnait en maîtresse sur l'enseignement officiel, croyait pouvoir opposer aux dogmes chrétiens les principes d'un spiritualisme purement rationnel. Dieu, la liberté, le devoir, c'étaient là les articles du symbole officiel. Et ceux qui vantaient les beautés de cette doctrine ne s'apercevaient pas qu'ils n'étaient que des plagiaires. Ils vivaient des restes d'un héritage qu'ils avaient commencé à dissiper. Leur philosophie, en ce qu'elle avait d'honnête, n'était qu'un résidu de christianisme échappé aux négations de Voltaire. Mais le temps a marché depuis M. Cousin. Allez demander aux maîtres du jour ce qu'ils ont fait du libre arbitre. Ils vous répondront que cette vieillerie n'a pu supporter l'effort de leurs analyses; que l'action prétendue libre se résout aujourd'hui en ses facteurs naturels, qui relèvent, comme tout ce qui est dans le monde, du déterminisme universel. La liberté est une illusion; le vice et la vertu sont deux cas particuliers d'un même

problème de mécanique. Le Décalogue tout entier peut être remplacé avantageusement par un seul théorème: celui du parallélogramme des forces.

Mais la liberté n'est que la condition du devoir. Le devoir lui-même, où prend-il sa source? Si c'est dans l'intérêt, chacun en sera juge pour soi seul, et mon unique loi sera de faire ce qu'il me plaît. Vainement prétendrez-vous réglementer mon égoïsme, savoir mieux que moi ce qui m'est utile; vainement opposerez-vous à l'intérêt immédiat de ma passion excitée l'intérêt mieux entendu de mon bien-être futur. Je vous répondrai que nul ne peut me contraindre à être sage, et que j'ai bien le droit de vouloir vivre en une seule fois tout mon bonheur. Plus vainement encore opposerez-vous à mon intérêt individuel celui du grand nombre, celui de l'avenir, celui de l'humanité. Et pourquoi serais-je obligé de me sacrifier au grand nombre, à l'avenir, à l'humanité? Vous voulez que par des renoncements difficiles je contribue à rendre meilleur le sort des générations futures; mais quand j'aurai produit ce résultat, je ne serai plus là pour en jouir, et les louanges des hommes qui ne sont pas encore ne viendront pas alors me payer de mes peines dans le néant où je dormirai.

Ah! mes amis, quelles chimères que ces nouvelles théories du devoir! Quelle hypocrisie dans ces formules! quel vide dans ces inventions! Sachons le reconnaître, la religion chrétienne garde seule la notion du devoir, parce que seule elle sauvegarde les deux pôles de cet axe autour duquel tourne l'action morale,

et qui s'appellent la liberté de l'homme et la souveraineté de Dieu.

Faire le bien, parce que Dieu le veut, parce que Dieu me le montre et m'a fait capable de l'embrasser; fuir le mal, parce que Dieu le condamne, parce qu'il m'en communique l'horreur et m'a fait capable de l'éviter; appliquer à ce choix courageux toutes les énergies de mes facultés; assurer l'empire de ma raison sur mon vouloir, et de mon vouloir sur mes appétits; tenir mes passions en bride, assujettir la chair à l'esprit; embrasser ce qui déplaît quand la conscience l'exige, m'interdire ce qui séduit quand la conscience en proscrit la jouissance : voilà, mes amis, tout l'abrégé de la morale, et je défie bien qu'on trouve une autre manière de la définir qui n'aboutisse pas à l'anéantir. Mais je défie du même coup qu'on trouve en dehors du christianisme une doctrine capable de fonder l'autorité de cette morale et d'en recommander la pratique.

C'est là, en effet, le dernier trait qui caractérise la doctrine chrétienne. Si nulle autre ne place le devoir si haut, nulle autre en même temps ne le rend si accessible. Et comment? En le rendant aimable. Quand les maîtres humains ont formulé de belles maximes, s'ils s'aperçoivent qu'elles dépassent leur courage, ils y font des retouches qui les ramènent au niveau de leur bassesse. Jésus-Christ procède autrement. Il a mis notre idéal moral à des hauteurs divines, il ne l'en fera plus descendre. « Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait. » Mais pour nous élever

jusque-là, il a trouvé deux moyens qui n'appartiennent qu'à lui : il a fait entrer dans le devoir l'espérance et l'amour.

L'espérance d'abord. Il n'appartient qu'à Dieu de sceller l'alliance entre la vertu et le bonheur. Le monde n'a pas trouvé ce secret. Il ne sait pas assurer la félicité aux bons, souvent il lui arrive de la prodiguer aux mauvais. Mais surtout il ne peut rien sur le temps qui emporte toutes les destinées, heureuses ou misérables, et les jette, indifférent, dans le gouffre commun du tombeau. Ah! si c'était là tout notre avenir, comment retiendrions-nous sur nos lèvres les imprécations amères de Job maudissant le jour qui l'a vu naître? Ou comment résisterions-nous aux conseils perfides de cette sagesse abaissée qui voit dans la vertu une duperie, et crie aux passagers de l'existence: Mangeons, buvons, demain nous ne serons plus?

Mais la religion chrétienne a des promesses meilleures et qui portent plus loin que la vie présente. Si le devoir pour le chrétien n'est pas une loterie, il n'est pas davantage un sacrifice sans compensation. Le Dieu qui exige l'effort est le même qui s'apprête à le payer d'un prix éternel. Par delà les étroites limites de nos destinées terrestres, il dispose d'un avenir sans fin, d'un bonheur sans mélange; il puise la félicité aux sources où il s'abreuve lui-même et la fait dériver dans l'âme fidèle pour l'enivrer de délices. Si la proportion fait défaut entre la vertu et la récompense, Dieu y pourvoit par sa grâce, élargissant nos puissances pour les faire capables des biens qu'il nous destine. Si la dis-

tance est trop longue de notre néant à cette grandeur, le Dieu fait homme vient combler l'abîme; anoblis, divinisés dans le Christ, nous devenons les héritiers légitimes d'un patrimoine éternel. Et c'est là l'enjeu de toutes nos luttes, l'intérêt engagé dans nos combats de tous les jours. Qu'importe la valeur que l'opinion des hommes attribue à nos actes? Le regard divin est la vraie mesure des choses. C'est ce regard paternel, abaissé sur nos efforts obscurs et nos mérites ignorés, qui découvre dans les plus humbles actions un titre à l'immortalité.

L'espérance, voilà donc une première manière de faire accepter aux hommes l'autorité du devoir. Il est des heures pourtant où l'espérance languit, où les promesses de l'avenir ne suffisent plus à balancer la séduction des biens présents qui nous attirent au mal. C'est alors que Dieu fait irruption dans l'âme humaine pour communiquer à la vertu une puissance d'attraction qui décide de la victoire. Cette puissance, mes amis, elle a un nom que l'on ne prononce pas de sang-froid : elle s'appelle l'amour.

L'Écriture dit de l'amour qu'il est fort comme la mort. C'est un feu, dit-elle encore, que des fleuves entiers ne sauraient éteindre : *Fortis est ut mors dilectio ; aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.* Oui, c'est vrai déjà de l'amour humain. Voyez cette mère qui travaille pour nourrir son enfant : trouvera-t-elle jamais le labeur trop pénible? Voyez-la qui veille son enfant malade : aura-t-elle souci de son repos? Et si l'enfant court un danger, si

le fleuve l'emporte, si le feu le menace, si un ravisseur armé l'enlève, croyez-vous qu'elle pensera à sa propre sûreté? Non, elle se jettera intrépide dans l'eau du torrent, dans les flammes de l'incendie, au-devant du glaive. Ce n'est pourtant qu'une faible femme, timide peut-être en face d'un péril qui ne menace qu'elle-même; mais l'amour maternel l'a transfigurée : il en a fait une héroïne.

Si telle est la force de l'amour quand il est mêlé à toutes les faiblesses de notre nature sensible, que sera-ce, dites-moi, de cet amour descendu des cieux pour faire entrer dans le cœur de l'homme quelque chose des excellences infinies? C'est cet amour qui a su attirer le Verbe de Dieu dans la vallée de notre exil et le conduire jusqu'à la Croix. Cet amour, d'origine divine, s'est comme acclimaté sur la terre; il a fixé son séjour dans le cœur de Jésus-Christ. De là il se répand dans le nôtre, si nous voulons l'accueillir. Un cœur qui en est une fois possédé aime Dieu dans tout ce qu'il rencontre : il l'aime dans la nature, qui est pleine de sa beauté; il l'aime dans les autres hommes qui portent la ressemblance de leur Créateur; mais nulle part il ne l'aime davantage que dans le devoir, parce que le devoir ce n'est plus seulement l'image de Dieu, c'est Dieu lui-même. Et si le devoir est difficile, la chair peut tressaillir d'angoisses, qu'importe? Le cœur, lui, tressaille de joie; il a trouvé l'occasion de se prouver sa noblesse à lui-même dans ce généreux effort qui triomphe de l'égoïsme, et soumet tout l'être de l'homme au sublime empire de l'amour.

Voilà donc, mes chers amis, ce que c'est que l'éducation chrétienne. C'est une discipline morale qui subordonne l'effort à la loi du devoir, qui place le devoir sous la sauvegarde de la religion, et fait de la religion elle-même une école d'espérance et une inspiration d'amour.

Oui, l'éducation chrétienne est tout cela, elle seule est cela, et pour cette raison elle mérite seule le nom d'éducation véritable.

C'est cette éducation que vous avez reçue dans cette maison, si heureusement placée sous l'invocation de Notre-Dame de Chartres. Vos maîtres ont fidèlement rempli cette part de la tâche qui est la leur. Plusieurs d'entre eux me sont connus. Je les ai vus à l'œuvre lorsqu'ils venaient chercher dans nos facultés catholiques l'initiation professionnelle qui fait d'eux aujourd'hui les guides compétents de vos études.

Parmi tant de jeunes ecclésiastiques accourus des diverses parties de la France pour parcourir le stade des études supérieures, ceux que nous envoyait le diocèse de Chartres se sont toujours distingués par leur piété et leurs succès. Il faudrait qu'ils eussent beaucoup changé depuis lors pour n'être pas les maîtres habiles et dévoués que recherchaient vos parents en vous amenant ici. Et je crois en effet qu'ils ont changé; mais ç'a été pour se perfectionner encore, en ajoutant l'expérience au savoir, et en trempant chaque jour leurs âmes dans la charité de Jésus-Christ.

Et vous, mes amis, quelle a été votre part dans ce travail? Avez-vous compris que l'éducation n'est pas

un traitement qu'on doit subir, mais une œuvre commune où l'activité de l'élève doit conspirer avec celle du maître, où l'un ne doit pas moins faire pour recevoir que l'autre pour donner, où l'esprit, où la volonté, où le cœur, où l'âme tout entière, doivent travailler à leur culture avec ceux qui les cultivent, pour partager avec eux le mérite de l'effort et la joie de la récompense?

Oui, j'en suis sûr, vous avez commencé de comprendre ces choses; mais il vous reste des progrès à faire dans l'intelligence de votre propre éducation. C'est pour cela que vous reviendrez ici dans deux mois, rafraîchis et restaurés par le repos des vacances, animés de nouvelles ardeurs et plus résolus que jamais à faire honneur à l'éducation chrétienne des connaissances qu'elle vous communique, des mâles habitudes qu'elle vous fait contracter et des vertus qu'elle vous inspire!

DISCOURS

PRONONCÉ

EN FAVEUR DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

DANS LA CATHÉDRALE DE LA ROCHELLE

Le 9 février 1890.

> *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*
>
> Tout ce que vous faites pour l'un de ces petits que j'appelle mes frères, c'est à moi que vous le faites.
>
> (Matth. XXV, 40.)

MESSEIGNEURS [1],
MES FRÈRES,

Je suis venu ici, à l'appel du premier Pasteur de ce diocèse, pour plaider auprès de votre charité la cause des écoles chrétiennes ; je devrais dire : la cause de la civilisation chrétienne. C'est bien en effet l'avenir de la civilisation qui est en jeu dans cette lutte acharnée que soutiennent, à propos des écoles, ceux qui veulent une France athée et ceux qui, comme vous, veulent continuer d'aimer dans leur chère patrie une France chrétienne.

[1] NN. SS. du Puy et de la Rochelle.

Cette lutte se poursuit sur tous les terrains, même et surtout sur le terrain politique. Les enfants, en effet, sont les hommes de demain, les citoyens, les électeurs de demain. Quand on n'a pas la foi, quand on ne croit qu'aux intérêts de ce monde, je conçois qu'on ne voie pas autre chose dans la question scolaire qu'un moyen de s'emparer du peuple pour le conduire. Mais où l'injustice commence, c'est quand on nous attribue la même préoccupation, quand on nous prête la pensée de défendre l'école chrétienne comme un instrument de domination politique.

C'est là, mes frères, une pure calomnie, et la preuve en est facile à faire. Nos querelles politiques sont d'hier, et le zèle de l'Église catholique pour le développement de l'instruction populaire est aussi ancien que l'Église elle-même.

Parcourez ses annales, cherchez une époque ancienne ou récente où l'Épouse du Christ se soit montrée indifférente à l'éducation du peuple, vous n'en trouverez pas. De loin en loin au travers des siècles, vous verrez le pouvoir civil s'associer aux sollicitudes de l'Église; un Charlemagne, un saint Louis, favoriser l'action des évêques, des clercs, des moines, pour la diffusion des connaissances nécessaires. Plus souvent vous verrez les monarques absorbés dans les soucis de l'ambition, dans les rivalités sanglantes du pouvoir. J'en pourrais apporter d'innombrables exemples, je n'en citerai qu'un seul, et je l'emprunterai à l'époque la plus brillante de notre histoire, au règne de Louis XIV. Quand ce grand roi monta sur le trône, la France se

relevait à peine des troubles et des malheurs où l'avait plongée la guerre civile issue de l'hérésie; habitants de la Rochelle, vous en savez quelque chose. Les admirables institutions du passé étaient ruinées, les écoles désertes, les maîtres indignes ou incapables, le peuple ignorant et misérable. Et c'était là une triste nouveauté dans ce beau pays de France, où la civilisation du moyen âge avait multiplié les ressources d'éducation pour les artisans des villes et les ouvriers des champs. Qui donc s'émut de cet état de choses? Ce ne furent pas les politiques, ce furent les ministres de la religion. Le XVII^e^ siècle nous les montre partout en travail pour restaurer l'enseignement populaire. En Provence, à Lyon, en Champagne, en Normandie, en Bretagne, et jusque dans ces âpres montagnes du Velay, dont je salue aujourd'hui le pasteur en même temps que vous reconnaissez en lui un compatriote et un ami, des créations simultanées multiplièrent les congrégations enseignantes pour les jeunes filles. L'instruction des jeunes garçons offrait plus de difficultés; les efforts tentés dans ce sens ne devaient aboutir qu'à des résultats partiels jusqu'au jour où, dans la personne d'un jeune chanoine de Reims, Dieu susciterait l'instrument prédestiné de cette grande œuvre, à laquelle le Saint-Siège apportait naguère une consécration suprême par la béatification de Jean-Baptiste de la Salle.

Voilà des faits, mes frères : ils remontent à deux siècles en arrière; ils témoignent de l'initiative ardente déployée par le zèle religieux au service de l'enseigne-

ment populaire. Qui donc osera dire qu'au temps de Louis le Grand l'Église voulait disputer au Roi-Soleil le gouvernement de la société civile? Et pourquoi l'Église, au XIXe siècle, ne pourrait-elle continuer une tradition qui fut la sienne dans tous les temps, sans être accusée de nourrir des desseins usurpateurs et des ambitions intéressées?

Il fallait avant tout écarter ce soupçon. Et maintenant je me sens à l'aise pour m'acquitter de ma tâche. J'ignore vos opinions politiques, et je ne veux pas les connaître. Prêtre, je m'adresse à des chrétiens, je viens leur rappeler leur devoir.

Peur cela je dois établir trois vérités qui se lient l'une à l'autre, et dont l'enchaînement va nous conduire à la conclusion de ce discours :

Pas de christianisme sans l'éducation chrétienne.

Pas d'éducation chrétienne en dehors de l'école chrétienne.

Pas d'école chrétienne aujourd'hui en France en dehors de l'école libre.

I

La première proposition a moins besoin d'être démontrée que rappelée. Le christianisme se propage par la parole, par l'exemple, par toutes les formes de l'autorité : *Fides ex auditu.* S'agit-il des premières conquêtes de la foi, cette propagation s'appelle l'apostolat; quand la société chrétienne est constituée, elle

s'appelle l'éducation. L'apostolat crée les nations chrétiennes, l'éducation les conserve et perpétue dans leur sein le ferment de l'Évangile. Il suit de là que les parents d'abord, puis les éducateurs à tous les degrés, sont par vocation des apôtres.

Un sophiste célèbre a osé dénoncer un abus dans l'accomplissement de ce devoir. Pour le philosophe de Genève, l'enfant a droit non pas à l'instruction religieuse, mais à l'ignorance religieuse. Toute initiation est un empiétement sur sa liberté. Qu'on le laisse grandir étranger à toute croyance particulière : quand il sera parvenu à la libre disposition de lui-même, il choisira sa religion, à moins qu'il ne préfère n'en avoir aucune.

Un tel système est bien digne du rêveur qui attribuait toutes les vertus à la nature et tous les vices à la société. Vous y reconnaissez cette conception étrange qui ne tient compte dans l'homme que de son être individuel, et prétend l'affranchir de toute solidarité qu'il n'aura pas explicitement consentie. Comme si un tel isolement n'était pas ce qu'il y a de plus contraire à cette nature qu'on met au-dessus de tout! Est-ce que la nature fait des hommes de cette sorte? Ne place-t-elle pas le nouveau-né dans la dépendance nécessaire de ceux qui lui ont donné le jour? Ne prolonge-t-elle pas pour l'homme cette dépendance bien au delà des limites où nous voyons s'arrêter l'enfance des animaux? C'est que la vie du corps n'est ni le tout ni le principal de l'homme : la vie intellectuelle, la vie morale, ont de plus durables exigences ; le long appren-

tissage qu'elles réclament n'a pas trop des années qui séparent l'adolescence du premier âge. Quand le père et la mère apprennent à l'enfant à parler, puis à penser ; quand ils dirigent les premiers tâtonnements de sa raison, quand ils surveillent le premier éveil de sa conscience, leur reprochera-t-on d'usurper, sous prétexte que cet enfant, parvenu à l'âge adulte, pourrait regretter de n'être pas resté muet, idiot ou dépourvu de sens moral? Mais si ces parents sont chrétiens, ils ne s'arrêteront pas à cette initiation philosophique : ils voudront communiquer ce qu'ils ont de meilleur, la foi, la vie surnaturelle, les habitudes religieuses. Ils voudront cela, et ils seraient coupables de ne pas le vouloir. L'éducation chrétienne dégagera seule l'obligation qu'ils ont contractée en donnant ce nouveau membre à la société chrétienne.

Aussi bien l'abstention que Rousseau réclame est impossible. S'il veut fermer la bouche à la religion devant l'enfant, que n'impose-t-il silence aux vices, ces auxiliaires de l'impiété? Mais les vices n'attendent pas. Si la religion était entrée la première dans cette jeune âme, elle y aurait déposé les forces vives de la vertu, les principes efficaces de la résistance au mal. Consignée à la porte, elle laissera les passions s'emparer avant elle du sanctuaire profané ; et quand viendra l'heure de choisir, dans cette âme déshéritée le choix sera fait d'avance en faveur des principes et des tendances que la religion condamne.

Il est donc vrai : la raison le montre et l'expérience

le confirme : pas de christianisme dans l'individu sans l'éducation chrétienne.

II

Mais l'éducation chrétienne, où se donnera-t-elle? Dans la famille? Sans doute, mais aussi partout où se donne l'éducation en général. Si la famille ne suffit pas d'ordinaire à toute la tâche de la formation de l'enfance, comment suffirait-elle à la formation religieuse? Ils sont rares les parents assez instruits, assez maîtres de leur temps, assez dégagés des servitudes du travail pour se passer du concours de maîtres étrangers; et lorsqu'il s'agit des classes populaires, disons tout de suite qu'on n'y rencontre pas une seule famille qui n'ait besoin de recourir à l'école. Si donc les parents doivent à leurs enfants une éducation toute pénétrée de christianisme, si d'autre part l'école est pour les parents l'auxiliaire nécessaire de l'éducation, n'est-il pas évident que l'école devra être chrétienne?

Nullement, s'écrient nos modernes réformateurs. La conséquence n'est pas rigoureuse. L'école donnera l'initiation aux connaissances naturelles; la famille et l'Église se réserveront l'initiation religieuse.

Vous reconnaissez ici, mes frères, le système tant vanté de l'école neutre. Examinons de plus près cette neutralité.

Je pourrais vous dire d'abord que, fût-elle possible, la neutralité religieuse de l'école est déjà la méconnais-

sance d'un devoir. Quand les parents chrétiens partagent avec les instituteurs la sollicitude qui remplit leur âme, ils ne mettent pas de restriction à la confiance qu'ils leur témoignent. Ils ne disent pas aux maîtres : Vous apprendrez à nos enfants la lecture, l'écriture et le calcul; mais vous vous désintéresserez de leur caractère, vous serez indifférents à leur moralité, vous fermerez les yeux sur leur conduite. Pourquoi donc de ce mandat universel excepteraient-ils la partie principale de l'éducation, celle qui leur tient le plus au cœur, celle qui est le plus étroitement liée à la morale, celle qui doit exercer une influence décisive sur l'avenir de leur fils, l'éducation religieuse?

Mais je veux supposer un instant qu'une telle exception soit légitime : il faut reconnaître qu'elle est impossible.

L'école neutre, qu'est-ce donc? C'est une école où l'on parle de tout, excepté de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église. Ainsi l'on donnera aux enfants, sous une forme élémentaire, des notions fondamentales de philosophie. On leur montrera l'ordre de l'univers, la succession régulière des phénomènes, l'enchaînement des effets et des causes; mais si l'impitoyable curiosité de ces jeunes esprits franchit les barrières artificielles du programme, passe outre aux réticences calculées du maître et pose hardiment une de ces questions qui naissent d'elles-mêmes dans l'intelligence humaine : Qui a fait toutes ces choses? Comment ont-elles commencé? Qui en assure la stabilité et l'harmonie? L'instituteur devra rester muet ou taxer la question

d'indiscrète. Mais l'élève ne sera pas dupe de cette diplomatie. Et si, comme on le suppose, le père et le prêtre ont déjà révélé à cet enfant le nom adorable du Dieu créateur, vous croyez que sa jeune raison ne remarquera pas le contraste entre les deux enseignements, l'un qui affirme, l'autre qui hésite et se tait? Vous croyez que derrière le silence il ne soupçonnera pas au moins le doute? Vous croyez enfin qu'il n'éprouvera pas le besoin de choisir entre l'Église et l'école? Ah! la neutralité devait prévenir le conflit, et voici qu'elle le fait éclater. Décidément, en philosophie du moins, la neutralité est impossible.

Sera-t-elle possible en histoire? Je ne sors pas, c'est entendu, du programme de l'enseignement primaire. Mais l'histoire y a sa place, à tout le moins l'histoire nationale, esquissée à grands traits, fixée dans l'esprit de l'enfant par les grandes figures et les grands épisodes qui l'embellissent. Si cet enseignement historique est vraiment neutre, il n'y sera jamais question de l'Église; est-ce possible, quand il s'agit de la France chrétienne? On racontera la bataille de Tolbiac, et l'on omettra le baptême de Clovis? On racontera les croisades, et il ne sera pas question du tombeau du Christ? On dira que Louis IX fut un prince juste et grand, et on laissera ignorer qu'il s'appelle saint Louis? On déroulera l'épopée de Jeanne d'Arc, et l'on oubliera les voix des saintes et les noms de Jésus et de Marie brodés sur sa bannière? Non, non, c'est impossible : on sera forcé de parler de toutes ces choses, inséparables de la trame de l'histoire; on en parlera bien ou mal,

avec ou sans respect, avec l'accent de la foi ou l'accent du scepticisme; dans le premier cas, l'école sera chrétienne; dans le second cas, l'école sera impie, dans aucun cas elle ne sera neutre.

Reste la morale. Ici peut-être la neutralité va prendre sa revanche. On nous dit, en effet, que la morale aujourd'hui n'a plus besoin de chercher dans la religion ni son fondement ni sa sanction. Elle se soutient toute seule, elle n'emprunte rien qu'à la raison et à la conscience, elle est commune à l'athée et au croyant. L'athée s'en contente, le croyant y ajoute l'intervention de la divinité; l'un et l'autre peuvent la puiser à la même source, l'apprendre à la même école.

En vérité, mais ceux qui tiennent ce langage s'abusent étrangement sur notre conception de la morale. Avant de décider ce qui doit suffire aux chrétiens, ils feraient bien de s'informer auprès d'eux des exigences de leur foi. Pour nous comme pour les incroyants, la morale, c'est la science du bien; mais pour ceux-ci le bien est une loi abstraite, pour nous c'est une loi vivante, c'est Dieu lui-même.

L'athée dit : Fais le bien, parce que c'est l'ordre, parce que c'est l'intérêt supérieur, parce que c'est le développement suprême; autant de formules arides, vagues, dépourvues d'évidence, sans prise sur l'esprit du vulgaire et sur des âmes d'enfants. Le chrétien dit : Fais le bien, parce que tu n'es pas ton maître, parce que Dieu t'a fait, parce que c'est lui qui te le commande, parce qu'il te voit et t'entend, parce qu'il doit te juger un jour et te traiter selon tes actes. Trouvez-

vous que ces deux enseignements se confondent? Voyez-vous un terrain commun où ils puissent se réunir? Si vous prétendez le trouver dans une sèche énumération des devoirs, pensez-vous pouvoir y enfermer les leçons de l'école?

Le maître dira : Il faut honorer ses parents; il faut respecter la vie, les biens, la réputation de ses semblables; il faut être sobre et chaste; voilà la morale universelle. Mais si l'élève demande : Pourquoi toutes ces obligations? Sur quoi reposent-elles, et que m'arrivera-t-il si je les enfreins? Le maître une fois de plus devra rester muet; car, s'il répond selon le catéchisme, l'école sera chrétienne; s'il répond selon la philosophie naturaliste, l'école sera impie; dans aucun cas elle ne sera neutre.

Mais que dis-je? La simple énumération des devoirs échappe elle-même à la neutralité. Dans les préceptes que je formulais tout à l'heure, j'ai omis à dessein les devoirs envers Dieu. Si le maître les énonce, il enseigne la morale religieuse; s'il les passe sous silence, il la contredit. Et l'Évangile? n'en sera-t-il pas fait mention dans les nouvelles leçons? Laissera-t-on ignorer aux enfants ce que le sermon sur la montagne ajoute à la perfection, à la délicatesse, à l'efficacité bienfaisante de la morale? Une telle omission est une profession implicite d'irréligion; et si l'on mentionne ces choses, on retombe dans l'enseignement religieux. Décidément la neutralité est un mensonge.

Je crois avoir suffisamment démontré ma seconde proposition : pas d'éducation chrétienne sans école

chrétienne. L'enfant est clairvoyant; il comprend la portée de certaines réticences. Le moyen de lui persuader qu'une chose dont on ne lui parle jamais est de toutes la plus importante! Dans sa famille et au catéchisme, on donne la première place à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Évangile; à l'école, on enseigne tout excepté cela. Forcément l'enfant remarquera le contraste, forcément il fera son choix. Et si vous ne voulez pas qu'il déclare inutile ce que vous estimez nécessaire, faites entrer ce nécessaire à son rang dans les leçons de l'école; ce qui revient à dire : Faites que l'école soit chrétienne.

III

Mais l'école chrétienne, où la trouver aujourd'hui? Ici le raisonnement devient superflu, il ne s'agit que de constater un fait. La religion est, de par la loi, bannie de l'enseignement public. L'école officielle n'a plus le droit d'être chrétienne. L'école chrétienne n'existerait plus nulle part si la liberté de l'enseignement, glorieuse conquête de nos pères dans les luttes qui ont rempli ce siècle, n'ouvrait à notre foi la ressource suprême de l'école libre. Il y a quarante ans, le monopole universitaire tombait enfin sous les attaques répétées des catholiques; une loi qu'on a pu mutiler en ces derniers temps, mais dont l'article premier demeure inviolable, reconnaissait à tout Français réunissant certaines conditions d'âge, de moralité, d'aptitude, le

droit d'ouvrir, à ses frais et risques, une école primaire ou secondaire. Vingt-cinq ans plus tard, l'affranchissement se complétait par l'abolition du monopole dans l'ordre de l'enseignement supérieur. Cette liberté, mes frères, est l'unique sauvegarde de notre foi : sachons la défendre. Comment? En en faisant un large usage. Les libertés dont on n'use pas sont comme les armes rouillées, elles se brisent; mais on n'arrache pas à un peuple une liberté dont il se sert.

L'école chrétienne reste à votre disposition sous la forme exclusive de l'école libre. De ce fait constaté naît pour vous un double devoir.

D'abord vous devez choisir pour vos enfants l'école libre. Seule l'absence d'écoles semblables pourrait vous exempter de cette obligation. Il faudrait alors combler, par un redoublement de soins, les lacunes de l'enseignement public; il faudrait en outre le surveiller de près et, sans hésiter, arracher vos enfants à des maîtres convaincus d'avoir mis leur foi en péril.

Mais puisque l'école chrétienne est nécessaire et que souvent elle fait défaut, voici apparaître un nouveau devoir : il faut créer, il faut entretenir des écoles libres. Avec quelles ressources? Vous le savez bien, avec les ressources que fournit le sacrifice au service de la charité. — Mais la dépense est énorme; mais cet impôt volontaire est écrasant quand il vient s'ajouter aux charges communes qui pèsent sur tous les citoyens, aux charges spéciales que le zèle et la bienfaisance nous imposent. — Je le sais, mes frères. Le budget des écoles chrétiennes est un budget de guerre, et c'est

le propre d'un tel budget d'être lourd; cependant l'impôt qui l'alimente est celui qu'on paye le plus volontiers. Quand la patrie est menacée, on ne songe plus à son bien-être, on donne tout ce qu'on a, on se donne soi-même pour la défendre; et l'on se console en pensant que la paix reviendra et ramènera la sécurité.

Mes frères, nous sommes en temps de guerre. Nous ne faisons pas la guerre, nous la subissons. Donnons, sans marchander, le denier de guerre, le denier des écoles chrétiennes; et consolons-nous en nous disant que cette lutte ne durera pas toujours. Nous avons connu d'autres lois que celles qui nous réduisent à ces dures extrémités. Nous sera-t-il défendu d'en préparer de nouvelles? On nous opprime par la neutralité scolaire : l'accepter serait nous en rendre complices; y croire serait nous en faire les dupes; la subir avec une résignation inerte serait nous condamner au rôle de victimes. Nous ne voulons être ni complices de l'iniquité, ni dupes du mensonge. Quant au rôle de victimes, il peut être enviable quand on sacrifie son droit à son devoir; il devient honteux quand c'est le devoir qu'on sacrifie. A l'œuvre donc, par la charité d'abord, pour empêcher que l'école chrétienne manque à l'enfant du pauvre qui a droit à l'éducation chrétienne; à l'œuvre encore par l'action pacifique et légale, pour faire valoir nos justes revendications et rendre à la France croyante la liberté d'élever ses fils dans la foi qui a fait sa grandeur!

ALLOCUTIONS

PRONONCÉES

A LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

POUR LA RENTRÉE DES COURS

DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 4 NOVEMBRE 1882

MONSEIGNEUR[1],

Si je m'adresse à Votre Grandeur, mon premier devoir est de la remercier, au nom de tout cet Institut, de l'honneur qu'elle nous fait et de l'affection qu'elle nous témoigne, en venant ici, au lendemain d'un voyage et au travers des plus laborieuses affaires, présider à notre fête de rentrée.

Mais si je m'adresse à ce docte et religieux auditoire, je dois m'excuser de prendre la parole, alors que tous attendaient de vous l'exhortation autorisée qui eût consacré avec tant de force la reprise de nos travaux. Je trouverai mon excuse dans mon obéissance. Parlant en votre nom et par votre ordre, j'aurai moins de regret à parler à votre place.

MESSIEURS,

On dit quelquefois que la vie est monotone parce qu'elle se recommence toujours. Considérée collectivement et dans les limites de cette existence terrestre,

[1] Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris.

[illegible] même spectacle que [illegible] comme un mouvement [illegible] l'une aurore, où [illegible]. L'Ecclésiaste a décrit [illegible] les choses : « Le [illegible] couche et revient [illegible] dans la mer, puis leurs [illegible]. Ainsi une génération passe, [illegible]. Qu'adviendra-t-il? [illegible] rien de nouveau [illegible] ». [1]

[illegible], Messieurs, [illegible] triste, un charme [illegible] dans la contemplation de [illegible] qui change les acteurs sans changer [illegible]. Le spectateur court le risque [illegible], avec le sentiment de sa personnalité responsable, la conscience du devoir et le courage de l'accomplir. Et les sophistes ne manquent pas pour prêter à cette défaillance du cœur l'appui rationnel d'une fausse métaphysique. L'homme, dit-on, ne fait pas exception à la loi du mécanisme universel où sa vie est engagée. Poussé par le flot qui le suit, pressé par le milieu qui l'enserre, attiré par le vide que l'avenir ouvre devant lui, l'individu fait fatalement son œuvre, et sa destinée se perd dans celle de l'espèce. La conclusion, vous l'entrevoyez déjà : l'effort volontaire est une illusion; se mouvoir, c'est être mû. Travail et inertie se confondent. Dès lors

[1] Eccl. I, 10.

reposons-nous et laissons le *circulus* vital travailler pour nous.

Messieurs, nous comprenons autrement la loi de la vie, nous entendons autrement les leçons sublimes du philosophe inspiré dont ou voudrait faire aujourd'hui, avec autant d'impertinence que d'impiété, un allié d'Épicure. Pour nous, la vie humaine n'est pas, comme le monde extérieur, un spectacle, elle est une œuvre; voilà pourquoi, tandis que le monde tourne sur lui-même, la vie humaine marche en avant. Sans doute les existences individuelles, comparées entre elles, rappellent un type commun; mais, considérée isolément, chacune a son rôle, et c'est par la liberté qu'elle le remplit, s'y montrant tour à tour égale ou inférieure, et s'approchant ou s'éloignant de sa véritable destinée.

En proclamant l'universelle vanité de ce qui passe, l'Ecclésiaste ne nous donne pas une leçon de découragement; mais, par le constraste entre la hauteur de nos aspirations et la petitesse des choses qui nous environnent, il nous provoque à chercher plus haut que nous un objet digne de nos désirs.

Et qu'importe alors que la trame de la vie soit uniforme ou bigarrée? Distinguées entre elles par les accidents les plus variés, ou rapprochées jusqu'à une parfaite similitude par le retour périodique des mêmes devoirs, nos années ont chacune leur tâche, chacune leur fécondité. En venant s'ajouter à celles qui l'ont précédée, l'année de travail qui recommence aujourd'hui pour nous apporte sa part d'efforts, peut-être

sa part d'épreuves, certainement aussi sa part de mérites et de récompenses.

I

L'effort d'abord. En prononçant ce mot devant vous, Messieurs, je sens le besoin de distinguer deux parties dans cet auditoire. Si je m'adresse aux maîtres, parler de l'effort, c'est rappeler ce qui fut jusqu'aujourd'hui la loi de leur vie. Je vois parmi eux des hommes qui, en adhérant à notre œuvre de haut enseignement chrétien, lui ont apporté l'honneur des travaux accomplis, des services rendus, de l'illustration acquise dans l'exercice des plus hautes fonctions. D'autres, venus à nous plus jeunes, ont trouvé dans notre œuvre même l'aliment de l'ardeur qui les enflammait. Les uns et les autres ont donné ici l'exemple d'un labeur opiniâtre, soutenu par un triple amour : l'amour de la science, l'amour de la jeunesse et l'amour de Dieu.

Et, de peur qu'il ne manquât quelque chose à l'autorité d'un tel exemple, voici que d'autres personnages encore, que je ne puis appeler des étrangers, car trop de liens nous unissent à eux, mais qui n'appartiennent pas à notre corps enseignant, se trouvent aujourd'hui mêlés dans nos rangs pour prier avec nous, comme ils s'y trouveront pendant tout un mois pour juger avec nos professeurs les épreuves du concours destiné à doter notre école de droit de deux jeunes maîtres. Magistrats éminents, membres de nos assemblées publiques,

lumières du barreau, ils sont là sous vos yeux, jeunes gens, comme la vivante leçon de la vie féconde, qui trouve dans le travail son honneur et sa force, le secret de ses succès, la source de son influence, le charme même de ses loisirs.

C'est donc à vous, jeune phalange, qu'il faut réserver les enseignements qui recommandent l'effort. Quoique ce soit un jour de fête, je vous dois la vérité; fût-elle austère, je vous la dirai tout entière. La leçon que je vous rappelle a toujours été nécessaire à votre âge, qui se plaît aux triomphes faciles et qui rêve de moissons sans sueurs après des semailles sans larmes. Mais ce qui fut de tout temps l'illusion de la jeunesse est devenu l'erreur prépondérante de l'époque où nous sommes. Depuis surtout qu'on a prétendu réduire toute la morale au principe équivoque de la lutte pour l'existence, le travail a cessé d'être un devoir, pour n'apparaître plus que comme l'arme du combat. Dès lors les heureux soldats que les exploits de leurs devanciers ont mis d'avance en possession des fruits de la victoire, n'ont que faire de fatiguer leurs bras au maniement de cette lourde épée. Et voilà déjà toute une catégorie de jeunes gens qui, par droit de naissance, possède le privilège de ne rien faire. Quant aux autres, ils travailleront, soit! c'est la loi de la lutte; mais ils auront soin de déterminer à l'avance l'objet précis de leur conquête. Ce sera, si vous le voulez, l'accès d'une carrière dont un examen ouvre l'entrée. Allez donc leur parler d'un travail qui ne mène pas directement à ce but exclusif, ils vous traiteront de

rêveurs. Vous insisterez peut-être; il y va, direz-vous, de la culture de votre esprit, de votre crédit moral, du rôle que vous êtes appelé à jouer un jour. Remontrances inutiles! La culture de l'esprit ne fait pas partie du programme, le crédit s'obtient par d'autres moyens; quant au rôle à jouer, que dire? On voit aujourd'hui de si singulières préparations conduire à de si étranges fortunes!

Jeunes gens chrétiens, êtes-vous à l'abri de ces sophismes? Je crains que non. D'abord plusieurs d'entre vous ont, pour ne pas travailler, l'excuse de l'aisance. C'est la moins recevable; ce n'est pas celle qui sait le moins se faire écouter. Ensuite vous avez pour la plupart l'excuse des exigences professionnelles : il faut déjà travailler beaucoup pour forcer une des avenues de la vie; comment travailler encore pour embellir le séjour où l'on n'entre qu'avec tant de peine? Enfin vous avez tous sous les yeux le double scandale du mérite demeuré sans récompense et des récompenses obtenues sans mérite. Persister dans l'effort devant un tel spectacle, n'est-ce pas faire un métier de dupes?

Voilà, n'est-il pas vrai? les objections que vous pouvez faire à la doctrine du travail. Les ai-je atténuées? En ai-je omis quelqu'une? Je ne le pense pas. Et maintenant que valent-elles? Rien.

Vous portez un nom qui suffit à les anéantir : vous êtes chrétiens.

Que d'autres méconnaissent la vraie notion du travail, son caractère, son origine, sa fin suprême; vous, vous savez toutes ces choses. Le travail pour le chré-

tien n'est ni une fatalité contre laquelle on lutte, ni un joug abhorré qu'on porte en murmurant. C'est une *loi*, c'est-à-dire quelque chose qui s'adresse à l'intelligence pour la convaincre, à la volonté pour la solliciter; quelque chose de noble et de délicat qui ne prend l'homme que par sa liberté même.

C'est une loi divine, par conséquent plus haute que l'homme, et qu'il ne lui appartient pas d'abroger. C'est une loi primitive qui a coexisté avec l'innocence, avec la condition heureuse, avec l'immortalité terrestre; qui a changé d'aspect avec le péché, revêtant alors un caractère pénal et rigoureux; qui s'est transformé pour entrer par la Rédemption dans une troisième phase, où l'exemple du Christ ouvrier communique au labeur humain une grandeur, une dignité, une fécondité vraiment divines.

Voilà la conception du travail chrétien. Jeunes gens, prenez garde! cette conception est nécessaire au monde, et c'est à vous qu'elle est confiée. En dehors de vos rangs, on ne la possède plus. Disciples aujourd'hui de cette doctrine qui sauve, vous en serez demain les représentants, les interprètes, peut-être les seuls restaurateurs. Ah! vous n'avez pas le droit d'abdiquer cette mission.

Aussi je n'ai plus peur de vous trouver réfractaires à la peine. Et si l'année qui commence reçoit aujourd'hui nos souhaits de bienvenue, ce sera d'abord, n'est-il pas vrai? parce qu'elle nous apporte l'effort.

II

Qu'apporte-t-elle encore? Peut-être l'épreuve.

Je ne parle pas ici de l'épreuve qui menace chacun de nous dans sa vie privée. Il faudrait mal connaître l'existence humaine pour croire qu'on en puisse embrasser du regard une période tant soit peu longue, sans y rencontrer quelqu'une de ces visites du sort qui sont aussi pour le chrétien les visites de Dieu. Et comment retenir ici l'expression d'un sentiment que ces paroles réveillent dans nos cœurs à tous? Un des amis les plus fidèles, les plus dévoués de notre Institut[1], atteint par un deuil récent et cruel, manque aujourd'hui à ce rendez-vous de notre rentrée. Saluons sa place vide, et payons ensemble un tribut de respectueuse et affectueuse sympathie à sa paternelle douleur.

Mais, quand je parle des épreuves que peut nous réserver l'année qui commence, j'entends parler surtout de celles qui menaceraient notre œuvre. Quelles doivent être à ce sujet nos prévisions? J'ai rencontré depuis quelque temps plus d'une personne bienveillante disposée à voir notre avenir sous d'assez sombres couleurs. Quant à moi, Messieurs, bien que je sois en général très peu enclin à l'optimisme, je ne puis par-

[1] M. Ch. Hamel, administrateur-trésorier de l'Institut catholique, venait d'avoir la douleur de perdre son second fils, âgé de vingt-cinq ans.

tager cette impression, et je vais vous en donner mes raisons.

Si l'épreuve devait atteindre notre œuvre de haut enseignement, elle viendrait de quelque part. D'où pourrait-elle venir? De deux côtés seulement : du côté de nos ennemis ou du côté de nos amis.

Or elle ne viendra pas du côté de nos ennemis. De leur part, tout le mal possible nous a été fait, et le mal qu'il resterait à nous faire n'est pas possible. Après nous avoir ôté tout ce qui, dans la charte d'affranchissement de l'enseignement supérieur, avait un caractère de bienveillance et de patronage, on ne peut plus que l'une de ces deux choses : assister avec joie à notre chute, si nous tombons; ou, si nous restons debout, se plaindre tout bas que nous ayons la vie dure. Or, Messieurs, nous avons la vie dure, vous le savez bien.

Enseigner à nos frais et risques, sans protection et sans encouragement, des choses difficiles, dans des conditions coûteuses; n'être redevables de notre succès qu'à la valeur de nos maîtres, à la confiance de nos élèves, aux sacrifices des catholiques, voilà notre lot actuel. Et je défie bien qu'on trouve là privilège à abolir, abus à réformer, empiétement clérical à refouler.

Mais alors, si l'épreuve vient, elle viendra donc de nos amis? Supposition bien messéante, et que je ne voudrais même pas formuler ici. Qu'il me suffise de montrer comment ce qui n'arrivera pas pourrait arriver. Tout à l'heure, Messieurs, en énumérant nos res-

sources, je rappelais la confiance qu'on nous témoigne. C'est évidemment là notre premier besoin. Nul n'étant forcé de venir à nous, l'intérêt, la faveur, l'entraînement n'étant pas de notre côté, nous vivons uniquement de la confiance qu'inspire notre enseignement à la fois scientifique et chrétien. Mais si cette confiance venait à nous manquer; si, en annonçant que le vide va se faire autour de nos chaires, on contribuait à le produire; si des craintes pusillanimes ou de futiles prétextes suffisaient à faire déserter des écoles supérieures fondées au prix de tant d'efforts; oh! même alors nous ne péririons pas, car cet abandon ne sera jamais général; mais notre œuvre subirait une grande épreuve, et nous, Messieurs, nous ressentirions une grande douleur.

Mais qu'est-ce donc qui pourrait justifier ce découragement de nos amis? On ne nie point que, il y a sept ans, les hautes écoles catholiques aient eu leurs raisons de naître. Quelle est celle de ces raisons qui ait vieilli, et qui ne soit aujourd'hui pour ces mêmes écoles une raison de durer? Il s'agissait, vous le savez, d'assurer à la jeunesse qui sort de nos collèges chrétiens le moyen de s'initier aux études plus élevées qui ouvrent l'accès des carrières libérales sans rencontrer, soit dans l'enseignement, soit dans le milieu scolaire, le naufrage de leurs croyances et celui de leurs vertus. Il s'agissait de former pour nos collèges eux-mêmes des maîtres habiles, de créer les écoles normales de l'enseignement libre. Il s'agissait enfin et surtout de faire honneur à l'Église notre mère en montrant des

fruits de science véritables cueillis sur l'arbre de la Foi.

Et maintenant? Toutes ces raisons demeurent, et nous y pouvons ajouter la raison décisive du fait. L'expérience a réussi. Le haut enseignement chrétien est fondé. Ses succès sont incontestables; il peut tenir, il tient déjà ce qu'il promettait. Les services qu'il rend en particulier par la formation des professeurs qui, au sortir de nos facultés, vont porter dans les petits séminaires et les collèges libres l'honneur de leurs titres scientifiques et le bienfait de leur savoir, ces services-là ne sont pas de ceux qu'on puisse oublier. Il y a deux ans, lorsque tant de maîtres éminents se sont vu arracher de leurs chaires, lorsqu'il a fallu les remplacer partout à la fois, à quelle porte est-on venu frapper? A la porte de nos écoles supérieures. Et aujourd'hui, quand de nouvelles exigences menacent de rendre plus difficile la condition de l'enseignement libre, c'est à cette même porte qu'on frappe encore pour se pourvoir des diplômes qui demain seront nécessaires. Voilà pourquoi, Messieurs, le jeune clergé remplit nos écoles. Voilà pourquoi les rangs de nos élèves ecclésiastiques ont doublé, quand d'autres rangs, dit-on, menacent de s'éclaircir. Voilà comment Dieu sait tirer le bien du mal. Ah! je vous en conjure, faisons comme Dieu! Du moins n'agissons pas contre lui, et n'empêchons pas, par nos défaillances, le bien que, indirectement et malgré eux, nos ennemis ont commencé de nous faire.

III

Je vous ai dit, Messieurs, pourquoi l'année qui commence ne me paraît pas devoir nous réserver l'épreuve. Il me reste à vous la montrer toute pleine des promesses de la récompense.

L'apôtre saint Paul a dit de la piété qu'elle porte avec soi les promesses de la vie présente et celles de la vie future : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ*[1]. [illegible] de notre année de labeur.

Avant tout, ce labeur est plein des promesses éternelles. C'est là une fécondité que nulle persécution ne peut lui ravir. Que le succès terrestre réponde à vos désirs ou qu'il se laisse attendre, il y a dans chaque effort accompli en vue de Dieu un trésor acquis pour les jours éternels, trésor qui s'accroit sans cesse, qu'aucun voleur ne dérobe, que ne consume pas la rouille, que ne rongent pas les vers : *Thesaurizate vobis thesauros in cælo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt nec furantur*[2]; un trésor qui s'enrichit non seulement du bien accompli, mais du bien voulu, sous le regard de Celui qui lit au fond du cœur et qui mesure le mérite à l'intention plus qu'au résultat. Ah ! convenez que nous servons un bon maître !

[1] I Tim. IV, 8.
[2] Matth. VI, 20.

Voilà les promesses de la vie future. Elles sont notre prérogative; mais elles ne nous dépouillent d'aucun avantage terrestre. Le travail chrétien enfante la vie éternelle, et il partage avec le travail humain le privilège d'embellir la vie présente.

Deux récompenses attendent votre travail ici-bas, jeunes gens chrétiens : l'une immédiate, et l'autre retardée.

La récompense immédiate est contenue dans le travail lui-même : c'est l'acquisition du savoir, fruit délicieux que plus d'un parmi vous a déjà appris à goûter. Où sont-ils les jeunes gens indifférents à la culture de l'esprit, à la conquête de la science? Je les vois dans les rangs des oisifs, qui n'estiment que la jouissance, ou des cupides, qui n'estiment que l'or, parmi ceux que Lacordaire appelait les hommes de joie et les hommes de proie. Donc je n'en découvre pas un seul parmi vous. Et par conséquent chacun de vous peut compter sur ce que j'ai nommé le salaire immédiat de votre labeur.

Et voici maintenant la récompense retardée. Ce savoir acquis vous servira-t-il à conquérir sans délai l'influence, le crédit, la fortune, au sein de cette société dans laquelle vous allez entrer? Je n'ose vous le promettre.

Il peut se faire qu'on se détourne de vous pour un temps, non pas seulement parce que vous sortez de nos facultés, mais pour cette seule raison que vous êtes chrétiens. L'ostracisme, s'il existe, ne frappe pas seulement nos écoles, il s'adresse à notre foi. Pour bri-

guer les faveurs du moment, il ne vous suffirait pas de renier vos maîtres, il faudrait encore renier l'Évangile, et c'est un peu trop, n'est-ce pas? Vous resterez donc fidèles à l'Évangile, et vous n'aurez plus aucune raison de faire violence à votre cœur pour manquer de fidélité à vos maîtres.

Mais combien de temps cela durera-t-il? Croyez-moi, cela durera peu.

Car enfin deux choses sont certaines : la première, c'est qu'un pays civilisé a besoin, pour le servir, d'esprits éclairés, de caractères fermes, de cœurs élevés; la seconde, c'est que du côté où on les cherche en tournant le dos à la morale chrétienne on en trouvera de moins en moins. Et l'heure n'est pas éloignée où l'on n'en trouvera plus du tout.

La disette d'honneur, d'intégrité, de désintéressement, de compétence et de dévouement professionnel, sera effroyable. Et, sous peine de périr, le pays reviendra chercher dans vos rangs les serviteurs qu'il lui faut.

Alors il s'apercevra qu'on l'avait trompé, en lui inspirant contre vous d'injustes défiances; il reconnaîtra que ces jeunes gens, qu'on lui avait dépeints comme les ennemis de leur temps et de leur patrie, étaient ses vrais, ses seuls amis, parce qu'ils lui gardaient, en dépit de l'oubli où ils étaient laissés, les principes, les habitudes et les ressources morales sans lesquels une nation ne peut pas vivre.

On reviendra donc à vous, mes amis.

Et il ne vous sera pas indifférent alors d'avoir reçu

votre formation scientifique dans un milieu tel que le nôtre.

Parce que vous aurez bu à longs traits aux sources du savoir, vous serez prêts pour les luttes de l'esprit.

Et parce que vous aurez mis dans votre science *cet arome de la foi qui l'empêche de se corrompre,* vous serez prêts à porter à une société malade le remède qu'elle réclame.

Alors, c'est ma conviction profonde, les hautes écoles catholiques verront des jours glorieux. Mais, en faisant leur histoire, on reconnaîtra qu'à l'heure où elles se cachaient encore dans l'obscurité de leurs origines laborieuses et traversées, elles étaient déjà les officines divinement préparées où s'élaboraient dans la patience les éléments de la régénération d'un peuple. *Et fructum afferunt in patientia.*

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 7 NOVEMBRE 1883

Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.

Ne craignez pas, petite troupe; il a plu à votre Père des cieux de vous donner la victoire.

(Luc. XII, 32.)

MESSIEURS,

Il est peu de paroles aussi bonnes à méditer que celle-là, parce qu'elle va au-devant de la tentation la plus périlleuse et la plus douloureuse de toutes : celle du découragement.

Quand, à la guerre, on a mesuré ses forces et celles de l'ennemi ; quand on s'est reconnu inférieur en nombre, en ressources, en moyens de défense; quand la défaillance est tout près d'entrer dans l'âme, c'est déjà un grand secours que celui d'une voix amie, d'où qu'elle vienne, si elle nous crie : « N'ayez pas peur ! »

Eh bien, Messieurs, cet encouragement nous est adressé ; et par qui ? Ah ! ce n'est pas par un ami quelconque, un de ces amis humains dont les vœux peuvent être stériles tout en restant sincères. La voix qui nous encourage est celle d'un ami tout-puissant, dont le bon vouloir ne connaît pas d'obstacles. Celui qui

dispose de la victoire, c'est celui-là qui nous crie : « N'ayez pas peur ! »

Qu'elle soit bienvenue, cette divine parole ! Sans elle, peut-être aurions-nous connu, nous aussi, le découragement.

Que sommes-nous ici, Messieurs ? Nous sommes une poignée d'hommes de bonne volonté, qui essayons de servir l'Église et la vérité, de combattre la science athée par la science chrétienne et de défendre l'héritage de nos croyances en portant la guerre sur les sommets d'où l'impiété savante s'apprête à nous envahir.

Oh ! nous ne sommes pas nombreux.

Les impies, eux non plus, ne sont pas le grand nombre. Mais entre eux et nous il y a la multitude indifférente, et ils ont su s'en faire une alliée. C'est elle qui, acceptant toutes les calomnies, se détourne de nous, sous l'empire des plus folles appréhensions, des préjugés les plus aveugles ; c'est elle qui, croyant à toutes les vaines promesses, va porter sa confiance aux ennemis de Jésus-Christ.

Ainsi le petit nombre des impies dispose aujourd'hui de la multitude. Ils lui ont persuadé qu'elle est la reine du monde, et ils règnent sous son nom.

En face de cette immense armée, pouvons-nous du moins ranger en bataille tous les croyants fidèles, tous ceux qui sont chrétiens autrement que de nom ? Ah ! s'il en était ainsi, nous serions encore une force imposante. Le Christ a plus de disciples qu'on ne pense dans cette société qui s'ignore elle-même.

Mais, hélas ! non, nous ne pouvons pas compter autant de frères d'armes que de frères dans la foi.

Beaucoup de chrétiens, engagés dans un combat de tous les jours contre les nécessités matérielles de l'existence, sont hors d'état d'embrasser du regard les intérêts généraux du christianisme. Tout ce qu'ils peuvent faire est d'accorder une attention, déjà difficile et méritoire, à l'affaire de leur salut individuel.

Beaucoup sont d'humeur pacifique; nés pour être protégés, ils ne savent pas se défendre eux-mêmes, et les exigences de la lutte les trouvent incertains et timides.

Otez donc les indifférents, qui servent, sans le savoir, dans les rangs de l'ennemi; ôtez les illettrés et tous ceux qui vivent au jour le jour; ôtez les prudents et les pusillanimes. Que restera-t-il, Messieurs, pour faire face aux adversaires de nos croyances? Il restera ce que Notre-Seigneur a prévu : il restera une poignée.

N'en avons-nous pas la preuve dans cette forme du bon combat qui nous est spécialement réservée? Certes, aucune cause n'est plus grande, aucune ne tient de plus près aux intérêts essentiels du christianisme, aucune n'est liée plus étroitement à l'avenir de la civilisation que la cause du haut savoir chrétien. Ou la science se mettra d'accord avec la foi, ou la foi périra. Elle ne périra pas dans le monde, si le monde doit durer; mais elle périra dans les sociétés qui la repoussent, et l'on peut prédire que ces sociétés, qui jusqu'ici ont vécu d'elle, ne lui survivront guère.

Prouver par des faits, par des résultats scientifiques incontestés, qu'une atmosphère toute pénétrée de christianisme est un milieu favorable à l'épanouissement, à la croissance du grand savoir, c'est donc faire l'œuvre que commandent les plus hautes, les plus pressantes nécessités de ce temps et de ce pays.

Cette œuvre, Messieurs, nos évêques l'ont entreprise ; ils nous ont chargés de la faire sous leurs yeux. Le chef de l'Église a désiré sa naissance; il a béni son berceau, il encourage ses premiers pas. Jamais serviteurs du Christ n'ont été aussi assurés que nous le sommes de faire la volonté de Dieu.

Eh bien, je vous le demande, combien sommes-nous pour remplir cette tâche? Que sert de le dissimuler? nous sommes une poignée.

Après tant d'approbations augustes, d'encouragements partis des plus hautes régions dans l'Église, l'œuvre a-t-elle pris les développements qu'appelait son importance? Ceux qui ne le pensent pas peuvent invoquer à bon droit, pour expliquer la lenteur de nos progrès, les circonstances peu propices, les difficultés d'une concurrence écrasante, les restrictions apportées à nos privilèges, les menaces d'ostracisme qui pèsent sur nos adhérents.

Messieurs, tout n'est pas faux dans ce tableau de notre situation, que plus d'un, parmi nos amis, semble se plaire à charger chaque jour de plus sombres couleurs. Tout n'est pas faux, mais tout n'est pas vrai. Ce n'est pas ici le lieu de faire le départ entre le vrai et le faux qui se trouvent mêlés dans cette peinture.

Accordons, sans l'admettre, qu'elle soit de tout point fidèle. Même alors, Messieurs, je refuserais d'y voir l'explication satisfaisante de ce fait étrange que l'œuvre capitale de ce temps-ci tarde trop à obtenir l'attention et l'estime qu'elle mérite. Le mal principal n'est pas dans l'hostilité que nous rencontrons. Cette hostilité, nous l'avions prévue. Est-ce donc que, en entreprenant une tâche dont le succès ruinerait la tyrannie de l'impiété, nous pensions n'éprouver aucune résistance? Et puis cette hostilité nous honore; elle nous classe, si j'ose le dire, et nous met à notre vraie place. Enfin, quoi qu'on en dise, elle ne nous enlève pas l'essentiel de nos libertés.

Le vrai mal, où est-il donc? Il est dans l'inattention, je ne veux pas dire dans l'indifférence de nos amis.

Indifférents, ils ne le sont pas. Comment leur prêter cette attitude à notre égard, alors que, sur un autre théâtre, ils donnent à une cause qui ne fait qu'un avec la nôtre tant de gages d'intérêt éclairé et d'ardent dévouement? Est-ce que l'enseignement chrétien n'est pas partout aussi nécessaire? Est-ce le peuple seulement qui en a besoin? Ou seraient-ce seulement dans la classe aisée les enfants de douze ou quinze ans? Est-ce qu'à l'âge où l'esprit se mûrit, où les convictions se forment, où les croyances chrétiennes traversent la crise au bout de laquelle elles trouveront leur affermissement ou leur ruine, il deviendrait indifférent de placer la jeunesse studieuse dans un milieu sain ou dans une atmosphère impie?

Poser ces questions, c'est les résoudre. Je les tiens donc pour résolues, et je me crois en droit d'affirmer que ceux-là ne peuvent pas être indifférents pour le haut enseignement catholique qui s'épuisent d'efforts et de sacrifices pour multiplier et entretenir les écoles chrétiennes, les collèges chrétiens, pour répondre à l'odieuse campagne de la laïcisation (le mot est aussi barbare que la chose), par cette magnifique efflorescence de l'enseignement, populaire ou secondaire, libre et chrétien.

Eh bien, Messieurs, ces amis, qui ne sont pas indifférents à notre égard, sont-ils nos auxiliaires efficaces? Nous sommes ici en famille, et je puis parler ouvertement. Non, ils ne nous aident pas comme ils pourraient le faire.

Ils hésitent à nous aider de leur bourse, en disant que l'œuvre est trop lourde. Je pourrais répondre qu'une œuvre n'est jamais trop lourde quand elle est nécessaire. Mais j'aime mieux faire remarquer que nos besoins sont limités et nos prétentions modestes. Oui, sans doute, c'est un gros budget que celui des Facultés libres. Mais un groupe de Facultés est alimenté par plusieurs diocèses; notre Institut s'appuie sur le concours de trente-trois départements, plus du tiers de la France; et les écoles primaires, sur ce même territoire, se comptent par milliers. Aussi voyez comme il serait facile de nous rassurer sur nos destinées financières! Savez-vous ce que nous demandons à ce grand Paris, qui depuis trois ans a trouvé dix millions pour créer ses écoles chrétiennes, qui conti-

nue de s'imposer un tribut annuel de deux millions pour les soutenir? Nous lui demandons la quarantième partie de cet impôt volontaire.

Ce quarantième, Paris nous l'a donné jusqu'ici ; les autres diocèses, fondateurs de notre Institut, ont contribué à l'entretien de notre œuvre dans des proportions à peu près semblables. Que nous faut-il pour ne pas craindre le lendemain? Il suffit que ce concours nous soit continué. Et qui donc osera dire qu'il soit excessif? Qui se plaindra d'ajouter le quart d'un décime à l'offrande qu'il porte joyeusement dans la caisse des écoles populaires, lorsqu'il saura que ce supplément minime assure l'avenir de nos écoles supérieures? Évidemment, si l'on néglige de le faire, c'est qu'on ignore ces choses ou qu'on n'y pense pas.

Quelques-uns de nos amis hésitent encore à nous aider de leur confiance en nous donnant leurs fils. Cette hésitation se comprend-elle mieux que la première? J'ose dire qu'elle se comprend moins. Car enfin chaque père de famille est juge de ses ressources et de ses charges; et, en matière d'aumônes, on serait mal venu à lui indiquer ce qu'il doit faire, parce qu'on ne sait pas aussi bien que lui ce qu'il peut. Mais, quand il s'agit du choix des écoles, comment expliquer l'hésitation? Du côté de la valeur des maîtres, nous ne pensons pas avoir besoin de fournir des gages : huit années de résultats honorables parlent pour nous. Craint-on pour les examens de grades? Mais jamais les professeurs de l'État, devenus les seuls juges de nos candidats, n'ont fourni le moindre

prétexte à un soupçon de partialité, contre lequel nous sommes prêts à protester pour eux. Redoute-t-on, pour ceux qui auront fait ici leurs études, un accès plus difficile aux carrières? Que ce danger puisse exister à certaines époques, je ne le veux pas nier. Mais est-ce donc un péril qui menace particulièrement les élèves de nos Facultés? Pourquoi pas également les élèves de nos collèges? Ceux que cette crainte arrête feraient bien de se rappeler de récents exemples, qui montrent que le fait d'avoir fréquenté les écoles de l'État ne met personne à l'abri des plus illustres disgrâces. Il y a une mesure de défaveur qui est commune à tous ceux qui partagent nos croyances. Pourquoi en faire la sanction spéciale des preuves de confiance données à nos écoles supérieures? Évidemment il n'y a aucun raison de le faire. Si donc on le fait pourtant; si des pères de famille, qui ont choisi avec soin pour leurs fils un collège chrétien, ne semblent plus se souvenir que des Facultés catholiques leur sont ouvertes; si quelques-uns nous donnent un concours pécuniaire comme à titre de rançon, non pour arracher l'âme de leurs enfants au péril de perversion, mais pour acheter le droit de ne pas les confier à des maîtres chrétiens, ne faut-il pas reconnaître qu'un tel abandon ne peut avoir pour cause qu'une connaissance imparfaite de la situation présente, qu'une façon superficielle et distraite d'envisager les devoirs qui en résultent?

Grâces à Dieu, Messieurs, ce que j'appelle l'abandon de nos amis n'est pas un fait général; cet abandon

partiel ne nous empêche pas de vivre, de travailler utilement, de semer le savoir et de récolter le succès. Si telle de nos écoles a vu ses rangs s'éclaircir, d'autres ont dû, aux difficultés mêmes des temps actuels, un accroissement important. Comment ne pas saluer avec bonheur cette vaillante phalange d'étudiants ecclésiastiques qui, sous l'aiguillon d'exigences menaçantes pour le professorat des collèges libres, a vu tripler en deux ans son effectif, et qui, à chaque session d'examens, disputant brillamment aux candidats de l'université les premières places, moissonne à pleines mains les grades scientifiques et littéraires? Par ce côté nous avons grandi; par ce côté encore nous avons commencé à remplir ce rôle, si peu compris jusqu'ici : et pourtant ce rôle principal de notre œuvre de haut enseignement, rôle qui ne consiste pas seulement à préserver quelques étudiants des influences malsaines (de simples associations de persévérance chrétienne y suffiraient), mais qui, répondant à des nécessités plus hautes, se définit dans cette formule : créer des foyers scientifiques chrétiens.

Le jour viendra-t-il où ce grand intérêt, longtemps inaperçu, sera compris de tous nos amis? Oui, Messieurs, il viendra, et, si nous le voulons, il est proche. C'est à nous d'en hâter l'aurore. On nous a laissés trop seuls. Nous sommes encore une poignée. Eh bien! prenons pour nous la parole du divin Maître : *Nolite timere.* N'ayons pas peur! Et la victoire, dont Dieu dispose, nous est acquise : *Quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.*

N'ayons pas peur! c'est-à-dire faisons tout notre devoir. Jeunes gens, je dis cela devant vos maîtres; mais ce n'est pas à eux que je le dis. Les exhorter au dévouement, ce serait méconnaître ce passé de huit ans, que nul moins que moi n'a le droit d'ignorer. Tous, dès la première heure, ont compris l'œuvre par ses grands côtés. Ils ont servi la jeunesse en pères; ils ont servi la vérité en chrétiens; ils ont servi la science en savants.

Jeunes gens, regardez vos maîtres, et apprenez de leurs exemples, bien mieux que de mes paroles, comment on fait tout son devoir.

La vie d'écolier s'achève pour vous, la vie d'étudiant commence. Il y a deux manières de comparer entre elles ces deux existences. Si l'on regarde l'extérieur de la vie, ce qui apparaît, c'est la différence entre la captivité et la liberté, entre le labeur imposé et le loisir permis. Mais pour qui sait regarder au dedans, le régime des études supérieures diffère de la vie de collège, comme l'effort sérieux diffère du travail superficiel, comme l'esprit d'insubordination, contenu par la force, de l'esprit de discipline animant et réglant la liberté.

Croyez-moi, mes amis, cette façon de comprendre votre nouvelle vie est rare parmi vos pareils. Et cependant elle est la vraie. Elle est surtout la seule permise à des étudiants chrétiens. En vérité, à quoi auraient servi toutes ces préservations, toute cette culture morale, cette ségrégation du mal, cette initiation au bien, pour tout dire en un mot, cette formation privilégiée

qui s'appelle l'éducation chrétienne, et que la sollicitude de vos parents vous a ménagée jusqu'ici au prix de mille sacrifices, si tout cela devait aboutir à faire de vous des étudiants frivoles, mous à la peine, avares d'efforts, froids au devoir, faciles au plaisir, désintéressés du savoir, et ne s'intéressant au succès même que dans la mesure du résultat palpable et des conséquences immédiates? De tels étudiants peuvent s'inscrire sur les registres de nos Facultés : moralement ils ne sont pas des nôtres. Leur place n'est pas dans une œuvre qui s'inspire de la foi et qui vit par le sacrifice.

Ce n'est pas ainsi, mes amis, que vous entendrez le devoir. Tous vous accepterez la loi du travail, tous vous poursuivrez ces grades qui sont la sanction commune de vos études. Laissez-moi espérer que cela ne vous suffira pas. Ah! si quelques-uns parmi vous entendent l'appel enchanteur de la haute science, s'ils se sentent attirés par l'austère beauté du grand savoir, qu'ils ne résistent pas à ce charme! On ne déroge pas en gravissant ces sommets. Plus il devient difficile aujourd'hui de se faire une place dans la société active, où la loi du nombre et les passions brutales des partis écrasent si souvent le vrai mérite, plus il est tentant pour un esprit élevé de monter jusqu'aux régions sereines de la spéculation scientifique. Et vous savez, d'ailleurs, par quel détour rapide la spéculation nous ramène à l'action. Le monde entier s'agite à exploiter ce que la science découvre; si l'influence passagère et bornée appartient quelquefois à l'ignorance intrigante,

à l'ambition sans scrupules, l'influence durable et décisive est réservée au vrai savoir.

Si vous ne vous sentez pas le courage d'entreprendre ce voyage au long cours à la poursuite de la science pure, il faut du moins, dans la voie que vous aurez choisie, chercher la supériorité. Ceux d'entre vous qui apportent au combat de la vie ce qu'on appelait autrefois les avantages sociaux, ce qu'il faudrait appeler aujourd'hui les vices originels, tant notre démocratie jalouse a horreur des grands souvenirs et des distinctions acquises, ceux-là n'ont pas de meilleur moyen de se faire pardonner la supériorité du rang que de faire reconnaître leur supériorité personnelle. Mais il est une raison plus haute et qui vous est commune à tous, une raison décisive de devenir des hommes supérieurs : c'est que vous êtes chrétiens, et que, pour des chrétiens, c'est aujourd'hui la meilleure manière de confesser leurs croyances. Quand la foi est vive dans une société, on sait distinguer entre la doctrine et ceux qui la professent. Dans nos temps de foi languissante, le sort de la doctrine est entre les mains de ceux qui la représentent. Elle est compromise ou glorifiée par ses adeptes. Eh bien, mes amis, il faut que les croyances chrétiennes soient glorifiées. C'est votre affaire. Faites-vous respecter!

Des maîtres savants, des étudiants qui travaillent à devenir supérieurs, voilà les conditions humaines de notre succès. Sachons les remplir. Par là nous aurons préparé la victoire : il dépendra du bon Dieu de nous la donner. *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum.*

Ce bon plaisir divin, nous savons, nous chrétiens, comment on se le concilie : c'est par la prière et par la vertu.

Par la prière. Et voilà pourquoi nous sommes ici. Voilà pourquoi notre première réunion se fait au pied de l'autel. Ah! ce n'est pas une cérémonie vaine que nous sommes venus accomplir ce matin ; ce n'est même pas seulement un acte sincère, mais passager : c'est le type de notre vie entière, où tout se commence à genoux devant Dieu, où tout se poursuit debout dans la lutte et dans l'effort.

Par la vertu. La jeunesse chrétienne, c'est sans doute la jeunesse laborieuse, mais c'est surtout la jeunesse pure et fidèle : *Casta generatio cum claritate.* Là est son privilège, là est sa marque distinctive et sa gloire inaliénable. Jeunes gens, gardez-en le dépôt. Ah! je le sais, c'est aujourd'hui votre désir. Vous en avez pris l'engagement en recevant, à l'heure du départ, le dernier baiser de vos mères. Mais vouloir aujourd'hui ne suffit pas. Il faudra vouloir demain, quand la lutte sera engagée, quand le monde tendra ses filets, quand les passions qui dorment dans les bas-fonds de la nature s'éveilleront exigeantes et impérieuses sous l'excitation du dehors. Pauvre volonté humaine, volonté de vingt ans, où prendras-tu ta force?

Mes amis, laissez-moi vous le dire. Il n'y a pour la volonté vertueuse qu'un principe de force : c'est l'amour. Vous savez bien qu'elle est de noble race, qu'on ne la séduit pas toujours par l'intérêt, qu'on ne la réduit jamais par la contrainte, qu'on ne la domine

pas par la peur. Et où donc voulez-vous qu'elle trouve alors le secret des résistances héroïques? Ah! je ne sais qu'un moyen : c'est de faire de la fidélité au bien une affaire de cœur. Et c'est ici que vous apparaissez, ô Maître adoré, vous qui personnifiez la Beauté morale, et qui lui donnez dans votre divine figure des traits si ravissants, que, pour lui plaire, on se sent capable de tout. O Jésus! faites-vous aimer. Touchez le cœur de cette jeunesse; ouvrez-lui votre intimité; faites-lui vos confidences, et je réponds d'elle. Légère, inconsidérée, elle n'écouterait pas la voix austère du devoir, elle foulerait aux pieds ses plus chers intérêts, elle courrait follement à sa perte par le chemin du déshonneur. Mais, généreuse et reconnaissante, quand vous aurez parlé à son cœur, elle s'élancera joyeuse dans la voie du sacrifice.

Mes amis, ne soyez pas des chrétiens froids. La piété vous est nécessaire. C'est elle qui vous rendra fidèles, et la fidélité vous assurera la victoire.

Messieurs, hier, à pareille heure, j'avais l'honneur de vous représenter tous aux obsèques de l'illustre prélat que pleurent l'Église de Rouen, l'Église de France et l'Église romaine. Il avait été l'un des premiers fondateurs de notre œuvre; il était demeuré l'un de ses plus fermes soutiens. L'éclat de sa dignité, l'éclat plus grand de son mérite, la longue durée de son épiscopat, l'importance de ses services ajoutaient un nouveau prix à la protection dont il couvrait et honorait nos travaux. Il est tombé en combattant; la mort l'a trouvé fidèle à sa devise, que je lisais hier avec émo-

tion, partout écrite sur les murailles de la vieille cathédrale : *Fide ac virtute ;* servir Dieu, le Christ et l'Église, par la fermeté de la foi, par le courage de la vertu.

En recevant la pourpre romaine, il avait juré de défendre ces saintes causes, au besoin jusqu'à l'effusion du sang, *usque ad effusionem sanguinis.* N'ayant pas rencontré l'occasion du martyre, il a voulu du moins les défendre jusqu'à l'épuisement de la vie, *usque ad effusionem animæ.*

Le peuple, qui comprend le dévouement, a rendu un magnifique hommage à sa mémoire. Non, la curiosité n'était pas seule à mouvoir cette foule immense, à mettre debout en un seul jour toute une cité, toute une province, pour faire cortège à ce grand mort. J'ai vu moi-même des larmes dans les yeux, j'ai vu des ouvriers et des pauvres se découvrir d'une main tremblante devant le cercueil de leur bienfaiteur et de leur père.

Et quand même la curiosité aurait attiré quelques-uns de ceux qui se pressaient sur son passage, faudrait-il donc le regretter? Ah! l'on fait bien assez pour éloigner le peuple de ses pasteurs. Il est bon que de solennelles circonstances obligent ceux qu'on détourne de l'Église à se rencontrer avec elle et à la reconnaître au signe du dévouement.

Eh bien, Messieurs, en assistant à ce beau spectacle, je pensais à vous. L'éminent cardinal vous lègue sa devise : *Fide ac virtute.* Par votre foi, par vos vertus, vous voudrez rendre témoignage à Jésus-

Christ. Peut-être l'attention que vous éveillerez tout d'abord tiendra-t-elle plus de la curiosité que de la bienveillance. Peut-être s'y mêlera-t-il une ironie discrète. On vous regardera passer. On dira : « Voilà ceux qui prétendent garder leurs vieilles croyances et nous disputer le haut savoir. Attendons-les à l'œuvre. Ou la science les amènera jusqu'à nous par l'apostasie de leur foi, ou la foi les enchaînera hors des prises de la science. » Qu'à cela ne tienne, Messieurs. Acceptons le défi. Il plaît à Dieu de nous voir engager ce combat; il lui plaît de nous le voir soutenir, au besoin jusqu'à l'épuisement de nos vies; il lui plaît de nous assurer la victoire. *Nolite timere : complacuit Patri vestro dare vobis regnum.*

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 5 NOVEMBRE 1884

MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

Le travail de l'homme est souvent comparé, dans les Écritures, à celui du semeur et à celui du moissonneur. Mais il semble qu'il y ait parfois contradiction entre ces enseignements symboliques. Si, par exemple, nous écoutons saint Paul, il nous dira, dans son épître aux Galates, que l'homme recueille lui-même ce qu'il a semé : *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet*[1]. Le Sauveur, au contraire, nous apprend, dans l'Évangile de saint Jean, qu'autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne : *Alius est qui seminat, et alius est qui metit*[2].

Mais il suffit de regarder le contexte pour voir que l'opposition n'est qu'apparente. Saint Paul parle de l'œuvre morale de chaque homme, car il ajoute : « Celui qui sème dans la chair récoltera la corruption;

[1] Gal. VI, 8.
[2] Joan. IV, 37.

celui qui sème dans l'esprit moissonnera la vie éternelle. » Le divin Maître parle de l'œuvre propre aux apôtres, du ministère qu'il leur confie pour le salut de leurs frères : « Je vous envoie, dit-il, moissonner ce que vous n'avez pas semé. »

Ce sont donc deux vérités différentes. Il n'est pas difficile de les concilier, mais il est utile et consolant de les méditer l'une après l'autre.

I

Tout d'abord, jeunes gens, c'est vous que je regarde. A cette heure de votre vie qui sépare l'enfance de l'âge mûr, je vois en vous tout à la fois des moissonneurs et des semeurs. Vous moissonnez déjà et vous semez encore.

Vous moissonnez les fruits de votre éducation classique, qui a enrichi votre esprit de quelques connaissances acquises et l'a fortifié et muni pour en acquérir beaucoup d'autres. Vous moissonnez les fruits de votre éducation morale et religieuse, qui vous a faits capables de soumettre vos passions au gouvernement de la volonté, votre volonté à l'empire du devoir et de Dieu.

Si cette première partie de votre tâche a été bien remplie, vous êtes prêts pour aborder la seconde. S'il y a eu des défaillances, vous vous trouvez aujourd'hui insuffisants par plus d'un endroit en face des exigences de votre condition nouvelle. Heureusement, à votre âge, il n'y a pas de fautes irréparables. Visitez coura-

geusement votre intelligence et votre cœur. Voyez s'il manque quelque chose à votre culture littéraire ou scientifique, à votre formation morale, à votre façon d'entendre et d'exercer les privilèges que confère au chrétien l'alliance avec Dieu. Les hautes écoles catholiques ne sont pas faites seulement pour vous offrir l'initiation professionnelle qui doit vous ouvrir une carrière ; elles sont pleines de ressources accumulées par la prévoyance et par le dévouement pour vous aider à bien remplir ces années intermédiaires où se répare l'adolescence, où se prépare la virilité. Une sollicitude affectueuse vous attend ici pour répondre aux appels variés de vos besoins, pour réveiller même, s'il le faut, dans vos âmes le sentiment de ces besoins supérieurs que trop de jeunes gens ne sentent plus. C'est par là surtout que nos grandes écoles se distinguent de celles qui n'invoquent pas un nom divin sur leurs travaux.

Jeunes moissonneurs, vous avez donc encore beaucoup à semer. Mettez-vous à l'œuvre : semez l'effort, semez la peine, semez les nobles désirs, les volontés courageuses, pour moissonner plus tard le savoir, la considération, la vertu, et, au terme de l'épreuve, cette récompense plus haute, plus pleine, plus durable que toutes les autres, plus juste aussi, puisqu'elle répond exactement au mérite et ne tient pas compte des chances aveugles : la vie éternelle.

Tel est, je le sais, votre dessein. Mais il me semble que je surprends sur vos lèvres une timide interrogation : Moissonnerons-nous aussi le succès ?

Mes chers amis, cette préoccupation est légitime, et j'y veux répondre avec une entière franchise.

Le succès ici-bas n'est pas lié au mérite, comme l'est, au delà de ce monde, l'éternelle récompense. Mais il n'échappe pas autant qu'on le croit aux poursuites de la volonté. Seulement il ne faut pas que vous rétrécissiez vous-mêmes le champ de la recherche. Il y a des jeunes gens qui ne conçoivent pas le succès de la vie en dehors des fonctions publiques. Ceux-là se placent bénévolement sous la dépendance d'événements capricieux dont la direction leur échappe; et tandis qu'ils s'attardent devant des portes closes, ils négligent les mille ressources que leur offraient les labeurs de l'existence privée. Le travail est comme un torrent qui se creuse à lui-même son lit. Que de vies utiles et fécondes ont dû leur gloire à un obstacle heureux, qui les a détournées de la voie banale ! Si l'effort n'est pas tout dans la préparation du succès, sa part d'influence reste grande, et la concurrence qu'il rencontre est petite; plus petite encore devient tous les jours la concurrence de ces divines vertus qui s'appellent l'abnégation, le sacrifice. On a trouvé, paraît-il, le secret de s'en passer; pour édifier les fortunes et les renommées, on emploie d'autres matériaux, et la construction n'en monte que plus vite. Mais qui donc a confiance dans sa durée? L'écroulement de ces édifices, appelés par les Romains *opus tumultuarium*, n'étonnera personne. Et quand ils seront tombés, la société, qui a besoin de chefs et de modèles, cherchera si, dans l'ombre de la vie privée, dans l'isolement

d'une disgrâce passagère, il ne s'est pas formé quelques hommes de tête et de cœur, capables de prendre en main ses destinées. Elle ne s'adressera plus alors aux faux sages qui auront trompé ses espérances, à ceux qui lui promettaient d'élever l'humanité par l'athéisme et de lui livrer la succession de Dieu dans l'empire de l'univers. Car elle aura sous les yeux les ruines amoncelées par ces Titans grotesques, convaincus de n'avoir été que des fanfarons. Elle regardera donc du côté des chrétiens, de ceux qu'elle-même aura persécutés, honnis, exclus des avantages du pouvoir et des bénéfices de la liberté, mais qu'elle n'aura pu, malgré tout, chasser de tous les asiles où l'on travaille, de ceux où l'on prie, de ceux où l'on espère. Elle les trouvera mûrs pour l'œuvre de salut, parce que seuls ils auront gardé les vérités qui sauvent et les vertus qui régénèrent. Mes amis, ces jours viendront; ils sont proches peut-être. Tenez-vous prêts et ne dites pas : Il y a longtemps encore jusqu'à cette moisson. *Nonne vos dicitis quod adhuc quatuor menses sunt et messis venit?* Le Maître vous dit de lever les yeux et de regarder les plaines où déjà blanchissent les épis : *Ecce dico vobis : levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem* [1].

[1] Joan. IV, 35.

II

Il est donc vrai, saint Paul a raison : chacun de vous moissonnera ce qu'il aura semé : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Mais il faut aussi que la parole de Jésus se vérifie : *Alius est qui seminat, et alius est qui metit.*

Ici je m'adresse surtout à vos maîtres et à vos parents, aux patrons et aux bienfaiteurs de cette œuvre, à tous ceux qui l'ont fondée par leurs efforts et qui la soutiennent de leurs sacrifices.

Ceux-là aussi voudraient bien voir blanchir la moisson qu'ils ont semée.

Il serait si doux, quand on fait une œuvre grande et sainte, quand on croit en elle, quand on sait qu'elle répond aux besoins les plus élevés et les plus profonds de la société chrétienne et française; il serait si doux alors de la voir croître rapidement et tenir en une seule fois toutes les promesses de sa naissance !

Mais c'est précisément quand il s'agit de ce qui doit grandir et durer que de telles joies sont refusées au semeur. Je sème le blé et je moissonne l'épi. Je sème le gland, et je ne m'assoirai jamais à l'ombre du chêne; « mes arrière-neveux, dit le poète, me devront cet ombrage. »

C'est de l'apostolat, œuvre grande entre toutes, que le Sauveur a dit cette parole : *Alius est qui seminat, et alius est qui metit.* Et qui donc dira que l'œuvre du

haut enseignement catholique n'a rien à voir avec l'apostolat? Pour moi, j'ai trop souvent montré le lien étroit qui rattache l'une à l'autre pour recommencer aujourd'hui à faire cette preuve. Oui, dans un siècle qui a juré de tuer la foi par la science, je défie que l'on conteste à une entreprise de science chrétienne le caractère d'une œuvre apostolique. Donc, c'est à nous que le divin Maître a donné cet avertissement dont la forme solennelle nous annonce la gravité : *In hoc enim est verbum verum, quia alius est qui seminat, et alius est qui metit.* Ah ! notre Sauveur connaît bien le cœur de l'homme, il connaît bien le cœur de l'apôtre, puisque c'est lui qui l'a fait ! Il sait quelles ardeurs le consument, mais aussi quelles déceptions douloureuses le torturent quand le succès ne répond pas à son dévouement. Alors viennent les heures mauvaises, la tristesse, le découragement, le doute peut-être. Apôtre du Christ, arrête-toi dans tes pensées. Reprends le livre sacré où sont conservées les paroles du Maître. Tu crois que ton insuccès est la condamnation de ton ministère? Regarde : c'est chose prévue, annoncée; cela doit être. Que dis-je? Toi-même tu expérimentes à ton profit la vérité de cet oracle. Si tu sèmes sans moissonner, tu moissonnes aussi sans avoir semé. Je vous ai envoyés, dit le Sauveur, recueillir ce que vous n'avez pas préparé : *Ego misi vos metere quod vos non laborastis.* Si cela était vrai déjà du temps des premiers apôtres, que sera-ce aujourd'hui, après dix-huit siècles d'apostolat? Qu'est-ce donc que cette civilisa-

tion chrétienne dont l'atmosphère nous baigne et nous fait vivre, sinon la conquête d'apôtres innombrables? Chaque génération d'ouvriers du Christ a jeté dans le sillon des sueurs, des larmes, du sang. Et à chacune d'elles on a pu dire, et à la nôtre surtout on doit dire avec le Maître : « D'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leurs travaux : » *Alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis.*

Mais pourquoi remonter jusqu'aux origines? Ne sortons pas de ce siècle. Et puisque c'est une œuvre de haut enseignement chrétien qui nous rassemble, comparons à cet égard notre condition à celle de nos devanciers immédiats. Que faisaient-ils, ces grands hommes, ces grands chrétiens qui ont su imposer à une époque sceptique et frivole le respect de leur foi? Ils revendiquaient la liberté d'enseignement. Et pendant ce temps-là, s'ils anticipaient sur la liberté promise pour apprendre l'alphabet à de petits enfants, on les traînait devant le prétoire. Ah! si les Lacordaire, les Ravignan, les Parisis, les Montalembert; si tous ceux qui sont morts avant d'avoir vu tomber les dernières barrières du monopole scientifique, avaient été témoins de ce que nous voyons; si l'on était venu leur dire : C'est fini, il n'y a plus d'entraves légales, il n'y a plus que de la peine à prendre; donner tout ce qu'on a, puis se donner soi-même : *Impendam, superimpendar;* appliquer aux choses de l'esprit, aux conquêtes de la science, cette formule héroïque de l'apostolat, c'est tout le secret : Dieu! quel tressaillement eût remué leurs entrailles! quel cri de joie fût

sorti de leurs cœurs! Eh bien, Messieurs, cette condition est la nôtre. Ils nous l'ont conquise. Elle est le fruit de leurs travaux : *Alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis.* Ah! ne nous plaignons pas. Soyons apôtres. L'apôtre se plaint quand les âmes lui échappent, il ne se plaint pas quand la tâche est rude. C'est dans les larmes que se font les semailles : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* C'est ainsi que se préparent les joies de la moisson : *Venient cum exultatione, portantes manipulos suos* [1].

Donc, Messieurs..., — mais vous qui êtes ici vous n'avez pas besoin de cette exhortation; ah! portez-la plus loin, jusqu'à ceux qui hésitent ou qui s'abstiennent! — Donc, Messieurs, ayons foi dans notre œuvre et servons-la de grand cœur, puisqu'elle est nécessaire, voulue de Jésus-Christ, bénie par son Vicaire; puisqu'elle a donné déjà des preuves de sa vitalité, puisqu'elle entre aujourd'hui dans sa dixième année, victorieuse des attaques qui devaient l'abattre, couronnée des services qu'elle a rendus à la jeunesse, fière des maîtres qu'elle a déjà fait asseoir dans les chaires de nos collèges, et pleine de confiance dans les ressources nouvelles que ses cadres agrandis offrent à l'ambition du savoir.

Cela, c'est déjà le succès présent. Recueillons-le avec reconnaissance.

Préparons avec courage la moisson plus ample de l'avenir.

[1] Ps. CXXV, 7 et 8.

Attendons avec foi la moisson éternelle, celle où Dieu paye d'une même félicité l'effort laborieux du semeur et celui du moissonneur : *Et congregat fructum in vitam æternam, ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit.*

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 4 NOVEMBRE 1885

Sic curro, non quasi in incertum; sic pugno, non quasi aerem verberans.
Je cours, mais non point au hasard; je combats, mais non pas pour frapper l'air.
(S. Paul, I Cor. ix, 26.)

Messieurs,
Mes chers amis,

Nous voici réunis une fois de plus pour placer sous la protection de Dieu, sous l'invocation de son Esprit, une nouvelle année de travail, c'est-à-dire une course nouvelle, un nouveau combat : *Sic curro, sic pugno,* dites-vous avec l'Apôtre. Il vous importe avant tout de connaître la loi de cette course et de ce combat. Je vois ici des maîtres chrétiens qui n'ont pas besoin qu'on la leur rappelle : leur vie, leurs travaux, leurs exemples, serviraient plutôt à l'exprimer. Mais vous, jeunes gens, qui venez continuer avec nous l'œuvre commencée de votre éducation supérieure, et vous, heureuses recrues qui venez grossir notre phalange, vous avez à vous instruire pour bien orienter votre marche. C'est saint Paul qui va vous servir de guide.

Qu'avez-vous à faire pour que votre course ne soit

pas incertaine, pour que vos coups ne frappent pas l'air? *Curro, non quasi in incertum; pugno, non quasi aerem verberans.* Vous devez avant tout voir clairement le but.

Le but des hautes études, quel est-il? C'est le savoir. Mais le savoir, à son tour, n'est qu'une fin prochaine, qui est elle-même un moyen. Pourquoi faut-il acquérir le savoir? La sagesse humaine répondra : Pour arriver à la fortune, au repos, à la gloire. Réponse partiellement vraie, mais incomplète et insuffisante. D'abord je puis n'avoir pas besoin du savoir pour jouir de la fortune et du repos; je puis renoncer à la gloire. Alors je renoncerai au travail. Ensuite, si le savoir peut conduire à tout cela, il n'y conduit pas infailliblement. Je puis donc supputer les chances de succès, comparer leur incertitude à la certitude de l'effort exigé, trouver que la probabilité est trop faible, le prix trop cher, et m'endormir dans l'inaction. De fait, la sagesse humaine ne lance guère dans la carrière du travail que deux sortes de concurrents : ceux que presse le besoin, ceux que l'ambition dévore. Pour les autres, le goût d'apprendre est affaire de tempérament, de curiosité; par conséquent, le privilège de quelques natures mieux douées : le grand nombre se résigne à vivre dans la médiocrité, sur le fond d'autrui. Enfin les vaillants eux-mêmes ne sont pas sûrs de cueillir la palme. Le sort a ses injustices, la victoire a ses surprises, qu'il ne faut ni exagérer ni méconnaître. Que d'hommes courageux, après avoir traversé une vie de labeur obscur et stérile, pourraient dire, comme les apôtres

avant la pêche miraculeuse : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus!* Parole amère pour celui qui la prononce; parole décourageante pour celui qui l'entend, surtout si elle s'adresse à un auditeur encore jeune, et si le doute mortel qu'elle propage vient éteindre en lui les ardeurs à peine enflammées.

Il est temps de nous tourner vers la sagesse chrétienne et de lui demander ce qu'elle a de plus à nous dire.

La sagesse chrétienne met fin aux incertitudes de la course et aux hésitations du combat. Comment cela? En montrant au-dessus du but immédiat un devoir absolu; à côté de l'effort présent, un secours; au delà de l'effort et du but actuels, une fin suprême.

D'abord le devoir. Est-il nécessaire de le rappeler? Oui, car nous en sommes venus là que, en dehors de l'enseignement chrétien, on a perdu la notion vraie de l'obligation. Ce n'est pas que la raison soit impuissante à la découvrir, ni que théoriquement cette vérité dépasse le domaine philosophique. Mais la philosophie, de nos jours, a de telles défaillances, que s'en rapporter à elle pour maintenir les vérités nécessaires au genre humain, c'est s'exposer à les voir disparaître. Les philosophes non chrétiens se sont fait une conception de l'univers où la liberté morale n'a plus sa place, où la nécessité aveugle étreint tous les êtres sans qu'il soit permis à l'homme de réclamer le privilège qu'il tient de sa ressemblance avec Dieu. Voyez l'animal dans la forêt. Que fait-il? Il poursuit sa proie, il observe sa loi. Voyez l'homme de science penché sur ses livres ou sur

ses appareils pour surprendre les secrets de la nature et améliorer les conditions de sa vie. Que fait-il ? la même œuvre que le fauve. Lui aussi il poursuit sa proie, il observe sa loi. Voilà le devoir. Autant vaut dire qu'il n'y a plus de devoir, il n'y a plus que des appétits.

Voulez-vous retrouver l'idée vraie de l'obligation? Revenez à l'école du Décalogue et de l'évangile. Là vous apprendrez que l'homme va à sa fin par un libre vouloir; que la loi de sa destinée est un précepte articulé, non une nécessité imposée, et que si une harmonie providentielle met ses intérêts d'accord avec ses devoirs, cette coïncidence du bonheur et de la vertu n'est ni assez sensible ni assez immédiate pour rendre inutile ou impossible une fidélité désintéressée.

Appliquez à la loi du travail cette notion élevée du devoir, et vous verrez le labeur humain se relever et s'ennoblir. C'est l'admirable enseignement que nous donne la révélation. L'obligation de travailler est contemporaine de l'état d'innocence; car le premier homme fut placé par Dieu dans l'Éden pour en être à la fois l'ouvrier et le gardien : *ut operaretur et custodiret illum* Après le péché, cette loi revêt un caractère pénal; le travail devient dur, ingrat, presque stérile. C'est à force de sueurs et de larmes que l'homme disputera à la terre avare et maudite son pain de chaque jour. Puis, après les longs siècles de cette douloureuse expérience qui fait goûter au pécheur l'amertume de son crime, voici la Rédemption qui

vient tout refaire. Quelle part va-t-elle faire au travail? Écoutez : le Christ est docteur, il vient enseigner la vérité. Le Christ est législateur, il vient régir ce troupeau dispersé qui n'avait plus de pasteur. Le Christ est consolateur, il vient panser les plaies de ce grand blessé qu'il a trouvé gisant, demi-mort, sur le chemin de sa destinée perdue. Le Christ surtout est victime rédemptrice, il vient payer de son sang la rançon des coupables. Combien de temps accordera-t-il à tous ces sublimes ministères durant son séjour ici-bas? Trois années et demie. Et les trente autres? Il les a réservées pour donner aux hommes la grande leçon du travail. Avant lui on travaillait par force, le labeur était le lot des esclaves. Il est venu, lui, le roi des siècles; il est venu dans son indépendance et sa souveraineté, il s'est assujetti au travail obscur et méprisé de l'atelier. O Christ, à quoi bon perdre ainsi, loin des regards du monde, votre temps et vos forces? *Ut quid perditio hæc?* Détrompez-vous. Rien n'est perdu. C'est à l'école de Nazareth que l'humanité va rapprendre à vouloir librement ce que jusqu'ici elle subissait par contrainte, et à se nourrir, comme Jésus, de l'obéissance à la loi qui vient du Père. *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris.*

Comprenez-vous ce que devient le travail ainsi restauré? Comme sa dignité grandit! Comme son exigence est universelle! Il n'y a plus de privilège pour l'oisiveté, il n'y a plus d'excuse pour la paresse ; on travaille non seulement pour vivre, mais pour plaire à Dieu. Un homme dont on peut bien prononcer le nom ici, car

sa cendre dort dans la crypte de cette église, et sa vie comme ses œuvres restent pour nous une leçon et un encouragement, Ozanam, disait : « Dieu ne m'ayant pas donné la force de conduire une charrue, il faut pourtant que j'accomplisse la loi du travail et que je fasse ma journée. » Voilà le langage chrétien. Malheur aux sociétés qui ont cessé de le comprendre! Les privilèges providentiels perdent leur raison d'être, les classes dirigeantes ne dirigent plus, le désordre descend des idées dans les faits, et les passions déchaînées prennent le gouvernail.

Le devoir est donc certain; mais il est dur à remplir. Dieu y a pourvu, et voici le secours : secours intérieur que ne connaissent pas les âmes tout épanchées au dehors. Sachons l'appeler par son nom : c'est la piété chrétienne, c'est le commerce affectueux avec le divin ami. Voyez Simon le Cyrénéen : il a été contraint d'abord de porter la croix avec Jésus; mais, tandis qu'il gravissait péniblement l'âpre sentier du Calvaire, le compagnon de sa peine s'est fait son consolateur et lui a révélé au fond du cœur l'amour qui rend le sacrifice volontaire et le fardeau léger. C'est l'histoire du travailleur chrétien. La loi du labeur l'étreint par force, mais il s'aperçoit en la subissant qu'il partage cette condamnation avec la victime volontaire qui a pris librement sur elle le poids de nos charges; alors il chérit sa peine, et il ne la trouve plus trop pesante. Voilà la vraie piété, celle qui ne se sépare jamais du devoir, mais aide à le mieux accomplir, et non pas cette piété menteuse qui se réduit aux pratiques et

abuse de la familiarité divine pour moins bien servir un maître plus indulgent.

Enfin, au delà du devoir, au delà du secours, voici la récompense. C'est la béatitude, le seul vrai prix du labeur, car elle ne dépend pas, comme les récompenses humaines, d'un sort incertain, car elle n'est pas enfermée dans ces limites étroites que dépassent toujours nos désirs. C'est la récompense débordante, non plus seulement proportionnée, mais supérieure à la peine : *supra modum in sublimitate;* non plus passagère, mais éternelle : *æternum gloriæ pondus;* non plus humaine seulement, mais puisée aux sources de la félicité divine pour enivrer nos cœurs agrandis : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Messieurs, j'aime à vous rappeler ces choses dans cette octave de la Toussaint, où l'Église déchire pour nous un coin du voile qui nous cache les splendeurs de la cité céleste, notre vraie patrie. Voyez cette phalange glorieuse qui nous a précédés dans la gloire ! Pas un de ces saints qui soit arrivé là sans l'avoir mérité par l'effort; pas un de ceux qui l'ont mérité qui ne s'y trouve. O justice parfaite ! ô richesse de la miséricorde ! ô magnificence de l'espoir chrétien ! C'est bien là encore notre privilège. Hors de nos rangs on en a perdu la promesse. Les sages du siècle se sont eux-mêmes déshérités de cette espérance; et, non contents de cette folie, ils y ont ajouté un crime : ils en ont dépouillé les petits et les pauvres, sans avoir rien à leur donner en retour.

Jeunes gens chrétiens, vous êtes donc les favoris de

Dieu. Mais alors, n'est-ce pas? on vous voit toujours les premiers à la peine, les plus constants dans l'effort, les plus désintéressés dans le travail, les plus inaccessibles au découragement? Voyons; laissons de côté toute flatterie, sondons nos cœurs. Est-ce bien votre portrait que je viens de tracer? J'ose à peine répondre pour vous. J'ai connu de vos devanciers qui auraien pu s'y reconnaître; j'en ai connu d'autres qui en demeuraient bien loin. Ah! croyez-le. Ce n'est pas là moindre mal de notre temps. On rencontre parfois de jeunes gens victimes d'une éducation sans Dieu, et qui valent mieux que leurs principes; on rencontre souvent des chrétiens à qui tout a été prodigué, et qui ne font pas honneur à leur foi. Alors ces indifférents, ces neutres qui nous observent et nous guettent, se disent que nos croyances n'ont pas la vertu qu'on leur accorde, et l'Évangile est livré par notre faute au mépris des impies : *Blasphematur nomen Dei propter vos.*

O mes amis, vous ne causerez pas à l'Église, qui vous a nourris, ce chagrin amer; vous ne lui infligerez pas ce déshonneur. Au début de cette nouvelle année, vous prendrez pour devise l'avertissement de l'Apôtre : *Sic currite ut comprehendatis.* Vous vous souviendrez qu'il n'y a d'athlètes heureux que ceux qui s'exercent dans la privation et dans l'effort. *Omnis qui in agone contendit ab omnibus se abstinet.* Et cependant ceux-là font tout pour une couronne bientôt flétrie : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant;* mais celle que nous attendons ne se fanera jamais : *nos autem incorruptam.*

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 4 NOVEMBRE 1887

Vos autem estis qui permansistis mecum in tentationibus meis. Et ego dispono vobis... regnum.

Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi dans mes épreuves. Et moi je vous prépare un royaume.

(Luc. XXII, 28.)

MESSIEURS,

Après le temps du repos, et au moment de reprendre le travail, c'est devant Dieu que nous nous retrouvons. N'est-ce pas sa voix que nous devons entendre avant toute autre?

Écoutez donc le Sauveur. Les paroles que je viens de prononcer sont les siennes. Et à qui les a-t-il adressées? à ses Apôtres? Oui, sans doute, mais non pas à eux seuls. Ceux à qui elles sont destinées se reconnaissent au signe de la fidélité. « Je parle, dit-il, à ceux qui sont restés avec moi dans les épreuves. »

Quelles sont, Messieurs, les épreuves de Jésus-Christ? Quand il était sur la terre, il a voulu connaître toutes les souffrances des hommes. « Nous n'avons pas, dit saint Paul, un pontife incapable de compatir à nos misères. Pour nous devenir en tout semblable, il n'a reculé devant aucune expérience, il

n'a exclu que le péché[1]. » Mais, depuis qu'il est remonté dans sa gloire, il ne peut plus souffrir en sa personne; ses épreuves sont celles de son Église.

Voulons-nous savoir si nous sommes de ceux à qui s'adressent ces tendres paroles, pleines des félicitations du divin Maître : demandons-nous si nous sommes demeurés fidèles à Jésus-Christ dans les épreuves de son Église.

Cette question, je ne l'adresserai pas à tous ceux qui m'écoutent. Je vois, au premier rang de cet auditoire, vos maîtres, jeunes gens, et, mêlés parmi eux, les défenseurs de l'Église, les chefs de la parole et des œuvres, les initiateurs du bien. Ceux-là, il me suffit de les regarder, pour voir qu'ils sont restés fidèles. Je ne les exhorterai pas, je les remercierai au nom de l'Église, et si j'use de la liberté apostolique, ce sera seulement pour leur rappeler que nous sommes tous fragiles : *Qui stat, videat ne cadat*[2].

Quant à vous, jeunes gens, il n'est pas superflu de vous interroger. Vous êtes à l'âge où la question de fidélité se pose. Jusqu'ici vous n'avez pas encore trouvé l'occasion de la résoudre. D'autres ont été fidèles pour vous, en votre nom, dans votre intérêt. Vos parents l'ont été dans la direction qu'ils ont su donner à votre éducation, dans le choix qu'ils ont fait de vos maîtres. Ah! ils ne les ont pas pris au hasard. Ils ont cherché la sûreté de la foi, la garantie

[1] Hebr. IV, 15.
[2] I Cor. X, 12.

des exemples, la protection du dévouement. Et vous, vous avez bénéficié de cette sollicitude. Maintenant c'est à vous de choisir à votre tour ces maîtres qu'on a choisis pour vous. Attachez-vous à eux à l'heure où la contrainte ne peut plus vous retenir sous leur tutelle. A leur école, apprenez la fidélité.

La fidélité! C'est la vertu des grands cœurs, de ceux qui, s'étant donnés, ne savent plus se reprendre. Dans les temps héroïques de notre histoire, c'est elle qui a fait les héros, qui les a liés à une noble cause, alors même qu'elle semblait perdue. C'est elle, dans tous les temps, qui a fait les saints.

Deux éléments la composent : la confiance et le dévouement.

La confiance d'abord. Il faut savoir à qui l'on se donne : si le maître, si l'ami, si le chef que l'on choisit mérite d'être servi, aimé, suivi jusqu'au bout; si l'œuvre qu'on fait avec lui est bonne, s'il a de quoi la mener à bien avec notre concours.

Mais quand la confiance est acquise, alors place au dévouement. Ce n'est plus l'heure de la délibération et du calcul, c'est l'heure de la générosité et, s'il le faut, du sacrifice.

La pierre de touche de la fidélité, c'est l'épreuve. La confiance est facile quand tout prospère; là où le succès s'annonce, le dévouement ne coûte guère. Mais, si la faveur du monde se retire d'une entreprise, qui s'obstinera dans la confiance? Celui qui croit. Qui persistera dans le dévouement? Celui qui aime.

La question pour nous est de savoir si la cause que

nous servons mérite notre foi et notre amour. Mais c'est la cause de Jésus-Christ. Vous croyez en lui, n'est-ce pas? Vous l'aimez? Eh bien, alors, soyez-lui fidèles.

Oui, mes amis, il est temps que vous sachiez de quel parti vous êtes, et que, le sachant une bonne fois, vous soyez résolument de ce parti-là. Je ne parle pas ici d'un parti politique, mais du parti de Jésus-Christ. Le Christ est plus que jamais ce qu'avait prophétisé Siméon, un signe de partage entre les hommes. Qu'on le veuille ou non, on est avec lui ou contre lui.

Vous qui êtes avec lui, voulez-vous savoir comment il faut le servir? Prenez modèle sur ses ennemis. Ils sont de leur parti, ceux-là. Divisés sur tout le reste, ils sont toujours d'accord pour combattre notre foi. Sur ce terrain, les irréconciliables s'unissent, les indisciplinés obéissent, les incapables deviennent habiles, les brouillons se font prévoyants. Voilà comment Satan se fait servir.

Je sais bien qu'entre cette phalange et la nôtre il y a l'immense armée, disons mieux : le troupeau des neutres, de ceux qui vont où on les pousse, qui appartiennent à qui s'en empare. Mais je ne pense pas que vous cherchiez parmi ceux-là des modèles. Qui sont les neutres? Ceux qui ne savent pas choisir, ou qui n'osent pas faire un bon choix. Il y a les neutres, à qui Dieu pardonne, ce sont ceux qui ignorent; il y a les neutres que Dieu condamne, ce sont ceux qui désertent. Vous ne pouvez pas être des premiers, vous avez reçu trop de lumières; vous ne voulez pas être

des seconds. Donc il n'y a pas de place pour vous dans le rang des neutres. Et c'est ainsi que vous êtes enrôlés comme forcément dans le bataillon choisi des fidèles.

Il y a deux sortes de fidélité. Celle du dehors d'abord. Il faut qu'on vous voie autour du drapeau. Vous n'êtes pas encore à l'âge où l'on dirige le bien; vous devez vous préparer à cet honneur en obéissant. Vous n'avez pas à décider quelles sont les œuvres qu'il faut faire, vous avez à servir celles qui existent. J'en pourrais nommer plusieurs; mais il en est une qui doit vous être plus chère que toutes les autres, puisque jusqu'ici vous avez vécu de ses bienfaits : l'œuvre de l'éducation chrétienne. Elle a eu ses jours de gloire et de succès. Aujourd'hui c'est pour elle l'heure de l'épreuve. Donc c'est le moment pour vous de lui être plus que jamais fidèles.

Cette exhortation devrait être superflue. Je sais des contrées où elle provoquerait la surprise. Si j'allais dire à nos frères de Belgique : « Vous avez fondé des écoles : ne souffrez pas qu'elles languissent ou qu'elles périssent, » ils ne comprendraient pas ce que je veux dire. Ils me montreraient toutes leurs écoles florissantes, depuis l'école du hameau jusqu'à cette glorieuse université avec ses deux mille étudiants. Ils me feraient assister aux laborieuses victoires qui ont ramené de leur côté l'influence et le pouvoir, et ils me diraient : « Si nous pouvons user de nos avantages, c'est que depuis cinquante ans Louvain nous forme des hommes, et qu'aujourd'hui l'armée catholique a ses cadres complets. »

En rentrant sur le sol de France, mais sans quitter la région du Nord, je trouverais encore des chrétiens qui n'ont pas besoin qu'on les presse d'être du parti de leurs propres croyances. Ceux-là connaissent toutes les difficultés qui nous entravent, mais il n'y a pas de neutres parmi eux. Aussi d'un petit territoire ils ont tiré des ressources prodigieuses; sur un sol labouré par la plus redoutable concurrence ils ont fait éclore des merveilles. Dans ces vaillantes provinces, tous les catholiques combattent sous l'étendard du Christ. Et les jeunes gens? Ah! ils n'acceptent qu'une place, à l'avant-garde. Toutes les œuvres militantes se recrutent dans leurs rangs.

En est-il de même partout? Je pose la question, et je n'ose pas la résoudre. J'entends dire qu'autour de nous et ailleurs la jeunesse catholique cultive une vertu qui n'est pas faite pour elle, la prudence. J'entends dire qu'on observe dans ses allures moins de témérité que de réserve et de calcul; qu'on voit beaucoup de jeunes gens l'oreille au guet pour écouter de quel côté viennent les promesses, le regard tendu vers l'horizon pour interroger le lever du soleil. Chrétiens, il n'y a pour vous qu'un soleil levant: c'est Jésus-Christ. Si vous trouvez que son aurore se fait trop attendre, vous oubliez donc que son midi sera éternel?

La fidélité extérieure est nécessaire, elle ne suffit pas. Il y faut ajouter la fidélité du dedans. L'Église a plus besoin de vos vertus que de vos œuvres. Elle veut pouvoir se glorifier de ses fils; elle veut du moins n'en

pas rougir. Elle veut qu'en vous voyant passer, enfants nourris de sa substance, on ne soit pas exposé à vous confondre avec ceux qui ont sucé le lait de l'impiété. Elle veut que la différence éclate à tous les yeux. Est-ce trop demander? Non, n'est-ce pas? Et cependant cette exigence va loin. Elle vous commande déjà plus d'une réforme, plus d'un sacrifice.

Voilà, mes amis, les conditions de la fidélité. Et voici les promesses qui lui sont faites. C'est la suite de mon texte.

Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum. A vous qui êtes demeurés avec moi dans mes épreuves, dit le Sauveur, je prépare ce que mon Père a préparé pour moi, une couronne.

Si vous êtes fidèles, vous entrerez en participation de la royauté divine. Avec le Roi du ciel vous jugerez la terre : *Sedeatis super thronos, judicantes duodecim tribus Israel.* Vous boirez aux torrents où Dieu lui-même s'enivre. Ce qui suffit à sa félicité formera votre héritage. Telles sont les promesses de l'avenir.

Mais votre royauté ne se fera pas attendre jusque-là. Dès ici-bas vous serez rois. Vous aurez en partage les deux prérogatives de la royauté, l'honneur et la puissance.

L'honneur, vous le porterez en vous-mêmes, et le monde sera forcé de le reconnaître. Même en vous persécutant, il sera contraint de vous respecter. Il vous estimera, vous ses ennemis, tandis qu'il méprisera ses adeptes. Et quand la multitude en aura assez de se laisser duper et fouler par ceux-ci, c'est vers vous

qu'elle se tournera pour retrouver les réserves de vertu et de lumières que vous lui aurez gardées.

La puissance, vous l'exercerez sur vous-mêmes. Vous commanderez à votre corps, à vos sens, à vos appétits, à vos désirs. Vous assurerez en vous l'équilibre des puissances et la hiérarchie des facultés. Vous maintiendrez chaque chose à sa place : les convoitises sous la volonté, la volonté sous la raison, la raison sous la vérité, qui est Dieu.

Ames royales, écoutez une dernière promesse de Jésus-Christ : il vous invite à son festin : *ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo.*

Convives de Dieu, nous le serons un jour ; que dis-je? nous le sommes dès maintenant. Il est un pain qui descend du ciel pour être servi sur la terre : *Panis enim Dei est qui de cœlo descendit et dat vitam mundo.* Jeunes gens chrétiens, voulez-vous être fidèles? Allez chercher souvent dans ce divin banquet les deux éléments de la fidélité, la foi et l'amour, la confiance et le dévouement.

A votre heure dernière, dans une suprême visite, Jésus vous dira encore: « C'est vous, — je vous reconnais, — vous qui êtes demeurés avec moi dans toutes mes épreuves; venez, je vous ai préparé une couronne; vous serez mes convives dans l'éternel festin! »

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 3 NOVEMBRE 1888

Fratres, jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei.
(Ephes. II, 19.)

Vous n'êtes plus des étrangers et des intrus, vous êtes les concitoyens des saints, vous êtes de la maison de Dieu.

MESSIEURS,

Voici l'heure venue de reprendre nos travaux, et c'est dans la maison de Dieu que nous nous retrouvons. C'est justice, puisque cette maison est la nôtre. Vous venez d'entendre saint Paul vous rappeler en cela votre privilège. Et l'Église de la terre, en célébrant hier la fête du Ciel, donnait à cette parole de l'Apôtre un vivant commentaire. Elle vous montrait dans leur gloire ceux dont vous êtes les compatriotes, *cives sanctorum;* elle faisait apparaître à vos yeux ravis cette cité de Dieu où l'espérance chrétienne vous marque votre place : *domestici Dei.*

Il est donc vrai, la terre n'est pas notre véritable demeure; c'est le lieu du passage. Nous sommes en quête d'un meilleur séjour. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* [1]. Le chrétien

[1] Hébr. XIII, 14.

n'est que l'hôte du temps, il est le citoyen de l'éternité.

Si nous étions tentés de l'oublier, nos ennemis nous le rappelleraient à leur façon. C'est un des reproches qu'ils nous adressent, c'est un des prétextes qu'ils invoquent pour nous refuser même la justice. Vous n'avez rien à prétendre en ce monde, nous disent-ils, car vous êtes les hommes du siècle futur. Gardez pour vous ce ciel chimérique, patrie des visionnaires; laissez-nous la terre, où vous n'êtes que des étrangers.

Il y a dans ce langage une part de vérité et une grosse somme d'erreur. C'est à démêler l'une de l'autre que je voudrais consacrer avec vous cette méditation.

Que le chrétien soit l'homme de l'avenir, rien de plus vrai, Messieurs. C'est sa noblesse et cette noblesse, l'oblige. Malheur à lui s'il la perd de vue, s'il s'attarde aux désirs du présent jusqu'à laisser s'éteindre en lui la soif des choses éternelles! Mais qu'une destinée si glorieuse diminue quelque chose des droits qu'il peut prétendre ici-bas, que le seul fait d'aspirer au ciel lui crée une condition d'infériorité sur la terre, voilà le mensonge insolent dont il faut faire justice pour l'honneur de notre cause et pour la consolation de ceux qui la servent.

Avant tout il importe de dissiper une équivoque.

Qu'entend-on par ces biens terrestres qui appartiendraient par privilège aux apostats des espérances éternelles?

S'agit-il seulement de ces biens sensibles dont la recherche ne suffit pas à distinguer l'homme de l'animal?

Nos adversaires protestent. Si nous leur prêtions

cette pensée, ils crieraient à la calomnie. Dans la constitution du bonheur présent, ils entendent bien que l'esprit ait sa part. C'est lui qu'ils chargent de dompter la matière pour la plier au service de l'homme. Et ce n'est point assez pour eux d'asservir la nature par la science, afin de prélever sur elle le tribut du plaisir et du bien-être; ils veulent la forcer encore à livrer le secret de l'invisible qu'elle contient, de la beauté qu'elle exprime, de la bonté dont elle est pleine. En un mot, ce qu'ils demandent surtout aux réalités de la vie présente, c'est de les mettre en possession de l'idéal.

Oui, Messieurs, c'est là l'invincible prétention de l'âme humaine. En vain quelques amateurs de scandale se targuent d'avoir étouffé en eux-mêmes un désir qu'ils traitent de chimérique. Dans leur façon de calomnier l'idéal, ils sont encore contraints de lui rendre hommage. Ils peuvent bien abuser du talent, le prostituer aux œuvres malsaines, affecter pour tout ce qui est noble et élevé un mépris qui n'est pas sincère. Si leur esprit a quelque puissance, il regimbe sous le joug d'ignominie qu'on lui impose et ramène sous des formes inattendues la beauté qu'on avait voulu proscrire.

La question a donc fait un pas. Il ne s'agit plus de savoir si nous avons raison de regarder au-dessus des réalités grossières, si notre esprit, si notre cœur se trompe en essayant de percer les symboles et d'entrer en communion avec l'invisible. En ceci nous sommes d'accord avec tous les hommes, avec ceux qui en conviennent et avec ceux qui n'en conviennent pas.

Que reste-t-il donc à décider, Messieurs? Une seule chose : le lieu où il faut chercher l'idéal. Ceux qui nous traitent d'étrangers le cherchent ici-bas et dans la vie présente; nous le cherchons plus haut et dans la vie future. Qui dit vrai? Nous le saurons tout à l'heure. En attendant, le problème s'élargit, et nous sentons que notre position est forte et qu'on n'aura pas facilement raison de nos espérances.

En effet, Messieurs, supposons un instant que ces espérances soient fausses, que les horizons de ce monde bornent nos destinées : que reste-t-il? Au dedans de nous les désirs ne sont pas amoindris : c'est toujours la même soif d'infini qui nous tourmente. Mais, pour nous satisfaire, qu'avons-nous devant les yeux? L'idéal, dira-t-on. Oui, mais un idéal incertain, un idéal abstrait, un idéal inaccessible.

D'abord il est incertain. Le mot qui le désigne n'éveille qu'une conception fuyante et vague. Il y a l'idéal de l'esprit, l'idéal du cœur, l'idéal de la conscience. Est-ce le même sous des noms divers? Et quelle en est la réalité?

D'ordinaire on oppose l'idéal au réel. Cet objet de mon culte ne serait-il donc qu'une chimère? Demandez la solution de ce problème à l'histoire de la pensée, à l'histoire de la science, à l'histoire de l'art, à l'histoire de la morale. Tant que l'homme est seul à parler, vous ne recevez pour réponses que des conjectures et des peut-être. Quand celui que l'antiquité a nommé le divin Platon veut ramasser tout le fruit de ses laborieuses recherches, il met sur les

lèvres de Socrate mourant ces belles mais désolantes paroles :

« Que l'âme soit immortelle, il y a donc quelque raison de le penser, et la chose vaut bien la peine qu'on se hasarde d'y croire. C'est une noble chance à courir ; c'est une espérance par laquelle il est bon de s'enchanter soi-même. »

Ainsi l'idéal peut n'être qu'un beau rêve. Essayez donc avec cela d'entraîner l'humanité dans l'âpre sentier du sacrifice! Pour se sacrifier il faut croire, et ici on ne peut que douter.

Ensuite l'idéal terrestre manque de vie. L'esprit a conscience de cette opération par laquelle il élabore l'idéal, et au moment où il en entrevoit la beauté il se demande avec inquiétude si ce qu'il admire n'est pas son propre ouvrage.

Isaïe a raillé dans une ironie sublime l'idolâtre prosterné devant l'ouvrage de ses mains. « L'artisan, dit-il, est allé dans la forêt; il a fait tomber le chêne sous sa hache; il en a débité la ramure; d'une partie de ce bois il a chauffé son foyer et cuit son pain; avec d'autres morceaux il s'est fabriqué des ustensiles; avec ce qui restait, il s'est fait un dieu. » Le penseur, lui aussi, est allé dans la forêt obscure où se croisent et se mêlent les opinions contradictoires; il a choisi une idée, il l'a taillée selon son caprice, et maintenant il l'adore. Ah! quelle confiance voulez-vous que lui inspire ce dieu sorti de son cerveau et qui n'est peut-être que l'enfant de ses rêves?

Enfin cet idéal est inaccessible. Il se laisse pour-

suivre toujours, atteindre jamais. Et quand l'homme s'est épuisé dans cette poursuite, voici venir l'impitoyable mort. A quoi auront servi tant de labeurs?

J'entends dire : Ils auront servi à faire avancer l'humanité vers l'idéal. Soit; mais l'ouvrier qui a pris part à l'effort n'aura-t-il point sa part dans la récompense? Non, si j'en crois les contempteurs du siècle futur; car sa personnalité expire et va se fondre dans l'inconscience universelle. Alors, sentant venir sa dernière heure, il se retourne vers sa vie écoulée; il la voit réduite à un point imperceptible; il se souvient que le travail a été grand, la joie petite et fugitive, et il se dit : C'est fini, j'ai reçu toute ma récompense : *Receperunt mercedem suam.* Et le blasphème du désespoir est le dernier mot de cet amant de l'idéal.

Eh bien, non, Messieurs, il n'est pas possible que ce soit là notre destinée. La nature alors se serait trompée en gonflant nos poitrines d'insatiables désirs que la terre ne peut contenter. Mais ces désirs eux-mêmes, où donc la nature en aurait-elle trouvé la source? Comment quelque chose d'infini aurait-il pris naissance dans un être éphémère que la limite emprisonne de toutes parts? Ne sentez-vous pas que cette promesse doit être vraie qui répond seule à l'appel de tout notre être : *Ego ero merces tua magna nimis :* « Je serai, moi, ta récompense infinie? » Qui dit cela, Messieurs? C'est le Dieu vivant. Il l'affirme, ce n'est plus un *peut-être.* Il se donnera lui-même, ce n'est plus une abstraction. Celui en qui l'idéal et le réel se confondent s'offrira en pâture à nos désirs, et quand nous

l'aurons saisi, nous ne le perdrons plus. Une source jaillit dans l'éternité : à cette source intarissable où s'abreuve Dieu lui-même, nous boirons avec lui d'ineffables délices, faites de vérité, d'amour et de bonheur : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Voilà la promesse. Elle est vraie, parce qu'aucune autre ne me contente, et que si elle était fausse, mon génie et mon cœur seraient plus grands que ma destinée.

Donc, Messieurs, c'est nous qui avons raison. Nous faisons bien de regarder au delà de la mort pour y chercher la vie véritable. L'idéal qu'il nous faut est bien là où la foi nous le montre, en avant de la vie présente. Nous avons la clef de la destinée humaine. Et comment se pourrait-il alors que nous eussions moins de droits que les autres sur ce monde que nous traversons en voyageurs? Suffit-il de se tromper pour avoir des privilèges? Le siècle présent appartiendra-t-il en propre à ceux qui en méconnaissent le caractère? Parce que nous confessons que nous sommes des passagers ici-bas, faudra-t-il renoncer à faire usage des biens que Dieu nous prête pour le temps du passage? Étrange prétention! Ne nous la laissons pas imposer.

Avant tout, sans doute, soyons les hommes de l'avenir. Cette noble espérance nous affranchira de bien des servitudes, nous préservera de bien des illusions, nous épargnera bien des mécomptes. Elle nous fera supérieurs à tout ici-bas, à la séduction du plaisir ou de la richesse, à la fascination de la grandeur,

à tous les enchantements de la prospérité, mais aussi à tous les découragements de l'épreuve, à tous les scandales du malheur immérité. Quand on a le ciel pour patrie, on ne se laisse point déconcerter ou abattre pour si peu de chose. Et c'est ainsi que l'attente des biens éternels aide le voyageur dans la traversée de la vie présente.

Mais en même temps, Messieurs, il faut nous armer pour le combat passager du siècle. On nous conteste la possession de ce monde; sachons la revendiquer. Faisons mieux : rendons-nous nécessaires, obligeons le siècle à nous appeler à son aide.

Pour cela emparons-nous de la science, c'est l'arme des grandes conquêtes du jour. Fortifions notre volonté. Gardons notre honneur. Formons, en face d'une société qui se dissout, une réserve invincible d'hommes éclairés, vaillants et purs. L'heure n'est pas loin où l'on aura besoin de nous. Alors on ne nous dira plus que nous sommes des étrangers : *Non estis hospites et advenæ.* Les citoyens de la terre seront heureux d'avoir pour alliés ceux à qui appartient l'héritage de la cité céleste : *sed estis cives sanctorum et domestici Dei. Amen.*

MESSE DU SAINT-ESPRIT, 4 NOVEMBRE 1889

Vos estis sal terræ. Quod si sal evanuerit, in quo salietur?

Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'évente, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur?
(Matth. v, 13.)

MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

Un navire qui appareille, un bataillon qui s'ébranle pour aller au feu, toute action puissante et hasardée qui entre en mouvement, suggère au spectateur des pensées graves qui ne vont pas sans une secrète émotion.

J'éprouve, je l'avoue, cette émotion aujourd'hui. A la dispersion des vacances succède le ralliement de la rentrée, et ce ralliement s'opère, comme il convient, au pied de l'autel. Cela est joyeux. Mais, aussitôt ralliés, nous allons commencer ensemble une longue marche, semée de fatigues et de périls. Tous gagneront-ils sans défaillance la dernière étape? Si l'ennemi se présente, pourrons-nous compter autant de victoires que de rencontres? Telle est la question qui m'étreint au seuil de cette nouvelle année de travaux. Je voudrais y répondre en vous jetant un mot d'ordre qui, aux heures de crise, vous préservât de la

défection. Ce mot d'ordre, je le trouve dans le saint Évangile, dans ce sermon sur la montagne, dont l'Église nous fait relire chaque jour, durant cette octave, le sublime et solennel exorde.

« Vous êtes le sel de la terre, » dit le Sauveur. Qu'est-ce à dire? Le sel, mêlé aux aliments, ajoute à leur saveur et les préserve de la corruption. La terre, c'est-à-dire l'humanité, avant le Christ, était affadie et corrompue. La vie pour elle avait perdu son charme en perdant sa pureté. On ne voyait que des désespérés las de souffrir, et des blasés las de jouir. Le sel manquait. Vainement le demandait-on à la philosophie, aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs. La philosophie faisait des sceptiques, la grandeur faisait des tyrans, la richesse des égoïstes, et le plaisir des dégoûtés. Jésus-Christ vient; d'un mot il change l'orientation de nos désirs. « Bienheureux, dit-il, non pas ceux qui cherchent à se satisfaire et ne trouvent qu'eux-mêmes, mais ceux qui se sacrifient pour trouver Dieu. » La pauvreté, les larmes, les persécutions et les calomnies deviennent pour ceux-là des éléments de bonheur, parce que ces choses amères, en les guérissant de leur égoïsme, les rapprochent de Celui qui est la félicité vivante et le souverain bien.

Mais à peine le disciple du Christ a-t-il entendu ces étonnantes leçons, qu'il reçoit mission de les répandre et de devenir apôtre à son tour. Le sel de la morale évangélique a pénétré son âme; il faut maintenant qu'il porte à ce monde affadi et corrompu où il doit vivre l'action vivifiante qu'il a subie le premier.

Vos estis sal terræ. Dieu compte sur vous pour transformer l'état moral de l'humanité.

A qui s'adresse ce mandat, Messieurs? A tous les chrétiens qui savent le comprendre. Dans les affaires qui intéressent le royaume de Dieu, la neutralité est impossible. Qui ne travaille pas pour Jésus-Christ, travaille contre lui. Qui n'amasse pas avec lui disperse.

Et vous le savez bien, jeunes gens, du moins vous le soupçonnez; ou, si vous l'ignorez encore, vos parents y ont pensé pour vous. Voilà pourquoi vous êtes ici, et non point ailleurs, pour commencer ou poursuivre vos études supérieures, celles qui doivent vous introduire directement dans la vie sociale. Il n'est pas indifférent de recevoir dans un milieu chrétien ou profane cette dernière initiation qui donne à l'intelligence sa marque et à la volonté son essor.

Vous êtes le sel de la terre. Que ferez-vous pour mériter un si beau titre?

Allez-vous entrer dès à présent dans cette croisade des hommes de foi qui s'attaquent aux erreurs contemporaines pour les confondre, aux vices pour les combattre, aux institutions pour les réformer? Une telle ambition serait téméraire; vous n'êtes pas encore armés pour ces luttes. Ce sont des armes que vous venez chercher ici, c'est le maniement de ces armes que vous venez apprendre pour les combats de demain. Tout au plus vous sera-t-il donné de faire, à vos heures de loisir, un modeste et fécond apprentissage des œuvres de zèle et de charité. Le meilleur de votre temps et de vos forces devra être réservé à l'étude et

aux mâles exercices qui perfectionnent l'homme intérieur dans la lutte contre lui-même.

Je sais que je prononce là des paroles austères. Il vous serait plus agréable d'entendre dire que dès aujourd'hui l'Église et la patrie ont besoin de vous et que vous êtes prêts à les servir. Pour que ce fût vrai, il faudrait que le service de ces deux mères fût, en vérité, bien facile. Et il ne manquera pas de complaisants pour vous le persuader. On insinuera que la victoire désormais appartient aux gros bataillons ; que par conséquent la grande affaire, c'est de grossir à tout prix l'armée des défenseurs. Tant d'hommes se glorifient d'appartenir au camp adverse ! N'est-ce pas déjà un acte de dévouement que de prendre place ouvertement parmi les champions de la bonne cause ? Ainsi, par le seul fait de votre enrôlement, vous auriez déjà rendu un important service. Et il ne faudrait pas regarder de trop près à la façon dont vous soutenez l'honneur du drapeau.

Mes chers amis, ceux qui parlent ainsi vous flattent et vous trompent. Je ne sais ce que vaut, dans la stratégie militaire, la théorie des gros bataillons. Les meilleurs juges sont partagés sur cette question, ce qui me dispense d'avoir un avis. Il en est qui pensent que, même en présence des développements inouïs que prend la guerre moderne, il y aurait mieux à faire que des calculs d'arithmétique ; que l'instrument vaut surtout par la valeur de ceux qui l'emploient et que le nombre, s'il n'est discipliné et aguerri, engendre la confusion, propage la panique et sert moins à décider

la victoire qu'à aggraver la défaite. Ce qui est certain, c'est que dans la stratégie morale tout dépend de la valeur individuelle.

On fait grand état aujourd'hui d'un retour des classes dirigeantes aux pratiques de la vie chrétienne. Le respect humain est vaincu, dit-on. Les hommes ne rougissent plus de se présenter, le front haut, à la table sainte. Le jansénisme a cessé de tyranniser la morale, et la fréquentation des sacrements, trop longtemps réservée aux dévots de profession, est redevenue ce qu'elle doit être : la ressource ordinaire des enfants de Dieu.

Nul plus que moi ne se réjouit de voir disparaître les abus du passé. Ils nous ont fait assez de mal, ils ont assez contribué à l'extinction de la foi dans une partie de la nation pour que nous applaudissions à l'heureuse révolution qui les emporte. Mais est-ce une raison pour absoudre, pour glorifier même les erreurs du présent? Or j'aperçois une grave erreur dans la conception nouvelle de la vie chrétienne. On la réduit à une profession de foi extérieure qui n'engage à rien, ne profite à rien. On est bien pensant, mais on ne connaît pas la doctrine et on ne l'étudie pas. On s'approche des sacrements, mais on ne réforme pas sa vie, et l'on ne fait pas honneur à ce qu'on reçoit. On est d'un parti religieux, mais on donne sujet aux adversaires de dire que la religion n'est qu'un parti et peut être combattue comme telle. On représente aux yeux du monde la divine vertu de l'Évangile, et l'on ne vaut pas mieux que ceux qui représentent le culte des passions humaines.

Ce tableau est-il chargé? Regardez autour de vous : vous le trouverez trop fidèle. Ah! si de tels hommes sont le sel de la terre, il faut reconnaître que le sel est affadi. Mais alors avec quoi lui rendra-t-on sa saveur? *Si sal evanuerit, in quo salietur?*

Non, mes amis, ce n'est pas à la multitude des pusillanimes que Jésus-Christ a confié l'honneur de son nom et les intérêts de son règne; c'est à l'élite des vaillants. Où sont les esprits éclairés, les cœurs purs, les mâles volontés? Où sont les chrétiens qui prennent pour règle, non les exemples d'une société frivole, mais les maximes de l'Évangile? C'est à cette petite troupe que Jésus-Christ a dit de n'avoir point peur, parce que c'est à elle que le Père céleste se plaît à promettre la victoire. *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum*[1].

Je reviens à vous, jeunes gens. Je regarde cette année qui commence, et je me demande de quoi vous allez la remplir. L'heure est critique : vous sortez du collège, vous entrez dans la liberté. La liberté, objet de vos rêves, qu'est-elle? Les sophistes vous diront qu'elle est le droit de tout faire; et moi je vous dis qu'elle est seulement le pouvoir de tout faire, mais qu'il n'y a qu'un seul droit et qu'il ne fait qu'un avec le devoir : le droit de préférer le bien, de l'étudier, de l'aimer avec passion, de le poursuivre avec ardeur, de l'embrasser avec constance.

Comprenez ainsi votre liberté naissante; hâtez-vous

[1] Luc. XII, 32.

de la captiver sous le joug du travail et de la vertu. Là seulement vous trouverez les vraies joies, celles qui remplissent le cœur et débordent sur une vie sérieuse et pure pour y répandre un contentement sans remords et sans fatigue.

Cultivez le savoir, demandez-lui non pas seulement le succès, mais la valeur réelle et la vraie supériorité.

Cultivez la piété ; demandez-lui non pas seulement de passagères émotions, mais des inspirations généreuses et ces nobles impulsions qui décident d'une vie tout entière.

Cultivez la vertu, c'est-à-dire, selon le vieux sens du mot *virtus,* la virilité morale, le courage au service du bien.

Faites cela, et, si l'on vient ensuite railler votre petit nombre, laissez passer les railleurs : l'avenir vous appartient.

Mais si vous veniez chercher ici, sous la protection de l'Église, à l'ombre de la bonne renommée qui s'attache encore aux institutions catholiques, le droit étrange de conquérir les avantages sociaux sans la peine, et l'estime publique sans la vertu ; si, pour tenir lieu des mérites absents, vous ne deviez montrer que des pratiques religieuses devenues stériles en vous par votre faute, oh ! alors on ne me consolerait pas en m'apprenant que vos rangs grossissent, que bientôt votre phalange égalera en nombre l'armée de vos rivaux. Il y aurait plus de chrétiens, direz-vous. Oui, mais il y aurait moins de christianisme. Le sel de la terre se-

rait affadi, et où donc serait, en dehors de vous, la réserve d'honneur et de foi dont le monde a besoin pour être sauvé ?

Mes chers amis, laissez-moi croire, laissez-moi dire qu'il n'en sera pas ainsi. Vous voici au seuil de la carrière : mesurez-en l'étendue, interrogez vos forces, et surtout priez Dieu de les affermir. Puis, d'un cœur vaillant et fier, sachant quelles espérances reposent sur vous, quel passé vous représentez, quel idéal vous personnifiez, quel avenir vous préparez, entrez résolument dans ce combat de la vie, loyaux à Dieu, durs à vous-mêmes et bons aux hommes, plus occupés du travail que du succès, plus jaloux de mériter la renommée que de l'obtenir, gais sans doute et joyeux, — c'est le privilège de votre âge, — mais cherchant la gaieté aux sources qui la contiennent, et qui n'ont rien de commun avec ce qu'on appelle le plaisir.

O quam pulchra est casta generatio cum claritate ! Quelle belle race vous allez faire ! quelle gloire l'attend, si elle ressemble à ce portrait ! A ce prix, mes chers amis, avant peu vous seriez les maîtres du monde. L'humanité collective appartient à ceux qui la prennent. Rendez-vous dignes, en vous perfectionnant vous-mêmes, de vous emparer d'elle pour la sauver.

DISCOURS DE RENTRÉE

PRONONCÉS

DANS LES SÉANCES ANNUELLES DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

EN PRÉSENCE DES ÉVÊQUES FONDATEURS
DES PROFESSEURS, DES ÉTUDIANTS ET DES BIENFAITEURS
DE L'INSTITUT

SÉANCE ANNUELLE DU 26 JANVIER 1881

ÉMINENCE [1],
MESSEIGNEURS [2],
MESSIEURS,

Il y a deux ans qu'une solennité semblable n'avait réuni dans ce lieu les fondateurs, les protecteurs, les maîtres et les disciples de notre haut enseignement catholique. L'année dernière, à pareille époque, l'œuvre fondée par le concours de l'épiscopat et des familles chrétiennes était sous le coup de graves menaces. Son sort allait se décider dans le parlement; déjà fort compromises par les votes de la Chambre, les universités libres attendaient d'un prochain verdict du Sénat une sentence de vie ou un arrêt de mort. Au milieu de ces inquiétudes, l'heure semblait peu propice aux fêtes académiques; la distribution des récompenses méritées par nos lauréats de la Faculté de droit s'accomplit à huis clos vers la fin de l'année

[1] Le cardinal Guibert, archevêque de Paris.
[2] Les évêques fondateurs de l'Université catholique de Paris.

scolaire, et n'eut d'autre ornement que le charme et l'esprit dont notre rapporteur, M. Jules Jamet, sut embellir le compte qu'il avait à rendre des travaux des concurrents.

On pouvait comparer notre situation de l'année dernière à celle d'une escouade de soldats qui, sous le feu de l'ennemi, travaillent dans une tranchée. Une bombe est signalée; leurs regards anxieux suivent dans l'espace sa courbe menaçante; la voilà qui touche le sol du fossé; dans un instant ses éclats auront volé de toutes parts, et qui sait à qui elle aura fait grâce?

Aujourd'hui, Messieurs, le projectile a éclaté; il a fait dans nos rangs de cuisantes blessures. On se relève, on se compte; Dieu soit loué! nous vivons encore. En dépit de nos cicatrices, nous pouvons travailler et combattre pour Dieu et pour la patrie.

Dans l'intervalle qui nous sépare de notre dernière solennité académique, notre œuvre s'est transformée. Ce qui était menacé il y a deux ans, c'était une Université complète, composée de trois facultés et investie de la prérogative du jury mixte. Ce qui revit aujourd'hui sous vos yeux, c'est un ensemble d'enseignement qui a perdu le nom et les privilèges universitaires, et qui, pareil à un navire qu'un choc aurait jeté hors de sa route, se fraye à lui-même à travers les mers un chemin nouveau.

Sur ce navire il y a des voyageurs. S'ils ont survécu à la collision, ne sera-t-il pas intéressant pour eux d'interroger du regard cette voie où ils s'engagent, et de s'essayer à en tracer d'avance la ligne inexplorée?

Telle est précisément notre situation. Celui qui a l'honneur de vous parler est lui-même un de ces voyageurs. Il avait pris part en passager à la première navigation. Un appel récent, qui est pour lui un honneur immérité, l'a fait monter au tillac à l'heure où commençait la course nouvelle. Les yeux fixés sur les exemples que le précédent timonier lui a laissés, l'oreille tendue pour écouter le signal qui part de nos chefs, il sent dans son cœur assez de confiance pour affronter l'inconnu que recèle le voyage; et, tandis que le vaisseau, entr'ouvrant sa voile aux vents incertains, court ses premières bordées, il vient deviser avec vous du présent et de l'avenir, de l'équipage et de la traversée.

Le présent d'abord. Saluons en passant, si vous le voulez bien, notre Faculté de droit. Elle ressemble à ces vieux loups de mer qui ne se portent que mieux après un abordage. Aussi je ne vous dirai rien d'elle; elle sait se faire connaître, et vous le prouvera tout à l'heure.

La Faculté des sciences? Ah! Messieurs, il est temps de quitter ici le langage métaphorique pour le langage austère du compte rendu.

La Faculté des sciences n'est plus. Eh quoi? elle est morte?... Non, non, rassurez-vous et laissez-moi finir. Elle n'est plus une faculté. Pourquoi? Parce qu'une faculté doit, pour garder son nom, compter un certain nombre de professeurs munis du diplôme de docteur. Or, Messieurs, dans l'ébranlement du choc, trois diplômes sont tombés à la mer (mais voilà

que je retombe, moi, dans la métaphore!) Je veux dire que trois cours, faits jusqu'ici par des professeurs docteurs, ont été momentanément supprimés.

Ne croyez pas que facilement je m'en console. Croyez plutôt que j'assaisonne mon regret d'espérance, et permettez-moi de vous demander vos vœux, ce n'est pas assez, vos efforts, et, s'il le faut, vos sacrifices, pour que ce grand domaine des sciences biologiques, que se disputent plus que jamais le matérialisme athée et le spiritualisme chrétien, soit ouvert de nouveau à une jeunesse avide de savoir, et lui offre les initiations salutaires que la nature réserve à ceux qui la contraignent de livrer ses secrets.

Donc il n'y a plus ici provisoirement de Faculté des sciences. Mais il y a une école scientifique qui « existe » beaucoup plus réellement et plus utilement que certaines lois. Je n'ai pas, Messeigneurs et Messieurs, à vous présenter ceux qui depuis cinq ans soutiennent l'honneur de cet enseignement. Qu'il me suffise, pour les louer, de dire qu'ils sont demeurés fidèles à eux-mêmes. Le R. P. Joubert et M. P. Serret continuent d'offrir aux amants courageux de la vérité abstraite les austères confidences de l'analyse et du calcul différentiel. Et vous apprendrez avec bonheur qu'une dizaine de ces intrépides, parmi lesquels six aspirants à la licence mathématique, forment autour de ces chaires vénérables tout autre chose que le vide désolant qui a jeté dans le désespoir plus d'un professeur de Faculté. Et pour que vous ne soyez pas inquiets du sort qui attend ces jeunes athlètes à l'heure

redoutée des épreuves de grade, je vous dirai en confidence, mais avec permission d'être indiscrets, que deux de leurs devanciers, MM. Chomette et Allozé, ont été reçus à la fin de l'année dernière, l'un avec le premier, l'autre avec le quatrième rang pour la composition d'analyses. Au mois de novembre, M. l'abbé Reynaud marchait sur leurs traces, et obtenait le même succès.

Les sciences physiques montrent un front moins sévère, et demandent moins de préparations antérieures. Aussi ont-elles plus d'adeptes. Elles n'ont pas changé ici d'interprètes, et elles ont bien fait; car le jour où la physique exposée par M. Branly ne serait plus comprise, le jour où la chimie traduite par M. Lemoine n'exciterait pas dans des esprits bien faits la passion de surprendre les secrets de la matière ; le jour où les auditeurs de M. de Lapparent déclareraient la cristallographie aride ou la géologie maussade, ce jour-là il faudrait dire que la lucidité est obscure, que la profondeur est superficielle, que le charme du talent, uni à la vigueur de l'esprit et à l'étendue des connaissances, compose un ensemble nuisible à la diffusion du savoir.

Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que, derrière nos dix aspirants à la licence ès sciences physiques, se groupe un nombre au moins égal et souvent supérieur d'auditeurs sérieux et assidus, qui suivent, tout autrement qu'en amateurs, les leçons théoriques et expérimentales. Le cours de géologie, qui répond plus directement aux préoccupations du

public, voit se quadrupler d'ordinaire l'auditoire des autres cours.

Trois étudiants ont conquis honorablement, l'année dernière, le diplôme de licencié ès sciences physiques.

Si la Faculté des sciences a perdu son nom, vous voyez qu'elle a conservé l'être, et que, s'il nous manque des docteurs, les doctes ne nous font pas défaut.

La Faculté des lettres, Messieurs, a éprouvé de plus funestes atteintes. Que voulez-vous? la tempête était si forte! Certes, nos chers et regrettés collègues n'avaient pas à dire comme le prophète Jonas : *Propter me tempestas hæc grandis venit super vos.* Mais, bien qu'innocents, ils se sont dévoués en victimes. Espérons que le Seigneur a encore préparé cette fois quelque baleine pour les recevoir et nous les rendre un jour!

En attendant la résurrection, il s'en faut que l'enseignement littéraire ait cessé dans notre Institut. Pour vous le prouver, je pourrais vous montrer d'abord du doigt ce cloître vénérable, qui abritait jadis la vie contemplative des anciens Carmes, et qui, deux fois sacré par la prière des saints et par le sang des martyrs, abrite aujourd'hui les veilles studieuses de cette jeune légion sacerdotale que l'Église de France envoie ici chercher des armes pour les combats de la foi. Là, Messieurs, en dehors de tout appareil de faculté, l'histoire de la philosophie, l'histoire littéraire grecque, latine et française, l'explication des auteurs classiques et la correction des compositions dans les

trois langues, forment un ensemble vigoureux d'exercices par lesquels nos aspirants à la licence ès lettres se disposent aux épreuves qui les attendent.

Quant à l'enseignement destiné au public, il est représenté, si j'ose le dire, par des échantillons isolés que je vous demande la permission de vous exhiber.

En prenant ces cours isolés dans l'ordre chronologique de leur fondation, nous trouvons les antiquités chrétiennes interprétées avec une haute compétence par M. l'abbé Duchesne, le disciple préféré et, en France, déjà presque l'émule du commandeur de Rossi. Cette année, le professeur a repris l'exposé des principes de la science épigraphique, science dont l'objet est antique, mais qu'on peut appeler moderne, tant elle a depuis trente ans rajeuni ses méthodes, étendu son domaine et multiplié ses conquêtes. S'agit-il d'explorer une région inconnue de l'histoire : quelques lignes tracées sur le marbre ou gravées sur la brique apporteront toute une révélation. « Donnez-moi un levier, disait Archimède, et je soulèverai le monde. — Donnez-moi une stèle, une pierre tombale, une médaille, dit l'archéologue, et je ressusciterai le passé. » Mais s'il est vrai que l'épigraphie est prodigue de confidences à ses adeptes, il est également vrai qu'elle se montre sévère en ses exigences. Elle n'apprend rien qu'à ceux qui savent beaucoup. On nous montre, à nous pauvres profanes, quelques mots incomplets sur un fragment d'épitaphe. Nous épelons, nous lisons quelquefois, nous comprenons rarement, et nous disons : Qu'est-ce que cela prouve? Le savant

survient, et, dans une foule de détails qui avaient échappé à notre attention, il nous indique d'abord autant de problèmes qui ne s'étaient même pas posés devant nous. Puis du trésor de ses connaissances laborieusement acquises il tire une multitude de renseignements historiques, philologiques, géographiques, etc. Peu à peu le champ de la réflexion s'élargit dans notre intelligence, le passé s'anime et reprend couleur; il nous semble vivre au temps où ce proconsul administrait la province romaine devenue le département français que nous habitons. Il nous semble parler sa langue, entrer dans ses mœurs, voir rayonner autour de lui la vie politique, militaire, judiciaire et privée. L'Église chrétienne nous apparaît au coin du tableau. Un mot, un signe de l'inscription, contient une allusion manifeste à ce contact des deux sociétés : celle qui vient de naître et celle qui va mourir. La petite pierre cassée est devenue pour nous une initiatrice : non seulement elle nous a livré le secret des paroles gravées à sa surface; mais, ce qui vaut bien mieux, elle nous a révélé tout un ordre de connaissances, tout un procédé intellectuel, dont peut-être jusqu'ici nous n'avions même pas le soupçon.

Pour initier plus promptement ses auditeurs à la lecture et à l'interprétation des textes épigraphiques, M. l'abbé Duchesne copie lui-même les inscriptions qu'il a choisies et en multiplie les exemplaires par un procédé de reproduction assez répandu depuis quelque temps. Toute la peine est pour le maître, tout le profit

pour les élèves; c'est la loi de l'enseignement chrétien, puisque c'est celle du dévouement.

L'enseignement de l'archéologie sacrée et celui de l'histoire ecclésiastique, qu'il donne dans une autre enceinte, n'ont pas suffi cette année au zèle de M. l'abbé Duchesne. Il vient d'inaugurer dans notre école une forme nouvelle de conférences historiques, empruntée à l'école pratique des hautes études de la Sorbonne. Le champ d'études est l'histoire des origines de l'Église dans les Gaules jusqu'au VIII^e^ siècle. Le procédé n'est plus celui du cours synthétique où le professeur a seul la parole. Sous le titre modeste mais expressif de directeur d'études, le maître trace le cadre et indique les questions à examiner. Il partage les travaux entre ceux qui se présentent, et quand vient le jour de la conférence, il donne la parole au rapporteur désigné, sur la question à l'ordre du jour. Ce rapport doit résumer des recherches approfondies faites sur les sources. Souvent, pour le rédiger, l'élève a dû passer plusieurs journées dans les bibliothèques publiques, se familiariser avec les grands ouvrages d'érudition, quelquefois même fouiller dans l'inconnu des manuscrits. Le même rapport peut occuper plusieurs séances. Le directeur en interrompt la lecture, tantôt pour éclaircir un passage obscur, pour combler une lacune, pour redresser une erreur, tantôt pour ouvrir une parenthèse intéressante et, à l'occasion d'un détail, compléter les connaissances générales de ses auditeurs par un exposé théorique.

Il est évident que les premiers venus ne peuvent pas

composer l'auditoire d'une telle conférence; mais pour ceux qui y apportent, avec l'ardeur d'apprendre, un commencement de préparation, rien n'égale l'intérêt qui s'attache à ces féconds exercices, et je suis fier de vous dire, Messieurs, que l'auditoire de ce nouvel enseignement compte de vingt à vingt-cinq fidèles.

L'économie politique partage avec l'érudition historique les faveurs de l'attention contemporaine. Aussi notre éminent confrère, M. Cl. Jannet, en qui le Canada acclamait récemment l'éloquente et sympathique représentation de la France chrétienne et du haut enseignement catholique, ne s'est pas contenté d'initier nos étudiants en droit, dans le secret de l'école, aux principes de la science économique. Répondant à l'appel général, il a entrepris, au profit de quiconque veut bénéficier de son savoir, l'instructive histoire du régime du travail aux différentes époques de notre développement national. Cette année, il embrasse la période qui va de Charlemagne à saint Louis. Dire ce que fut la vie du peuple de France pendant qu'à la surface de son histoire se déroulait avec fracas la série des événements militaires qui changeaient ses destinées politiques; étudier l'action de la morale sur les intérêts et du christianisme sur la morale; dire, sans parti pris de panégyriste, le fort et le faible de cette civilisation du moyen âge; décrire les rapports si mal connus jusqu'ici du maître et du serf, du seigneur et du paysan, du noble et du bourgeois; déterminer les conditions de la vie matérielle à ces époques troublées où des fléaux périodiques masquent à nos yeux de lon-

gues intermittences de surprenante prospérité, tel est l'attrayant programme que le professeur remplit en vivifiant l'érudition par l'éloquence et par la chaleur des sentiments.

L'apologétique chrétienne a fait son apparition parmi nous il y a juste un an. La chaire d'histoire des religions venait d'être créée au Collège de France, malgré les sages remontrances de M. Laboulaye. Elle n'était pas encore occupée, et avant même qu'un ancien pasteur protestant, aujourd'hui adversaire acharné de toute croyance, fût désigné pour la remplir, l'Université catholique de Paris (elle avait encore son nom) répondait à une création inutile par une création devenue nécessaire. M. l'abbé de Broglie abordait le premier l'histoire des religions, non avec le secret dessein d'ébranler la foi chrétienne en mêlant ses dogmes aux flots changeants des conceptions humaines, mais avec le dessein avoué de faire ressortir, par un exposé fidèle et par une critique sincère, le caractère transcendant du christianisme.

L'année dernière, il a consacré la première moitié de son cours à l'étude générale du sentiment religieux et des différents types de religion ; puis il a posé les principes qui peuvent servir à établir la transcendance de la religion révélée. Dans la seconde partie, il a commencé l'examen des religions particulières de l'antiquité. Ses recherches ont porté sur l'Égypte et les peuples sémitiques, l'Assyrie, la Babylonie, la Phénicie. Il a terminé par la religion d'Israël.

Cette année, il aborde les peuples indo-européens

de la branche orientale, le brahmanisme de l'Inde, le zoroastrisme des Perses. Il est douteux qu'il puisse aller jusqu'au bouddhisme.

Avant de reprendre ses études proprement historiques, le professeur s'est posé cette redoutable question : Comment les fausses religions de l'Orient ont-elles pu et peuvent-elles encore retenir dans les liens de l'erreur les trois quarts du genre humain? Comment la religion seule véritable n'est-elle la croyance que d'une minorité parmi les hommes? A ce difficile et douloureux problème, il a apporté les éclaircissements que fournissent les enseignements de la saine théologie touchant le salut des païens.

Une érudition sûre puisée aux sources les plus récentes, une doctrine théologique parfaitement pure, une grande vigueur de dialectique, des aperçus nouveaux et profonds caractérisent la manière du professeur, et expliquent, avec le choix du sujet, la faveur constante que lui accorde un auditoire d'hommes du monde, heureux de trouver, dans un enseignement qui n'existe pas ailleurs, l'affermissement de leurs croyances religieuses.

Sur le cours de philosophie, j'ai le droit d'être bref pour une raison qu'il n'est pas besoin d'expliquer, et aussi parce qu'à peine ce cours est-il commencé. Je dirai seulement que, dans la pensée du professeur, ce doit être encore une forme de la défense de la foi. L'Église nous enseigne que la vérité rationnelle précède logiquement la vérité révélée, et que le bon usage de la raison est le préliminaire obligé de la foi : *Usus rationis*

præcedit fidem. Nos ennemis le savent bien, et pour être plus sûrs d'en finir avec le dogme, ils sapent tous les fondements philosophiques qui l'appuient, notamment la notion du Dieu personnel. Renouveler, en face des formes les plus récentes de la négation, la démonstration de l'existence de Dieu, étudier tour à tour sa nature et son action, tel est l'objet, tel est le plan du cours dont je puis parler à mon aise tandis qu'il n'est encore qu'en espérance.

Et maintenant, Messeigneurs et Messieurs, nous avons fini de passer en revue les éléments dont se compose en ce moment notre enseignement scientifique et littéraire. Peut-être une secrète réflexion se formule-t-elle dans vos esprits. Ce sont là, dites-vous, de bons éléments, mais des éléments épars : qui leur donnera l'unité?

C'est la seconde question à laquelle je dois répondre, et cette réponse m'amènera à vous parler de notre avenir.

L'unité actuelle de nos cours, en dehors de la Faculté de droit, n'a encore pour expression qu'un nom; c'est déjà quelque chose si ce nom rend bien la réalité présente, s'il annonce la réalité future.

Nos cours de sciences qui ont perdu le titre de Faculté, nos cours de l'ordre littéraire qui paraissent isolés et sans lien entre eux, sont groupés sous cette dénomination collective: l'École libre de hautes études scientifiques et littéraires.

Permettez-moi d'appeler un instant votre attention sur ce titre, qui n'a pas été choisi au hasard et qui me paraît contenir les plus heureuses promesses.

C'est une École libre, et ce nom d'école semble appeler l'épithète qui la caractérise. Les autres noms apportent certaines restrictions à la liberté; on ne peut les prendre qu'en satisfaisant à certaines exigences. Nous en avons la preuve dans les circonstances qui nous ont obligé à renoncer pour un temps au titre de Faculté. Une école, c'est l'expression la plus large de l'idée d'enseignement. On dit l'école primaire et l'école Polytechnique, l'école d'Arts et Métiers et l'école de Médecine; on est philosophe de l'école de Platon ou d'Aristote, on est économiste de l'école libre-échangiste ou protectionniste. Partout où il y a communication du savoir, il y a école. L'importance, la dignité de la chose dépend, non du mot qui l'exprime, mais de la valeur qu'on lui donne.

Ici nous faisons de l'enseignement supérieur : il fallait noter ce degré; nous l'avons fait en disant : École libre de hautes études.

Rien n'est plus général que ce mot d'études. En l'adoptant, nous entendons montrer que l'enseignement solennel ne doit avoir ici ni le monopole ni le premier rôle; que notre œuvre doit être surtout une provocation, une initiation aux recherches personnelles, une direction de travail, une formation d'hommes.

Enfin puisque, en dehors des études théologiques et des études juridiques, toutes les recherches de l'esprit peuvent être classées dans l'un de ces deux ordres : l'ordre scientifique qui a pour domaine la nature, et l'ordre littéraire qui a pour domaine le monde hu-

main; puisque d'ailleurs nos cours actuellement existants se distribuent déjà entre ces deux ordres, nous ajoutons les qualifications qui complètent notre titre : École libre de hautes études scientifiques et littéraires.

Est-ce à dire, Messieurs, que nous ne ferons plus de facultés? A Dieu ne plaise que nous renoncions à cet honneur et à cet avantage! Que l'enseignement constitué dans notre école vienne à remplir et par le nombre, et par le titre des chaires, et par les diplômes de ceux qui les occupent, les conditions légales d'une ou plusieurs facultés, nous reprendrons, chemin faisant, ces titres honorables; mais rien ne nous obligera, rien ne nous pressera de le faire, rien ne nous détournera du but supérieur que nous poursuivons. Si un enseignement délaissé dans les facultés nous paraît nécessaire pour l'avancement de la science ou pour la défense de la foi, nous n'hésiterons pas à lui donner la préférence sur une partie plus classique, mais moins féconde du savoir. Si un homme éminent, partageant toutes nos convictions religieuses et capable de les honorer par son mérite, se rencontre sur notre route, nous ne lui demanderons pas quel parchemin il possède; il enseignera chez nous par le droit de sa supériorité personnelle.

En suivant cette marche, l'ensemble de nos cours pourra bien, pendant quelque temps encore, présenter cet aspect étrange qui déconcerte les habitués des amphithéâtres de facultés : qu'importe, Messieurs, si l'unité vraie, l'unité féconde est au fond? Quoi de plus informe que l'embryon végétal qui sort de la graine

entr'ouverte? Quel rapport entre ce petit amas incohérent de cellules organiques et ce géant des forêts qui abritera un jour sous son ombre tous les hôtes de la savane? Cependant l'arbre est dans le germe. Comment s'y trouve-t-il? Ce n'est pas par ses éléments matériels : c'est par cette puissance mystérieuse d'assimilation qui commence à grouper les molécules empruntées au dehors, conformément au type de développement vital que Claude Bernard appelait l'idée directrice. Eh bien, Messieurs, laissez-moi vous confier nos espérances. Il fait bon prononcer ce mot quand tout nous parle de ruines. J'espère que l'enseignement supérieur catholique a trouvé son idée directrice. L'École libre de hautes études me semble en fournir l'expression. Sans changer de nom, sans changer de plan, en croissant sous le soleil de Dieu comme croît l'herbe des champs et le chêne de la futaie, l'œuvre petite deviendra grande; les sciences naturelles s'ajouteront aux sciences physiques, la science médicale aux sciences naturelles; la philologie, la critique, l'étude du passé sous toutes ses formes, compléteront les excellents commencements de notre enseignement historique; la philosophie et son histoire verront se ramifier la tige unique qui les supporte, et l'union se resserrer tous les jours entre la métaphysique et les sciences positives. Les littératures anciennes et modernes seront étudiées selon l'esprit du jour, avec l'amour passionné des recherches originales, avec le culte des sources, mais aussi avec le souci constant d'éviter les écueils dont un pan-

théisme humanitaire a semé la route que parcourt l'explorateur de la pensée humaine. Les sciences économiques et sociales seront cultivées suivant leur méthode propre, sur le terrain des faits observés, mais avec une juste défiance de ces tendances abaissées qui réduisent tous les problèmes moraux à des équations de richesse et de désir, de jouissance et de besoin. Par là, Messeigneurs et Messieurs, notre École libre de hautes études répondra, dans ses développements successifs, à une double nécessité.

Elle sera ce qu'elle est déjà dans des proportions respectables, l'École normale de l'enseignement libre, formant des professeurs capables de mettre nos collèges, nos petits et nos grands séminaires, à la hauteur des exigences actuelles.

Elle deviendra de plus en plus la pépinière des talents et des capacités sur lesquelles l'Église notre mère a besoin de compter dans un prochain avenir, pour faire honneur aux divines croyances qu'elle nous inocule, aux divines espérances qu'elle nous garde.

Telle est, Messieurs, notre ambition. La traiterez-vous de chimérique? Non, car ce que nous annonçons est nécessaire; nécessaire à la cause de Dieu, dans un siècle où la science prétend remplacer Dieu; nécessaire au salut des âmes, à qui l'on persuade que l'apostasie est commandée par la science; nécessaire au salut de la société, que la science séparée de la foi entraîne aux abîmes.

Or, Messieurs, ce qui est nécessaire arrive, à moins que les ouvriers destinés par Dieu à cette tâche ne se

dérobent par le découragement aux périls et aux efforts de la lutte. Telle ne sera jamais votre histoire, et voilà pourquoi notre œuvre ne peut pas périr.

Oui, Messieurs, c'est ma conviction intime, l'enseignement supérieur catholique a pour lui l'avenir, parce que ses destinées sont liées à la perpétuité de la foi. Ne nous laissons donc pas détourner de ce grand intérêt par d'autres grands intérêts. Ne disons pas : Il faut sauver l'école primaire, donc on peut abandonner l'école supérieure. Disons : Si des esprits cultivés, si des hommes d'État en viennent à ce degré d'aberration de vouloir chasser Dieu de l'âme de l'enfant et de la conscience du peuple, et de croire qu'en faisant cela ils servent la civilisation et le progrès, c'est donc que le mal est bien profond dans la région supérieure des principes, et qu'il est bien nécessaire de refaire une génération savante et croyante qui prépare le redressement de l'esprit public !

Je vous dis ces paroles, Messieurs, devant vingt évêques, dont la présence est cent fois plus éloquente que mes discours. Chargés d'annoncer en ce monde le Christ ami des pauvres et confident des humbles, ils n'ont pas cru qu'ils eussent aujourd'hui mieux à faire pour sa cause que de créer au sein d'une société ivre de science un foyer de haut savoir chrétien. C'est la science qui est apostate, et c'est la science apostate qui entreprend de briser le moule divin de l'humanité pour le refondre; c'est elle qui fait payer aux petits et aux simples le prix ruineux de ses expériences téméraires et de ses sacrilèges folies.

Je m'arrête, Messieurs. En commençant ce rapport, je vous parlais de ce que notre œuvre a perdu. En finissant, je vous la montre pleine des promesses de l'avenir. Il n'y a pas là de contradiction.

Quelquefois, au sortir de sa source, un cours d'eau s'épanche abondant et majestueux. Bientôt ses flots rencontrent un abîme et s'y engouffrent. Le sol s'est refermé sur l'onde disparue, et il semble qu'on ne la doive plus revoir. Mais, plus loin, le fleuve remonte au jour par mille canaux divers; il va porter dans les plaines la vie et la fécondité. Si vous voulez tracer à ciel ouvert la direction de sa route souterraine, cherchez où la végétation est plus vigoureuse, où la prairie est plus verdoyante. C'est l'onde cachée qui arrose les racines des plantes, et qui, invisible aux yeux, se révèle par les fruits dont elle enrichit la terre.

Notre jeune Université, Messieurs, ressemblait à cette rivière sortie de la montagne. Une secousse redoutable a ouvert l'abîme où s'est dérobé son cours. Un jour viendra où, sous des formes nouvelles, avec des ramifications inconnues, le grand fleuve de la science chrétienne arrosera la France régénérée. Mais, au jour même où il se cachait, le haut enseignement catholique n'avait pas interrompu son action vivifiante, et vous pourrez décrire plus tard sa marche inaperçue en le suivant dans notre société à la trace de ses bienfaits.

SÉANCE ANNUELLE DU 24 JANVIER 1883

ÉMINENCES,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Quand on a entrepris une œuvre difficile; quand, pour la commencer, on a dû vaincre plus d'un obstacle et prodiguer les sacrifices; si, après les premiers efforts et les premiers succès, on voit le champ de la lutte s'étendre et le combat devenir plus rude, avant d'affronter ces nouvelles résistances, on sent le besoin de s'arrêter un moment comme pour reprendre haleine et consulter ses forces.

Il me semble, Messeigneurs et Messieurs, que l'heure présente vous invite à cet examen solennel.

L'œuvre de haut enseignement chrétien, que nous commencions il y a sept ans, n'a pas tardé à rencontrer la contradiction. Une première fois elle a pu l'écarter [1], une seconde fois elle a dû la subir [2]. Près de trois

[1] En 1876, la Chambre des députés avait voté la loi Waddington, qui supprimait le Jury spécial, et qui fut repoussée par le Sénat.

[2] La loi Ferry (16 mars 1880) a dépouillé les Facultés libres de leurs privilèges.

années ont passé sur cet amoindrissement de nos prérogatives, qui rappelle la date de 1880. Nous avons survécu, en exerçant, j'ose le dire, avec honneur ceux de nos droits qu'on nous a laissés faute de pouvoir nous les ravir. Aujourd'hui ce reste de liberté, cette liberté nue, dépouillée, contredite, mais victorieuse, n'est pas attaquée directement; mais elle est menacée, dit-on, dans les deux sources où elle a puisé jusqu'ici ses éléments de succès : la confiance de ses partisans, la libéralité de ses bienfaiteurs.

Que penser, Messieurs, de cette double menace? L'enseignement supérieur libre et chrétien doit-il faire son deuil de cette confiance qui était sa force, de cette libéralité qui assurait sa vie?

Il me répugne, je l'avoue, Messieurs, de poser devant vous cette question que je trouve injurieuse; car elle revient à demander si la plus haute et la plus précieuse de nos libertés, qui n'a pas succombé aux coups de nos ennemis, est destinée à mourir entre les mains de nos amis.

Mais je surmonterai cette répugnance, car je crois être en état de donner à la question ainsi posée une solution pleine d'espérance et qui, confondant les pusillanimes, sera comme une réparation d'honneur à l'adresse des hommes de foi, par conséquent à votre adresse à tous.

I

D'abord la confiance.

Et pourquoi serait-elle menacée?

Parce que, dit-on, votre enseignement n'apparaît plus aussi nécessaire. On vous respecte parce que vous existez; mais, si c'était à refaire, on ne vous créerait plus.

J'ai donné, Messieurs, à l'objection une forme un peu brutale. Mais n'est-ce pas là ce qu'on se dit tout bas? Eh bien, pour en faire justice, j'ai cru bien faire de le dire tout haut.

Au fond, cette objection se résume dans la formule désolante : Tout ou rien. On pourrait la développer ainsi :

Pour faire du bien, le haut enseignement chrétien avait besoin d'une liberté entière : indépendance des programmes, autonomie des examens, collation des grades, voilà ce qu'il fallait posséder pour renouveler les études supérieures, pour faire apparaître cette chose nouvelle dans notre siècle : le haut savoir émanant d'une source chrétienne.

Vous n'avez jamais eu tous ces avantages, mais du moins la loi de 1875 vous en assurait une partie : une manière d'indépendance dans le groupement des Facultés en Universités; à défaut de l'autonomie des examens, une participation importante aux interrogations dans les jurys mixtes; par là, enfin, une certaine com-

pensation à l'assujettissement des programmes obligatoires.

Aujourd'hui vous avez perdu tout cela. Vous n'êtes plus que des répétiteurs. A quoi bon soutenir à grands frais des établissements qui ont perdu leur principale raison d'être?

Ah! Messieurs, nous le connaissons, ce fameux *Tout ou rien*. Et d'avance nous nous en défions, parce qu'il est l'*ultima ratio* des volontés défaillantes. Quand on trouve la lutte trop rude, on n'ose pas dire : Je m'enfuis. Mais on dit avec des airs de bravoure : Tout ou rien; et comme on sait que le tout est impossible, on se prépare à se reposer dans le rien.

L'autonomie totale, ah! ce n'est pas nous, Messieurs, qui la craindrions pour notre enseignement! Qui sait si ce ne serait pas les trembleurs d'aujourd'hui qui trouveraient là une nouvelle occasion d'avoir peur? Vous êtes trop libres, diraient-ils alors : il n'y a pas de contrôle. Qui garantit la valeur de vos grades? Où est la mesure connue à laquelle on puisse rapporter vos résultats?

Mais il ne s'agit pas d'hypothèses, il s'agit de réalités. Dans la situation qu'on nous a faite, y a-t-il place encore pour une œuvre utile, nécessaire, œuvre de foi, œuvre de science, œuvre de régénération sociale? Là est la question.

Eh bien, oui, Messieurs, mille fois oui. Cette œuvre est possible, cette œuvre existe.

Elle est possible : car la liberté des programmes, si elle est une partie importante de la liberté de l'ensei-

gnement, ne l'épuise pas tout entière; car, de plus, les programmes de l'enseignement supérieur sont si vastes et si généraux, qu'ils laissent passage à une assez grande somme de liberté dans la manière de les remplir.

Je vais prendre, si vous le voulez, l'exemple le plus défavorable à ma thèse : celui des Facultés de droit. Là, l'enseignement est comme découpé en sections rigoureusement déterminées dans leur forme et leur étendue par les divers examens de grade. Là, il semble que le professeur soit comme enserré dans les limites étroites d'un programme à remplir de six mois en six mois. Évidemment ce n'est pas l'idéal de la liberté.

Mais enfin, si nous étions les maîtres, croyez-vous que nous aurions à introduire dans ces programmes des changements bien profonds? Cela n'est pas certain. Il faudrait toujours parcourir en trois ans le Code civil, le Code pénal, le Code de procédure, le Code de commerce, le droit administratif, l'économie politique, le droit romain. Supposez que nous fussions capable de mieux disposer l'ordre de ces études, la matière en resterait la même. Où donc apparaîtra, dans un tel enseignement, le rôle de la liberté? Ne voyez-vous pas que c'est surtout dans les principes supérieurs qui inspireront le maître, disons le mot, dans les doctrines?

Les doctrines, voilà le grand champ de bataille entre croyants et incroyants. Et c'est parce qu'aujourd'hui la vérité chrétienne est bannie de toutes les chaires officielles, qu'il devient nécessaire de lui créer un asile.

Cet asile, c'est la liberté. Mais la liberté, sachez-le bien, n'est pas le but; la liberté n'est qu'un moyen de sauver la vérité.

Et c'est là, pour le dire en passant, c'est là tout le litige, disons mieux, tout le malentendu entre l'Église et ce qu'on appelle la société moderne. Cette société dit à l'Église : Vous maudissez la liberté. Non, répond l'Église, je ne la maudis pas, je la bénis au contraire, puisque je l'emploie. Mais je veux qu'on lui laisse son caractère de moyen. Dans l'ordre de la moralité, le bien, c'est le but; le moyen, c'est le libre arbitre. Dans l'ordre des doctrines sociales, la vérité, c'est le but; la liberté, c'est le moyen. Je veux bien de la liberté comme d'une ressource, je n'en veux pas comme d'une idole.

Mais aujourd'hui les choses en sont venues à ce point, que, pour échapper à l'impiété qui s'impose, il n'y a plus de recours que dans la liberté. Et cette liberté-là, ne la sentez-vous pas passer à travers tous les cadres officiels des programmes? Nous enseignerons que, d'après la loi française, les futurs époux doivent demander au maire de leur commune la garantie des effets civils de leur mariage : qui peut nous obliger de dire qu'en cela consiste la consécration qui rend l'union légitime? Pour enseigner le contraire, nous n'avons pas besoin de blâmer la loi : il nous suffit de suppléer à son silence. Que ne pourrais-je pas dire de toutes les hautes questions qui confinent aux différentes parties de l'enseignement juridique? Puissance paternelle, constitution de la famille, origine de la société, nature et légitimité du pouvoir, droits et

devoirs des individus, des associations, de l'État, que de problèmes de l'ordre philosophique, moral, religieux, apparaissent aux regards du maître, à mesure qu'il feuillette les codes!

Selon son génie, selon ses habitudes d'esprit et ses croyances, le professeur de droit passera à côté des principes supérieurs engagés dans ces questions pour n'en considérer que la solution pratique et positive; ou bien il énoncera des principes faux et funestes, empruntés, soit à la théorie frivole du Contrat social, soit aux hypothèses décevantes de la morale évolutionniste; ou enfin, philosophe chrétien en même temps que jurisconsulte, il donnera aux intelligences qui lui sont confiées cette assiette solide que n'ébranlent pas les sophismes. Il leur apprendra à ne pas confondre le succès avec l'équité, à ne pas admettre que la volonté des hommes crée le droit ou le détruise; il leur enseignera comment on cultive silencieusement la justice, en attendant que la folie passe avec la violence et que le pays désabusé vienne redemander des convictions et de l'honneur à ceux qui lui en auront gardé.

Ce jour-là, mes jeunes amis, je vous le promets, c'est vers vous que se tourneront les regards et les espérances, parce qu'on connaît vos maîtres, et parce qu'on sait bien que ce n'est pas entre leurs mains que peuvent périr de tels trésors.

Je ne dirai rien de l'enseignement littéraire et scientifique, parce qu'ici ma thèse est trop évidente. Où donc est le programme de littérature, de philosophie ou d'histoire, qui puisse empêcher le professeur d'en-

seigner la vérité ou l'erreur, de dire des choses élevées ou basses, d'approuver ou de blâmer les doctrines qu'il expose, de traiter les questions par leurs côtés décisifs ou de s'en tenir à des comptes rendus superficiels? Songez, Messieurs, qu'aujourd'hui nos croyances les plus chères sont attaquées sur tous les terrains. Songez qu'on veut nous arracher, par l'histoire, le respect de nos pères; par la littérature, le respect de nous-mêmes; par la philosophie et par la science, le respect de Dieu. Songez que si l'Université de France, considérée dans son ensemble, oppose encore une résistance honorable à l'invasion des doctrines subversives, c'est chez elle affaire de tradition et de dignité, mais que ceux qui disposent de ses destinées lui savent mauvais gré de cette attitude et réservent leurs faveurs à ceux qui, dans ses rangs, se montrent les plus audacieux; et dites si la liberté de distribuer un enseignement pur de tous ces poisons qu'on distille ailleurs, est une liberté méprisable ou secondaire qu'il ne vaille plus la peine d'exercer!

Donc, Messieurs, notre œuvre est possible encore. Je me hâte d'ajouter qu'elle existe.

Et remarquez que par ces mots je n'entends pas seulement affirmer le fait matériel de son existence. Je veux dire que, même après les mutilations de 1880, même en face des difficultés et des menaces présentes, elle est ce qu'elle doit être, ce pour quoi vous l'avez faite; elle justifie pleinement les efforts qu'elle provoque, et les sacrifices qu'elle réclame, et la confiance qu'elle a inspirée.

Pour démontrer ce que j'avance, je devrais, Messieurs, vous prendre comme par la main et vous inviter à visiter toutes les parties de notre édifice scientifique. Mais deux fois déjà, en une solennité semblable, j'ai fait en votre compagnie ce voyage autour de nos chaires, et je n'ai pas assez de choses nouvelles à vous montrer pour être sûr d'éviter des redites. Il me suffira de vous rendre témoins de la vitalité persistante de notre enseignement, de son caractère à la fois élevé et pratique, de ses résultats honorables et féconds.

Notre Faculté de droit, Messieurs, ne s'est pas contentée de demeurer digne d'elle-même; elle n'a cessé de se perfectionner, tantôt en créant les cours nouveaux qu'imposaient ou que conseillaient les décisions du conseil supérieur de l'instruction publique: histoire élémentaire du droit, droit international privé, droit constitutionnel; tantôt en fortifiant la préparation au doctorat, cette gloire de notre école; tout récemment enfin, en ouvrant à de jeunes docteurs, presque tous formés dans son sein, l'arène de ce concours d'agrégation qui s'est poursuivi à travers six semaines de labeur acharné et de joutes brillantes pour aboutir à la victoire de MM. Louis Clotet et Joseph Chobert. Parmi les arbitres de ce concours, on voyait, à côté de nos doyens et de nos professeurs, de hautes autorités juridiques représentant la cour de cassation avec M. le marquis d'Oms, le sénat avec M. Clément, l'ancien conseil d'État avec M. le baron de Baulny, la magistrature d'hier, l'éloquence, l'honneur et la dignité d'aujourd'hui avec MM. Robinet de Cléry, d'Herbelot,

Pagès. J'en appelle à ces juges, que personne ici ne récusera; ou plutôt leurs déclarations spontanées ont devancé mon appel. Tous ont été frappés des qualités remarquables dont les concurrents ont fait preuve : chez M. Laurent ils ont admiré la profondeur du savoir juridique; chez M. de Lédinghem, un heureux équilibre des facultés, la solidité de la doctrine, la sobriété, la distinction du langage; chez M. Bucquet, une clarté transparente et une élégance de parole qui répand le charme sur les sujets les plus arides. Reconnaissant, à travers le mérite des candidats, la valeur de la formation qu'ils ont reçue, les hommes éminents dont je reproduis le témoignage ont répondu d'avance, avec une autorité qui s'impose, à ceux qui demanderaient si notre école juridique a conquis le droit de vivre.

En même temps qu'elle recevait nos deux lauréats, avec le titre de suppléants, au seuil de la carrière professorale, la Faculté de droit comblait, par une acquisition qui l'honore, un vide douloureux. Au mois de mars dernier, M. Deffis nous était enlevé, après six mois d'une maladie cruelle, durant laquelle sa foi vive et son courage tranquille l'avaient soutenu au point de prolonger jusqu'à la dernière heure les illusions de nos espérances. M. Guyot, qui l'avait suppléé dans son cours de droit commercial, l'a remplacé dans cette chaire, et l'enseignement du droit des gens, devenu vacant, a été confié par NN. SS. les évêques fondateurs à un maître de la parole et du savoir, qui enseignera autre chose encore à nos jeunes gens que les principes de la jurisprudence internationale. Par sa

seule vue M. Lacointa leur dira que s'il est beau d'être, à quarante ans, jugé digne de diriger les affaires criminelles et les grâces à la chancellerie, ou de monter sur un siège d'avocat général à la cour de cassation, il est plus beau d'en descendre volontairement de peur de se voir exposé à requérir contre la justice.

Vous me pardonnerez, Messieurs, d'avoir quelque peu insisté sur notre école de droit. Sous prétexte que l'enseignement médical appelait des réformes plus urgentes et plus nécessaires que l'enseignement juridique, il ne manque pas d'amis bienveillants pour insinuer qu'une école libre de droit n'était guère utile à fonder et n'est guère intéressante à soutenir. Eh! Messieurs, si votre zèle vous porte à faire parmi nous une école de médecine, je n'y contredis pas. Je puis même tout de suite vous indiquer à quelle adresse il faut porter vos dons. La société des hôpitaux de Saint-Joseph est fondée : elle est propriétaire d'un grand terrain à Montrouge; elle a commencé d'y bâtir deux pavillons : justement pour y recevoir des malades, elle aurait besoin d'en construire seulement un troisième, et pour cela il ne lui manque que de l'argent. Par ce temps de laïcisation à outrance, quand on chasse Dieu des asiles de la jeunesse et des asiles de la souffrance, un hôpital servant à la fois la cause de la charité et celle de l'enseignement chrétien, c'est une trouvaille. Vous qui ne voyez rien d'utile à faire dans la maison de Papinien, allez travailler, je vous en prie, dans la maison de saint Vincent de Paul. Ou si vous

n'y allez pas, si vous restez chez vous en serrant votre bourse, j'aurai le droit de mettre au même niveau, très près de terre, et votre zèle pour la médecine et votre dédain pour la jurisprudence. Si je n'use pas de ce droit, je réclame du moins celui de rendre à notre vaillante école juridique la justice qui lui est due. De toutes les Facultés de France, officielles ou libres, elle est la seconde en importance par le nombre de ses chaires. Seule la Faculté de l'État à Paris possède un corps professoral plus nombreux. Quant à la valeur de l'enseignement, ce n'est pas par des comparaisons qu'il nous sied de la relever. Disons seulement que l'organisation de nos cours a été dès le début assez bonne pour suggérer au dehors l'idée d'innovations adoptées depuis par l'enseignement public; disons que les succès constants de nos élèves dans les difficiles épreuves du doctorat témoignent du mérite de leurs maîtres. Disons enfin que la foi ferme et éclairée de ceux-ci garantit la sûreté et l'élévation doctrinales que je signalais en commençant comme la plus haute justification de la liberté de l'enseignement supérieur.

Et nous ne serons pas seuls à le dire. Tout récemment l'Université de Louvain, en rendant un hommage mérité à l'un de nos professeurs, exprimait en ces termes ses sympathies pour notre institut :

« Louvain, le 17 juillet 1882.

« L'Université catholique de Louvain s'associe de temps en temps, comme docteurs honoraires, des sa-

vants distingués par leur mérite et par leur attachement à la sainte Église.

« Conformément à ces traditions, et de l'avis de la Faculté de droit, Nous, Constant-François-Joseph Piéraerts, recteur magnifique de l'Université, en vertu des pouvoirs qui nous ont été conférés, sommes heureux de proclamer docteur en sciences politiques et administratives *ad honores* M. Claudio Jannet, d'Aix, en Provence, professeur d'économie politique à l'institut catholique de Paris, le célèbre conférencier, dont le cours public sur l'histoire du travail au moyen âge, en particulier, emporte tous les suffrages d'un auditoire d'élite, le savant auteur des *États-Unis contemporains,* le grand catholique qui, par ses travaux sur les sociétés secrètes, a si bien mérité de la sainte Église et de l'ordre social.

« Que ce titre, décerné à M. Claudio Jannet, soit en même temps un témoignage public de notre fraternelle union avec l'Institut catholique de Paris, comme de nos vives sympathies pour la noble cause de l'enseignement libre en France, ainsi que pour l'illustre nation française, qui écrivait jadis en tête de ses lois : *Vivat qui Francos diligit Christus.* »

Je serai bref sur notre école de hautes études scientifiques et littéraires. Formée des éléments qui avaient composé nos Facultés des lettres et des sciences, elle a suivi le programme que j'essayais, il y a deux ans, de formuler devant vous. Par ses cours publics, elle a continué d'intéresser à nos travaux de nombreux auditeurs du dehors, des auditeurs fidèles que le seul

goût de la science attire et retient autour de nos chaires. L'histoire surtout est en honneur; l'histoire des religions de l'Inde, celle des institutions de la Grèce et de Rome, celle des antiquités chrétiennes, l'histoire du travail au moyen âge, et, bien qu'il s'agisse là des âges préhistoriques, l'histoire du globe terrestre : voilà bien des récits que MM. de Broglie, Beurlier, Duchesne, Claudio Jannet et de Lapparent, n'ont pas perdu le secret de rendre intéressants. Aussi leur succès n'a-t-il pas fléchi. Et qui dira qu'il soit superflu de confier de pareils enseignements à des maîtres chrétiens?

J'ose à peine parler d'une autre histoire, parce que je connais trop bien celui qui la raconte; je sais trop bien qu'il n'a ni dans son passé l'acquit nécessaire, ni dans sa situation présente le loisir désirable pour aborder les hauts problèmes de la philosophie, et joindre à la critique de l'erreur une démonstration victorieuse de la vérité. Mais que voulez-vous, Messieurs! les besoins sont si grands! Le péril, trop longtemps inaperçu, éclate maintenant si visible, si menaçant! On sait gré à un pauvre professeur de rencontre de ne pas reculer devant l'analyse des systèmes monstrueux par lesquels la raison humaine s'ingénie à se nier elle-même. On écoute avec bienveillance l'exposé qu'il fait des systèmes matérialistes, positivistes, illusionnistes. Et l'on attend avec impatience le moment prochain où, cessant de faire parler le mensonge, il essayera de servir d'écho à la vérité révélant à l'homme le secret de sa nature par la bouche de saint Thomas d'Aquin.

Ah! Messieurs, pardonnez-moi si je m'arrête un instant sur une question qui semble me toucher de trop près. C'est que, voyez-vous, sur d'autres terrains, je connais notre œuvre par le côté extérieur, administratif; ici je suis appelé à y participer, si je puis dire, en ouvrier. Eh bien, je vous l'assure, je sens, j'expérimente par moi-même la nécessité de renouveler dans le monde des croyants l'enseignement philosophique, de le refaire à la fois scientifique et chrétien. Trop souvent, chez ceux qui pensent bien, il n'est pas scientifique; il se traîne dans des traces abandonnées, il s'attarde à une psychologie vieillie que la physiologie récente condamne; il n'est orthodoxe, en un mot, qu'à la condition de perdre tout crédit aux yeux des hommes de science. Chez les autres, il affecte des allures hardies, il fréquente avec prédilection les laboratoires; mais il dédaigne l'observation interne, se rit du bon sens, de la conscience elle-même, érige le paradoxe en axiome et aboutit aux plus étranges, aux plus audacieuses divagations. Qui fera cesser ce divorce de la raison et de l'expérience? Qui recommencera l'œuvre d'Aristote, celle des grands docteurs du moyen âge? Qui fera la synthèse du dedans et du dehors dans l'entreprise immense de la science contemporaine? Messieurs, ce ne sera pas l'enseignement officiel. Là on proteste timidement contre les trop grands excès de la nouvelle philosophie. Mais on n'ose pas rompre en visière avec la déesse du jour, et, même en lui faisant de doux reproches, on la couronne de fleurs. Seul l'enseignement libre

et chrétien servira la vérité sans réticences : il l'osera, parce qu'il est libre; il le pourra, parce qu'il a une doctrine, parce qu'il est chrétien.

Eh bien, ce que je constate dans cette province du savoir, est vrai de toutes les autres. Il y a une œuvre de sauvetage intellectuel à tenter sur toute la ligne. Cette œuvre est immense, et nous sommes bien petits pour l'entreprendre. Mais nous ne serons pas seuls : d'autres nous aideront de leur coopération, tous devront nous aider de leurs sympathies, nous soutenir de leur confiance : ne fût-ce que par le caractère de l'entreprise, par sa nécessité devenue pressante, j'ose dire que cette confiance nous est due.

En même temps qu'elle répondait ainsi à un besoin général des intelligences par ses cours publics, notre école des hautes études entrait plus résolument que jamais dans la voie de formation professionnelle qui fait d'elle aujourd'hui ce que nous avions rêvé dès l'origine : la véritable école normale de l'enseignement secondaire chrétien. Ici, Messieurs, nous allons cesser de gémir sur le malheur des temps. C'est un changement de tonalité dans notre complainte. Vous allez entendre la note joyeuse, et elle ne résonnera pas à vos oreilles sans un certain accent d'ironie permise. Oui, le malheur des temps a du bon. On a trouvé que l'enseignement secondaire était trop libre et trop prospère dans nos collèges; que même certaines expulsions ne suffisaient pas à le ruiner. Alors, on a résolu de le tuer par des exigences inattendues. Des grades partout, des diplômes partout, ou la mort. Ces bons

cléricaux ne seront jamais capables d'aligner le nombre voulu de parchemins académiques. Voilà bien le malheur des temps.

Mais voici le bonheur. Les cléricaux se sont mis à l'œuvre. Ils se sont rappelé qu'ils avaient fondé des Facultés de lettres, des écoles de sciences, ouvert des laboratoires, créé des collections, et que tout cela n'était pas très rempli. Sous la menace nouvelle, les candidats sont accourus. Lyon, Angers, Toulouse, ont vu se peupler les internats spéciaux du haut enseignement. Paris tient la tête de ce mouvement. La vieille maison des Carmes se réveille d'un long sommeil. Son enceinte, longtemps trop vaste, ne peut plus contenir l'essaim nouveau d'abeilles industrieuses qui vient chercher ici le miel de la littérature ou de la science. Cent cinq aspirants aux différentes licences de l'ordre littéraire ou scientifique composent actuellement notre phalange. Soixante-neuf seulement trouvent place (et quelle place!) dans nos masures; les autres logent où ils peuvent, et, si cela continue, ce sera bien de nouveau le malheur des temps, car il faudra bâtir, et, d'avance notre trésorier en frémit.

Avec la nécessité de faire face à des exigences prochaines, une autre cause encore explique cette affluence croissante de candidats aux grades : c'est la valeur éprouvée de la préparation qu'ils trouvent ici. Je pourrais me dispenser de vous redire cette année les noms toujours applaudis de nos chers maîtres. Le R. P. Joubert, MM. de Lapparent, Branly, Serret, Pagis, Tassin, Lechevalier, Lallemand, sans compter

ceux que je ne puis pas nommer, ont trouvé de meilleurs panégyristes : ce sont tous les candidats qu'ils ont fait parvenir aux honneurs de la licence. Quatorze licenciés ès lettres, quatre licenciés ès sciences physiques, trois ès sciences mathématiques, voilà le bilan de notre année; sur ces vingt et un lauréats, trois ont été reçus premiers sur un nombre considérable de concurrents, l'un dans l'ordre des lettres, l'autre dans les sciences physiques, un troisième dans les sciences mathématiques. L'avenir, je l'espère, ne nous réserve pas des succès moins éclatants; mais, à coup sûr, il nous en réserve de plus nombreux; car nous préparons cette année soixante-dix candidats à la licence ès lettres, vingt-deux à la licence physique, treize à la licence mathématique.

Viennent maintenant les lois annoncées! Elles trouveront avant peu nos collèges pourvus des maîtres gradués qu'elles exigent, et la liberté de l'enseignement secondaire aura été sauvée par celle de l'enseignement supérieur. Tant il est vrai que nous ne servons à rien et qu'il serait temps de mettre la clef sous la porte!

II

J'ai dit trop longuement, Messieurs, pourquoi notre œuvre avait encore le droit de compter sur la confiance de ses amis. Il me reste peu de temps pour justifier celle qu'elle s'obstine à placer dans la libéralité de ses bienfaiteurs.

Ici, je l'avoue, l'objection paraît formidable. Que le haut enseignement soit une entreprise très coûteuse, ceux-là seuls l'ignorent qui ne s'en sont jamais mêlés. L'État prodigue à celui qu'il distribue des millions qui ne lui coûtent guère. La seule apparition de l'enseignement libre a fait grossir dans des proportions inouïes le fleuve du budget, et l'a fait dériver avec abondance du côté des Facultés officielles. Au début néanmoins, tout pouvait se concilier encore. Sans doute, comme contribuables, nous payions plus qu'autrefois; comme fondateurs de Facultés libres, nous avions à nous frapper nous-mêmes d'un volontaire impôt. Mais les temps étaient prospères, l'avenir plein d'espérances. On ne se plaignait pas de donner.

Nous n'en sommes plus là aujourd'hui.

De grands changements sont survenus. Je ne m'arrêterai pas aux accidents secondaires, aux souffrances individuelles, positions perdues, fortunes atteintes soit par des crises industrielles ou agricoles, soit par des catastrophes financières. Ces maux ne sont que trop réels, mais ils n'ont pas le caractère général qui constitue une vraie menace pour notre avenir.

Le grand événement, le grand péril, c'est sans contredit la laïcisation de l'enseignement primaire.

Qui dira l'immensité de cette ruine? Dans près de quarante mille communes à la fois, la religion chassée de l'école, tous les maîtres qui portent un habit religieux exclus de leurs chaires, presque partout des livres impies mis aux mains de l'enfance à l'heure même où le jugement de l'Église les condamne, voilà

ce dont nous sommes témoins. Mais voici un spectacle plus consolant et vraiment admirable : l'école chrétienne, détruite par la loi, se relève par la liberté que la loi consacre. L'image du Christ, exilée de la maison commune, retrouve droit de cité au domicile que la foi lui ouvre. L'effort est général; déjà il s'étend aux campagnes; l'école libre n'est plus une rareté au village; à la ville, c'est le fait ordinaire. Notre grand Paris, où se réunissent les excès du bien et ceux du mal, donne sur ce champ de bataille les plus étonnants exemples. 132 écoles congréganistes ont été laïcisées, 136 écoles libres ont été ouvertes. C'est un duel acharné entre la persécution et la charité : l'une blesse, l'autre guérit; l'une renverse, l'autre édifie. C'est un dialogue incessant dont le sujet est l'âme de la jeunesse : ici on ne veut pas qu'elle soit sauvée, là on ne veut pas qu'elle périsse; et l'enfance accourt du côté où l'on veut son salut, du côté où on lui parle de Dieu, de Jésus-Christ et du ciel. Partout l'école libre déborde, parce qu'elle est l'école chrétienne.

Mais à quel prix s'accomplissent ces merveilles? Messieurs, vous le savez trop bien : au prix du sacrifice. Ah! ne nous en plaignons pas. L'aumône est toujours chère à Dieu. Quand elle a pour objet les besoins de l'âme immortelle, elle devient plus précieuse encore. Mais quand elle n'est plus l'aumône facile et joyeuse, quand elle prend sur cette partie du superflu qui confine au nécessaire, quand elle emprunte la forme auguste du sacrifice, alors, Messieurs, l'aumône n'est plus seulement belle, elle est sacrée.

Sacrée, par conséquent digne d'être ménagée avec un religieux respect.

Si donc il y avait jusqu'ici, même dans nos entreprises de bienfaisance, certaines formes d'une utilité secondaire, d'un intérêt contesté, le moment serait venu d'opérer, dans ce domaine de la charité, des réformes et des retranchements analogues à ceux que nous devons faire dans l'ordre du luxe ou du bien-être. Nous sommes en guerre avec le mal : il faut mettre nos finances sur le pied de guerre et, comme dans une ville assiégée, éloigner les bouches inutiles.

Cela dit, Messieurs, je n'ai plus peur pour le haut enseignement chrétien. Non, vous ne lui refuserez pas vos aumônes ; non, vous ne le traiterez pas de bouche inutile ; car vous comprendrez que sa cause est liée à celle qui obtient si facilement de vous les plus généreux sacrifices.

A vrai dire, Messieurs, il n'y a pas plusieurs œuvres de l'enseignement chrétien ; il n'y en a qu'une : elle est grande et sainte à tous les degrés. Au degré inférieur, oui sans doute, parce que là il s'agit de sauver l'âme d'un peuple. Au degré secondaire, oui encore, car il s'agit là de préparer par une culture forte et saine, l'avenir des classes dirigeantes ; mais n'oubliez pas, je vous prie, le degré supérieur, car il se traite là des principes qui décident du sort des sociétés. Car la question est de savoir si l'impiété aura le dernier mot dans ces hautes régions de la pensée d'où dérivent toutes les forces qui meuvent le monde. Si vous laissez l'erreur triompher là-haut, que vous ser-

vira de la combattre dans la plaine? Elle descendra malgré vous, et envahira l'humanité. Est-ce que ce n'est pas commencé déjà? N'est-ce pas de la science qui est cachée et distribuée dans ces manuels pédagogiques, dans ces publications à bon marché, dans ces encyclopédies populaires? Oui, c'est de fausse science, de fausse philosophie; ce sont de faux principes. Et c'est avec cela qu'on bat en brèche le Christ et son Évangile; et la multitude des sots s'en va répétant: La religion est morte, la science a parlé.

La vérité, Messieurs, c'est qu'il faut défendre l'enseignement chrétien sous toutes ses formes, et lui prodiguer le secours partout où il le réclame. Au degré secondaire, il se suffit quant à l'agent; mais vous avez vu tout à l'heure qu'il relève de l'enseignement supérieur pour la formation et le recrutement de ses maîtres. Aux degrés primaire et supérieur, il ne peut vivre que d'aumônes. Donc il faut confondre ces deux formes de l'enseignement primaire chrétien dans nos largesses.

Et maintenant, Messieurs, qu'est devenue l'objection qui nous paraissait si redoutable? Il me semble qu'elle s'est évanouie. On nous disait: Comment songer à entretenir le budget des Facultés libres, quand il faut assurer le budget des écoles libres? Comment? Mais c'est le même budget. Les Facultés coûtent davantage, mais elles sont en petit nombre; les écoles coûtent moins, mais elles couvrent le sol de France, et leurs besoins sont immenses. Et pourquoi donc opposer entre elles deux œuvres qui n'en font qu'une?

Qui empêcherait de les confondre? d'organiser, par exemple, des souscriptions permanentes pour l'enseignement chrétien? Dans les grandes villes surtout, où, à côté des comités locaux chargés d'entretenir telle ou telle école libre, il existe un comité central destiné à reverser sur les quartiers les plus déshérités les aumônes qui n'ont pas reçu de leurs auteurs une affectation particulière, pourquoi ce comité répartiteur ne prendrait-il pas en main les intérêts généraux de tout l'enseignement chrétien? Le personnel des Facultés libres lui apporterait le concours de son activité et de ses lumières; l'élan nouveau imprimé à l'œuvre augmenterait ses ressources, une organisation plus régulière en garantirait la permanence, et les écoles primaires verraient se grossir leur trésor, tout en abandonnant aux écoles supérieures la part relativement modeste qui assurerait leur indépendance.

Messieurs, cette proposition est peut-être pour vous inattendue, mais je m'étonnerais qu'elle vous semblât chimérique. Au reste, il ne s'agit pas ici de préciser les moyens d'exécution ; c'est le principe qu'il importe d'affirmer, le principe de la solidarité nécessaire entre le haut enseignement chrétien et l'enseignement populaire. Si l'on continue d'opposer l'un à l'autre, l'un languira, l'autre périra. Il ne faut pas qu'aucun des deux languisse. Donc il faut les unir; et, si l'on s'y prend bien, ils y gagneront l'un et l'autre.

Il est temps de finir ce trop long discours. Je le résume en deux mots : la foi est l'âme des œuvres, l'argent en est le corps. L'enseignement supérieur

chrétien ne sera pas un corps sans âme : votre confiance continuera de l'animer. Il ne sera pas davantage une âme sans corps : vos libéralités passées nous répondent de l'avenir. Ce matin même, Messieurs, nos vénérés fondateurs traitaient ensemble des affaires de notre Institut. L'examen des comptes a montré que, dans cette année qui vient de finir, année marquée par les ravages de la laïcisation et par les prodiges de la générosité catholique en faveur des écoles primaires, le chiffre normal des ressources nécessaires à l'entretien honorable de notre Institut a été atteint comme par le passé.

Aussi, Messeigneurs et Messieurs, si nous réclamons votre confiance, nous vous renouvelons ici l'expression émue et reconnaissante de celle que votre dévouement nous inspire. Oui, nous avons confiance en vous. Et découvrant dans votre fidélité à notre œuvre un signe manifeste de la volonté supérieure qui l'a fait naître et qui la soutient, nous avons confiance en Dieu : *In Domino confido.* Et comment viendrait-on alors nous parler d'abandonner la lutte et de chercher le repos dans la fuite ? *Quomodo dicitis animæ meæ : Transmigra in montem sicut passer*[1] ?

Non, l'heure du repos n'est pas venue ; l'heure de la désespérance ne viendra jamais.

[1] Ps. x.

SÉANCE ANNUELLE DU 30 JANVIER 1884

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Depuis notre dernière assemblée, deux pertes cruelles sont venues frapper l'Institut catholique de Paris. L'un de ses plus éminents patrons et l'un de ses plus précieux auxiliaires ont disparu, emportés l'un et l'autre par une surprise foudroyante de la mort. Une voix plus autorisée que la mienne rendra tout à l'heure à la mémoire vénérée de l'illustre cardinal de Bonnechose un hommage digne d'elle. L'Institut tout entier a déjà témoigné, autour d'un cercueil rapporté de la terre étrangère, de l'inconsolable douleur que cause à tous ses membres la fin prématurée du saint prêtre, du religieux austère, de l'ami dévoué, du tendre père de notre jeunesse, du regretté P. Hubin.

Il fallait bien, Messieurs, que ma première parole donnât une expression à nos communes tristesses. Mais nous n'avons pas le droit de nous arrêter à des plaintes, et de savourer longtemps l'amère douceur

des larmes : la voix qui sort de ces tombes à peine fermées ne nous dit pas : Demeurez ici et pleurez; elle nous dit : Levez-vous, et marchez.

Tous ceux qui ont fait la guerre savent que rien n'est difficile à prévoir sur place comme l'issue d'un combat. Dans la fumée de la bataille, parmi les vicissitudes des engagements partiels, ce n'est pas seulement le soldat qui se trompe s'il demande aux sanglants épisodes dont il est l'acteur et le témoin le secret de l'ensemble. Le capitaine lui-même risque fort de s'égarer en craintes vaines ou en frivoles espérances, s'il se borne à embrasser du regard le champ où se heurtent les deux armées. Tandis que ses troupes gagnent du terrain et que leur marche dessine un succès, peut-être l'ennemi achève au loin une savante manœuvre qui lui réserve une défaite. Ce qu'il faut considérer surtout, c'est le rapport de la situation présente avec la conception première; si les grandes lignes du plan de bataille sont observées, si chaque groupe de combattants accomplit sa tâche propre; si, à travers les incidents et les surprises, la marche générale se poursuit vers le but assigné, tout va bien, quoi qu'il en coûte, et c'est la victoire qui se prépare.

Messieurs, nous aussi nous sommes en guerre. Pourquoi? Parce que nous sommes chrétiens. On pourrait définir le chrétien : un homme pacifique qui se bat toujours. Il est pacifique parce qu'il a reçu de Jésus-Christ, avec la charité, le principe de la paix. Il combat sans cesse, parce qu'il n'entend pas la paix au même sens que le monde : céder au mal, tout accorder

aux passions, se livrer à tous les entraînements, au risque d'avoir Dieu pour ennemi, voilà la paix selon le monde. Résister au vice, dominer les appétits, suivre la vérité en dépit des courants contraires, et s'assurer ainsi l'amitié de Dieu, voilà la paix du chrétien. Et parce qu'il ne laisse pas de montrer la paix véritable à ceux qui ne veulent que la fausse paix, à cause de cela il leur devient odieux; on lui fait la guerre; on attaque en lui moins sa personne que ses croyances, dont l'affirmation importune, en rappelant les droits de Dieu, trouble le repos du monde. Oui, Messieurs, ceux qui déclarent ne plus croire voudraient étouffer notre foi à nous, comme on étouffe un remords.

La lutte séculaire entre le christianisme et l'incroyance a pris, dans notre siècle, un caractère plus âpre que jamais. Enflés par des succès trop réels et dont l'étendue de nos pertes fournit, hélas! la mesure, nos adversaires apportent au combat cet acharnement d'un ennemi qui ne se croit plus séparé du triomphe que par un dernier effort. Et, comme il arrive toujours en pareil cas, il y a une position maîtresse qu'à tout prix ils veulent occuper. S'ils parvenaient à nous en chasser, nous pourrions livrer encore d'honorables combats dans la plaine, mais comme font des troupes qui ne peuvent plus vaincre et qui sauvent seulement la dignité de leur retraite.

Parlons sans figure, Messieurs. On a fait la guerre à la religion de Jésus-Christ dans tous les temps : au nom de la Bible, on a faussé nos dogmes; au nom d'une philosophie railleuse et frivole, on a discrédité

nos mystères ; au nom d'un prétendu renouvellement social, on a porté la main sur nos institutions. C'étaient là de rudes attaques ; mais, comparées à la lutte actuelle, elles nous semblent des escarmouches. Notre siècle est pressé, paraît-il, d'en finir avec le christianisme ; et pour cela il a résolu de le chasser de la science.

La position est bien choisie. J'en ai si souvent donné la raison, que j'ose à peine la redire encore. Et pourtant il le faut. Tout se fait aujourd'hui au nom de la science ; elle est la reine du jour. Si l'on réussit à persuader aux hommes que son empire exclut la souveraineté de Dieu, les hommes ne reculeront pas devant ce crime et cette folie : renier Dieu et son Christ pour laisser régner la science. Ne leur demandez pas ce qu'est cette science, leur idole ; si elle est bien sûre d'elle-même ; si elle connaît ses propres origines ; si elle a exploré tout son domaine ; si, sur les problèmes les plus graves, elle fait autre chose que balbutier. Ne cherchez pas à savoir s'ils ont réfléchi aux conséquences morales et sociales de cette substitution audacieuse qui ôte Dieu à l'âme humaine pour le remplacer par une formule. Il paraît, Messieurs, que ce sont là questions indiscrètes et qui accusent nos mauvais sentiments à l'égard de la science. Si nous étions ses amis sincères, si nous avions l'esprit des temps nouveaux, nous ne connaîtrions pas de pareilles défiances, et nous ne verrions pas de péril à faire table rase de tout l'ordre divin pour élever sur un sol nivelé par la négation le temple de la science.

Nous savons ce qu'il faut penser de ces prétentions étranges. Ceux qui les acceptent se montrent plus crédules que les croyants les plus naïfs. Mais les dévots de la libre pensée forment une église nombreuse, et la confiance de ces gens-là est vraiment intrépide. D'ailleurs ils ne sont pas ici pour m'entendre, et je perdrais mon temps à vouloir les désabuser.

Raisonnons donc pour nous-mêmes; cherchons à nous rendre compte des conditions de la lutte.

On veut nous chasser de la science, et l'on sait ce qu'on fait en tournant de ce côté le suprême effort. Mais si la position est bien choisie pour l'attaque, elle l'est aussi pour la défense; si l'incrédulité se promet la victoire à la seule condition d'emporter cette citadelle, il nous suffit, pour n'être pas vaincus, de nous y maintenir. Cela est de toute évidence, Messieurs. Et ainsi se dessine de part et d'autre le plan de la bataille.

Vous donc qui voulez savoir quelles sont, dans cette lutte suprême, les chances de triomphe pour l'armée de la foi, vous ferez bien de regarder partout où les adversaires sont aux prises: ici sur le terrain de l'école populaire, là sur celui de la charité, ailleurs dans le domaine du culte public, un peu plus loin sur le théâtre politique, partout où il y a des droits à défendre, liberté de l'apostolat, de l'aumône, de l'existence en commun, liberté de la prière pendant la vie, du repentir et du pardon devant la mort, de l'espérance au delà. Oui, regardez tous ces duels de la conscience et de la force; suivez avec anxiété le progrès ou le recul

de la justice victorieuse ou opprimée. C'est bien, c'est un grand spectacle, et d'un poignant intérêt. Mais si vos yeux ne s'élèvent pas plus haut, vous ne saurez rien de décisif sur l'issue du combat. La position maîtresse, c'est la science. Pouvons-nous la défendre ? Et comment ?

I

Pouvons-nous garder la science ? Non, disent à l'envi ces dévots du savoir qui en parlent par ouï-dire.

La foi et la science s'excluent. Et pourquoi ? Parce que la science vit d'indépendance, et la foi d'assujettissement.

La science vit d'indépendance ? Peut-on laisser passer cet aphorisme ? Beaucoup l'accepteraient de confiance. Et pourtant il repose sur une équivoque.

L'indépendance, qu'est-ce donc ? C'est l'immunité de toute sujétion. Or est-il vrai que la science ne soit point sujette ? Mais elle l'est tout au moins de la vérité. En droit, toute vérité domine la science. En fait, la science obéit à la vérité, comme elle reçoit d'elle sa détermination, sa forme, son être même. Qu'est-ce que l'évidence ? C'est l'impossibilité de douter. C'est donc une obligation d'admettre, c'est par suite une dépendance pour l'esprit. Et quel est l'effort de la science, sinon de produire l'évidence, c'est-à-dire de se constituer elle-même dans cette dépendance heureuse qui fait son honneur et sa force ?

On nous disait : La science vit d'indépendance, et voici qu'une minute de réflexion nous a montré qu'elle vit de certitude et que la certitude est une soumission nécessaire. Tant il importe de passer au crible ce qu'on donne pour des axiomes !

Sans doute il y a une indépendance qui est propre à la science : c'est celle qui l'affranchit du préjugé. Admettre ce qui n'est pas évident, l'admettre sans raison ou sur la foi d'autrui, sans discuter la valeur du témoignage, voilà ce qui est contraire aux droits et à la nature de la science.

En d'autres termes, la science humaine, comme l'homme lui-même, ne peut pas vivre sans maître; mais elle choisit son maître. Le seul maître qu'elle puisse honorablement servir, c'est la vérité.

Que serait, Messieurs, l'absolue indépendance de l'esprit? Ce serait l'absolue incertitude; l'état étrange et désordonné d'une pensée qu'aucune évidence n'éclaire, qu'aucun principe ne fixe, qu'aucune démonstration ne retient, qui réserve un même accueil aux deux contradictoires et ne fait jamais bon visage à l'affirmative sans accorder une œillade à la négative. Voilà le portrait d'un esprit « indépendant ». Si vous craignez que je force le tableau, laissez parler un de ceux qui se glorifient de cette indépendance : « Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée

dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts[1]. »

Ainsi, Messieurs, ce n'est pas la science qui vit d'indépendance, c'est le doute; et si l'on veut maintenir l'aphorisme qu'on nous oppose, il faut aller jusqu'à dire que la science et le doute, c'est la même chose; que savoir, c'est hésiter entre deux ignorances.

Voilà une étrange définition. Et pourtant elle a de quoi plaire à certains esprits contemporains. Le même auteur que je citais tout à l'heure n'a pas reculé devant cette assertion prodigieuse : « Le but du monde est le développement de l'esprit, et la première condition du développement de l'esprit, c'est la liberté[2]. » Comprenez-vous un développement, c'est-à-dire un mouvement, qui est un but? Nous autres, nous croyions qu'un mouvement tendait vers unt bu; mais ou a changé tout cela, c'est le mouvement qui est le but.

Ne croyez pas que ce soit simple gageure ou pure logomachie. Tout un système philosophique est caché là dedans. Point d'absolu nulle part; à l'origine, un minimum d'être qui n'a pas d'origine, une tendance que rien ne motive, et c'est tout. Voilà le monde en marche. Il n'ira pas loin, direz-vous. C'est ce qui vous trompe; il y a là des milliards de siècles tout prêts pour recevoir l'inépuisable série des trans-

[1] Renan, *Prière sur l'Acropole.* Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

[2] *Id., ibid.* Préface.

formations qui se succèdent. A travers cet interminable voyage, les choses se perfectionnent sans qu'on sache pourquoi, sinon parce qu'elles y mettent le temps. Un jour vient où les combinaisons des atomes réussissent à former un cerveau humain. Ce jour-là, l'idéal naît dans l'univers, la loi cachée des choses prend figure, la perfection se dessine à l'avant du navire qui descend le cours des siècles, attiré par ce mirage. Que parlez-vous de vérités acquises ! Ce qui est acquis demeure, et la vérité marche. La science, c'est le doute avisé qui sourit en passant à l'évidence d'aujourd'hui, mais qui la trahit d'avance pour l'évidence de demain.

Que vaut un tel système, Messieurs? Ce n'est pas ici le lieu de le dire. Libre au sceptique de s'y complaire, comme c'est notre droit d'y signaler une ivresse de l'esprit plus dangereuse que celle de l'opium. Mais ce que je déclare impossible, c'est de concilier un tel criticisme avec la science, surtout avec cette science de la nature qui attire et retient aujourd'hui tous les hommages. Est-ce que la science est sceptique dans son domaine? Elle n'aime pas le préjugé, soit; mais je ne sache pas qu'elle fasse fi de la certitude. Sans doute il y a des savants sceptiques; mais, remarquez-le, c'est toujours dans un ordre de connaissances qui leur est peu familier. Le mathématicien doute de l'histoire, le physicien se donne des airs mutins devant la métaphysique; le physiologiste prend en pitié le psychologue; le chimiste donnerait pour peu de chose les conceptions du moraliste. Qu'est-ce que cela

prouve, Messieurs? C'est que les savants ne savent pas tout, et qu'ils doutent de ce qu'ils ignorent; c'est qu'ils se défient des méthodes qu'ils n'ont pas appliquées, des résultats qu'ils n'ont pas vérifiés.

Mais allez donc porter vos doutes dans leur jardin, vous serez bien reçus! Allez donc dire à M. de Laplace que la mécanique céleste est un beau rêve, à M. Tyndall que les lois de la lumière sont des à peu près, à M. Berthelot que les alchimistes avaient raison sur Lavoisier, à M. Paul Bert que les cellules n'ont pas de vie propre dans les tissus, mais seulement dans son imagination! J'ai choisi, vous l'avouerez, des savants qui ne sont pas dévots. Mais leur réponse indignée dépassera en vigueur d'affirmation le dogmatisme des plus purs croyants. Pourquoi? Parce que, en dépit de certains mystiques qui font leur prière à Minerve sur le sommet de l'Acropole, savoir et douter ce n'est pas la même chose : le savant ne s'épuise pas à poursuivre un songe; le pain que réclame le génie affamé du chercheur, ce n'est pas le doute, c'est la vérité.

La science ne vit donc pas seulement d'indépendance. Est-il plus vrai de dire que la foi vit d'assujettissement? La même ambiguïté pèse sur ce second membre de la formule. Comme le savant a ses chaînes, le croyant a ses libertés. Toute la différence logique entre savoir et croire, c'est qu'on sait par soi-même et qu'on croit sur la parole d'autrui. Et l'on a raison de croire quand la parole qui nous instruit est recevable. L'historien croit au passé sur la parole de l'homme;

le chrétien croit à l'invisible sur la parole de Dieu. Existe-t-il pour Dieu une façon de parler à l'homme, pour l'homme un moyen de discerner le divin langage? Là est toute la question, et il nous semble que la poser en ces termes clairs, c'est déjà en avancer la solution. A cette opération logique d'une intelligence qui reconnaît dans une affirmation les caractères d'un enseignement divin, joignez l'action intime et vitale de l'Esprit de Dieu sur l'âme humaine, et vous avez l'acte de foi; libre, parce qu'il est une adhésion volontaire; raisonnable, parce qu'il est une adhésion motivée; fait, lui aussi, d'indépendance et de soumission, puisqu'il affranchit l'homme du préjugé pour l'assujettir à la vérité.

Et c'est un tel acte intellectuel qu'on déclarerait incompatible avec la science? Avec le scepticisme, oui sans doute; mais faut-il répéter que ce n'est pas la même chose?

Je vais plus loin, Messieurs, et je dis que l'état d'esprit du croyant est plus favorable que l'état contraire au développement de la science.

La condition du progrès pour la science, c'est de chercher sa route d'abord, mais, quand elle l'a trouvée, de ne jamais revenir en arrière. Les sciences physiques et naturelles nous fournissent de cette loi une vérification éclatante. D'où vient cette riche moisson de découvertes accumulées en moins de cent ans par les scrutateurs de la nature? C'est que, fidèles à la méthode d'observation, munis de l'instrument du calcul, s'appuyant sur les lois connues pour en déchif-

frer de nouvelles, interrogeant les faits avec une foi inébranlable dans l'idéal qui les régit, ils n'ont jamais douté des vérités acquises; ils les ont regardées d'avance comme des aspects particuliers d'une vérité plus générale, dont la conquête serait le prix de leur patience. Si les physiciens avaient pris pour eux le *sic et non* dont les dilettanti de l'école critique prétendent faire la devise du haut savoir, ils n'auraient pas dompté la nature, cavale impétueuse que des rênes flottantes n'ont jamais pu conduire.

Plût à Dieu que, dans tous les ordres de connaissances, les savants eussent imité cette sagesse! Mais voici, au contraire, des sciences que le souffle du scepticisme a pénétrées. Ce sont toutes celles qui relèvent de l'observation psychologique ou morale : la philosophie de l'âme, celle du droit et du devoir, celle de la société. Ici plus de vérités acquises. Tout ce qui est démontré devient suspect. La conscience atteste la liberté; c'est une illusion. L'âme affirme sa propre unité; on lui prouvera qu'elle n'est qu'une résultante. La justice distinguait le droit de la force; la théorie de l'évolution vous fera voir le juste dans tout ce qui réussit, l'honnête dans tout ce qui prévaut. L'homme croyait à la réalité de son corps et à la supériorité de son âme; on lui apprendra que la matière est une pure conception de l'esprit, et qu'en même temps l'esprit est une pure fonction de la matière. Mais c'est le chaos! direz-vous; mais avec de telles doctrines il n'y a plus de philosophie, il n'y a plus de morale, il n'y a plus de jurisprudence, il n'y a plus de société! Il est vrai; mais

c'est qu'ici on a horreur des principes établis. Les savants se sont faits sceptiques, et le vent qui passe sur les sommets désolés du doute les a rendus fous.

Comment expliquer, Messieurs, cette marche en sens contraire des sciences morales et des sciences physiques dans notre temps, les unes s'acheminant vers une vérité toujours plus large et plus ferme, les autres s'enfonçant dans l'incertitude et l'anarchie de la pensée? C'est que les sciences physiques ont de quoi défendre elles-mêmes les principes qui les fondent; un regard jeté sur les phénomènes suffit à raffermir la confiance que ces lois inspirent. Tout autre est la condition des sciences morales : leurs axiomes fondamentaux relèvent de l'observation intérieure, opération délicate, où les sens ne sont plus des instruments, mais des obstacles, où l'âme solitaire discerne malaisément la réalité du rêve et voit parfois ses meilleures assurances s'évanouir dans le crépuscule où dansent les fantômes.

Comparons, en cette heure de crise, la situation d'esprit de deux philosophes, l'un chrétien, l'autre incroyant. Tous deux poursuivent la vérité, tous deux sentent qu'elle leur échappe; tous deux auraient besoin d'un élément stable pour fixer leur pensée qui s'enfuit. Où le libre penseur cherchera-t-il ce point d'arrêt? En lui-même? Mais c'est de lui-même qu'il se défie. Dans l'autorité des philosophes? Mais ce qui le frappe tout d'abord, c'est la contradiction de leurs systèmes; et d'ailleurs les philosophes n'enseignent

pas, ils racontent ce qu'ils pensent; pourquoi la pensée d'autrui aurait-elle pour moi plus de réalité que la mienne propre? L'incroyant se sent donc abandonné dans sa détresse : il glissera sur la pente du doute, il roulera jusqu'à l'abîme du scepticisme.

Voyons maintenant à l'œuvre le philosophe chrétien. Je ne le suppose pas à l'abri de l'épreuve. Mais, à l'heure où lui aussi cherche son point d'arrêt, il se ressouvient de sa foi. Oh! comme elle le laissait libre tout à l'heure dans sa recherche scientifique! La foi n'est pas, quoi qu'on en dise, un étau pour la pensée; elle s'accommode de bien des systèmes et vit en paix avec les théories les plus diverses. Mais il y a des vérités dont elle a la garde et qu'elle ne livre jamais : Dieu, sa perfection, sa réalité, sa personnalité; l'homme, sa double nature, sa liberté morale, avec le corollaire du devoir et celui de la destinée. Voilà les points fixes. Pour passer outre à ces limites, pour s'aventurer dans les rêveries panthéistiques, pour s'abandonner aux sophismes de la morale déterministe, il faudrait tout d'abord consommer une double apostasie. Au dedans il faudrait rompre avec cette conscience religieuse si ferme, si précise, si impérieuse; il faudrait braver cette crainte des sanctions d'outre-tombe, qui est dans l'âme chrétienne comme une seconde nature; il faudrait faire pis encore : déchirer pour toujours ce pacte d'amitié conclu avec l'hôte invisible aux jours où l'homme se sentait le meilleur, et tarir en soi du même coup la source des plus pures joies et des plus profondes qui puissent abreuver l'âme humaine. Et quand

on aurait accumulé en soi tant de ruines, au dehors il faudrait briser encore bien d'autres liens, se séparer de l'Église, c'est-à-dire affliger une mère, tourner le dos à des frères, et vivre désormais en étranger parmi ceux qu'on aime. Faire tout cela, non pour le devoir, mais pour le rêve, non sous la dictée austère de la conscience, mais sous l'étreinte du doute? Non, non, c'est trop grave. Le chrétien s'arrêtera, il priera, il laissera passer le nuage; sa foi lui permettra d'attendre que sa raison se réveille, et quand son esprit rasséréné reverra la lumière, il pourra dire que la croyance en lui a sauvé la science.

Oui, Messieurs, la foi est utile au savoir, parce qu'elle ne souffre pas qu'à chaque génération, à chaque moment de la pensée, tout recommence; que les vérités acquises reviennent à l'état de problèmes, et que l'esprit de l'homme s'éternise, dans un bégaiement sans fin, à épeler les premiers principes. Reprenez, si vous le voulez, sous forme de vérification, les bases des choses; mais ne passez pas votre vie à reconstruire ce qui était solide avant vous. Ainsi parle la religion, et ce langage, n'en déplaise aux savants, profite à la science.

Cela dit, Messieurs, je ne vois pas ce qui peut empêcher les chrétiens de se maintenir sur les positions élevées du savoir. On voulait les en débusquer, en leur disant : Vos principes vous interdisent ce séjour. Nous répondrons que nous nous y sentons fort à l'aise. Ni la science ne se confond avec la liberté, ni la foi avec l'esclavage. L'homme qui croit peut connaître toutes

les hardiesses de la pensée; il n'en connaît pas toutes les défaillances.

II

Messieurs, en commençant ce discours (qui est tout près de finir, rassurez-vous), je vous parlais bataille. Mais jusqu'ici nous nous en sommes tenus aux paroles. Prouver par des raisonnements que nous pouvons garder la citadelle du haut savoir, c'est intéressant à coup sûr, mais d'un intérêt un peu froid, comme il en est de ces dialogues qu'échangent à l'infini les héros d'Homère avant d'en venir aux coups. Chacun des champions prouve à l'autre, par raison démonstrative, que son épée est de la meilleure trempe, attendu qu'elle a été forgée, en des circonstances dont l'histoire est fort longue, par un émule de Vulcain; et que son bouclier est le plus résistant, vu qu'il est recouvert de sept peaux de bêtes enlevées à autant de monstres des bois, tués par son aïeul dans des chasses légendaires dont le récit n'en finit pas. Ces digressions ont leur piquant lorsque les héros sont morts; s'ils étaient là devant nous et sur le point de s'égorger, nous les trouverions bavards.

Messieurs, je sens que j'ai mérité ce reproche et que je n'ai pas cette excuse. J'ai fait dialoguer devant vous libres penseurs et chrétiens; les uns disaient : Vous ne pouvez pas être savants; les autres répondaient : C'est notre droit et notre devoir. Le dialogue était un peu

long, et les combattants ne sont pas imaginaires : il faut en venir aux mains.

Eh bien, Messieurs, c'est bien là ce qu'il me reste à vous dire : oui, il faut en venir aux mains; il faut cesser d'annoncer dans des discours, dans des articles de journaux, que la croyance n'exclut pas la science. Il faut monter sur les sommets du savoir, nous y installer avec armes et bagages, avec notre religion entière, avec tous nos dogmes, toutes nos lois, toutes nos pratiques chrétiennes. Ah! ce n'est pas un christianisme diminué, fait de compromis et de réticences, un christianisme honteux et découragé que nous devons porter là-haut. A nous défendre ainsi, je ne sais pas si nous gagnerions la science; mais je sais bien que nous perdrions la foi. Et à quoi servirions-nous alors? Autant vaudrait laisser la place aux savants athées.

Mais, une fois campés sur ces hauteurs avec toute la fierté des confesseurs de la foi, nous devons y faire œuvre scientifique. Et, remarquez-le, il faut que notre science soit d'aussi bonne marque que notre christianisme. Autrement on dira que ce n'est pas merveille de concilier la croyance avec ce qui n'est que la contrefaçon du savoir. Nous cultiverons donc les vraies sciences physiques, celles qui empruntent leur valeur à un contact de tous les instants avec la nature; et s'il faut pour cela ajouter au travail de l'esprit les coûteuses créations des laboratoires, nous ferons en sorte qu'on trouve chez nous l'arsenal complet de la recherche scientifique. Nous cultiverons la vraie his-

toire; et s'il faut, pour lui préparer des adeptes, soumettre de jeunes esprits aux laborieuses préparations des sciences que l'orgueilleuse Clio traîne aujourd'hui autour de son char comme autant de reines devenues ses vassales, la patiente Philologie, l'Archéologie ingénieuse, la sévère Critique, nous ne dirons pas : C'est trop cher, ou : C'est trop long, ou : C'est trop dangereux, ou : C'est trop difficile. Nous dirons : C'est nécessaire, et nous le ferons. Nous cultiverons la vraie littérature, celle qui emprunte sa perfection au passé et au présent de l'humanité; si des novateurs téméraires veulent renier les chefs-d'œuvre du génie, nous en garderons le culte; si des conservateurs timides veulent nous confiner dans le cadre étroit d'un siècle qui n'est plus, nous leur répondrons : Vous ne savez pas de quel esprit nous sommes ; le chrétien est de tous les temps. Aux adorateurs de la forme nous dirons : Donnez-lui quelque chose à revêtir. Aux fanatiques de l'érudition nous dirons : La science française n'a pas le droit d'être ennuyeuse; ne produisez pas toute nue la déesse dont l'éloquence est le manteau. Nous cultiverons la vraie jurisprudence, celle qui s'alimente aux deux sources de la philosophie et de l'histoire, celle qui met à la base du droit l'affirmation du libre arbitre, au sommet le culte de la justice, partout le respect de la tradition.

Nous ferons cela, Messieurs; mais pourquoi parler au futur? Est-ce un avant-projet que je viens d'esquisser devant vous? Non, mieux que cela : c'est un portrait; c'est le tableau de votre œuvre, ô Pères véné-

rés, de la vôtre aussi, généreux amis du haut enseignement catholique. Cette œuvre nécessaire, cette démonstration par les faits d'un accord possible, puisqu'il est réel, entre la vraie science et la vraie foi; cette coexistence permanente des pensées et des habitudes chrétiennes, avec l'emploi des procédés propres au grand savoir; cette affluence des enfants de l'Église et de ses ministres autour des chaires et des laboratoires; ces grades supérieurs conquis en nombre toujours croissant par les membres du clergé; ces quatre-vingt-dix licenciés ès lettres, ces trente-sept licenciés ès sciences, ces agrégés mêmes, formés ici par vos soins, et qui font rayonner déjà dans vos séminaires et dans vos collèges la supériorité qu'ils ont acquise; ces docteurs en droit, dont plusieurs déjà rendent à leurs frères plus jeunes les savantes leçons qu'ils ont reçues ici de leurs maitres, tandis que d'autres, au barreau et dans les différentes carrières civiles, montrent par l'étendue de leur savoir et la fermeté de leurs principes, qu'il sert à quelque chose d'avoir puisé la connaissance du droit aux sources de l'honnêteté; ces cent membres de la conférence Olivaint, qui font diversion à l'austérité des études juridiques par les joûtes brillantes de la littérature; ces quatre-vingts étudiants en médecine, à qui nous ne pouvons encore distribuer l'enseignement du haut de nos chaires, mais qui trouvent ici, avec les facilités du travail, l'appui des exemples et des conseils pour résister aux influences malsaines d'une atmosphère matérialiste; toute cette belle réunion de la rue de Sèvres, heureusement réfugiée parmi

nous aux jours de la persécution, et dont l'immigration dans nos murs marque une date mémorable dans l'histoire de cet Institut; œuvre de prières, de persévérance chrétienne, d'amitié fraternelle, de travail en commun, née dans le cœur d'un vrai père de la jeunesse[1], fruit de ses veilles, de ses sacrifices et de ses larmes, aujourd'hui, nous n'en doutons pas, brillant joyau de sa couronne dans la gloire où Dieu l'a fait entrer avant l'heure, écoutant mieux la voix de ses mérites que le cri de nos supplications, et nous laissant dans un autre lui-même, avec le souvenir de ses vertus, la survivance de son dévouement : voilà nos preuves, Messieurs; voilà nos raisons de croire et notre façon d'établir que des chrétiens peuvent faire œuvre scientifique. N'est-ce pas que cela vaut mieux que de longs discours? Et que faut-il pour que cette démonstration soit parfaite? Prenez garde, Messieurs! C'est ici que vous allez être mis en cause. Je vous ai dit ce que nous faisons, mais vous avez aussi votre tâche à remplir.

Les chrétiens ont un double devoir envers le haut enseignement catholique : l'observer et le soutenir.

L'observer d'abord, puisqu'il est par lui-même une démonstration. Quoi! on prodiguerait ici peines et sacrifices pour faire marcher du même pas la haute science et la vie chrétienne, et nos frères dans la foi ne prendraient pas garde à ce grand effort? Ils n'en parleraient pas? Ils en viendraient à ce degré d'indif-

[1] Le R. P. Hubin.

férence d'ignorer même où nous en sommes, et de ne pouvoir dire à ceux du dehors si nous servons à quelque chose? Messieurs, cette légèreté n'est pas sans exemple, mais elle serait sans excuse en face des périls qui nous menacent. Et je n'ai pas peur que vous en veniez là, après avoir vu ce sénat d'évêques compter, parmi ses plus chères sollicitudes, la conservation et le progrès d'une œuvre qu'il a faite et qu'il ne laissera pas périr.

Observer cette œuvre, mais la soutenir aussi. La soutenir de votre estime pratique en lui confiant vos fils; la soutenir pareillement de votre générosité et de vos aumônes, parce qu'elle n'a pas d'autres ressources. Vous ferez cela, Messieurs, si vous ne voulez pas que l'Église succombe dans le dessein qu'elle a formé de défendre la position maîtresse si ardemment disputée entre elle et ses ennemis. Pardonnez-moi si je reviens sans cesse sur une vérité que tant de chrétiens ont de la peine à comprendre. Tout est important dans la cause de Dieu, mais tout n'est pas principal. Quand vous aurez lutté avec succès sur le terrain de l'école primaire, vous n'aurez pas tout gagné; et si vous cessiez de lutter sur le terrain de l'école supérieure, vous auriez tout perdu. Ailleurs, les maux dont nous souffrons ont des causes accidentelles qui touchent aux événements du dehors et aux variations de la politique : un déplacement de majorité suffirait à rayer de nos codes telle loi qui empoisonne aujourd'hui l'enseignement populaire. Mais ici, dans la région du haut savoir, le mal est plus

profond, il tient à des causes plus durables et plus générales. Imaginez dans la sphère politique tous les changements que vous pouvez rêver : le péril scientifique demeurerait à peu près le même, et devrait être combattu par les mêmes moyens. Nous pouvons bien entrevoir dans l'avenir un moment où l'État reconnaîtra que, pour avoir le droit d'imposer au peuple chrétien la charge écrasante de l'enseignement public, il ne doit pas mettre l'accès de l'école au prix de l'apostasie. Mais, cela obtenu, la haute science restera profane; aucun régime ne pourra la baptiser d'office; et si alors, comme aujourd'hui, vous voulez de la science chrétienne, alors comme aujourd'hui vous n'aurez qu'un seul parti à prendre : créer et entretenir vous-mêmes des foyers scientifiques chrétiens.

Donc, Messieurs, la liberté de l'enseignement supérieur est la condition essentielle et permanente de cette victoire décisive sans laquelle notre cause est perdue. Cette liberté rédemptrice, nos amis nous l'ont conquise, nos ennemis ne peuvent pas nous l'ôter. Mais il dépend de nous qu'elle croisse ou qu'elle périsse entre nos mains. Vous êtes venus dire aujourd'hui devant l'Église de France, représentée par ses évêques et par les meilleurs de ses fils : Pour Dieu et pour la patrie, pour l'avenir de la civilisation et de la foi, par nos soins, par nos sacrifices, vive, grandisse et prospère, le haut enseignement catholique!

SÉANCE ANNUELLE DU 19 NOVEMBRE 1884

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Si vous avez parcouru le compte rendu de la séance du sénat du 13 novembre dernier, vous y aurez lu ce qui suit :

« M. Édouard Millaud dépose un rapport sur le projet de loi portant ouverture, au ministre de l'instruction publique, d'un crédit de 80 000 francs pour l'appropriation d'une partie du domaine de Villeneuve-l'Étang pour les expériences de M. Pasteur. »

Peut-être cette petite nouvelle vous a-t-elle trouvés assez indifférents. Pour moi, elle m'a rendu tout songeur. Vous me direz qu'il n'y avait pas de quoi, et vous aurez raison. Mais enfin la rêverie est une capricieuse qu'on ne gouverne pas comme on veut, et quelquefois on ne se trouve pas trop mal d'avoir entrepris à sa suite une promenade, dont par avance on ne connaissait pas le but.

C'est ce qui m'est arrivé, Messieurs. Je suis parti sur la foi de ce guide aventureux. Nous avons pris

par Villeneuve-l'Étang; et, comme nous avions des ailes, comme le temps et l'espace, vieilles barrières, ne nous arrêtaient plus, au bout d'un moment nous étions rendus rue de Vaugirard, 74, dans une salle qui n'a pas coûté 80000 francs, mais où l'éclat incomparable de l'auditoire console amplement le regard de la pauvreté des murs.

Il me reste à vous dire par quel chemin nous sommes venus. C'est un chemin d'idées, où l'on avance rapidement. Aussi mon itinéraire sera-t-il court.

Qu'avons-nous vu à Villeneuve-l'Étang? Un domaine de l'État, où après la guerre on avait installé un camp. A ce moment-là, tout était à la défense nationale. Le patriotisme n'avait pas d'autres visées. On préparait la guerre, et on ne la faisait pas. Il y a de mauvaises langues qui disent qu'aujourd'hui on fait la guerre, et qu'on ne la prépare pas. Mais ceci n'est point notre affaire.

Il s'agit maintenant de transformer une partie de ce domaine en infirmerie pour les animaux. Touchante sollicitude! direz-vous. Ames sensibles, ne vous hâtez point d'applaudir. La tendresse de cœur n'a rien à voir ici. C'est une infirmerie destinée à rendre infirmes les hôtes qu'on y reçoit. On introduira là des chevaux, des bœufs, des moutons, des chiens, des chats, des lapins, en parfaite santé; puis on leur donnera la rage, la morve, la diphtérie, la phtisie, le typhus, etc. Horreur! s'écrieront les bonnes âmes qui tout à l'heure applaudissaient. Eh bien, elles

auront tort cette fois encore. Il n'y a pas lieu de s'indigner. La fin ici justifie les moyens. Dieu a donné à l'homme l'empire de la terre. Il ne doit pas abuser de son pouvoir pour faire souffrir inutilement les créatures inférieures, mais il a le droit d'en user pour son bien. Or ici l'utilité est double : elle est théorique et pratique.

Il s'agit de vérifier une bonne fois, en élargissant le champ des expériences, certaines lois entrevues par un observateur de génie. Or ces lois, si elles sont vraies, donnent spéculativement le mot d'une des plus curieuses énigmes de l'univers : je veux dire le rôle des infiniment petits dans la vie organique. Et pratiquement, si l'on arrive à les bien formuler, ces lois fournissent à l'humanité une arme défensive d'une rare puissance, pour protéger sa propre vie et celle des animaux qui lui sont utiles contre ces millions d'ennemis invisibles qui ne cessent de la mettre en péril.

Des entreprises analogues se poursuivent en ce moment partout à la fois. Ceux d'entre vous qui, à l'occasion d'un récent congrès, sont allés visiter les merveilleuses créations de nos confrères de Lille, ont pu voir, à la Faculté libre de médecine, qui est actuellement l'orgueil et la couronne de cette généreuse cité, des laboratoires de physiologie qui ne redoutent aucune comparaison. Si l'on faisait l'addition de tout ce que coûtent, à l'heure où je vous parle, ces investigations dans le domaine mystérieux de la vie, on arriverait à un total surprenant. Et vous venez

de voir que, pour fournir un lieu approprié aux recherches d'un seul savant, l'État, qui a connu dans d'autres temps la surprise des excédents, mais qui connaît aujourd'hui, dit-on, celle des déficits, n'hésite pas à prêter son domaine et à s'imposer, pardon, à nous imposer une dépense de 80 000 francs.

Quelle est, Messieurs, la leçon qui se dégage de ce petit fait? Elle est double. C'est d'abord que les recherches spéculatives intéressent la vie pratique. C'est, en second lieu, que profitant à tous, bien qu'indirectement et parfois à longue échéance, elles doivent obtenir le concours de tous.

Et maintenant, si vous le voulez bien, élevons un peu nos pensées. Il est très important pour l'homme de pénétrer les secrets de sa vie organique; mais est-il donc indifférent pour lui de résoudre le problème de sa vie morale et de sa destinée? Il est très utile de combattre par la science les influences morbides qui menacent de tuer les corps; mais il y a d'autres principes de mort qui infectent l'atmosphère des âmes, et un peu de prophylaxie ne serait pas de trop contre de telles épidémies.

Chargé de faire passer une fois de plus devant vos regards bienveillants le tableau de nos travaux, je voudrais, Messeigneurs et Messieurs, vous montrer d'abord, dans le haut enseignement libre et chrétien, le véritable antidote du poison qui menace aujourd'hui les âmes. Si j'y réussis, j'aurai le droit de conclure que ce qui est l'intérêt de tous doit être aussi l'affaire de tous.

I

Est-il vrai que la société soit malade? Je ne pense pas que personne le conteste. Après une longue période d'incubation, la maladie est entrée dans la phase aiguë, elle éclate aux regards les moins attentifs. Ouvrez n'importe quel ouvrage, n'importe quelle revue, les journaux même, et, si grande que soit la part des publicistes dans la responsabilité de ce mal, vous les trouverez tous d'accord pour le constater. Écoutez là-dessus un écrivain qui a donné plus d'un gage à la libre pensée : « Je vois aujourd'hui disparaître une grande partie de ce que l'humanité tenait jadis pour ses titres de noblesse ; ce mouvement me paraît inévitable..., mais la fatalité avec laquelle il s'accomplit ne fait pas que j'en éprouve plus de satisfaction... On croit trop facilement aujourd'hui que tout changement est une amélioration ; on confond l'évolution et le progrès ; mais le déclin, la sénilité, la mort même, c'est encore de l'évolution, et les sociétés n'échappent pas plus que les individus à la loi de la décadence. Après Rome, Byzance[1]. » Voilà un aveu dépourvu d'artifice. Et j'en pourrais citer cent autres aussi récents et non moins formels.

Est-il vrai que la maladie qui ronge la société soit

[1] *La crise de la morale*, articles de M. Schérer publiés dans le journal *le Temps*, nos des 30 septembre et 4 octobre derniers.

une maladie morale ? On n'en saurait douter. Et les paroles que je citais tout à l'heure sont extraites d'un écrit fort remarqué, qui a pour titre *la Crisè de la morale*. Nous périssons faute d'autorité et faute d'obéissance, faute de respectabilité et faute de respect. Les liens domestiques se relâchent, les liens sociaux se tendent à l'excès. L'égoïsme des uns produit l'isolement des autres ; l'abus de l'individualisme pousse les désespérés aux ligues subversives. La richesse a oublié ses devoirs, et la pauvreté lui répond par la négation de ses droits. Partout c'est un malaise croissant, une crainte sourde, une attente inquiète. Chacun dit : Cela ne peut pas durer ainsi.

Est-il vrai enfin que cet ébranlement de la morale ait pour cause la ruine des croyances ? Ici l'unanimité est moins grande, et cependant l'évidence est pareille. « La morale, la bonne, la vraie, l'ancienne, l'impérative, dit encore M. Schérer, a besoin de l'absolu ; elle trouve son point d'appui en Dieu. » C'est vrai ; mais ce point d'appui, on le lui a ôté. On a sapé le roc sur lequel s'élevait l'édifice, et les murailles se lézardent. M. Schérer lui-même, qui constate si bien la faute commise, est tout prêt à la commettre encore : il déclare que les vérités nécessaires à la morale, y compris l'existence de Dieu, ne sont que des *postulats*, c'est-à-dire des hypothèses.

Or on peut toujours contester un postulat, rejeter une hypothèse. Qu'arrive-t-il alors ? Ce que M. Schérer déplore après y avoir travaillé ; il arrive que la vieille morale s'effondre, et qu'on n'a pas de quoi la rempla-

cer. Les plus optimistes disent qu'on trouvera une morale toute neuve et d'un meilleur usage que l'ancienne. D'autres doutent encore de la découverte annoncée. Mais, en attendant, que fera l'humanité, si elle écoute ses nouveaux maîtres?

Espère-t-on qu'elle continuera d'observer une loi gênante, dont on lui a révélé le caractère arbitraire et les bases hypothétiques? Non, n'est-ce pas? Alors elle se passera de morale jusqu'à nouvel ordre. C'est bien simple, mais c'est assez effrayant. Et, entre nous, je crois voir que cela effraye tout le monde.

Ainsi, voilà trois faits certains. La société est malade, son mal est moral. Ce mal moral a pour cause la ruine des croyances.

Faut-il maintenant nous demander comment les croyances ont péri et comment elles pourraient revivre? C'est une recherche intéressante, mais qui manque de nouveauté. Personnellement je n'oserais pas, Messieurs, la recommencer devant vous. Trop souvent, et sous des formes à peine rajeunies, j'ai eu l'occasion d'établir que l'hérésie de notre temps, c'est la déification de l'esprit de l'homme devenu son propre adorateur. Un mot magique résume tout le culte nouveau : la science; science née d'hier, que dédaignera la science de demain, et qui pourtant prétend aujourd'hui courber devant elle tous les fronts auxquels elle interdit de s'incliner devant Dieu. Ce qui l'irrite contre la foi chrétienne, c'est bien moins son opposition à la vérité scientifique (et comment justifierait-on ce reproche?) que sa fidélité à témoigner qu'elle vient de Dieu. Qu'est-

ce que la vérité? demandait Pilate. La science athée renouvelle cette question. La vérité, répond le chrétien, c'est la pensée de Dieu, tantôt écrite dans les choses, et alors nous avons à la déchiffrer : c'est la science ; tantôt communiquée par son auteur, et alors nous avons à la recevoir : c'est la foi.

Non, non, reprend l'idole, la vérité, c'est la pensée de l'homme. Voilà pourquoi chaque génération la crée, et chaque génération l'adore. La vérité meurt et renaît sans cesse, toujours différente et toujours souveraine. Lui chercher une origine au-dessus de l'homme serait donner à l'homme un maître. Nous n'en voulons pas.

Vous le voyez, Messieurs, l'antagonisme est irréductible. Si la science ainsi comprise garde l'empire des intelligences, c'en est fait de la foi dans nos sociétés.

Or cet empire, la science ennemie de Dieu le possède aujourd'hui. Comment l'a-t-elle conquis? En confondant sa cause avec celle de la science vraie, honnête et sereine. Celle-ci a fait sous nos yeux de magnifiques conquêtes. L'autre s'en est emparée, elle s'en est fait des trophées contre Dieu. De quel droit? Ah! j'oserai le dire, du droit que nous lui avons laissé prendre. Ce n'était pas le droit du premier occupant. Les grands initiateurs de la science du XIXe siècle ne furent pas des athées. Le grand Ampère, Cauchy, Biot, Dumas, n'ont jamais permis qu'on opérât sous leurs yeux cette confiscation sacrilège du haut savoir. Mais ils sont morts, et la parole est restée aux blasphéma-

teurs. Les voix les plus écoutées dans la science ont fait entendre des négations scandaleuses. L'écho en a retenti jusque dans les humbles régions de l'enseignement populaire.

L'ouvrier, l'homme de labeur, a entendu dire que c'est une superstition de regarder le ciel pour en attendre le secours, la consolation ou l'espérance, et que le seul paradis c'est la table où s'asseoit le riche. Ainsi parlent ceux qui en savent long, et le pauvre homme n'a pas à leur démontrer qu'ils se trompent. Il les croira sur parole, et ce sera merveille si l'on ne le voit pas, les armes à la main, envahir la salle du festin et se faire livrer séance tenante sa part de paradis.

Pourquoi donc, Messieurs, le mensonge est-il si facile aux savants athées? Parce qu'ils ont le champ libre, parce que la concurrence des savants chrétiens ne les gêne pas assez; parce que surtout, je l'ai dit cent fois, s'il y a encore beaucoup d'hommes de science qui sont restés croyants, il n'y a pas à proprement parler de science chrétienne, c'est-à-dire de science émanant de foyers chrétiens. On garde la foi de sa mère, puis on va demander à l'*alma Parens* le lait de la doctrine.

Le savoir et la croyance vivent ainsi côte à côte dans une intelligence, et c'est déjà beaucoup; cela devrait suffire, pour prouver que l'un n'exclut pas l'autre. Mais on fait cela ne suffit pas. On attribue cette coexistence à des causes fortuites, à des raisons de sentiment, à une inconséquence respectable, et

l'on continue d'affirmer que logiquement l'aurore du vrai savoir est le déclin de toute croyance positive.

Tant que l'enseignement supérieur restait le monopole de l'État, il était impossible aux chrétiens de faire la preuve contraire, d'établir leur aptitude à promouvoir la science. Et c'est pour cela que ce monopole était inacceptable; c'est pour cela qu'on ne pouvait le supporter plus longtemps; c'est pour cela que nos pères ont lutté cinquante ans pour l'abattre; c'est pour cela enfin que,héritant d'eux la liberté qu'ils nous ont conquise, nous avons autre chose à faire que de gémir sur le dépérissement de la foi. A l'œuvre, chrétiens! Il dépend de vous qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas une science chrétienne. Vos adversaires regrettent que vous ayez ce pouvoir; c'est malgré eux que vous l'avez acquis. Qui donc disait que je leur savais gré de nous l'avoir donné? Je sais trop bien que, s'ils pouvaient nous le reprendre, ils n'y manqueraient pas. Mais enfin nous l'avons. Contredite, épiée, découronnée des privilèges qui la complétaient, combattue indirectement par la défaveur dont on poursuit ses adeptes, la liberté de l'enseignement chrétien demeure entre nos mains comme une arme de bonne trempe qui ne craint pas les coups, qui ne craint que la rouille. Ah! Messieurs, ne laissons pas se rouiller le droit de bien faire, le droit de façonner les grands ouvrages de l'esprit et de les montrer au monde sortant de nos ateliers avec leur double marque scientifique et chrétienne! Nos ateliers, ce sont nos grandes écoles. Vous voyez bien

qu'elles nous sont nécessaires ! Si elles grandissent, si elles prospèrent, la science impie ne sera pas réduite au silence, mais elle n'aura plus seule la parole. Les officines de la libre pensée livreront passage à quelques découvertes utiles ou brillantes, mais la gloire des bons travaux ne profitera plus aux méchantes doctrines, parce que les foyers de savoir chrétien auront aussi leur rayonnement. On verra toujours des fous, gais ou tristes, mener, en riant ou en pleurant, les funérailles du bon sens et celles de la morale; mais une concurrence sérieuse ne permettra plus de les présenter comme les privilégiés de l'intelligence et les initiateurs du progrès.

II

Je crois avoir déduit, Messieurs, avec toute la rigueur de la logique, un raisonnement de l'espèce appelée *sorite* et qui se formule ainsi :

La société est mise en péril par l'extinction des croyances ;

Les croyances périssent sous les coups de la science athée ;

Elles ne peuvent revivre que sous la protection de la science chrétienne ;

La vraie science chrétienne est celle qui s'élabore dans des foyers chrétiens ;

Ces foyers ne peuvent être que les hautes écoles catholiques :

Donc ces écoles sont une des formes principales et nécessaires de l'œuvre du salut social.

Cette conclusion est inévitable ; mais elle en appelle une autre.

L'œuvre du salut social intéresse tous les chrétiens : donc tous les chrétiens doivent y concourir.

Ici nous descendons des hauteurs spéculatives, et nous allons rencontrer plus d'un préjugé hostile à notre thèse.

Précisons un peu, disent les gens pratiques (Définition : on appelle *gens pratiques* ceux qui ne savent pas pourquoi ils agissent). Que voulez-vous faire avec vos grandes écoles ?

Vous voulez enseigner le droit ? C'est inutile. L'enseignement juridique n'est pas un véhicule d'erreur. Les écoles de droit sont toutes les mêmes. A quoi bon prendre cette charge ? Vous n'aurez pas d'élèves. Ceux qui viendront à vous pourront s'en repentir.

Voilà l'objection. Quant à la réponse, vous l'avez entendue tout à l'heure, décisive, spirituelle, élégante, entraînante. La répéter, ce serait l'affaiblir ; ce serait manquer de gratitude envers celui qui a su lui donner tant de force et d'éclat.

Les gens pratiques ne se tiennent pas pour battus. Vous voudriez, disent-ils, faire une école de médecine ? Ah ! cela, nous l'avouons, ne serait pas inutile. Il est difficile de contester que l'enseignement médical soit confisqué au profit du matérialisme. Mais si c'est désirable, en même temps c'est impossible. Et nos gens

d'énumérer les exigences vraiment formidables d'une semblable création : hôpital, laboratoires, collections, chaires nombreuses, appareil compliqué, coûteux, d'un enseignement qui touche à tout, qui a besoin de tout; difficulté de recruter le personnel enseignant, que sais-je, moi ?

Tous ces obstacles existent en effet. Mais regardez au Nord : tous ont été surmontés. L'enseignement médical catholique a prouvé sa possibilité deux fois. Il l'a prouvée à Louvain et à Lille. Et la preuve est éclatante. Regardez tout près d'ici : à Paris même, dans le quartier de Montrouge, le voici qui commence une troisième démonstration. Sans doute c'est la charité qui marche devant, mais la science chrétienne met les pieds dans ses traces. L'hôpital Saint-Joseph vient d'ouvrir deux de ses pavillons aux pauvres malades; dans quelques semaines, il en ouvrira deux autres. Le reste suivra, je l'affirme, car il y a un entraînement du bien, il y a une contagion des bons exemples. Et tandis que les gens pratiques décrètent des impossibilités, les gens de cœur accomplissent des prodiges.

Eh bien, soit; passe pour l'hôpital chrétien et l'école de médecine. Mais à quoi bon vos écoles de sciences et de lettres? Est-ce qu'il y a une chimie catholique et une physique libre penseuse? Est-ce que la grammaire peut être confessionnelle et la métrique anticléricale? Est-ce que d'ailleurs la Sorbonne n'est pas une maison honorable, où le respect des croyances est une tradition comme le souci de l'équité ?

Autant de mots, autant d'équivoques. Aucune

science n'est impie, mais toute science peut être mise au service de l'impiété. La Sorbonne a droit à tous nos respects, et plusieurs de ses maîtres possèdent toutes nos sympathies ; mais la philosophie et l'histoire, qui fournissent le fond de toute la littérature et l'interprétation de toute la science, ont besoin, à notre avis, d'une direction doctrinale, et cette direction ne se trouve que dans les écoles catholiques.

En tout cas, reprennent nos sceptiques, vous n'arriverez jamais à peupler vos écoles scientifiques et littéraires. Ces études-là ne mènent à rien dans la vie, et la jeunesse aujourd'hui est pratique : elle ne vise que la carrière.

Réponse. Il est vraiment bien fâcheux pour la jeunesse aisée qu'elle ne comprenne pas le devoir et l'intérêt qui la pressent de se cultiver, pour reconquérir par le savoir l'influence qu'elle perd tous les jours et pour redevenir ce qu'elle a cessé d'être : la classe dirigeante. Mais, en attendant qu'elle ouvre les yeux, l'Église de France ne s'endort pas : elle a vu ses écoles secondaires menacées par des exigences nouvelles et réduites à l'heureuse nécessité de se fortifier. Elle a fait appel au dévouement de ses jeunes prêtres. Elle a fondé les écoles normales supérieures de l'enseignement catholique, et il ne paraît pas que ces écoles normales soient désertes, car la nôtre compte en moyenne, depuis trois ans, une centaine de membres. Et si vous demandez quels sont les résultats de ce grand effort, je vous répondrai par la statistique des grades littéraires et scienti-

fiques obtenus depuis la fondation de notre institut, en 1875.

Licenciés ès lettres	123
Licenciés ès sciences naturelles. . .	3
Licenciés ès sciences mathématiques .	13
Licenciés ès sciences physiques. . .	45
Agrégés	4
En tout, grades supérieurs obtenus .	188

Et pour peu qu'il vous intéresse de savoir s'il y a recul ou progrès dans notre marche, je vous donnerai la série des résultats annuels obtenus pour la licence ès lettres, par exemple, depuis 1876 jusqu'à cette année. La voici : en 1876, 11 diplômes; les années suivantes, 12, 8, 7, 9, 13, 17, 21, et cette année 27; 27 sur 34 candidats, sans compter les 5 ou 6 examens dont nous attendons encore l'issue.

En somme, l'année 1884 marque l'apogée de notre école depuis sa fondation, les diplômes de licenciés ès lettres et ès sciences obtenus cette année s'élevant déjà à 39 avant la fin des épreuves.

Voilà les réponses de fait que nous pouvons opposer à ceux qui nous traitent avec une si charitable compassion. Ces réponses, Messieurs, je les devais à nos chers élèves, qui ont vengé l'honneur de leur école; je les devais à leurs maîtres, dont le dévouement sans limites et le mérite éprouvé ont préparé et assuré ces succès; je les devais à nos vénérés fondateurs, qui ont eu foi en nous, et dont la confiance n'a pas été

trompée. Mais permettez-moi de vous le dire, ces réponses de fait ne sont, à mes yeux, que le petit côté de notre apologie.

Faire des avocats, des notaires ou des juges, des médecins ou des professeurs; former pour ces carrières des hommes instruits et croyants; préparer ainsi au pays, qui en a un peu perdu l'usage, mais qui commence à en ressentir le besoin, une réserve de talent, de compétence, d'honneur professionnel et de moralité, c'est bien, c'est utile, et une telle entreprise suffirait amplement à justifier nos efforts.

Mais la grande portée de l'œuvre est plus haut. Je vous l'ai fait voir en commençant. Il faut venger la foi. Il faut démontrer la fécondité scientifique des entreprises que la foi inspire.

Nos professeurs ont ainsi compris leur tâche. Voilà pourquoi le côté spéculatif les a toujours vivement préoccupés. Dès l'origine ils ont demandé, obtenu et réalisé des installations scientifiques en rapport avec les besoins actuels de la recherche; plusieurs d'entre eux ont commencé à révéler, par des publications du premier ordre, la valeur de leur enseignement. Nous devons déjà à la plume de M. de Lapparent deux grands traités de géologie et de minéralogie, devenus classiques dès le lendemain de leur apparition; M. l'abbé de Broglie nous a donné une magistrale critique du positivisme et les prémices attrayantes de son *Histoire des religions*. D'autres ouvrages sont sur le métier, tels que les brillantes études critiques de M. l'abbé Martin sur le Nouveau Testament, le

Liber pontificalis de M. l'abbé Duchesne, un traité de calcul différentiel de M. Serret. Après les maîtres, viendront les élèves. Des écrivains, des savants sortiront de nos écoles; la porte des académies s'ouvrira devant eux; ils obligeront l'attention publique de s'occuper de leurs travaux et de reconnaître que la formation chrétienne n'a pas gêné en eux l'épanouissement de la science.

Cette démonstration est nécessaire.

C'est l'intérêt de tous, des pauvres et des riches, des savants et des ignorants, pourvu qu'ils soient chrétiens. C'est l'intérêt de ceux qui habitent loin de nos grands centres, comme de ceux qui vivent aux portes de nos Facultés. C'est l'intérêt de demain comme celui d'aujourd'hui, et la génération à naître y trouvera même plus de profit que nous qui y mettons plus de labeur.

Rappelons-nous, Messieurs, en finissant, le fait qui nous a servi de point de départ. Un savant a conçu une hypothèse féconde; il a commencé de la vérifier par d'ingénieuses expériences, l'humanité tout entière suit avec une curiosité sympathique le développement de ses recherches, et le trésor de son pays s'ouvre avec largeur pour seconder ses travaux. Qui payera cette dépense? La France entière. Le pauvre artisan caché au fond d'un sombre atelier, le pâtre errant sur les montagnes, auront leur part de ce sacrifice. Le bien public l'exige, et nul ne songe à le regretter.

Eh bien! Messieurs, voici une autre entreprise. Ce n'est pas un savant qui vient à vous, c'est une mère,

la vôtre, Messieurs, la mère de vos âmes : c'est l'Église catholique. Elle vous dit par la voix de vos évêques ce que disait autrefois le Sauveur dans le désert de Galilée : « J'ai pitié de cette multitude : » *Misereor super turbam*[1]. Oui, j'en ai pitié, car des séducteurs l'ont égarée, et, dans le désarroi de ses convictions perdues, elle ressemble à un troupeau abandonné et sans pasteur : *Quia erant vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorem*[2].

Pour rendre la foi à cette génération, pour transmettre la foi à celle qui s'élève, l'Église a reconnu la nécessité d'ouvrir des sources de haut savoir chrétien. Là seulement les esprits avides de vérité pourront boire le contrepoison de l'erreur et se refaire un tempérament moral réfractaire aux miasmes dont est chargée l'atmosphère scientifique.

A cette création aussi coûteuse que nécessaire, il faut son budget. Où le prendre? La contrainte ici n'est pas de mise. Ce sera le budget volontaire, celui à qui M. Chesnelong un jour a donné son vrai nom, en l'appelant éloquemment le budget du sacrifice chrétien pour le rachat des âmes captives. Eh bien, Messieurs, vous le savez, le budget s'alimente par l'impôt, et l'impôt pèse sur tout le territoire. Qu'on ne vienne donc plus nous dire : Moi je suis à cent lieues de Paris, les écoles de Paris ne me touchent pas. C'est comme si l'on disait : J'habite la Bretagne, je ne veux

[1] Marc. VIII, 2.
[2] Matth. IX, 36.

pas payer pour entretenir à Paris une cour de cassation. Qu'on ne dise pas : Je n'ai pas de fils en situation de fréquenter vos Facultés. C'est comme si on disait : Je suis célibataire, et mon voisin a trois fils, donc ma propriété doit payer trois fois moins d'impôt que la sienne. Encore une fois, si vous ne regardez dans notre œuvre que ses résultats tangibles et immédiats, les diplômes qu'elle obtient, les carrières qu'elle prépare, vous serez tentés d'écouter les conseils de l'égoïsme et de mesurer l'effort au profit personnel. Mais, si vous levez les yeux pour voir plus haut et plus loin, vous ne comprendrez même plus les hésitations des pusillanimes.

Et alors, Messieurs, il arrivera ce que l'expérience nous montre chaque jour : la générosité qui ne calcule pas se trouvera être un excellent calcul. Pour n'avoir pas subordonné votre concours aux bénéfices prochains que vous en pouviez attendre, vous aurez hâté l'heure où ces bénéfices viendront payer votre confiance. Ne voir dans nos Facultés que des écoles professionnelles, c'est les amoindrir; les amoindrir, c'est encourager la désertion qui les dépeuple et l'abandon matériel qui les ruine. Au contraire, leur assigner le rôle supérieur qui leur appartient dans l'œuvre à longue portée du salut social, c'est s'engager à les soutenir, même à travers les jours d'épreuves. Mais, si vous les soutenez, il n'y aura plus pour elles de jours d'épreuves; car elles n'ont rien à craindre que de l'oubli ou de la tiédeur de leurs protecteurs naturels.

Je ne vous dirai plus qu'un mot, Messieurs, et ce mot, je voudrais le faire arriver par votre entremise à tous ceux qui ne sont pas ici et qui ont besoin de l'entendre. Souvenons-nous que nous sommes catholiques, c'est-à-dire engagés par vocation aux grandes pensées, aux nobles ambitions, aux désirs qui embrassent le monde. C'est l'incomparable dignité des chrétiens que le plus humble d'entre eux a des intérêts dans tout l'univers. Ainsi, quand vous entendez dire que sur les plages du Tonkin ou de la Corée, dans les îles inhospitalières de l'Océanie ou dans les solitudes du Thibet, nos missionnaires annoncent, au prix de leur sang, la bonne nouvelle de l'Évangile, vous ne demandez pas si cela vous intéresse, vous ne dites pas : C'est trop loin de nous. Vous ouvrez votre bourse et votre cœur, vous répandez des aumônes et des prières, vous portez votre obole à la Propagation de la foi, et, fidèles à cette autre promesse des associés, vous récitez votre *Pater* pour les pauvres missionnaires.

Ah! Messieurs! le *Pater!* c'est la grande leçon du zèle, c'est la condamnation de l'égoïsme. Que demandons-nous avant toutes choses au Père qui est dans les cieux? Nous lui demandons de prendre en main sa propre cause, de faire que son nom soit béni et que son règne s'étende : *Adveniat regnum tuum.* Et c'est pour cela que nous nous intéressons aux entreprises lointaines de l'apostolat, parce qu'elles ont pour objet l'extension du règne de Dieu. Eh bien, je vous en signale une qui, pour être plus rapprochée de vous,

n'est pas liée moins étroitement aux intérêts de la foi. La foi est menacée par la fausse science, et l'on vous demande de susciter à son service les apôtres de la science chrétienne.

Faites cela, Messieurs, soutenez, développez le haut enseignement chrétien, et vous aurez travaillé de la façon la plus efficace à l'avènement du règne de Dieu.

SÉANCE ANNUELLE DU 19 NOVEMBRE 1885

MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Chaque année, en me retrouvant à cette place devant ce vénérable et brillant auditoire, je sens plus vivement la difficulté de ma tâche. Appelé, en effet, à vous entretenir de notre œuvre de haut enseignement chrétien, je ne puis traiter devant vous que deux questions : Quel est le rôle de cette œuvre, et comment, durant l'année qui vient de s'achever, a-t-elle réussi à le remplir? Or, depuis le temps que j'ai mission de les poser devant vous, ces deux questions provoquent des réponses si semblables que c'est à désespérer de les rajeunir.

D'où pourrait venir en effet la nouveauté? Ce n'est pas du côté des nécessités supérieures auxquelles il s'agit de satisfaire. Ces nécessités-là ne changent pas, ou, si elles se modifient sous l'influence des événements contemporains, c'est pour devenir d'année en année plus visibles et plus pressantes. Seule la marche de notre œuvre pourrait donner lieu à des constata-

tions nouvelles, si la condition qui nous est faite ne nous condamnait provisoirement à l'immobilité. Nos ennemis nous interdisent l'accroissement et le progrès. Ils nous permettraient volontiers de décliner et de périr; mais vous, nos fondateurs, et vous, nos amis, vous nous le défendez, n'est-ce pas? et le plus sévèrement du monde, je l'espère bien.

Quand on ne peut aller ni en avant ni en arrière, il faut bien rester sur place; mais là encore il y a deux manières de se comporter. On peut se coucher et attendre, on peut rester debout et travailler. Nous avons choisi la seconde manière. Vous vous rappelez le mot de Sieyès, à qui l'on demandait : « Qu'avez-vous fait pendant la Terreur? — J'ai vécu, » répondit-il. Un jour viendra aussi pour le haut enseignement chrétien où la terreur qui arrête aujourd'hui ses développements et quelquefois, hélas! paralyse le courage de ses clients naturels, fera place à une liberté moins contredite et moins menacée.

Ce jour-là, si l'on se souvient des temps difficiles, si l'on nous demande : Que faisiez-vous quand vos adversaires vous opprimaient et que vos amis n'étaient pas unanimes à vous soutenir? nous répondrons : Nous vivions. Mais cette réponse, j'ose le dire, contiendra plus de fierté que celle de Sieyès. Car, pour lui, vivre c'était se cacher, s'effacer, s'abstenir et se taire; pour nous, vivre aura été travailler sans relâche, servir obscurément, mais obstinément, l'Église et la France par la culture des jeunes esprits que nous confiaient ces deux mères, et que nous leur ren-

drons armés pour les luttes du jour et mûrs pour les victoires du lendemain.

I

C'est là, Messeigneurs et Messieurs, ce que nous avons fait cette année encore, parmi des difficultés sans cesse accrues, auxquelles répondaient un dévouement toujours plus grand des maîtres, une ardeur plus soutenue des élèves.

Fondée il y a dix ans, au milieu de l'enthousiasme que suscite d'ordinaire une conquête longtemps attendue et chèrement achetée, l'Université catholique de Paris avait grandi pendant les quatre premières années. En 1878, elle atteignait le niveau le plus élevé qu'ait connu jusqu'ici sa population scolaire. En 1879, l'influence des événements extérieurs commençait à faire quelques vides dans ses rangs. En 1880, les lois auxquelles reste attaché un nom néfaste, et qui n'a pas porté bonheur à de plus lointaines entreprises, venaient nous frapper dans nos prérogatives et dans nos intérêts: notre établissement perdait à la fois son titre, son droit de participer aux examens en la personne de ses professeurs, enfin, par la gratuité des inscriptions, une part importante de ses ressources. En même temps, tout ce qui peut décourager le présent en menaçant l'avenir était mis en œuvre pour détourner de nos hautes écoles les jeunes gens soucieux de s'ouvrir une carrière. Que les périls ainsi

montrés fussent bien sérieux, nous ne l'avons jamais pensé, et vous n'avez pas oublié l'éloquente démonstration que vous faisait l'année dernière, ici même, notre cher et éminent collaborateur M. Alix, pour établir le mal fondé de certaines craintes. Mais, justifiées ou non, ces craintes se répandaient; elles impressionnaient, faut-il le dire? ceux-là mêmes, ceux-là surtout qui échappaient par leur situation et par leurs projets au mauvais vouloir des maîtres du jour; tant et si bien que durant quatre années notre belle école de droit présenta ce singulier contraste : du côté de l'enseignement, un progrès incessant, des cadres toujours plus étendus et mieux remplis, un corps professoral s'imposant au respect, à l'estime, à la confiance de tous, s'enrichissant par l'accession d'un magistrat illustre et se rajeunissant lui-même par ce brillant concours d'agrégation qui fut à la fois l'honneur des juges, celui des lauréats, celui même des vaincus; en même temps, du côté de notre clientèle d'élèves, des hésitations, des timidités, qui réduisaient progressivement nos forces numériques.

En 1883, ce mouvement de décroissance s'arrêta : l'année qui vient de finir ne l'a pas vu reprendre; il est aujourd'hui définitivement enrayé; et, malgré les obscurités de l'heure présente, peut-être à cause de je ne sais quelles clartés lointaines qui blanchissent l'horizon, il tend à se transformer en un mouvement contraire qui nous ramène vers les beaux jours. En même temps, par une faveur de la Providence, l'épreuve qui nous atteignait si profondément par cer-

tains côtés devenait pour nous, par certains autres, une cause de prospérité et de progrès. L'école des hautes études scientifiques et littéraires, substituée aux deux Facultés des lettres et des sciences, voyait se tripler le nombre de ses élèves sous le coup des nécessités nouvelles imposées à l'enseignement secondaire, et recevait l'honorable mission de préparer en foule aux grades supérieurs de l'ordre scientifique ou littéraire les futurs professeurs de nos petits séminaires et de nos collèges. L'école des sciences sacrées, créée postérieurement aux autres Facultés, sous la forme discrète et modeste d'une simple annexe ajoutée à notre séminaire supérieur, prenait son essor au moment même où le navire de la jurisprudence commençait à serrer ses voiles. Enfin, chose consolante à constater, la Faculté de droit elle-même retrouvait dans une assiduité plus grande de ses étudiants, dans une fréquentation plus régulière de ses cours, dans les résultats plus heureux que jamais des examens, tout ensemble et la compensation de ses pertes et la victorieuse condamnation des vaines terreurs qui lui avaient fait tort.

Toutes ces consolations, toutes ces promesses de vie ont été prodiguées à l'année qui s'achève. Jamais les moyennes de présences n'ont été plus élevées, jamais les proportions d'admission n'ont été meilleures dans les examens de droit : de 75 0/0 les résultats heureux sont montés à 81 0/0. Enfin, le nombre total de nos étudiants de tous les ordres, qui de 400 s'était abaissé jusqu'à 250, s'est relevé dès la rentrée

récente à 284, et les recrues attendues pour la fin du mois nous promettent de dépasser les 300.

L'année 1884-85 nous a donné, à l'école de droit, sur 209 examens, 170 admissions; à l'école des hautes études, 24 licenciés ès lettres, 8 licenciés ès sciences et un agrégé de grammaire; en tout 33 grades supérieurs.

En regard de ces résultats, je voudrais pouvoir mettre les noms de ceux à qui nous en sommes surtout redevables; je voudrais vous raconter une fois de plus le dévouement de nos maîtres, vous dire comment ils comprennent leur tâche, quels exemples ils donnent à la jeunesse qu'ils ont mission d'instruire et qu'ils se chargent encore d'édifier et d'entraîner. Mais c'est ici surtout que je sens l'impossibilité de prononcer une seule parole qui ne soit une redite. Deux fois déjà je vous ai fait passer la revue de notre état-major. Depuis lors, Messieurs, nos professeurs n'ont pas changé; c'est le seul éloge que je veuille me permettre, c'est le plus grand que je puisse faire.

Je puis cependant vous donner une preuve nouvelle de la valeur de leurs leçons : cette preuve, je l'emprunterai textuellement au rapport que l'éminent doyen de notre Faculté de droit présentait ce matin même à l'assemblée de nos évêques fondateurs. Il mentionnait la présence, à plusieurs de nos cours, « d'un certain nombre de jeunes étrangers que leurs gouvernements envoient achever leurs études en France. Des Suisses, des Roumains, des Américains, sont ainsi venus écouter les leçons de nos professeurs

catholiques. Un jeune diplomate russe fréquentait, il y a deux ans, le cours de droit des gens de M. Lacointa. Retourné aujourd'hui dans son pays natal, il demeure en rapports avec son ancien professeur, au contrôle duquel, lui schismatique grec, il offre de soumettre en ce moment même un ouvrage qu'il songerait à publier. La démarche d'un tel disciple est, à coup sûr, de quelque prix. »

Mais l'enseignement n'épuise pas toute l'activité de nos maîtres. Il est encore un côté de leur œuvre que je suis en droit de signaler à votre attention; c'es le labeur personnel par lequel, sans rien soustraire de leur activité à la tâche austère de l'enseignement, ils prennent position dans le monde savant et font honneur à notre école de la juste renommée de leurs travaux. J'ai déjà salué ici l'apparition du grand *Traité de géologie* qui, du premier coup, a fait à son auteur une réputation européenne. Je pourrais ajouter que la première édition de ce bel ouvrage a disparu en un an, et que la seconde s'épuise; qu'un second traité plus ardu, à cause de son objet, et moins accessible au grand nombre, le *Traité de minéralogie,* n'obtient pas un moindre succès. Mais j'aime mieux vous montrer dans deux faits plus récents la preuve du service que nous rendent nos professeurs en faisant par eux-mêmes œuvre scientifique.

Deux congrès de savants se réunissaient l'été dernier hors de France : à Berlin, le congrès de géologie; à Anvers, un congrès spécial de jurisconsultes pour l'unification internationale du droit commercial et

maritime. M. de Lapparent était convié au premier, à cause de sa notoriété scientifique; notre Faculté de droit fut invitée par le gouvernement belge à se faire représenter au second. Vous voyez, Messieurs, pour le dire en passant, que les étrangers sont plus attentifs que nos concitoyens aux méritoires créations de l'initiative chrétienne dans le domaine du haut savoir, et que nos Facultés, systématiquement dédaignées par des Français, sont traitées avec honneur par des puissances voisines. Espérons que, pour obtenir une appréciation équitable de nos efforts, nous ne serons pas toujours réduits à passer la frontière.

En attendant, nos représentants ont fait parmi les savants réunis de l'Europe fort avantageuse figure. M. de Lapparent arrivait à Berlin précédé d'une réputation qui lui assurait le meilleur accueil; mais quand on vit le jeune savant faire succéder sans interruption aux discours prononcés en français (c'était la langue adoptée pour les séances générales) des conversations et des communications en allemand, et se montrer également maître de son sujet dans les deux idiomes, l'enthousiasme germanique ne connut plus de bornes, et c'est l'honneur de notre bien-aimé collègue d'avoir fait acclamer sur les bords de la Sprée, déshabitués de pareils échos, la science libre, chrétienne et française.

Un deuil douloureux vint arrêter M. Terrat au moment où il s'apprêtait à partir pour Anvers, en compagnie de M. Guyot. Seul notre professeur de droit commercial put aller remplir le mandat que les suf-

frages de la Faculté avaient partagé entre ces deux confrères. C'est bien un peu mon droit d'être indiscret et de vous dire ce qui m'est revenu des échos de là-bas. Eh bien, j'ai entendu dire que dans la section de droit maritime, — celle précisément où M. Terrat devait être et ne put pas aller, — les honneurs du savoir juridique furent pour un professeur de la Faculté officielle de Paris; mais que dans la section de droit commercial, — celle où nous étions représentés, — entre tant de savants de nationalités diverses, l'un de ceux qui se montrèrent le plus maîtres d'une matière épineuse et difficile fut notre mandataire, M. Guyot.

Voilà, Messieurs, quelques indices de l'activité scientifique dont notre œuvre est le foyer. Ce ne sont pas les premiers que je vous signale; vous avez encore présent le souvenir des témoignages recueillis en Belgique et au Canada par M. Claudio Jannet, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, par MM. les abbés Duchesne et Martin. Vous n'avez pas davantage oublié l'invitation personnelle adressée, l'année dernière, à M. Lacointa par les organisateurs du congrès du comité international de la Croix-Rouge à Genève, ni l'éclat de sa parole dans cette assemblée, ni les témoignages de haute estime qui lui furent prodigués par tous ses membres. Laissez-moi vous dire, sans crainte de me compromettre, que ce n'est là qu'un commencement. D'autres travaux se poursuivent qui se feront connaître d'année en année. Notre institut a été construit dès l'origine sur un solide fondement, je veux

dire sur le mérite éprouvé de ses premiers professeurs. Affermi sur de telles bases, l'édifice montera plus ou moins vite ; mais en tout temps il saura défier l'orage, et la main de Dieu le conduira jusqu'à son couronnement.

II

Je vous ai dit, Messeigneurs et Messieurs, tout ce que la vie de notre œuvre pouvait offrir d'intéressant à votre attention pendant l'année qui vient de finir. Ma tâche serait terminée, et je me déroberais à l'ingrate nécessité de me répéter devant vous en plaidant pour la centième fois la cause de l'enseignement supérieur libre et chrétien, si une parole ne venait de retentir dont les échos remuent encore le monde et font vibrer profondément tous les cœurs chrétiens.

Léon XIII vient de rappeler les principes qui président à la constitution chrétienne des États. Bien que l'encyclique *Immortale Dei* ait pour objet direct les questions morales et sociales que vise son titre, il suffit de la lire pour voir la place prépondérante que tient le dogme dans la solution de ces hauts problèmes. Le pape repousse noblement une accusation, et il intente lui-même un procès. On a reproché à l'Église d'être l'ennemie de la civilisation humaine et de la société civile. Il défend l'Épouse de Jésus-Christ au nom de sa doctrine et de son histoire, et la réfutation est victorieuse. A son tour, il reproche au siècle pré-

sent de s'être cru de taille à créer un « droit nouveau », comme si la morale éternelle était à refaire, comme si les principes civilisateurs de l'Évangile étaient devenus insuffisants. Analysant avec une invincible logique ce droit nouveau, le pontife montre que tous les éléments de justice, de vérité, d'humanité qu'il contient sont des emprunts faits au droit chrétien; que partout où il innove, il procède par le sophisme et aboutit au désordre des idées et des mœurs, à la perturbation de la paix publique. Ajoutez à cette double démonstration l'indication lumineuse des tempéraments qu'impose, en vue de la pratique, l'état de division des esprits dans la société contemporaine, et vous aurez, si je ne me trompe, une idée assez juste de ce monument doctrinal.

Eh bien, Messieurs, ce qui ressort de là avec évidence, c'est cette vérité que tant de fois déjà je me suis efforcé de mettre en lumière : c'est que la grande affaire de ce temps-ci, comme de tous les temps, c'est la doctrine. Dans l'antiquité, l'élite seule de l'humanité s'en préoccupait : l'esclavage était là pour comprimer par la force, par l'ignorance, par l'isolement, les deux tiers du genre humain. Une religion grossière retenait tant bien que mal la partie illettrée des hommes libres. Restaient les privilégiés, les riches, les sages, les philosophes : ceux-là s'occupaient de la doctrine, avec quelle curiosité, quelle puissance de génie, vous le savez; mais aussi au milieu de quels troubles, de quelles hésitations, de quelles contradictions sur les fondements mêmes de la philosophie spéculative ou

pratique! Le Christ est venu, et au dédain des anciens pour le vulgaire: *Odi profanum vulgus et arceo*, il a fait succéder, en sa personne et en son Église, la prédilection pour les petits et les pauvres: *Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos.* Il a fondé le bonheur des hommes sur la morale, et la morale sur la vérité. Cette vérité, devenue nécessaire à tous comme le pain, il n'a pas permis qu'elle fût inaccessible à personne. Et lentement, suavement, sans verser d'autre sang que le leur propre, les disciples du Crucifié ont conquis la terre à cette doctrine de salut; ils ont réussi à faire dans le monde des âmes quelque chose de plus universel et de plus grand que cette paix romaine, substituée aux guerres des peuples par la puissante unité de l'empire des Césars.

Alors, Messieurs, quand l'Europe entière acceptait sans discussion les principes fondamentaux du christianisme, il y avait place, hélas! pour bien des défaillances individuelles, et pour bien des désordres sociaux. Mais partout il était facile de reconnaître la cause du mal : c'était l'infidélité commise envers la doctrine évangélique; partout il était possible d'y apporter le remède : c'était le retour à des principes qu'on avait pu trahir dans la pratique, mais qu'on n'osait pas contester dans l'ordre spéculatif. Il suffisait alors que Dieu suscitât quelque grand réformateur : tantôt sur le siège de saint Pierre, un Grégoire VII, un Innocent III, un Pie V; tantôt dans les rangs de la milice sacrée, un Bernard, un François d'Assise, un Dominique, un Philippe de Néri, un

Ignace, un Vincent de Paul. On voyait aussitôt des transformations merveilleuses, des conversions dont le nombre et la rapidité nous étonnent. Qu'est-ce donc, Messieurs, qui rendait possibles ces métamorphoses ? C'était l'accord sur la vérité. Les clercs, dont les papes réprimaient les désordres; les empereurs, dont ils arrêtaient les empiétements; les mauvais chrétiens, dont les saints condamnaient les vices par leurs exemples et procuraient l'amendement par leur zèle, tous ces disciples infidèles savaient bien qu'ils trahissaient leur Maître, mais ils savaient aussi que ce Maître était Jésus-Christ. On avait sur eux cette prise : on pouvait invoquer une loi commune; et quand Dieu faisait passer sur les peuples corrompus, mais croyants, le grand souffle de sa grâce, tous les fronts se courbaient dans le repentir, et se relevaient purifiés.

Quel est, Messieurs, le mal vraiment moderne? Est-ce l'orgueil? Est-ce l'avarice? Est-ce la volupté? Est-ce l'une quelconque des passions humaines? Mais tout cela est aussi vieux que le monde. Est-ce du moins la quantité relative du mal moral, la place qu'il occupe sur la terre par rapport à l'ensemble de la conduite des hommes? D'aucuns le pensent; j'avoue que je n'en sais rien, et j'ajoute que la preuve d'une pareille assertion est impossible à faire, car nul ne connaît les forces respectives du bien et du mal dans l'humanité, même contemporaine; moins encore peut-on les mesurer dans les siècles passés; comment donc ferait-on pour établir la comparaison? Et ce-

pendant. Messieurs, il y a un mal moderne : c'est le mal des esprits. L'accord doctrinal a été rompu. Cette longue trêve de Dieu, que quinze siècles de christianisme avaient assurée aux intelligences des hommes sur les questions fondamentales, a fait place à un renouvellement des anciens conflits. Écoutez les sages du siècle, moralistes, politiciens, sociologues : ils ne sont pas plus près de s'unir qu'Aristote et Platon ne s'accordent avec Démocrite et Épicure.

Voici un libéral qui prend pour type des relations sociales la liberté morale de l'individu : son point de départ est la psychologie spiritualiste; son point d'arrivée, le contrat social. Voilà un darwinien, qui prend pour *postulatum* la nécessité universelle : son point de départ est le matérialisme, son point d'arrivée est la déification de la force, qu'elle s'exerce par le nombre ou qu'elle se personnifie dans un maître. La confusion des idées est à son comble. Mais les conséquences de cette cacophonie philosophique sont bien autrement redoutables qu'autrefois. Entre l'ancienne libre pensée et la nouvelle, le christianisme a passé; il a fait tomber les chaînes des esclaves, il a popularisé l'instruction, il a fait pénétrer dans les masses les idées de justice et de charité. Le niveau humain s'est élevé sous cette influence, et maintenant il n'est plus possible de délirer à loisir, sans tenir compte de la multitude. Tout ce que la civilisation chrétienne avait fait pour le relèvement des petits et des humbles, devient un danger nouveau dès qu'on enlève à ces régénérés le frein des croyances qui con-

tenaient leurs passions. Les modernes sophistes ne peuvent plus, comme les anciens, se jouer en paix de la vérité. Le peuple affranchi, le peuple qui sait lire, est là qui les écoute quand ils prêchent le mépris de l'Évangile : il goûtera peut-être la leçon, mais il ne s'en tiendra pas là. A son tour il dédaignera les maîtres qui lui auront appris le dédain ; il brisera les chétives barrières de la nouvelle morale, comme on lui a enseigné à renverser les vieilles murailles. Et les beaux esprits, qui criaient à l'intolérance quand le pape dénonçait leurs erreurs, en appelleront aux brutalités de la force pour les sauver, s'il se peut, des conséquences de leur folie.

La conclusion, Messieurs, vous la tirerez vous-mêmes. Puisqu'il y a un mal propre à notre temps, il faut aussi qu'il y ait un remède actuel, car Dieu a fait les nations guérissables. Puisque le mal moderne, c'est le désarroi des intelligences et l'émiettement des doctrines, le remède sera le retour à la vérité. Comment pourra s'opérer ce retour ? Par l'action de la puissance publique? Non, Messieurs, parce qu'aujourd'hui ceux qui la représentent font adhésion ouverte aux négations antichrétiennes, parce que demain, si elle avait pour organes de fidèles disciples de l'Évangile, leur bon vouloir ne pourrait s'exercer qu'avec une réserve extrême en face des préjugés amoncelés et des oppositions de toute sorte. Le rôle du pouvoir, s'il devenait favorable à l'influence chrétienne, serait de seconder nos libres efforts : il ne pourrait jamais les suppléer.

Tout cela n'est pas l'effet du mauvais vouloir; c'est le résultat d'une certaine apathie, trop lente à changer les habitudes prises au temps où l'enseignement supérieur était encore placé sous le régime du monopole.

Je vous dis ces choses avec chaleur, Messieurs, mais je vous les dis sans amertume. Si tous ceux qui devaient être les appuis naturels de notre œuvre ne l'ont pas tout d'abord comprise, je ne suis pas assez ingrat pour oublier devant qui je parle. Je sais que j'ai devant moi non seulement les pères de cet institut, les pasteurs dont l'initiative l'a fait naître, dont l'autorité le dirige, dont la sollicitude le nourrit, dont le patronage le couvre et le recommande : non seulement les maîtres qui ont vraiment fondé le haut enseignement catholique par leur science et leur dévouement, non seulement les jeunes gens qui l'ont honoré par leur travail et dont vous venez de couronner les succès, mais aussi les amis fidèles, les protecteurs bienveillants et sûrs dont les encouragements n'ont jamais manqué à nos efforts.

Et alors, Messieurs, je sens revivre en mon cœur une invincible espérance. Non, une entreprise ainsi commencée ne saurait décliner et périr. Et quel moment choisirait-on pour se résigner à sa ruine? Le moment où les ennemis de la vérité chrétienne font rage contre l'Église et l'accusent des maux dont ils sont eux-mêmes les auteurs; le moment aussi où les dupes de leurs promesses trompeuses commencent à les juger par leurs œuvres et à douter d'eux; le mo-

ment enfin où la voix du Vicaire de Jésus-Christ nous convie à serrer nos rangs pour le bon combat et à délivrer les âmes en leur rendant la vérité : *Veritas liberabit vos*, dit Léon XIII après le Sauveur.

Non, Messieurs, cela ne sera pas. La science chrétienne a toujours existé ; mais, depuis la suppression des anciennes universités, elle n'avait plus en France de foyers. Elle ressemblait à cette lumière diffuse dont nous parlent les physiciens et qui traverse l'immensité de l'espace sans l'éclairer, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une surface qui arrête ses rayons et les réfléchisse.

Aujourd'hui, grâce à l'affranchissement de l'enseignement supérieur, la science chrétienne a enfin rencontré des foyers d'où elle rayonne : ce sont les hautes écoles catholiques. Vous les entretiendrez, Messieurs, et vous n'oublierez pas que l'aliment de la flamme brillante, c'est une matière sans éclat, qui se détruit obscurément pour engendrer la lumière. Ce qu'est le bois au feu, l'huile à la lampe studieuse, le charbon opaque et sombre au phare électrique, voilà ce qu'est aussi l'argent de la charité : offrande modeste, souvent cachée, souvent faite par celui qui ne possède pas la science, mais qui sait qu'elle est utile à l'Église et qui s'impose un sacrifice pour lui en procurer le secours. Rassurez-vous, humbles bienfaiteurs du haut savoir chrétien. L'élément qui se consume au foyer ne sait pas pour qui brille sa flamme ; mais, plus heureux, vous assisterez vous-mêmes, conscients de votre ouvrage, à la transformation magnifique qui changera

votre aumône matérielle en un épanchement de clarté. Ainsi justifierez-vous le beau nom des chrétiens, qui s'appellent de par Dieu les enfants de lumière. Ainsi mériterez-vous la récompense des chrétiens, qui consiste dans la claire vue de la divine lumière.

SÉANCE ANNUELLE DU 18 NOVEMBRE 1886

Éminences,
Messeigneurs,
Messieurs,

Il y a peu de jours, une mesure qui complète l'œuvre de laïcisation venait attrister tous les honnêtes gens de Paris. Un vote du conseil municipal avait mis l'Administration en demeure de retirer aux sœurs de Charité la direction des maisons de secours établies par les bureaux de bienfaisance pour la distribution des médicaments et des aumônes.

Après avoir chassé Jésus-Christ de l'école et de l'hôpital, il restait à le chasser de la mansarde du pauvre ; on y a réussi. Cette sœur assise dans son officine pharmaceutique, en même temps qu'elle délivrait les médicaments prescrits aux indigents par le médecin du bureau de bienfaisance, prenait le nom et l'adresse du malade, puis elle se rendait à son domicile : avec elle entrait la consolation ; derrière elle souvent, très souvent, le prêtre. Cet ouvrier de Paris, qui acclame les insulteurs du Christ, n'attend le plus souvent qu'une occasion et qu'un signe pour se jeter dans les bras de

son Sauveur. L'occasion, c'était la maladie qui isole et fait réfléchir; le signe, c'était l'apparition de la sœur, le son de sa voix et son sourire. De là, Messieurs, un fait consolant. Dans les quartiers populeux de Paris, dans ces faubourgs dont le nom légendaire est devenu synonyme de révolution, la proportion des malades morts sans sacrements était notablement plus petite que dans les quartiers opulents. Le privilège évangélique des pauvres se retrouvait du moins au lit de la mort.

La haine des sectaires y a mis bon ordre. Désormais les pasteurs des âmes n'auront plus aucun moyen régulier et universel de savoir où sont les pauvres malades et d'aller leur offrir cette assistance spirituelle qu'un si grand nombre désire et que si peu osent réclamer.

Que fera-t-on alors? S'enfermera-t-on dans une résignation paresseuse? Dira-t-on : Il n'y a rien à faire, attendons que le gouvernement change, et d'ici là laissons périr les âmes?

Non, j'en atteste le cœur des chrétiens de Paris et le cœur de leur archevêque; non, on ne fera point cela. On dira : La charité officielle repousse la religion, il faut que la charité libre la recueille. Un dernier attentat consomme l'œuvre néfaste de l'universelle laïcisation, il faut qu'un suprême effort de l'initiative chrétienne réponde à ce défi.

Mais comment s'y prendre? On n'aura plus les ressources publiques pour entretenir des sœurs de quartier : qu'importe, l'aumône y pourvoira. On n'aura

plus la liste générale des malades à visiter : qu'à cela ne tienne! le zèle saura multiplier ses industries, varier ses artifices, pour découvrir ce qu'on lui cache et pénétrer jusqu'au lit où gémit l'indigent. Si l'on ne fait pas tout le bien désirable, on fera tout le bien possible, et Dieu sera content.

Elle est belle, Messieurs, cette réponse de la charité chrétienne et française aux provocations d'une tyrannie qui persécute les âmes. Et que manque-t-il à une telle générosité pour mériter cet éloge plein qui ne s'adresse qu'à la perfection? Il lui manque peut-être de se comprendre elle-même, de voir clairement le but où elle s'achemine d'instinct. En deux mots, en face des maux présents et des menaces prochaines, si notre charité est assez magnanime, elle n'est peut-être pas assez éclairée. De là des hésitations et des incertitudes. Quand une nouvelle iniquité vient de se commettre, un élan nouveau porte les chrétiens vers un essai de réparation. Puis les difficultés se rencontrent : on se consulte, on interroge l'avenir. Combien de temps durera cette guerre? Et s'il est impossible d'en assigner le terme, le découragement est à la porte.

Pourquoi, Messieurs? C'est peut-être parce qu'on ne veut pas comprendre que rien n'est immobile ici-bas, que les sociétés se transforment, que l'injustice et le crime se mêlent souvent à des changements qui ne laissent pas pour cela d'être durables, et que le vrai rôle des enfants de Dieu n'est pas d'arrêter le cours du temps, mais de l'infléchir vers le terme de notre véritable destinée.

Nous voici bien loin, n'est-il pas vrai, du haut enseignement catholique dont c'est aujourd'hui la fête? Non, Messieurs, nous y touchons, au contraire; et, dans les circonstrances critiques que traverse notre œuvre, alors que tant d'autres nécessités de combat lui font parmi nos amis une si redoutable concurrence, c'est, me semble-t-il, par ce grand côté qu'il convient d'aborder une question qui pourrait bien être pour nous la question d'existence.

Je ne viens donc pas aujourd'hui vous apporter des détails trop semblables à ceux que vous avez dix fois entendus, des statistiques d'examens, des analyses de cours, des épisodes de notre vie scolaire. Je viens vous demander deux choses : Comment comprenez-vous le rôle des catholiques en face du mouvement général qui emporte aujourd'hui l'humanité? Quelle place assignez-vous à l'enseignement supérieur dans cette marche d'ensemble?

I

Il y a cent ans, Messeigneurs et Messieurs, la société française conservait encore l'appareil extérieur que lui avaient légué les siècles chrétiens. Vous savez quelle fureur de nouveautés bouillonnait au dedans. Encore trois ans, et nous toucherons au centenaire de cette année fatidique qui vit briser le moule antique dont un siècle de vicissitudes n'a guère fait autre chose que remuer les débris.

Laissons de côté tout ce qui regarde la constitution politique ; évitons pareillement d'aborder ces grands problèmes économiques qui sont le cauchemar de notre époque. Occupons-nous seulement de ce qui intéresse directement notre foi : le culte, l'enseignement, la charité.

Quel fut, à l'égard de ces grandes choses, le premier résultat de la Révolution française? Ce fut de supprimer le monopole reconnu à l'Église catholique par une civilisation dont elle était la mère.

Les premiers chefs de la Révolution, ceux qu'il est de mode aujourd'hui d'appeler des géants, sans doute parce qu'ils ne connurent pas de mesure dans le crime, ne se préoccupèrent pas de remplacer ce qu'ils détruisaient. Ils s'estimaient assez payés de leurs peines quand ils avaient accumulé des ruines.

Mais, après dix années de ce régime, la France agonisait. Elle accueillit avec reconnaissance le maître qui voulut la prendre, et reçut de sa main des institutions nouvelles dont la plupart la régissent encore.

Le culte fut réglé par une convention qui est demeurée la charte religieuse du pays ; l'enseignement fut soumis à un monopole d'État, dont le réseau d'abord étroit n'a cessé de se desserrer par une suite de concessions successives que l'opinion arrachait au pouvoir ; la charité enfin fut exercée d'un commun accord, la puissance publique s'emparant des fondations du passé, mais recourant pour les administrer au concours des congrégations hospitalières.

L'esprit qui domine tout le XIXe siècle dans les affaires confessionnelles, c'est donc l'esprit concordataire. Toutefois, sous cette forme générale qui les détermine depuis quatre-vingts ans, les rapports des deux sociétés religieuse et civile ne sont pas restés immuables.

Longtemps on y distingua deux tendances opposées: du côté de l'État, l'amour du monopole; du côté des catholiques, l'aspiration à la liberté. Liberté de la prière, liberté de l'association, liberté de l'enseignement, tels furent durant cinquante ans les grands objets de revendications qui, empruntant à d'immortels interprètes de sublimes accents, finirent par triompher du monopole, tantôt en l'effaçant de la loi, tantôt en le faisant rougir de lui-même.

La liberté ainsi conquise respectait la lettre et l'esprit du Concordat; elle n'était, à vrai dire, que le développement naturel et l'application sincère du principe posé dans l'article 1er de ce grand pacte : « La religion catholique, apostolique et romaine, sera librement exercée en France. » En relâchant quelques-unes des mailles qui gênaient dans son expansion normale la vie religieuse de la nation, les pouvoirs publics, bien loin de trahir, comme on leur reproche aujourd'hui, la politique concordataire, se pénétraient plus sincèrement de la pensée qui l'avait inspirée.

Depuis dix ans nous avons vu entrer en scène un élément nouveau, l'impiété organisée en secte, exaltée jusqu'au fanatisme et transformant, comme l'a dit un

philosophe qui n'est pas des nôtres, les passions anti-religieuses en « système de gouvernement[1] ».

Logiquement cette nouvelle tendance doit aboutir à la rupture du Concordat; mais ici, comme il arrive souvent, les intérêts gênent les principes, et la conduite tient compte des premiers tout en s'inspirant des seconds. De là cet ensemble de mesures dont le but est d'affaiblir la religion par des atteintes successives en respectant les lignes principales de l'édifice concordataire jusqu'au jour où cette grande force morale, qu'on a osé appeler l'*ennemi*, paraîtra assez amoindrie pour qu'on se hasarde à tout renverser.

C'est ainsi qu'on sauvegarde, en partie du moins, les stipulations expresses du Concordat, mais qu'on se hâte de rompre l'accord partout où il existait seulement comme une extension légitime et nécessaire du principe qui établissait l'harmonie entre les deux pouvoirs. Par exemple, le Concordat, dans son article 14, assure un traitement aux évêques et aux curés; on continuera de servir ce traitement, sauf à le suspendre arbitrairement par application d'une pénalité qu'aucune loi n'autorise et qu'aucun jugement ne prononce. Mais la loi de 1850, qui était, à sa manière, le Concordat de l'État enseignant et de la France libre et croyante; mais la tolérance accordée aux congrégations par une interprétation saine et équitable des loi qui garantissent la liberté civile; mais le concert établi entre l'Assistance publique et les institutions reli-

[1] M. Jules Simon, discours au Sénat.

gieuses et consacré par quatre-vingts ans de possession ; mais tout cet ensemble de dispositions tantôt écrites dans les codes, tantôt introduites dans les mœurs et sanctionnées par une heureuse expérience, tout cela doit disparaître. A peine la secte dont je parle a-t-elle occupé les avenues du pouvoir, aussitôt les projets de loi se succèdent, les votes s'accumulent, et quelques années suffisent pour mettre à bas ce qu'un siècle avait édifié. L'odieuse mesure que je signalais en commençant est le digne couronnement d'une œuvre qui peut se définir ainsi : « Dieu hors la loi. »

Telle est, Messieurs, la marche des choses. La société, constituée autrefois selon le droit chrétien, s'était donné, il y a cent ans, d'autres bases; mais l'instinct de la conservation lui avait persuadé de renouer avec le christianisme des relations moins étroites, suffisantes néanmoins pour sauver l'essentiel des principes nécessaires à sa vie morale. Aujourd'hui c'est cette alliance qu'on veut rompre ; on y travaille avec ardeur ; dans une trop large mesure on y a déjà réussi.

De deux choses l'une maintenant : ou la civilisation périra, ou l'élément chrétien rentrera dans la société. La première hypothèse n'est pas chimérique. La civilisation ne tient pas tout entière dans les inventions qui mettent la science au service du bien-être. Séparée des influences moralisatrices, cette culture ne profite qu'aux sens, elle enflamme les appétits, attise l'envie, arme pour une lutte homicide les intérêts antagonistes, et par le conflit des égoïsmes prépare le retour de la barbarie.

Reste la seconde hypothèse. Quel moyen prendre pour en faire une réalité? Comment ramener le christianisme dans la vie sociale? Nous voici au vif de la question.

Il en est parmi nous qui rêvent une solution fort simple : reprendre le pouvoir, revenir à une plus juste entente des rapports de l'Église et de l'État, en un mot défaire l'œuvre mauvaise dont nous venons de décrire le progrès.

J'ai dit que c'est là une solution simple; cela suffit pour qu'elle convienne mal à un problème complexe. D'abord elle suppose que les catholiques pourront reprendre le pouvoir. Pour ma part, je l'espère fermement; mais sera-ce bientôt, ou faudra-t-il attendre que l'excès des maux ait ouvert les yeux au grand nombre? Je n'en sais rien, et je voudrais bien n'avoir pas à passer par l'excès des maux. Enfin suffirait-il, pour tout remettre en ordre, que les catholiques redevinssent la majorité légale, comme ils sont encore, grâces à Dieu, la majorité réelle dans notre pays?

Il est permis d'en douter. Si une minorité de sectaires a pu influencer l'opinion jusqu'à se faire livrer le pouvoir, il serait puéril de croire que, réduite au rôle d'opposition qu'elle entend si bien, elle deviendrait tout à coup impuissante et laisserait le champ libre à toutes les réparations. L'état d'esprit qu'elle a fait triompher avec elle ne disparaîtrait pas avec sa domination politique, et opposerait au bon vouloir d'un gouvernement équitable les plus sérieuses difficultés.

[illegible] d'appui d'un tel gouvernement, ce ne serait pas une majorité de réaction, avide de représailles, pressée à reprendre les avantages du pouvoir, chassant ses prétentions au niveau de ses appétits et faisant entrer dans ses rangs tous ceux qui ont des comptes à régler ou une fortune à refaire. Pour sauver le pays, pour panser les plaies de la patrie, pour remédier surtout au désordre moral qui est le pire de nos maux, l'État, s'il comprenait ses devoirs, sentirait le besoin de faire appel à quelque chose de plus haut, de plus noble et de meilleur : aux convictions désintéressées, aux vertus acquises, aux mœurs préservées, à la charité active d'un groupe de citoyens que n'aurait pas atteints la contagion générale. Dans les rangs de ces hommes il trouverait les vrais serviteurs de la cause et ses vrais chefs; dans leurs principes, la force propre à éclairer les obscurités du problème social; dans leurs œuvres, dans leurs associations, dans leur organisation militante et pacifique tout ensemble, le modèle et l'instrument de la régénération nécessaire. Oui, Messieurs, voilà ce que le pouvoir aurait besoin de rencontrer le jour où il entreprendrait de nous sauver.

Or un tel groupe ne se forme pas en un jour. Le constituer en tenant compte des conditions nouvelles dans lesquelles devra s'exercer son action, c'est une œuvre de longue haleine, mais qui peut, pensée consolante, se commencer et se poursuivre en pleine guerre, sous le feu même de l'ennemi.

Vous donc qui vous plaignez de n'être pas les

maîtres, commencez par vous demander si vous êtes dignes et capables de le devenir. En attendant l'heure de revendiquer le pouvoir, faites l'apprentissage du noble et rude métier de sauveurs de peuple. Êtes-vous savants? Êtes-vous vertueux? Êtes-vous purs? Êtes-vous forts? Connaissez-vous le prix de la discipline, le secret de la patience, la puissance de l'organisation? Savez-vous tirer parti des ressources existantes, et, tandis que vous pleurez sur les libertés qu'on vous ravit, faites-vous un vaillant, un habile usage des libertés qui vous sont laissées? Nombreux comme vous êtes, obligez-vous vos ennemis à vous respecter et à vous craindre? Préparez-vous, parmi les luttes d'aujourd'hui, les réformes de demain?

Pardonnez-moi, Messieurs, de formuler avec cette franchise l'examen de conscience des honnêtes gens. L'heure n'est plus aux illusions et aux flatteries. Parmi ceux à qui ces interrogations s'adressent, il en est, grâces à Dieu, qui peuvent répondre avec confiance : Oui, nous faisons tout cela depuis longtemps. *Omnia hæc custodivi a juventute mea* [1]. A ceux-là nous dirons : Courage! vous êtes l'avant-garde de l'armée de Dieu.

Il en est d'autres qui devront confesser qu'ils sont demeurés jusqu'ici fort en arrière de cet idéal. Mais l'imminence du péril les éclaire. Ils reconnaissent leurs torts, ils se déclarent prêts à signer le pacte qui les engage à soutenir désormais dans leur conduite

[1] Matth. XIX, 20.

privée et dans leurs œuvres l'honneur de la vocation chrétienne. A ceux-là encore nous dirons : Debout! vous êtes la phalange de l'armée de Dieu.

Mais il en est d'autres enfin que notre programme effraye; qui veulent bien être chrétiens à leurs heures, mais pas toujours; en ceci, pas en cela; qui acceptent le sacrifice pourvu qu'il ne se fasse pas sentir, la loi de l'aumône pourvu qu'elle n'impose aucune privation; soldats douteux, qui aujourd'hui marchent derrière la croix du Christ, et demain ne connaissent plus d'autre mot d'ordre que celui des intérêts. Ceux-là s'offrent volontiers pour former notre arrière-garde; mais, pour le combat qui se prépare, il ne nous faut pas d'arrière-garde, car il n'y aura pas de retraite à couvrir, et tout l'effort est en avant. Où est parmi vous, dit le Seigneur à son peuple, où est l'homme timide, au cœur hésitant? Qu'il s'en aille et qu'il retourne dans sa demeure, plutôt que de répandre dans le cœur de ses frères la contagion de sa crainte: *ne pavere faciat corda fratrum suorum sicut ipse timore perterritus est*[1].

Laissons là ces figures et venons aux réalités. Le grand devoir d'aujourd'hui, c'est la défense de nos consciences; le grand intérêt de demain, c'est la restauration de l'influence chrétienne dans la société. Or ces deux causes n'en font qu'une. Ce qui sert l'une prépare et assure le triomphe de l'autre. Cessons de rêver un retour des événements où notre activité

[1] Deut. xx, 8.

n'aurait point de part, où, après avoir été les victimes faciles de l'oppression présente, nous serions les spectateurs oisifs et les bénéficiaires paresseux d'une réaction favorable à nos désirs. Travaillons sans perdre un moment à constituer les éléments de la résistance immédiate, qui sont aussi les éléments de la régénération prochaine. Chaque fois que la secte ennemie opère une destruction nouvelle, opposons-lui, sur le terrain de la liberté, une nouvelle reconstruction. On laïcise l'école publique, relevons l'école chrétienne; le prêtre est chassé des hôpitaux publics, ouvrons l'hôpital chrétien; on sépare l'assistance officielle de l'influence religieuse, célébrons sous les auspices de la liberté l'alliance heureuse de la charité et de la foi.

Ce sont des œuvres de combat, dit-on. Oui, sans doute aujourd'hui, mais demain ce seront des œuvres pacifiques et permanentes. La société chrétienne en a besoin toujours. Elle les avait créées, on les lui a prises; on lui en a rendu l'équivalent imparfait dans une participation au jeu des institutions publiques; enfin cet accommodement a été rompu et tout a été détruit. Alors l'Église s'est ressouvenue de son ancienne fécondité. Elle veut enfanter à nouveau l'organisme d'une vie sociale conforme à l'Évangile. Qu'importe que cet organisme soit embryonnaire? C'est la loi de la vie de procéder d'un germe qui cache dans sa petitesse des promesses de grandeur. Un jour viendra, qui n'est pas loin, où nos œuvres catholiques représenteront tout ce qui restera sur la terre d'honnête et de fort,

d'harmonique et de bienfaisant. Alors le pouvoir, s'il est juste, traitera ces institutions, non plus en adversaires, mais en alliés nécessaires de son action moralisatrice, et les fera participer, selon leur importance et leurs services, aux ressources publiques; respectant toutefois leur autonomie et leur laissant un bien plus nécessaire que l'or, plus précieux que la faveur, car il peut lui survivre et permet de s'en passer : la liberté.

Mais c'est trop peu de considérer les œuvres, il faut regarder les ouvriers. Là est la vraie préparation de l'avenir. Dans ces luttes sans cesse renouvelées, dans ces embarras croissants, dans cette défection de la puissance publique qui trahit chaque jour un nouveau devoir social, dans ce recours constant de l'Église persécutée à la générosité, à l'intelligence, à l'initiative de ses enfants, permettez-moi, Messieurs, de voir autre chose encore qu'une calamité et une épreuve. Laissez-moi vous y montrer une grande espérance.

Ne voyez-vous pas qu'un peuple nouveau se forme à ce prix? C'est comme un retour à l'âge héroïque qui servit de berceau à la civilisation chrétienne.

L'empire romain était sur son déclin. Ivre de gloire, de richesse et de plaisir, il périssait par l'abus de sa prospérité, par l'oubli des devoirs que le bonheur porte avec soi. Cependant, au sein de cette société vieillie et pourrie jusqu'aux moelles, une autre société grandissait, forte seulement de la vérité de sa doctrine, de l'assistance de son divin chef et de la vertu de ses membres. Petite au début, comme cette once

de levain que la femme de l'Évangile jetait dans la pâte, elle a fait au milieu de l'humanité l'office d'un ferment puissant; elle a soulevé toute la masse. Et quand la barbarie eut couvert de ses flots la vieille civilisation détruite, c'est encore l'organisme de la société chrétienne qui s'est emparé de ce chaos pour le façonner, le régir et en tirer une civilisation nouvelle.

Soyons, Messieurs, ce peuple renaissant. On a coutume de nous proscrire en disant que nous formons un État dans l'État, ou encore que nous voulons faire deux Frances. Si l'on entend par là que notre foi nous rende moins chère l'unité, l'intégrité, la grandeur de la patrie; que notre soumission au Christ et à son Vicaire rende incertaine et précaire notre fidélité au pays, on commet gratuitement et sciemment une calomnie. Mais il est un sens selon lequel nous pouvons accepter ce reproche et nous en faire gloire. Oui, la France officielle est engagée dans une voie d'erreur, non pas parce qu'elle a adopté telle constitution politique plutôt que telle autre, mais parce qu'elle a substitué à l'idéal chrétien de la société un type de relations entre les hommes que fournit une philosophie abaissée, faite de fatalisme et destructive de la morale. Cette France-là ne peut nous suffire, nous en voulons préparer une autre. Et avec l'aide de Dieu nous le ferons.

II

J'avais promis, Messeigneurs et Messieurs, d'examiner avec vous deux questions. Et voilà que la première nous a retenus si longuement, qu'il serait temps de me taire avant d'avoir abordé la seconde. Je la traiterai cependant, mais en peu de paroles; et vous me saurez gré peut-être d'avoir insisté sur le côté de mon sujet qui intéresse tout le monde et de glisser rapidement sur ce qui touche de plus près à l'intérêt particulier que je représente ici.

Vous voyez maintenant quel est le rôle des catholiques dans le mouvement général : tandis qu'on se hâte et qu'on achève de détruire, il leur appartient de créer à nouveau. Tandis qu'on exclut leurs personnes et leurs croyances de toutes les institutions publiques, c'est à eux de refaire, sous la protection des libertés communes, tout un ensemble d'institutions privées, marquées de l'empreinte chrétienne, et préparées comme une ressource suprême en vue de la régénération que d'autres, par leurs folies et leurs crimes, se chargent de rendre nécessaire.

L'enseignement a-t-il une place à prendre dans ces institutions? Poser une telle question serait vous faire injure. Il n'y a qu'à comparer le budget des écoles chrétiennes au budget général des œuvres catholiques pour constater que là est le grand effort.

L'enseignement supérieur doit-il être exclu de l'in-

térêt si généreusement accordé aux écoles primaires et aux collèges libres? Mais il faudrait dire alors que quand la société est malade surtout d'erreurs, il importe d'enseigner la vérité à ceux qui l'apprennent par cœur, mais qu'il est inutile de la communiquer à ceux qui la comprennent; qu'on ne peut sans crime livrer à l'école sans Dieu l'enfance inconsciente; mais que la jeunesse ardente et curieuse peut impunément boire la science à des sources mêlées. Il faudrait dire enfin que c'est l'honneur de l'Église de propager parmi ses enfants les connaissances élémentaires; mais que si autrefois elle s'est montrée la tutrice des lettres et l'initiatrice des sciences, aujourd'hui elle s'en désintéresse et les excommunie, abandonnant aux ennemis de sa foi toute la province du grand savoir.

J'ai trop souvent fait ressortir devant vous l'énormité de ces conclusions pour avoir besoin aujourd'hui de les combattre. Posée avec cette précision, la question n'admet pas deux solutions. Oui, l'enseignement est un élément capital du grand travail qui prépare la régénération sociale par le christianisme. Oui, l'enseignement supérieur est une partie essentielle et principale de l'œuvre des écoles chrétiennes.

D'où vient donc alors que, dans la pratique, on agit parmi nous comme si la première de ces deux assertions était seule vraie, comme si la seconde était fausse? D'où vient cette indifférence croissante à l'égard de nos écoles supérieures? Leur clientèle naturelle leur témoigne une fidélité douteuse. Elle les déserte, tantôt par peur, bien qu'il n'y ait rien à craindre,

tantôt par simple oubli de leur existence. Pour les motifs les plus futiles on leur préfère un enseignement rival auquel on n'a pas pris la peine de comparer le leur. On se conduit à l'égard de ces œuvres nécessaires comme si elles étaient inutiles, et, au lieu de s'informer loyalement de leur valeur, on croit volontiers, sur la parole de leurs adversaires, qu'elles auraient peine à en fournir les preuves.

De la part de ces pseudo-chrétiens, dont nous ne voulons pas dans nos rangs, je comprends cette défection; de la part des vrais fidèles, de ceux que nous voyons partout ailleurs ardents à la lutte et fermes dans la résistance, je ne comprends plus cette inconséquence. Et pour me l'expliquer j'ai besoin d'admettre que, soldats résolus, ces chrétiens ne voient qu'un coin du champ de bataille et n'entendent rien à la stratégie générale dont ils doivent être les serviteurs. Eh bien! s'ils ne l'entendent pas par eux-mêmes, qu'ils fassent comme les soldats : qu'ils l'acceptent sur la foi de leurs chefs. Les chefs de l'armée catholique sont le Pape et les évêques. Ces chefs-là nous disent que les hautes écoles sont nécessaires; qu'elles font partie de ce grand organisme dont les chrétiens doivent travailler à refaire les éléments pour suffire à la restauration du christianisme social. Il faut les croire et agir en conséquence.

Pourquoi des Facultés de droit? disent les pusillanimes. Cela coûte cher, et l'on peut apprendre le droit ailleurs. Et je réponds : Le temps approche où la philosophie nouvelle aura déplacé l'axe des sciences juri-

diques, et fera tourner la notion du juste autour de cette morale évolutionniste qui relève de l'histoire naturelle. Alors il sera bon qu'il y ait des Facultés catholiques pour sauver l'alliance du droit et de la liberté morale, et préparer la renaissance de la justice, que les sophistes auront tuée.

Pourquoi les Facultés de lettres, de sciences et de médecine ? Parce que nous ne pouvons plus continuer d'être les tributaires d'un enseignement d'où l'on voit disparaître de jour en jour les maîtres qui l'ont honoré, pour faire place aux intrus que la politique et le fanatisme y font entrer. C'est dans les Facultés, c'est dans les hautes écoles que s'opère la transformation de la science sereine en science athée, ennemie de la morale et de la foi. C'est dans des Facultés, c'est dans des écoles du même rang, que doit s'élaborer une transformation meilleure, celle qui, préservant le dépôt des vérités nécessaires, l'enrichira des conquêtes nouvelles du savoir, et fera honneur à Dieu de tous les progrès de la pensée humaine.

Pourquoi enfin des Facultés de théologie ? Jeunes gens, pères et mères de famille, pourquoi ? Parce que c'est votre plus grand intérêt et l'un de vos premiers besoins. Est-ce que vous ne sentez pas que votre foi est le plus cher de vos trésors, et aussi le plus menacé ? D'où vient la menace? Elle ne vient pas seulement des sciences profanes, travesties en adversaires de la révélation. Elle vient encore et surtout des sciences sacrées, dont le domaine est sillonné en tous sens par les incursions de nos ennemis. Qui s'occupe

le plus aujourd'hui de la Bible, ce fondement de toute la religion? Hélas! le dirai-je? ce ne sont pas les chrétiens : ils l'ignorent. Ce ne sont pas les prêtres : ils la lisent; mais trop peu parmi eux sont en état de la défendre. Ceux qui s'occupent de la Bible, ce sont les savants impies. Ils s'en occupent, non plus comme Voltaire, pour y chercher matière à des plaisanteries frivoles, mais pour y prendre, avec une habileté redoutable, la parole de Dieu en défaut : *ut caperent eum in sermone.*

Les sciences naturelles et les sciences historiques sont mises à contribution pour démontrer que l'erreur n'est pas absente de nos saints Livres, et que l'origine en est purement humaine. Chrétiens qui m'écoutez, est-il utile, oui ou non, que vos prêtres au moins puissent défendre ce qui appuie vos espérances, ce sans quoi saint Paul déclare que nous serions les plus misérables des hommes? *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus*[1]. Et si cela est utile, nécessaire, urgent, vos prêtres rempliront-ils ce devoir, quand rien ne les y prépare? Dites-moi où le clergé trouvera la haute culture religieuse? Les Facultés de théologie instituées par l'État la donnaient d'une certaine manière. Aujourd'hui elles ont disparu dans le gouffre de ces économies ruineuses qui mènent la France à la banqueroute. Et pour le coup l'enseignement libre est seul ici en état de servir une nécessité qu'on ne saurait

[1] I Cor. xv, 19.

contester. Pour le ministère ordinaire, les séminaires suffisent ; pour la science ecclésiastique, il faut à une société chrétienne des Facultés de théologie.

J'ai fini, Messeigneurs et Messieurs. Dans l'ardeur de ce plaidoyer, parti du fond de mon âme, j'ai pu laisser échapper des paroles trop dures. Je sens le besoin de placer la fin de mon discours sous une inspiration de douceur et de paix. Où la chercher, cette inspiration sereine, sinon dans le souvenir cher et sacré du grand évêque que pleurent l'Église de France et l'Église de Paris? J'ai différé jusqu'ici de prononcer son nom, parce qu'il appartient à une bouche plus autorisée que la mienne de payer ici même au principal fondateur de cet Institut, en présence de tous ceux qui l'ont fondé avec lui, un digne tribut de reconnaissance et de respect, d'admiration et de regret. Mais, si la discrétion me commande le silence, mon cœur me l'interdit. Si je laisse à plus grand que moi le soin de louer le pontife, je me souviendrai qu'il m'appelait son fils, et je lui dirai : Père vénéré, dont l'austère figure cachait sous tant de majesté tant de tendresse, ne nous laissez point orphelins. Dans cette guerre, où vous nous avez vous-même assigné nos postes de combat, soutenez-nous de vos exemples, du souvenir de vos conseils, du patronage de vos prières ; apprenez-nous à ne douter jamais de Dieu, à ne jamais blesser les hommes, à perpétuer dans nos œuvres l'esprit qui avait dicté votre devise : La douceur dans la force : *Suaviter et fortiter.*

SÉANCE ANNUELLE DU 18 NOVEMBRE 1887

EXCELLENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Une séance de rentrée ressemble, par certains côtés, à un examen de conscience. Voulez-vous que nous lui donnions ce caractère? Pour moi, j'y consens volontiers, pourvu que tout le monde se confesse, pourvu surtout que chacun n'ait à répondre que de ce qui était en son pouvoir.

I

L'examen de conscience d'un institut de hautes études porte sur la valeur de l'enseignement, sur le travail des étudiants, sur les résultats des examens, sur la fréquentation des cours.

Sur l'article premier, la confession ne saurait être pénible. Je louerai nos maîtres en vous disant qu'ils sont restés fidèles à eux-mêmes. La Faculté de droit

vient de vous présenter, par l'organe d'un de ses membres, le tableau de ses travaux. Le légitime souci des résultats n'y laisse pas oublier la préoccupation scientifique, et nous ne craignons pas qu'aucun de ceux qui regardent notre école juridique soit du dedans, soit du dehors, la trouve inférieure à sa mission.

L'École des hautes études a continué sa tâche, rigoureusement circonscrite dans la préparation des différentes licences de l'ordre littéraire et de l'ordre scientifique. Plus que jamais, se recueillant en elle-même, elle a pris la forme d'une école normale supérieure rendant à l'enseignement libre le même service que la célèbre école de ce nom rend depuis près d'un siècle aux lycées et collèges de l'État. D'année en année elle se voit obligée de renforcer son système d'initiation, pour répondre à des exigences toujours croissantes. L'année qui vient de finir ne l'a pas trouvée infidèle à ce devoir. Notre préparation littéraire ne comprend pas moins de dix-sept cours et conférences d'ordres différents, employant onze professeurs ou maîtres de conférences; la préparation scientifique en exige douze, occupant six professeurs. Si vous y ajoutez vingt et un cours ou conférences de droit, défrayant l'activité de dix-sept maîtres, vous avez un ensemble de cinquante chaires occupées par trente-quatre maîtres. Et croyez bien que pour ne pas augmenter ce nombre, il nous faut une sagesse méritoire, soumis que nous sommes par la servitude des examens à cette loi funeste de complication croissante que tout le monde dénonce aujourd'hui sous les noms barbares de *surmenage* et de

malmenage, sans que ceux qui en ont le pouvoir aient le courage de couper court au mal.

Notre école de théologie garde, avec le caractère d'un séminaire supérieur, une autonomie qui fait d'elle moins une partie intégrante qu'une voisine de l'Institut catholique. Toutefois la fusion morale est bien réelle, et nous pouvons encore montrer sans rougir cette institution qui n'a pas même dix ans d'existence, et qui déjà, par la puissante originalité d'un théologien comme le P. Jovene, par la rigoureuse dialectique d'un maître éprouvé comme le P. Baudier, par les travaux d'érudits tels que MM. Duchesne et Martin, a su faire pénétrer sa réputation en Allemagne, en Italie, en Angleterre et jusqu'en Amérique. Le droit canonique, heureusement importé de Rome par un jeune et déjà savant maître, M. Gasparri, a poussé de fortes racines parmi nous, et son collègue M. l'abbé Boudinhon a prouvé que le travail et l'intelligence pouvaient encore rajeunir une science qui semblait à plusieurs appartenir à l'archéologie.

Théologie scolastique et positive, histoire ecclésiastique ancienne et moderne, critique textuelle et exégèse des Écritures; trois langues orientales : l'hébreu, le syriaque et l'assyrien, voilà le domaine de notre enseignement théologique. Le texte des Décrétales commenté et complété par les documents les plus récents de la législation ecclésiastique, le droit public de l'Église, l'histoire documentaire de sa discipline, enfin une exposition sommaire du droit civil tant romain que français, voilà la matière de notre enseignement

canonique. Treize cours différents donnés par dix professeurs, voilà le cadre de notre école des sciences sacrées.

Pour achever de vous montrer à l'œuvre l'activité scientifique qui se déploie ici, je devrais vous parler encore de certaines annexes de notre enseignement. Je me bornerai à vous citer aujourd'hui les conférences libres de philosophie qu'a instituées, dans un de nos amphithéâtres, la société de Saint-Thomas-d'Aquin. Cette société elle-même, par les liens de fraternité qui l'unissent à nous, se rattache si étroitement à notre œuvre, qu'on pourrait presque la compter parmi nos organes, si elle n'avait droit à garder toute son indépendance et à chercher son expansion partout où elle rencontre le zèle pour l'étude de la philosophie traditionnelle. Deux des membres de cette société, dont les noms sont bien connus des adeptes du péripatétisme chrétien, MM. de Vorges et Gardair, ont bien voulu se joindre à moi pour inaugurer une série de conférences. M. de Vorges exposait la métaphysique générale d'après Aristote et saint Thomas, M. Gardair la psychologie; j'avais accepté d'examiner la valeur scientifique de la philosophie thomiste. Des hommes de science, des membres de l'enseignement officiel, ont honoré de leur présence ces modestes essais, témoignant par là de l'intérêt qu'offre pour les esprits sincères toute tentative sérieuse faite pour mettre au jour ce qui a été négligé ou méconnu.

L'article premier de notre confession ne nous inquiète donc pas beaucoup. Sur l'article second, tra-

vail des étudiants, que chacun de vous, jeunes gens, s'interroge. Nous ne vous obligerons pas à la confession publique. Si quelques-uns ont sacrifié parfois à la déesse du jour, celle que Boileau a peinte dans son *Lutrin* en de si languissantes couleurs, qu'il s'accuse secrètement et promette de mieux faire. Mais, à défaut d'aveu public, les examens parleront pour tous. C'est le troisième article de notre confession.

Les examens! C'est, paraît-il, l'instrument civilisateur par excellence. Voyez la Chine. Nous sommes en train de l'imiter. Nous allons au mandarinat. Et je soupçonne les Chinois d'être de plus facile composition que nos juges pour la concession des boutons et des globules multicolores qui remplacent chez eux les grades académiques. Chaque année, dans les Facultés des lettres et des sciences, on demande quelque chose de plus que l'année précédente. Nos candidats ont éprouvé comme les autres les rigueurs de ces exigences, et les sessions de 1887, désastreuses pour l'ensemble des aspirants, nous ont fait sentir leurs épines. Disons toutefois que nous pouvons encore vous présenter, comme fruits de notre année, dix-huit licenciés ès lettres (un en philosophie, un en histoire et seize en grammaire) et six licenciés ès sciences (deux en mathématiques et quatre en physique).

A la Faculté de droit, la fortune nous a été plus clémente. Nous avons eu soixante-trois admissions sur quatre-vingt-quinze examens de licence, soit soixante-cinq pour cent; neuf résultats heureux sur dix-huit examens de doctorat, soit cinquante pour cent, pro-

portion honorable quand il s'agit d'aussi difficiles épreuves.

Reste, Messieurs, le quatrième et dernier article de l'examen de conscience : fréquentation des cours. Ici peut-être le témoignage à rendre sera moins satisfaisant ; non pas que l'assiduité ait fait défaut de la part des étudiants inscrits ; mais le nombre des inscriptions répondait-il à l'importance de l'œuvre, à la valeur de l'enseignement, aux intérêts engagés dans une entreprise aussi vaste et aussi coûteuse? Cent dix étudiants en droit, quatre-vingt-douze aspirants aux grades scientifiques et littéraires, trente étudiants de théologie et droit canon, en tout deux cent trente-deux élèves, était-ce là tout ce que la clientèle de nos trente et un diocèses fondateurs pouvaient et devaient nous fournir? Vous voyez, Messieurs, que je pose la question avec franchise ; mais que ceux-là y répondent de qui il dépendait de rendre la réponse meilleure.

Quant à nous, s'il ne nous convient pas d'accuser personne, nous ne croyons pas avoir ici de confession à faire. Le haut enseignement libre est fondé, il fonctionne, il mérite confiance ; il n'a rien à redouter de ses ennemis ; mais il se pourrait qu'il eût tout à craindre de l'abandon de ses amis. C'est ce qui n'arrivera pas, Messieurs. J'en ai pour gage, avec la protection de Dieu, l'accroissement qui vient de se produire à la rentrée et qui a porté notre effectif à deux cent soixante étudiants [1].

[1] Au moment où paraît ce volume, la situation est bien diffé-

J'ai terminé la partie ingrate de ma tâche, celle qui relève de la statistique. Et maintenant commence pour moi le rôle enviable, celui qui consiste à échanger avec nos bienfaiteurs et avec nos amis des pensées consolantes.

Vous me direz peut-être que, pour parler d'espoir au temps où nous sommes, il faut un vrai parti pris d'optimisme. Je ne sais quelle brume épaisse et malsaine couvre le ciel et empoisonne l'atmosphère. Ceux qui vantaient le plus le progrès baissent la tête quand on leur montre partout les signes de la décadence. Une odeur de corruption monte de toutes parts et vous prend à la gorge.

Eh bien! Messieurs, c'est justement quand il fait ce temps-là dehors qu'on aime à rentrer chez soi. Heureux ceux qui, en rentrant, trouvent une demeure éclairée et salubre! Lumière et salubrité, n'est-ce pas là ce que vous êtes venus chercher aujourd'hui dans cette maison, qui est la vôtre puisqu'elle vit de vos bienfaits? Votre attente, j'en ai la confiance, ne sera pas déçue. La lumière rayonne de cette estrade où vous voyez assis nos pères dans la foi, et derrière eux nos maîtres dans la science. Et s'il vous faut un air salubre, tournez-vous de ce côté : c'est le camp de la jeunesse. Là on respire à pleins poumons l'air embaumé de l'espérance.

rente. La Faculté de droit compte 250 étudiants, l'École des hautes études, 120, la Faculté de théologie, 40 : ensemble, 410 étudiants.

II

La lumière, Messieurs, c'est le premier besoin de l'homme. Dieu n'a pas soumis sa créature privilégiée à la loi de l'instinct. Son action est intelligente, l'obscurité la paralyse. Aussi quiconque aspire à conduire l'humanité, commence par lui promettre la lumière. Voyez nos adversaires : quel titre invoquent-ils pour soustraire à l'Église le ministère de l'éducation ? Le titre de leur savoir et de notre prétendue ignorance. Ce qu'ils affectent de combattre dans la religion, c'est l'obscurantisme ; ce qu'ils se flattent de promouvoir, c'est l'avènement de la science. En s'emparant de la direction du siècle, ils l'ont dénommé, avec une modestie douteuse, le siècle des lumières. Cette ville de Paris, quand ils la personnifient, non pas dans les admirables savants qu'elle renferme, mais dans les sectaires ignares qui croient supprimer l'histoire en changeant le nom des rues, ils la proclament la ville-lumière. La prétention lumineuse est suffisamment avouée de ce côté.

Disons tout de suite, Messieurs, que notre ambition n'est pas moindre. Ajoutons même qu'elle est plus ancienne. Il y a dix-huit cents ans que saint Paul nous disait en la personne des chrétiens de Thessalonique : « Vous êtes tous les fils de la lumière, les enfants du

jour ; nous n'appartenons pas à la nuit, nous ne procédons pas des ténèbres[1]. »

Voilà donc deux prétentions identiques et rivales. Mais, pour décider entre l'une et l'autre, il faut les étudier de plus près.

Ceux qui s'arrogent contre nous le privilège de la lumière confondent sous ce mot deux choses bien distinctes : les connaissances qui appartiennent en commun à l'humanité et les opinions qui leur sont propres. Quand nous combattons leurs doctrines, ils nous accusent de nous en prendre à la lumière ; et quand ils prétendent juger notre foi, s'ils la trouvent irréductible à leurs systèmes, ils la déclarent inconciliable avec la science.

Mais, s'il en est ainsi, je ne m'explique que trop bien leur tactique. Partout je les vois en défiance dès que nous voulons toucher au savoir. Quand l'État gardait encore le monopole de l'enseignement, qui donc réclamait à grands cris la liberté ? Les catholiques. Et qui donc montait la garde autour du monopole ? Les amis des lumières. Au demeurant, c'est une vieille tradition. Julien l'Apostat, lui aussi, jetait aux chrétiens le reproche d'obscurantisme ; mais en même temps il fermait leurs écoles et mettait pour leurs enfants l'instruction au prix de l'apostasie. Il avait donc peur de voir un ignorant faire œuvre de lumière et confondre la calomnie par les faits ? Oui, sans doute, et ses imita-

[1] *Omnes enim filii lucis estis, et filii diei; non sumus noctis neque tenebrarum.* (I Thess. v, 5.)

teurs en ont peur comme lui. Voilà pourquoi l'affranchissement de l'enseignement primaire et secondaire s'est fait malgré eux et contre eux; voilà pourquoi vingt-cinq ans après, quand l'Assemblée nationale abordait l'examen du projet de loi qui devait affranchir l'enseignement supérieur, un pontife de la secte antichrétienne déclarait sans ambages qu'il fallait repousser cette liberté nouvelle, parce que l'Église catholique serait seule à en profiter[1].

Qu'est ceci, Messieurs? On dit aux chrétiens : Disparaissez, vous êtes les ennemis des lumières. Et on dit au pays : Prends garde à ces gens-là, ils vont envahir toutes les avenues de la science. *Et mentita est iniquitas sibi.* L'iniquité s'est trahie elle-même.

La vérité, Messieurs, c'est que la science et la foi sont deux choses harmoniques, mais distinctes. Harmoniques, c'est en vain que l'impiété, de siècle en siècle, s'efforce de les opposer l'une à l'autre. Parfois les variations d'une science progressive, en changeant les points de contact avec le dogme, provoquent chez les croyants un moment de surprise, chez leurs ennemis l'orgueilleuse présomption de la victoire. Mais

[1] M. Challemel-Lacour. « Personne ne croira que de sitôt, de longue date, il puisse s'établir en France des associations laïques pour profiter de cette liberté nouvelle. La seule qui puisse en profiter, c'est aussi la seule association qui existe libre, riche, autorisée, puissante, toujours conquérante, jamais rassasiée : c'est l'Église catholique. » (1re délibération sur la proposition Jaubert, relative à la liberté d'enseignement supérieur. *Journal officiel* du 4 décembre 1874. Discours de M. Challemel-Lacour, au commencement.)

l'illusion dure peu; le même mouvement de l'esprit humain qui avait amené l'objection nouvelle, l'emporte et la relègue parmi les vieilles erreurs. La vérité révélée sort de l'épreuve identique à elle-même, souvent mieux comprise, et affronte sans peur la rencontre du nouveau savoir.

Mais ces choses harmoniques ne sont pas une même chose.

La foi nous dit les pensées de Dieu sur l'origine et la fin de l'homme, sur la voie qu'il doit suivre, les privilèges inespérés dont la libéralité de son Créateur a enrichi sa destinée. L'économie surnaturelle, avec les vérités rationnelles qui lui servent de base, avec les faits historiques qui entrent dans la trame du dessein rédempteur, voilà le domaine du dogme. Là il faut que Dieu enseigne, parce que ni la raison ni l'expérience ne sauraient nous instruire de ce qui les dépasse.

La science a pour domaine ce que peuvent explorer l'œil du corps et l'œil de l'esprit. Dieu, qui ne fait rien d'inutile, n'intervient pas pour nous apprendre ce qu'il est en notre pouvoir de découvrir. Le savant chrétien et le savant impie peuvent avoir des visées différentes; ils cultivent le même champ et suivent la même méthode.

Ces réflexions peuvent sembler banales, il s'en faut qu'elles soient superflues. C'est pour les perdre de vue qu'on devient injuste envers les croyants, en faisant d'eux les ennemis du savoir. On admet de confiance que la foi nous dicte sur les questions de pure

science des solutions intéressées. On nous attribue sans preuve je ne sais quel parti pris dans l'analyse des idées ou dans l'exploration de la nature. On traite d'absurdes nos mystères, parce qu'ils ne nous donnent qu'une demi-lumière. Mais, sur les objets qui leur sont propres, la raison laissée à elle-même demeure dans l'obscurité totale; et dans le domaine où celle-ci peut s'exercer, nous disposons des mêmes ressources que nos détracteurs.

Que faut-il donc, pour en finir une bonne fois avec le plus funeste des malentendus? Nous pourrions, Messieurs, nous adresser à nos ennemis, leur demander plus de justice et moins d'ignorance, les convier à mieux étudier nos dogmes, et à juger plus équitablement notre savoir. Mais peut-être trouverez-vous avec moi qu'il y aurait dans cette prétention si légitime trop de candeur. « Ne t'attends qu'à toi seul, » disait le moissonneur de la fable. Le conseil est bon. Et si vous y redoutez quelque secret orgueil, corrigez la maxime du fabuliste par la sainte et sublime réponse de Jeanne d'Arc à ses juges : « Je m'attends à Notre-Seigneur. »

Oui, laissons nos adversaires dire et penser ce qu'ils voudront. Attendons-nous à nous-mêmes et à Dieu.

Deux choses me paraissent nécessaires pour établir, pour imposer à tous notre réputation d'enfants de lumières.

La première, c'est que nous nous gardions de commettre la confusion qu'on nous impute; c'est que, réservant à la science sacrée le domaine qui lui appar-

tient, nous ne cherchions pas, par une piété indiscrète, à la faire déborder sur le champ de la science humaine. Cette faute n'a peut-être pas été évitée dans tous les temps. Les juges de Galilée croyaient défendre la parole de Dieu en combattant le mouvement planétaire; en réalité, ils ne défendaient qu'une erreur de la vieille astronomie. Il n'a pas fallu moins que la divine assistance promise par Jésus-Christ à son Église, pour empêcher que l'autorité infaillible du Saint-Siège fût engagée dans ce jugement. Mais cette assistance s'est montrée; les caractères exigés pour la mise en œuvre de l'infaillibilité pontificale ont manqué à cette sentence. Tandis que les décrets dogmatiques sont irréformables, Rome elle-même a réformé celui-ci. C'est assez pour rassurer notre foi à l'égard du passé, mais il ressort de là un grand enseignement pour l'avenir. Ne cherchons pas à tirer le savoir des sources de la croyance. Sans doute l'harmonie existe, mais toute relation de conformité n'est pas une relation d'origine. La science se fait toute seule. Quand elle est formée, comparez-la à la doctrine révélée, et, s'il s'agit d'une science vraie, je ne crains pas la comparaison. Il y a même quelque chose de fortifiant pour la foi dans cette impuissance séculaire de la science changeante à convaincre d'erreur une croyance immobile.

Parmi les savants chrétiens, il en est qui ne se contentent pas de constater cet accord négatif, lequel n'est que l'absence de contradiction. Ils s'appliquent volontiers à mettre en évidence l'accord positif de la

révélation et du savoir. « Voyez, disent-ils, le récit de la Genèse. La lumière est créée au premier jour, les astres au quatrième. » Voltaire raillait cette lumière subsistant sans foyer : la science moderne donne raison à Moïse; elle nous montre dans la lumière un état de la matière impondérable, une vibration propre à la masse éthérée, antérieure à l'individualisation des soleils. Cette méthode d'apologie est bonne en elle-même, mais d'un emploi délicat. On ne saurait la manier avec trop de réserve. Surtout il faut s'abstenir d'en faire l'application aux théories scientifiques qui ne sont pas encore sorties du domaine de l'hypothèse. Et combien peu en sont sorties ! Un éminent géologue, dont vous êtes accoutumés à applaudir le nom dans cette enceinte, a pu faire un jour une intéressante conférence sous ce titre : *les Certitudes de la science*. Sa conclusion était que le nombre de ces certitudes est bien petit. Si donc vous empruntez à la science, et c'est le cas ordinaire, une hypothèse accréditée, et si vous vous évertuez à montrer que Moïse avait enseigné cela plus de trois mille ans avant les savants, vous courez un certain danger; il peut arriver que l'hypothèse tombe demain devant un fait nouvellement observé et dont elle ne suffira plus à rendre compte. Alors il vous faudra démolir de vos propres mains votre ouvrage et démontrer contre vous-même que Moïse n'avait rien enseigné de semblable. Si vous vous étiez borné à constater que l'hypothèse admise ne contredisait pas le récit sacré, vous n'auriez rien à rétracter.

Dieu me garde de vouloir lier ici les intérêts de la science chrétienne à certaines conceptions audacieuses, téméraires peut-être, qui tendraient à limiter aux questions de foi la divine autorité des Livres saints! Bien moins encore voudrais-je me montrer indulgent pour ceux qui, en dehors des limites du dogme, admettraient l'existence d'erreurs véritables dans les Écritures. De pareilles nouveautés de langage offensent l'oreille chrétienne et alarment justement la foi. Mais les croyants qui cultivent la science ont besoin d'entendre un conseil de prudence et de modestie. Ne faites pas ce que Dieu n'a pas voulu faire; ne cherchez pas à apprendre de lui ce qu'il ne vous a pas enseigné; ne tourmentez pas les textes qui vous instruisent de la religion, pour en faire sortir l'astronomie ou la physique, la géologie ou même l'histoire profane.

Ce conseil, Messieurs, je n'aurais pas la présomption de le donner moi-même. Mais je l'ai reçu naguère d'une autorité si haute, que je puis en toute assurance le transmettre. La nécessité dont je vous entretiens aujourd'hui, celle qui presse les chrétiens de se montrer amis de la lumière, a inspiré le dessein de ce Congrès scientifique des catholiques dont nous poursuivons, sous le regard de nos pasteurs et avec votre concours à tous, la préparation prochaine. Mgr l'archevêque de Paris a voulu lui-même soumettre ce projet au Souverain Pontife. Et voici ce que le Saint-Père daignait écrire, il y a six mois, aux membres de la commission organisatrice : « Dans toutes les questions scientifiques, même dans celles qui au-

raient quelque connexité avec la théologie proprement dite, *in rebus ipsis quæ habeant cum intima theologia cognationem*, chacun de vous devra rester dans son rôle de physicien, d'historien, de mathématicien ou de critique, *sic unusquisque agat physicum, sic historicum, vel mathematicum, vel criticum*, sans jamais usurper le rôle propre au théologien, *ut numquam sibi sumat eam quæ propria est theologi personam.* » Sans doute le savant chrétien doit avoir à cœur l'intérêt de la foi; il doit désirer que ses travaux profitent à la cause de la révélation; mais il servira cette cause en faisant de la science sincère et loyale, car les résultats scientifiques ainsi recueillis ne seront pas suspects aux incroyants; ils offriront donc aux théologiens un terrain sûr et des armes de bonne trempe pour les luttes de l'apologétique; et, dans ces luttes, c'est la doctrine sacrée qui devra se défendre elle-même; c'est encore le Pape qui nous le dit : *Ita quidem ut vestri officii hoc utique putetis esse adjumenta disciplinarum vestrarum, velut arma quædam,* AD SE TUENDAM, *theologiæ ministrare.*

Voilà donc, Messieurs, la première chose à faire pour contraindre nos adversaires honnêtes, — il y en a quelques-uns, — à prendre au sérieux nos prétentions à la lumière. Il faut que ceux d'entre nous qui font de la science ne la fassent pas dériver de la théologie, contents, dans leur zèle de chrétiens, de fournir à la théologie les faits qu'il appartient à celle-ci d'interpréter dans leurs rapports avec la foi. La seconde condition à remplir, c'est de montrer un grand zèle

pour l'œuvre scientifique, et d'y réussir. Ici je puis être court, car il s'agit d'un thème que j'ai trop souvent développé devant vous. Ceux qui nous accusent de nous défier de la science ne trouvent pas tous leurs arguments dans les préjugés théologiques qu'ils nous prêtent. Ils s'efforcent d'établir que le grand mouvement scientifique s'accomplit en dehors de nous. Il y a une grande part d'injustice dans ce reproche. Si l'on enlevait à la science tous les ouvriers que lui fournit l'armée des croyants, il se ferait, quoi qu'on en dise, de grands vides dans les rangs de ses adeptes. Bon nombre de savants estimés sont des chrétiens convaincus. Plusieurs, parmi les grands initiateurs de la science moderne, ont gardé jusqu'à la fin la foi de leur enfance. Ampère, Cauchy, Biot et Dumas sont des noms qui viennent d'eux-mêmes à mes lèvres. Il ne faudrait pas chercher longtemps pour en trouver d'autres. Que serait-ce, si des sommets nous descendions à mi-côte, parmi les laborieux chercheurs qui se partagent tous les jours le travail sans cesse plus complexe d'où résulte le progrès général? Que manque-t-il donc pour que cette contribution considérable des croyants à l'avancement des sciences fasse à la religion tout l'honneur auquel elle a droit? Il manque surtout que le caractère du baptême soit rendu plus visible sur le front des savants chrétiens. Pour cela, il importe que ceux-ci, sans renoncer à se mêler aux autres pionniers sur le champ des recherches communes, se réunissent encore à part pour faire, entre chrétiens, œuvre notoire de haute science. C'est la

pensée qui a inspiré l'idée de notre congrès scientifique. C'est celle qui fournit à l'institution des Universités catholiques sa plus haute, sinon sa plus évidente utilité. Le public n'a vu dans l'affranchissement de l'enseignement supérieur que l'avantage des familles chrétiennes, assurées désormais de pouvoir procurer à leurs fils l'éducation professionnelle qui succède à l'instruction classique, sans exposer leurs convictions religieuses à un naufrage presque inévitable. Bien rares sont les esprits assez clairvoyants pour apercevoir le vrai danger de la foi dans le discrédit où la laisse tomber l'apparente abstention de ses adeptes à l'égard de la science pure. Faire un bon renom à la formation intellectuelle que donne l'Église, montrer par des faits, par des résultats, par des découvertes, que la science progressive peut rayonner d'un foyer chrétien, fonder et entretenir des institutions où la foi se conserve et où le grand savoir fleurisse, voilà pourtant un intérêt assez élevé pour attirer et retenir la sympathie de tous ceux qui, sans pouvoir s'associer eux-mêmes aux investigations scientifiques, se préoccupent à bon droit de l'avenir de la société. A mesure que s'étend autour de nous le fléau de l'apostasie générale, un cri d'angoisse monte aux lèvres de tous les hommes de bien : Que va devenir la morale? Et qui la sauvera de l'abîme où sombrent les croyances religieuses? La réponse n'est pas douteuse : seul le christianisme peut conserver au monde le principe civilisateur contenu dans le Décalogue et dans l'Évangile. Mais le besoin partout senti de ce remède ne suffira

pas à le faire accepter. Si la masse des esprits cultivés persiste à croire qu'on ne peut apaiser les légitimes alarmes de la conscience sans imposer à la raison le sacrifice d'elle-même. L'humanité n'aime pas qu'on oppose l'une à l'autre les deux plus nobles exigences de sa nature. Nul ne conteste sérieusement la solidarité de la religion et de la morale : mais, pour que le triomphe de la religion ressorte de cette alliance avouée, il ne faut plus qu'un seul observateur de bonne foi puisse évoquer encore la prétendue incompatibilité de la religion et de la science.

Amis sincères, je le veux bien, mais amis timides et défaillants du haut enseignement catholique, sachez donc enfin, aux travers des épreuves auxquelles vos hésitations mêmes nous condamnent, envisager par ce côté l'institution des Facultés libres ; et du même coup vous aurez assuré la prospérité de notre œuvre et la victoire de votre foi.

III

Jusqu'à présent, jeunes gens, j'ai parlé de ce qu'on fait ici pour vous, et je pense avoir établi que c'est une œuvre de lumière. Mais ce n'est pas seulement la lumière que nous promettions tout à l'heure à ceux qui honorent de leur visite notre demeure. C'est aussi la salubrité. Ici votre rôle commence. Pour apprécier à cet égard l'œuvre de la haute éducation catholique, c'est de votre côté qu'il faut regarder. Si le pain de la

vérité, de la charité divine, a vraiment le privilège de faire des âmes saines, des cœurs purs, des volontés viriles et ardentes au bien, c'est sur vous que se fera l'épreuve. Vous êtes les fruits de cette éducation qui, depuis l'enfance jusqu'à la jeunesse, a tout emprunté à l'Évangile : c'est par ses fruits que l'arbre sera jugé.

Je me hâte de le dire, s'il s'agit d'une simple comparaison, je n'en redoute pas l'issue. Quelles que puissent être vos faiblesses, vous valez mieux, beaucoup mieux, que ceux que n'éclaire pas la douce lumière du Christ. Toutefois vous m'en voudriez si je bornais là mes ambitions pour vous. Au-dessus, bien au-dessus du vice, il y a la médiocrité de la vertu. Mais quand une société périt par le débordement du vice, ce ne sont pas les vertus médiocres qui la sauvent. Voyez ce qui s'est passé à l'origine du christianisme. Elle était bien pourrie, cette société païenne à laquelle s'adressait la première prédication de l'Évangile. Il a fallu un ferment puissant pour soulever cette masse. Essayez d'imaginer ce qui serait arrivé si l'Église naissante eût offert aux regards curieux des sceptiques d'alors le spectacle que présente aujourd'hui aux incroyants ce qu'on appelle encore par habitude la société chrétienne. Je ne dis pas qu'ils n'y auraient reconnu aucune supériorité sur leur état moral; mais à coup sûr ils n'y auraient pas vu cette sublimité transcendante qui fait qu'on s'écrie : Dieu est là!

Qu'est-ce donc que la société chrétienne? C'est apparemment une société qui se distingue de celle qui

porte un autre nom. Si nous avons en commun avec les incroyants les lumières de la science, nous avons en propre les lumières de la foi. Nous savons d'où nous venons et où nous allons; nous professons une morale précise, élevée, exigeante; nous disposons de ressources surnaturelles qui mettent en nous la force du Tout-Puissant. N'est-pas le cas d'emprunter à notre grand Lacordaire, en la modifiant quelque peu, une de ses plus émouvantes paroles : « Étant si près de Dieu, il convient qu'on s'en aperçoive et que nos vertus se ressentent de cet admirable voisinage? »

Et maintenant, jeunes gens, regardez autour de vous : la morale chrétienne est l'école du respect, et dans un grand nombre de familles chrétiennes le respect a disparu du foyer. A entendre certaines altercations, on pourrait croire que ce sont deux égaux qui se disputent; approchez : vous reconnaîtrez un fils qui parle à son père. L'Évangile avait renouvelé dans les mœurs la virilité; on avait vu au sein de la société romaine en décadence les disciples de Jésus-Christ retrouver le secret de cette énergie qui semble le privilège des races jeunes; on avait vu plus tard la discipline évangélique adoucir sans les amollir les mœurs des peuples barbares. Aujourd'hui la jeunesse professe l'horreur de la peine et le culte du bien-être. S'agit-il d'une fatigue à supporter, d'une privation à subir, les pères l'acceptent encore, les fils murmurent et se dérobent. Le Christ enfin avait eu cette audace divine d'exiger de ses disciples la parfaite pureté de la vie. *Qui potest capere capiat*, s'écriait-il, à

la suite d'une de ses plus austères leçons. Et il s'était trouvé des légions d'hommes et de femmes pour relever le défi du Maître et s'engager à sa suite, les uns dans la voie sublime de la virginité, les autres dans les sentiers difficiles de la chasteté conjugale. Le mariage chrétien était apparu, idéal magnifique, humain et surhumain tout ensemble, car il répond aux plus nobles désirs, aux plus chers intérêts de l'humanité, mais en même temps il dépasse d'une hauteur presque divine le niveau commun des vertus de l'homme. Et une multitude de générations pures et fidèles avaient fait de cet idéal la loi de leur foyer. Cherchez maintenant ce qu'on a fait du mariage. Cherchez, non parmi les païens de nos jours, là on ne croit même plus à l'existence du lien; mais cherchez parmi ceux qui se disent chrétiens : que trouverez-vous? Un ensemble de conduite qui donne tort à l'Évangile. Il paraît que décidément la morale chrétienne est trop exigeante et qu'on ne peut plus en supporter le poids.

Voilà donc les chrétiens d'accord avec les païens pour dire : Le bien-être avant tout. Quand on accepte, quand on avoue cette devise, on est bien près de l'apostasie. Mais il reste un pas à faire. Le bien-être se paye, et voici venir la question d'argent. L'Évangile nous disait : Défiez-vous de la richesse. La société moderne nous dit : Prosternez-vous devant la richesse. La contradiction est formelle. Alors tous les chrétiens vont s'éloigner du veau d'or? Non : ils sont les premiers à l'adorer. Mais du moins ce sera le vice de l'âge mûr. La jeunesse gardera son enthousiasme,

sa générosité désintéressée? Hélas! la jeunesse affichera le mépris de tout ce qui n'est pas l'argent. Elle sera d'avis avec Vespasien et avec d'autres plus modernes qu'on fait bien de le puiser à toutes les sources, même souillées, parce qu'il n'a point d'odeur. Et voilà ce que nous avons à montrer au monde pour le confondre : des jeunes gens qui ne sont plus jeunes, des chrétiens qui ressemblent à s'y méprendre à des mécréants.

Ah! mes amis, si l'éducation que vous avez reçue, si les préservations dont on a entouré vos premières années, si les leçons plus hautes que vous recevez maintenant ne devaient pas vous séparer de cette masse et faire jaillir de vos fronts le rayon qui distingue les enfants de lumière, il n'y aurait plus qu'à pleurer. Vos pères alors auraient eu tort de revendiquer au prix de tant de luttes cette liberté sacrée qui leur permet de vous élever dans la foi de leurs ancêtres. Montalembert, Parisis, Veuillot, Lacordaire, Dupanloup, tous les grands champions de la liberté d'enseignement auraient fait fausse route en réclamant pour vous un bienfait inutile. La croix aurait perdu sa vertu régénératrice et les fils des croisés ne vaudraient pas mieux que les fils de Voltaire.

Mais non, Messieurs, vous ne démentirez pas de si belles espérances. L'Église augure mieux de votre jeunesse et de votre courage. *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora*[1]. Vous saurez vous mettre à part

[1] Hebr. VI, 9.

et former la phalange qui doit décider la victoire du bien. Vous nous donnerez ce qu'on nous conteste, l'influence du grand savoir, et vous nous garderez ce qui nous appartient, la puissance de la vertu. Vous ne souffrirez pas que le siècle présent triomphe contre vous du progrès de ses lumières, et vous tiendrez en réserve, au profit de tous, les lumières du siècle futur. Alors, alors seulement l'opinion distraite et frivole rendra justice à l'œuvre si longtemps mal comprise du haut enseignement chrétien; et cet hommage tardif, en récompensant vos efforts, vengera vos maîtres d'une longue indifférence. Les Universités catholiques verront leurs jours de grandeur, et l'Église une fois de plus trouvera sa gloire dans les honneurs rendus à ses enfants.

SÉANCE ANNUELLE DU 14 NOVEMBRE 1888

Éminences,
Messeigneurs,
Messieurs,

S'il y a quelque chose de plus régulier que les saisons, ce sont les habitudes scolaires. Il arrive encore souvent que le soleil, la pluie, voire la gelée, se trompent d'époque; l'année qui s'achève en est la preuve : elle nous a donné la neige après Pâques, la canicule à la Fête-Dieu, le déluge en été, les beaux jours en automne. Mais quand donc a-t-on vu de pareilles anomalies dans une année académique? Rentrée, travail, examens, vacances, tout vient invariablement à sa place. C'est fort heureux pour les études, qui sont, de leur nature, personnes rangées et méthodiques. Mais ce n'est pas un petit embarras pour ceux que l'inflexible usage oblige à fournir de circonstances toujours les mêmes un commentaire toujours nouveau. On a bien dit : Heureux les peuples dont l'histoire manque d'intérêt; mais je ne pense pas que ces félicitations doivent s'étendre à l'historien. De grandes

victoires, de grands revers ou de grands crimes, voilà ce qui fait la fortune d'un narrateur. Je suis ici, Messieurs, narrateur d'office, et je dois vous avouer tout d'abord que notre œuvre de haut enseignement chrétien n'a pas eu l'occasion de gagner sur ses ennemis la bataille d'Austerlitz, qu'elle n'a subi aucun Rossbach, — permettez-moi de ne pas chercher plus près de nous des noms et des souvenirs néfastes; — enfin qu'elle n'a pas ajouté le plus petit chapitre à l'histoire des causes célèbres. Nous n'avons éventré aucun dossier, antidaté aucune lettre, trafiqué d'aucun mandat public; bref, nous nous présentons à vous monotones et ennuyeux comme la probité elle-même.

A vrai dire, nous ne le regrettons pas, sachant que le bruit qu'on fait est souvent en raison inverse du bien qu'on accomplit. Il y a des torrents de montagne qui, lorsqu'ils s'enflent, deviennent redoutables et font parler de leurs prouesses : le plus souvent de stériles cailloux remplissent seuls leurs lits desséchés. Nous avons préféré nous modeler sur le fleuve tranquille qui baigne les murs de Paris, et dont les eaux silencieuses ne cessent jamais de féconder la verte Bourgogne, la gracieuse Ile-de-France et l'opulente Normandie.

Mais c'est beaucoup d'apprêt pour dire que nous avons vécu comme à l'ordinaire et que le rapporteur est embarrassé. Trêve de métaphores, et venons aux réalités. Je voudrais exposer brièvement les quelques particularités qui ont marqué dans notre année, puis, m'élevant plus haut, chercher dans des pensées de foi

les encouragements dont nous avons tous besoin ; nous, pour continuer de servir cette grande œuvre ; vous, Messieurs, pour continuer de la soutenir.

I

L'année qui s'achève, Messieurs, s'est ouverte par les solennités incomparables du jubilé sacerdotal de Léon XIII. Une voix plus autorisée que la mienne vous parlera de cet événement, qui a tenu une si grande place dans la vie intime du monde catholique et jusque dans la vie extérieure du monde civilisé. Mon rôle est plus modeste. Membre de la députation qui portait au Souverain Pontife les vœux et les offrandes de notre Institut, j'ai eu l'honneur de déposer à ses pieds la collection déjà considérable des œuvres de nos professeurs ; j'ai eu la joie de voir le Pape prendre entre ses mains ces beaux volumes, féliciter leurs auteurs, bénir leurs personnes et leurs familles, leurs efforts et leurs travaux. J'ai senti, comme eux, la main de ce Père sur ma tête ; j'ai vu la douceur de son sourire, j'ai entendu ses paroles qui nous commandaient l'espérance et nous rendaient pour jamais la défaillance impossible. J'étais sûr, en me relevant, que l'année serait féconde, et je viens vous dire comment l'événement a justifié cette confiance.

Le rapport que vous venez d'entendre allège ma tâche. Notre Faculté de droit vient de vous parler d'elle-même, et j'ose dire qu'elle s'est fait doublement

honneur et par les faits dont elle avait à rendre compte et par l'interprète qu'elle s'est choisi. Je me garderais d'affaiblir, en les répétant, les paroles de l'éminent magistrat dont la carrière n'aurait eu rien à souffrir des vicissitudes politiques si l'on avait pu faire plier en lui l'inflexible honneur. Puisse l'éclat que son nom, sa science et son caractère jettent sur notre école lui apporter, avec la certitude d'avoir puissamment servi une noble cause, le commencement de la récompense !

A côté de la Faculté de droit, l'école des hautes études scientifiques et littéraires tient, vous le savez, la place de deux facultés momentanément disparues, celle des sciences et celle des lettres.

En donnant à ce double enseignement un caractère plus nettement professionnel, nous n'avons fait que suivre un mouvement indiqué par les besoins de l'heure présente et auquel obéit pareillement, dans ses Facultés transformées, l'Université de France. Ce que l'école normale supérieure était depuis longtemps pour l'enseignement officiel, — je veux dire : le noviciat du corps professoral, — les Facultés le sont devenues à leur tour. Si vous entrez aujourd'hui dans les amphithéâtres de la Sorbonne, vous les trouverez plus peuplés qu'autrefois, surtout vous serez frappés du changement d'aspect : de nombreux étudiants y ont remplacé de rares amateurs ; les leçons des maîtres se sont adaptées à la qualité de l'auditoire ; l'éloquence y est toujours de mise, mais elle n'est plus la condition du succès ; le savoir austère et précis tient le premier rang dans les préoccupations du professeur comme

dans l'estime des élèves. Pourquoi refuser de convenir que c'est là un progrès? Il est toujours bon qu'une institution réponde au nom qui la désigne et que dans une école, — même supérieure, — le premier intérêt servi soit celui des écoliers.

Un sentiment commun des nécessités actuelles a dicté simultanément cette réforme aux facultés de l'État et aux universités libres. Nous ne craignons donc pas à cet égard le reproche d'imitation servile. Loin de là, nous croyons pouvoir revendiquer en faveur de l'initiative privée un avantage qui a bien son prix. Uniquement soutenu par les sacrifices qu'inspire le zèle et dont la charité porte tout le poids, l'enseignement libre proportionne ses créations aux besoins qu'il doit satisfaire ; l'État ne garde pas toujours cette mesure. Préoccupé de faire grand, — aux dépens des contribuables, — il a augmenté la clientèle des facultés en multipliant les bourses d'études; bientôt les nouveaux gradués ont remplacé partout les professeurs dépourvus de diplômes; aujourd'hui la disette d'emplois commence à se faire sentir, et le moment approche où, suivant une heureuse expression, le gouvernement se verra hors d'état de payer la lettre de change qu'il invite la jeunesse à tirer sur lui-même en créant chaque année un nombre croissant de licenciés, d'agrégés et de docteurs. Chez nous, Messieurs, ce péril est encore éloigné. Nos vénérables fondateurs ne sont jamais embarrassés de trouver des chaires pour les jeunes maîtres qu'ils ont envoyés chercher ici l'initiation scientifique et professionnelle.

S'ils avaient, comme d'autres, la clef avec laquelle on ouvre la caisse d'autrui, oh! ils s'en serviraient avec beaucoup plus de discrétion, cela n'est point douteux, mais ils ne se plaindraient pas d'avoir trop de bourses à employer. En attendant, nous recevons ici tous les aspirants qu'on nous envoie; et tous les maîtres que nous formons ont leur place qui les attend. Voilà donc une institution qui donne tout ce qu'elle promet, qui tire un utile parti de tous les éléments qu'on lui confie. D'aucuns trouveront que c'est un mérite modeste; soit, mais vous m'accorderez qu'il n'est pas commun.

Les résultats éloignés des travaux de notre école se constatent dans les collèges libres et les petits séminaires, pour lesquels nous préparons des maîtres : les résultats immédiats s'accusent par l'issue des examens. Vous connaissez les succès de notre Faculté de droit. Vous aurez certainement remarqué les sept thèses de doctorat qui sont venues couronner les longues et difficiles épreuves par où l'on accède à ce grade estimé. A l'école des hautes études, nous avons à enregistrer vingt-huit diplômes de licenciés, savoir : dix-sept dans l'ordre des lettres (quatre en philosophie, trois en histoire, dix en grammaire) et onze dans l'ordre des sciences (quatre en mathématiques et sept en physique). Bien que la majorité de ces licenciés appartienne au clergé, je crois intéressant de signaler huit étudiants laïques sur l'ensemble de ces vingt-huit candidats heureux. Les inscriptions de la rentrée confirment ce retour des jeunes gens du monde vers les hautes études scientifiques et littéraires. A l'heure où

l'on voudrait étouffer le génie de notre nation sous l'étreinte brutale du caporalisme, c'est là un symptôme de réaction honorable et pleine de promesses.

A ces vingt-huit licenciés, dont l'un a conquis, à la session de juillet, la première place sur plus de cent concurrents, parmi lesquels vingt-cinq élèves de l'école normale supérieure, nous sommes fiers d'ajouter d'autres vainqueurs dont les lauriers ont coûté plus cher encore: ce sont de jeunes prêtres qui ont affronté les redoutables concours de l'agrégation. Six sont entrés en lice, cinq en sont sortis triomphants; l'un deux a été reçu agrégé de philosophie, deux autres agrégés de grammaire, et deux agrégés des lettres. Deux d'entre eux sont dès aujourd'hui associés, à titre de maîtres de conférences, à notre corps enseignant.

Avant de dire adieu à l'école libre des hautes études, qu'il me soit permis de payer un tribut de respectueuse gratitude à l'un des maîtres qui l'ont le plus honorée, le R. P. Joubert. Obligé par l'épuisement de ses forces d'interrompre l'enseignement qui a fait pour une grande part la prospérité et la gloire de l'école de Sainte-Geneviève, il a été prendre à Angers un repos encore laborieux, dont profite l'Université catholique de cette ville. L'échange bienveillant qui met à notre service le savoir déjà profond et l'ardeur encore jeune du R. P. d'Esclaibes, assure la bonne marche de nos cours de mathématiques, mais n'empêche pas nos cœurs reconnaissants de ressentir la séparation et d'envoyer de loin, à l'homme vénérable et tant aimé qui nous quitte, le plus affectueux souvenir.

Je finirai cette revue par l'école des sciences sacrées. Si je la nomme la dernière, c'est que je suis une marche ascendante. A une époque où le désarroi des opinions naît de l'affaiblissement des croyances, où l'on passe son temps à préconiser la morale et à la démolir, où l'on ne parle que d'organiser la société tandis qu'on travaille à la dissoudre, la question qui domine, j'allais dire qui absorbe toutes les autres, est la question religieuse. Nos ennemis le sentent plus vivement que nous peut-être : c'est le secret de leurs colères, de leurs terreurs, c'est l'explication de leurs injustices.

Or, de toutes les religions, la seule qui compte, c'est le christianisme ; la seule forme du christianisme qui rencontre aujourd'hui de vrais adversaires et de vrais adeptes, c'est le catholicisme ; et dans l'Église catholique, ce qui personnifie aux yeux de tous la doctrine et l'institution religieuse, c'est le prêtre. Redoutable honneur pour nous, Messieurs ! Si l'un de nous faiblit, il semble que l'Évangile ait perdu sa vertu. Et si le monde ne trouve pas auprès de nous les lumières qu'il cherche, l'insuffisance de l'homme fera le discrédit de la doctrine.

Voilà pourquoi le grand besoin de la société chrétienne, c'est de rencontrer des prêtres vertueux et des prêtres instruits : instruits dans les lettres et les sciences, oui, sans doute ; — et toutefois des maîtres chrétiens pris dans les rangs laïques pourraient suffire sans eux à la tâche de l'enseignement, sinon à celle de l'éducation ; — mais surtout des prêtres instruits dans

les sciences sacrées, solidement fondés en principes philosophiques, en connaissances théologiques, fortement initiés aux sources philologiques de l'exégèse biblique, nourris de la tradition patristique, familiers avec l'histoire de l'Église, de ses institutions, de sa discipline et de ses dogmes. Voilà, Messieurs, les prêtres qu'il vous faut pour défendre la foi qui vous est commune avec eux, pour l'éclairer, la fortifier en vous-mêmes, pour l'honorer au dehors par l'autorité de leur parole et le prestige de leur savoir. Vous le sentez bien, et vous diriez volontiers que l'Église vous doit des prêtres de cette sorte; mais l'Église vous répond qu'il faut l'aider à les faire. Au-dessus de la formation commune à tous les élèves du sanctuaire, il y a un degré supérieur de culture théologique que seules des écoles spéciales peuvent donner; et ces écoles, les premières en dignité, en importance, sont, comme nos écoles scientifiques et littéraires, comme nos écoles primaires, à la merci de votre charité et de votre zèle.

Grâces à Dieu, l'école supérieure de théologie, fondée à Paris il y a dix ans, a su se créer, en si peu de temps, une tradition qui l'honore. Le nombre des ecclésiastiques qui sont venus lui demander l'initiation à une science plus approfondie est déjà considérable; car, malgré la sévérité qu'elle déploie dans les examens et dont plus d'un candidat malheureux pourrait rendre témoignage, elle a délivré jusqu'à présent quarante-six diplômes de licenciés ou lecteurs en théologie, et cinquante-deux diplômes de lecteurs en droit canonique. Je ne parlerai que pour mémoire des deux cent qua-

rante-sept bacheliers ou auditeurs en théologie et des cent quatorze auditeurs en droit canon qu'elle a faits, parce que ce grade constate l'instruction commune acquise dans les séminaires et sert de porte d'entrée à l'école supérieure, tandis que le lectorat constate le résultat de l'enseignement donné à l'école et tient lieu de porte de sortie.

Jusqu'ici nous n'avions point usé de la faculté que le saint-siège nous a concédée de faire des docteurs ou maîtres en théologie, parce que dans notre pensée ce grade représente un degré de savoir qui dépasse de beaucoup le niveau scolaire. Pour y prétendre, il faut que le candidat, après avoir acquis ce que l'école peut donner, approfondisse par la réflexion ses connaissances générales et se creuse en outre à lui-même un sillon particulier dans le champ de la recherche. Une argumentation de trois heures sur toutes les parties de la théologie, une thèse imprimée contenant une étude originale sur une question de dogme, d'Écriture sainte ou d'histoire, telle est la double épreuve que doit subir l'aspirant à la maîtrise.

Pour la première fois, cette année, nous avons vu s'ouvrir la lice de cette joute scientifique. Un de nos anciens élèves, qui avait suivi pendant deux ans les cours de notre école et y avait conquis, il y a huit ans, avec honneur le grade de lecteur, a traversé heureusement la double passe; il a ainsi frayé la voie à d'autres prétendants, qui déjà s'annoncent de divers côtés. C'est là un progrès dont nous sommes fiers et qui nous remplit d'espérance.

Pour déférer au vœu du Souverain Pontife et satisfaire à un véritable besoin des intelligences, NN. SS. les évêques avaient décidé, l'année dernière, d'élargir encore le cercle de notre enseignement par la création d'une chaire de philosophie scolastique. Cette chaire va être occupée dès cette année par un professeur dont les discussions du congrès scientifique nous avaient permis d'apprécier le ferme esprit et la haute culture philosophique et scientifique, le R. P. Bulliot, de la Société de Marie, précédemment professeur de dogme au grand séminaire de Moulins. Que ce modeste et savant religieux reçoive ici la bienvenue que l'Institut catholique tout entier lui souhaite de grand cœur.

Je viens de rappeler en passant un fait qui s'est accompli en dehors de nos cadres, mais que plus d'un lien rattache à notre œuvre: c'est le congrès scientifique international, exclusivement composé de catholiques, qui s'est tenu à Paris au mois d'avril dernier. Le succès de cette difficile entreprise peut être compté comme une victoire de notre cause. La grande raison d'être du haut enseignement libre, c'est de promouvoir la science chrétienne : pour cette tâche immense, pour cette œuvre de salut social, nous n'aurons jamais trop de coopérateurs. En provoquant l'initiative des hommes de science qui partagent notre foi, en les tirant de l'isolement, parfois du découragement où ils languissent, en mettant au jour leurs travaux, nous sommes sûrs de servir les intérêts supérieurs qui trouvent dans les rangs des universités catholiques

leurs défenseurs attitrés. Ce n'est point ici le lieu de rendre compte d'une entreprise qui a rencontré au début, mais seulement dans la mesure inévitable, les contradictions ou du moins les hésitations de nos amis, mais que les conseils et les encouragements du Saint-Père, l'appui de l'épiscopat, le patronage de Mgr l'archevêque de Paris, la présidence effective et la direction éclairée de Mgr l'évêque d'Autun, enfin le concours des savants catholiques de France et de l'étranger ont fait réussir au delà de nos espérances. Je dirai seulement qu'à côté des hommes éminents venus de Londres, de Bruxelles ou de Liège, de Saragosse ou de Valence, d'Italie et d'Autriche, le corps enseignant des cinq universités catholiques de France a fait bonne figure dans ce congrès. Celle de Paris y remplissait à l'égard des autres le devoir de l'hospitalité; mais les soucis de l'organisation ne l'ont pas empêchée de prendre une part considérable à l'œuvre scientifique de l'assemblée et d'y produire avec honneur les travaux de ses maîtres les plus estimés, MM. de Lapparent, de Broglie, Duchesne, Lacointa, Claudio Jannet, Terrat, Cauvière et d'autres encore. Cela suffit pour justifier la mention que j'accorde au congrès dans la revue de notre année.

Cette revue serait achevée, si l'œuvre de nos professeurs se renfermait tout entière dans les leçons qu'ils distribuent. Mais un centre de haut enseignement devient bien vite un foyer de savoir qui rayonne au dehors. Quand le milieu social est hostile ou défiant, ce rayonnement rencontre plus d'un obstacle; toute-

fois le blocus de l'opinion n'est jamais impénétrable : tôt ou tard il se produit quelque fissure par où la lumière passe, et c'en est fait alors de l'ignorance qu'on affectait à l'égard des plus honorables institutions. Or, Messieurs, et c'est un fait consolant que je tiens à vous signaler, il semble que le moment soit venu pour notre institut de conquérir sa place au soleil de l'estime publique. Plus d'un indice me le persuade : j'en citerai quelques-uns.

Le mois dernier, pour la seconde fois, un congrès international de droit commercial se réunissait en Belgique : une première fois, il y a trois ans, le gouvernement belge avait invité notre Faculté de droit à s'y faire représenter. M. Guyot, notre professeur de droit commercial, délégué par ses collègues, avait pris une part active et honorable aux travaux de l'assemblée d'Anvers, notamment en ce qui concerne l'unification du droit international par rapport à la lettre de change. Depuis lors, une commission permanente est restée en relations scientifiques avec les membres du congrès de 1885; MM. Guyot et Terrat ont participé à cet échange. Cette année, la commission, ayant convoqué une nouvelle assemblée à Bruxelles, a réitéré son invitation à nos professeurs, et M. Guyot, de nouveau délégué par ses pairs, a montré une fois de plus que l'enseignement libre peut dès à présent tenir sa place avec honneur dans les conseils où les gouvernements appellent les représentants du haut savoir.

A Londres, le congrès international des géologues, qui promène ses réunions de capitales en capitales,

attribuait, cette année, l'une des vice-présidences étrangères à M. de Lapparent. Il y avait pourtant dans cette docte assemblée des représentants éminents de la science officielle française et des membres de l'Institut. Mais les Anglais n'ont tenu compte que de la valeur comparative des hommes; et celui qui a sacrifié une brillante carrière publique pour se dévouer à notre cause, ayant été pesé au poids de ses œuvres, n'a pas été trouvé trop léger.

Ailleurs, dans un pays que je pourrais nommer, on a vu chose plus étrange encore : un ministre de la justice, pur, je vous en réponds, de tout cléricalisme, envoyait l'année dernière à M. Lacointa un projet de réforme d'un certain code et lui en demandait son avis. Notre savant collègue a soumis ce travail à un examen sérieux et sincère, et, peu de temps après l'avoir renvoyé à son auteur, il en a reçu, avec des remerciements et une appréciation pleine d'éloge, l'assurance qu'il serait tenu le plus grand compte de ses critiques.

Dernièrement, dans le parlement français, un jour à propos de la loi sur les accidents du travail, un autre jour à propos de l'année financière, nous avons entendu amis et adversaires citer comme des autorités dans la matière MM. Alix et Claudio Jannet.

Nos jeunes maîtres et nos élèves commencent à suivre les traces de leurs professeurs. L'année dernière, nous félicitions M. Dauvilliers du beau travail sur le *Barreau anglais* qui lui avait valu, dans le concours Odilon Barrot, à l'Académie des sciences morales

plus modeste? Mais peut-être était-ce là seulement pour l'Évangile la loi du début? Non, Messieurs, cette loi se vérifie dans tout le développement historique du christianisme. A aucune époque la civilisation chrétienne n'a été maîtresse de l'univers; à aucune époque aussi elle n'a renoncé aux visées universelles qui furent celles de son divin instituteur. Au moyen âge sans doute, les nations de l'Europe ont pleinement accepté le code de croyances et de moralité que promulguait l'Église de Jésus-Christ. C'est alors que se forma cette fédération des peuples soumis à l'Évangile, à laquelle l'histoire a conservé le beau nom de chrétienté. Mais alors aussi l'Orient échappait à l'Église par le schisme, l'Afrique par l'islam, le nord même de l'Europe par la barbarie; deux continents entiers lui étaient inconnus.

Le XVI^e^ siècle marque la fin de cette fraternité. La révolte religieuse, connue sous le nom de Réforme protestante, prépara par l'anarchie d'abord, puis par l'absolutisme des princes, la sécularisation de la société et rompit du même coup le lien moral qui unissait les peuples sous la discipline chrétienne. Au moment où l'Église perdait ainsi l'heureuse hégémonie qu'elle avait exercé longtemps au centre du monde, son action s'étendait plus loin que jamais, portée par les navigateurs jusqu'aux extrémités de l'univers. Et ces deux mouvements inverses se sont continués jusqu'à nos jours. Tandis que partiellement l'Europe lui échappe, le christianisme a conquis les deux Amériques; il a établi ses tentes dans toutes les parties de

l'immense Asie, il a suivi les colons dans l'occupation de l'Australie; il est aujourd'hui, au cœur même du continent noir, le hardi pionnier de la civilisation, le glorieux adversaire de l'esclavage, le porte-étendard de la liberté. Une particularité du gouvernement ecclésiastique rend très sensible ce contraste. On distingue, dans l'Église, les pays de hiérarchie et les pays de missions : les premiers relèvent du Saint-Siège par les évêques et possèdent une organisation religieuse fixe et définitive; les seconds sont administrés par des envoyés du pape ou vicaires apostoliques, dont l'action se plie aux circonstances. A mesure que l'établissement chrétien s'affermit dans une contrée, la tendance du Saint-Siège est de substituer des évêques proprement dits aux vicaires apostoliques; mais la hiérarchie, restaurée dans ses éléments principaux, demeure souvent incomplète, et de vastes régions restent ainsi placées sous un régime intermédiaire, continuant de ressortir, pour toutes les affaires ecclésiastiques, à la congrégation de la Propagande. Or prenez une mappemonde, faites le partage des attributions, et vous verrez que les pays catholiques de la vieille Europe appartiennent seuls au régime de la hiérarchie complète; tout le reste de l'Europe et les quatre autres parties du monde, c'est-à-dire la presque totalité du globe, forment la clientèle de la Propagande.

Qu'est-ce à dire, Messieurs? C'est que l'Église catholique a moins que jamais renoncé à pénétrer l'univers de son influence, puisqu'elle organise si puissamment les moyens de l'exercer en tous lieux. Mais cela

prouve en même temps que nulle part cette action n'est incontestée, puisque l'apostasie a décimé la chrétienté d'autrefois, et que l'apostolat n'a pu constituer qu'imparfaitement les chrétientés nouvelles. Le vicaire du Christ continue l'œuvre du Christ lui-même; comme lui il embrasse du regard l'humanité tout entière; il lui offre dans son enseignement la vérité totale, dans ses institutions l'intégrité du bien moral; mais le grand nombre ferme l'oreille, le petit nombre écoute, et la parole qu'il reçoit contient les ressources du salut pour l'universalité des hommes.

Voyez Léon XIII. Il sait que la société moderne est en dissolution parce qu'elle méconnaît les principes de la constitution chrétienne des États. Va-t-il renoncer à les lui rappeler parce qu'elle est indocile à ses leçons? Non; dans l'encyclique *Immortale Dei,* il esquisse d'une main sûre le type idéal de la civilisation chrétienne, et il semble ajouter avec le divin Maître : « Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre! » Il sait que l'affaiblissement des convictions a faussé dans beaucoup d'esprits la notion de la liberté; qu'on veut aujourd'hui en faire une fin suprême, alors qu'elle n'est qu'un moyen; qu'on lui subordonne la vérité et la justice tandis qu'elle doit les servir. N'importe : dans l'encyclique *Libertas,* il rappelle aux hommes l'incomparable prérogative dont Dieu a enrichi leur nature : *Libertas præstantissimum naturæ humanæ donum.* Il montre, dans la liberté civile le rayonnement social de la liberté morale et par là il soumet invinciblement celle-ci aux règles qui limitent

celle-là. Pas plus que l'humanité individuelle, l'humanité collective ne peut méconnaître les droits de Dieu, soit qu'il commande à travers la raison et la conscience, soit qu'il précise et étende ses exigences dans la révélation. Si le libre arbitre laisse à l'individu le pouvoir de pécher sans lui donner le droit de mal faire, la liberté civile ne saurait par elle-même conférer aux sociétés un droit de révolte contre la parole de Dieu. Quand la révolte est consommée, quand l'unité religieuse est rompue, il résulte de cet état désordonné des impossibilités pratiques de conformer le fait tout entier à l'intégralité du droit; de là naissent des tempéraments, des tolérances, que l'Église admet et respecte, mais où elle ne permet pas de signaler une évolution du droit chrétien, un progrès de la civilisation elle-même.

A qui s'adressent ces graves leçons? A tous les hommes, Messieurs. Mais qu'il y en a peu pour les comprendre! Le Pape pourtant ne se décourage pas : *Qvi potest capere capiat.* Et voyez déjà le fruit de sa persévérance. D'autres pontifes avant lui avaient jeté les mêmes enseignements au travers des illusions généreuses que le XIX^e^ siècle, en sa jeunesse, faisait partager aux catholiques eux-mêmes. La soumission de la volonté avait accueilli la parole de Grégoire XVI et celle de Pie IX; mais dans beaucoup d'esprits la lumière ne s'était pas faite; de là des conflits douloureux au dedans, au dehors l'hésitation et la contrainte. Le siècle a vieilli, les événements ont marché, ils ont fourni le commentaire des leçons pontificales. Aujour-

d'hui où est l'homme de bonne foi qui répugne à confesser que la liberté d'agir ne saurait suffire à régler l'action; que toute société a besoin d'un frein, et qu'il faut choisir entre la force aveugle et brutale et celle que régit la vérité et que limite la justice? Aussi, dans l'acceptation pleine et joyeuse des enseignements du Saint-Siège, tous les catholiques sont unanimes, et cela déjà n'est plus le petit nombre. En outre, hors de nos rangs, plus d'un esprit sincère commence à nous envier cette règle du bien penser et du bien vivre, qui est moins un joug qu'une liberté, puisqu'elle garantit seule l'inviolabilité de la conscience. *Veritas liberabit vos*[1].

Vous le voyez, Messieurs, l'Église a raison de ne pas se décourager. Elle parle à tous ceux qui l'écoutent. Si ceux-là, au moment où elle parle, ne sont qu'une poignée, elle ne laisse pas de leur adresser des leçons qui, de leur nature, profitent à la société tout entière. Et tôt ou tard il arrive que ces leçons parviennent à leur adresse et influencent l'esprit de la foule.

Il est temps de finir. J'ai fait avec vous une longue chevauchée à travers les idées générales. Nous sommes bien loin, semble-t-il, de l'Institut catholique. Ah! Messieurs, quittez ce souci, ou plutôt cet espoir. Nous sommes tout près de la maison, et voici le sentier très direct par lequel je vous y ramène. Tant pis pour ceux qui s'applaudissaient tout bas de s'être perdus en route.

[1] Joan. VIII, 32.

Le haut enseignement chrétien est, disions-nous, une des formes principales de l'action civilisatrice de l'Église. Donc nous devons y retrouver le double caractère qui distingue cette action. Cet enseignement est destiné au grand nombre : il fait son chemin par la coopération du petit nombre.

Il est destiné au grand nombre, oui, Messieurs. Car la science est aujourd'hui la maîtresse du monde; mais la science qui n'est pas chrétienne n'a pas ce qu'il faut pour exercer utilement cet empire. Elle manque de principe et de direction, elle manque de discrétion et d'équilibre, elle sape elle-même ses propres bases, elle s'épuise dans un recommencement perpétuel, elle fait de l'oubli des certitudes acquises la condition de la découverte, elle traduit en grec le nom de l'ignorance pour glorifier dans l'*Agnostique* l'homme qui prétend personnifier le culte du savoir. Et parce que l'esprit humain regimbe sous la loi du scepticisme, voici que, après avoir rejeté avec dédain toute métaphysique, cette science audacieuse en refait une de toutes pièces, conçoit à tout hasard l'hypothèse de l'évolution sans Dieu, demande aux faits de la confirmer, n'obtient que des démentis, passe outre avec insolence, et prétend imposer à tous les esprits ce dogme étrange. Quiconque le discute reçoit un brevet d'ignorance. La foule abasourdie accepte l'oracle, et le vrai savant attristé se demande tout bas si, au fond de ce vaste appareil scientifique qui fait l'orgueil de la libre pensée, il y a autre chose qu'une immense mystification.

Que manque-t-il donc à la science dont nous parlons? Il lui manque d'être chrétienne. Elle a tout le reste : la patience de l'investigation, la sûreté des procédés, la finesse de l'analyse, le génie de la synthèse, et cette confiance que donne, en vue du travail à poursuivre, l'ample moisson des résultats acquis. En devenant chrétienne, elle ne perdrait aucun de ces avantages; elle n'aliénerait, c'est le concile du Vatican qui parle, « ni la propriété de ses principes, ni la propriété de ses méthodes. » Mais elle acquerrait ce que rien ne remplace : une base philosophique ferme et rationnelle, une conception générale des choses conforme à la raison et à l'expérience, une notion de la cause qui explique l'apparition des phénomènes, une notion de la fin qui en explique l'orientation; elle apprendrait à mettre chaque chose à sa place, l'esprit au-dessus de la matière, et la morale au-dessus de l'instinct; elle saurait où va le progrès des choses et à quoi il se termine; et, sans consacrer aucun préjugé, sans proscrire aucune découverte, elle ne ferait pas du travail de Pénélope la loi du perfectionnement de l'esprit.

Mais où trouver aujourd'hui la science chrétienne? Dans les rangs de l'Université officielle vous trouverez encore, et plus nombreux qu'on ne pense, les savants chrétiens. Mais vous les trouverez isolés, suspectés, réduits à l'impuissance quand il s'agit de communiquer à leurs disciples cette foi dont on a dit qu'elle est l'arome qui empêche la science de se corrompre.

La science, pour rester ou redevenir chrétienne, n'a

plus qu'une ressource : il faut qu'elle s'affranchisse de cette tutelle officielle qui, sous couleur d'une neutralité menteuse, lui interdit de rendre témoignage à la vérité; il faut qu'elle se réfugie pauvre, mais fière, dans l'asile sacré que la charité lui ouvre et que la liberté lui garde.

Si donc il y a quelque part de hautes écoles libres et chrétiennes, c'est là que la science pourra se ressaisir elle-même. Et parce qu'il s'agit là d'un intérêt du premier ordre pour la société tout entière, j'ai bien le droit de conclure que l'enseignement donné dans ces écoles est destiné, par sa nature, au grand nombre.

Et pourtant, Messieurs, regardez : de fait, cet enseignement s'adresse au petit nombre. Pourquoi?

Est-ce parce que le grand nombre n'écoute plus l'Église? Si c'est la seule cause qui éclaircit les rangs de nos disciples, je ne m'en effraye pas. Une fois de plus, le petit ferment fera lever toute la pâte. Élèves de nos Facultés catholiques, vous êtes ce ferment évangélique. A vous de vous approprier ici tout ensemble, et les énergies du savoir, et les influences vivifiantes de la foi. A vous de porter ensuite au dehors les vertus réparatrices dont vous serez pénétrés. Ah! je ne crains pas pour vous, faible troupeau; car c'est le bon plaisir de Dieu de vous assurer la victoire. *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum*[1].

[1] Luc. XII, 32.

SÉANCE ANNUELLE DU 13 NOVEMBRE 1889

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

L'Université catholique de Paris, qui s'appelle depuis neuf ans l'Institut catholique, entre aujourd'hui dans sa quinzième année. Pour la treizième fois elle réunit ses bienfaiteurs, heureuse de leur témoigner sa reconnaissance et de leur montrer les fruits de ses travaux. Pour la neuvième fois je suis chargé de lui servir d'interprète dans le compte qu'elle doit vous rendre. Je ne vous importunerai pas par les gémissements accoutumés qui servent d'exorde à tous les rapporteurs ; je me placerai seulement sous la protection de ce nombre respectable de neuf discours prononcés en neuf ans dans les mêmes circonstances et sur le même sujet, pour appeler votre indulgence sur les redites que je n'aurai pas su éviter.

Comme les années précédentes, je voudrais vous donner d'abord de nos nouvelles, puis m'entretenir un instant avec vous de nos intérêts.

I

Notre établissement comprend, vous le savez, quatre branches d'enseignement : la théologie, le droit, les sciences et tout ce qui se rattache aux études littéraires.

La théologie, avec ses nombreuses ramifications, est enseignée ici depuis onze ans, dans une école annexée au séminaire universitaire. Si l'on se place au point de vue légal, elle n'appartient pas à l'organisme créé, il y a quatorze ans, pour mettre à profit la liberté rendue à l'enseignement supérieur; elle n'est qu'une forme nouvelle et plus haute sous laquelle s'exerce le droit incontesté des évêques de distribuer aux clercs l'enseignement des sciences sacrées. Mais, en réalité, elle n'est pas seulement une partie de notre organisme, elle en est la tête. Et par une heureuse adaptation aux besoins du clergé du principe qui régit en France la hiérarchie des études, elle joue, par rapport à l'enseignement des grands séminaires, le rôle que jouent nos Facultés de lettres ou de sciences à l'égard de nos collèges. Elle représente le degré supérieur de la science sacrée, dont les grands séminaires forment le degré secondaire et le catéchisme le degré primaire.

Je vous ai dit l'année dernière de quel droit cette école supérieure des sciences sacrées peut prétendre à votre estime, à votre concours sympathique. Former des prêtres instruits, des apologistes de la foi, des maîtres

capables à leur tour d'initier à la doctrine les aspirants aux saints ordres; susciter dans les rangs du clergé des hommes qui puissent lui faire honneur en face de la société moderne et de cette science superbe par où l'on se flatte de remplacer Dieu, c'est là, Messieurs, un intérêt du premier ordre et qui ne doit pas seulement toucher le cœur des évêques. Lorsqu'il s'agit de défendre et d'honorer vos croyances, n'est-ce pas de vous tous, chrétiens, qu'il est question?

Je ne reviendrai pas sur ces considérations. Au raisonnement, je puis aujourd'hui substituer l'argument d'autorité. Notre école des sciences sacrées vient de recevoir une consécration qui ne permet plus à personne de la traiter avec indifférence. Après un mûr examen de son organisation et des résultats qu'elle a produits, le Saint-Siège vient de lui conférer le titre et les privilèges d'une Faculté canonique de théologie et de droit ecclésiastique. En même temps, l'enseignement de la philosophie scolastique y a été institué, et les bases d'une Faculté de philosophie y ont été posées.

Le décret d'érection, approuvé en assemblée générale de la Congrégation des évêques et réguliers, a été signé par le Saint-Père il y a peu de jours. Le texte du décret et le Bref qui l'accompagne nous sont annoncés de Rome et nous parviendront incessamment. Ce que le clergé de France désirait depuis longtemps, ce que les pouvoirs publics, à différentes époques et sous les régimes les plus divers, avaient essayé d'obtenir, une renaissance de l'ancienne Sorbonne, rajeunie et vivi-

fiée au souffle du pur esprit catholique, voilà ce que désormais on pourra trouver à Paris, pourvu qu'on vienne le chercher dans cette enceinte.

Après les sciences sacrées, je devrais vous présenter notre Faculté de droit; mais le rapport que vous venez d'entendre me dispense de cette tâche. Vous venez de voir à l'œuvre cette partie considérable de notre organisme, et vous avez pu vous convaincre une fois de plus que, dans cette province du savoir dont les études juridiques délimitent les frontières, l'enseignement catholique a son mot à dire, son œuvre à faire. La société contemporaine souffre d'un malaise qu'il serait puéril de nier. Dans cette vaste consultation qu'a provoquée de toutes parts le centenaire de 1789, les remèdes proposés ont été bien divers; mais sur un point l'unanimité s'est faite: tous ont été d'accord pour constater la faillite des espérances qu'inspirait généralement, il y a un siècle, l'irrésistible mouvement de rénovation sociale qui allait aboutir à la Révolution française. A cette philosophie superficielle du XVIII^e^ siècle dont la déclaration des droits de l'homme et du citoyen fut l'expression, ont succédé d'autres théories et d'autres formules; à l'esprit littéraire qui l'avait dictée, s'est substitué depuis cinquante ans l'esprit scientifique. Une philosophie nouvelle est née de là, qui remplace, comme on l'a dit spirituellement, la liberté par le déterminisme, l'égalité par la sélection naturelle, la fraternité par la lutte pour l'existence. Comment une conception aussi hasardée des relations sociales n'aurait-elle pas ébranlé les vieux fondements

de l'édifice juridique? Un brillant écrivain en faisait tout récemment la remarque[1] : il ne s'agit plus, pour la nouvelle école, de choisir entre le droit et la force; il s'agit de les identifier. Ne dites plus avec les idéalistes que le droit doit primer la force, ou, avec les cyniques, que la force prime le droit; dites que cette opposition n'a pas de sens, car tout ce qui prévaut est légitime, et c'est la force qui fait le droit.

Et l'Église demeurerait inerte et silencieuse devant une telle évolution des doctrines? Contente d'assister à la déroute d'un libéralisme téméraire, accablé par la licence d'opinions qu'il a déchaînée, elle ne s'inquiéterait pas de voir s'élever sur les ruines du contrat social une théorie qui nous ramène tout droit à la barbarie? Si vous ne le pensez pas, reconnaissez qu'il y a place dans l'enseignement catholique pour une philosophie du droit; et parce que les lois humaines ne sont pas autre chose qu'une application aux relations civiles des principes sur lesquels repose l'idée même de la société, avouez qu'il y aurait péril et trahison à livrer le monopole de l'enseignement juridique à ceux qui ne savent plus défendre la liberté de l'homme ni la souveraineté de Dieu.

Mais ces choses vous ont été dites cent fois, et je n'y veux pas revenir. Je salue donc, en passant, notre école juridique, heureux de constater, au renouvellement de cette année, un relèvement notable du nombre de nos étudiants en droit. L'effectif, encore incom-

[1] M. de Voguë, *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1889.

plet, se grossira d'ici à quinze jours des recrues que le volontariat militaire achevé ou le baccalauréat conquis dans la session présente verseront dans nos rangs. Dès aujourd'hui nous pouvons accuser une augmentation de trente élèves sur le nombre constaté à pareille époque il y a un an[1]. Nous voici donc engagés sur la pente remontante, et tout nous dit que ce mouvement ascensionnel ne s'arrêtera pas là. A l'heure où le découragement est la grande tentation des hommes de bien, je signale à votre joyeux accueil ce gage d'espérance.

L'enseignement des lettres et des sciences n'affecte plus dans notre Institut la forme des facultés; il a pris depuis neuf ans un caractère nettement professionnel. Former des maîtres pour nos écoles secondaires, tel a été le but poursuivi avec persévérance et avec succès. Toutefois c'eût été méconnaître l'esprit et les traditions des institutions catholiques que de nous enfermer dans ce programme utilitaire au point d'oublier la science pure. Une école supérieure ne méritera pas son titre si elle n'est qu'une école préparatoire; il faut qu'elle soit encore et surtout un atelier de recherches, un foyer d'activité scientifique.

Notre École des hautes études n'a pas failli à cette tâche. C'est ce que je vous ai montré, l'année dernière, en vous parlant des productions de nos professeurs, de la place qu'ils ont su se faire par leurs écrits dans l'es-

[1] Cette augmentation s'est élevée depuis à cinquante et nous a fait regagner le chiffre de 1881.

time du monde savant, des preuves de supériorité qu'ont fournies plusieurs de nos anciens élèves et des palmes qu'ils ont conquises dans les concours académiques. Je pourrais ajouter aujourd'hui à ce tableau la mention du succès obtenu par le beau et savant ouvrage de M. Claudio Jannet sur le socialisme d'État et la réforme sociale, et la brillante soutenance de thèse de M. l'abbé Lebarq, du diocèse de Rouen, thèse justement applaudie et qui nous promet à bref délai une édition critique et définitive des sermons de Bossuet.

Cette année, je voudrais appeler votre attention sur un autre signe de vitalité que la simple inspection de nos affiches rend visible à tous les yeux. Ceux d'entre vous qui les ont lues ont pu remarquer, sous ce titre commun : *Littérature et Linguistique,* une assez longue liste de cours et de conférences. La littérature n'y est représentée que par trois chaires, correspondant aux trois littératures française, latine et grecque, dont l'exposition fait partie du programme de la licence. La linguistique, à elle seule, fournit l'objet de dix enseignements différents : histoire de la langue française, dialectologie française, phonétique expérimentale, philologie latine, langue grecque, langues hébraïque, syriaque, assyrienne, langue et littérature chinoise; enfin, pour couronner l'édifice, langue sanscrite et grammaire comparée des idiomes indo-européens. Sans doute une partie de ces cours existait déjà soit à l'école des hautes études, soit à l'école de théologie. Mais le moment nous a semblé venu de rapprocher ces éléments épars, en les complétant à mesure que de

jeunes maîtres, presque tous sortis des rangs de nos élèves, se montraient prêts à prendre leur part de la tâche. Trois enseignements nouveaux méritent une mention particulière. M. l'abbé Rousselot, depuis trois ans chargé du cours d'histoire de la langue française, ne s'est pas contenté de montrer à ses élèves, dans une étude approfondie de l'idiome gallo-romain, la source d'où dérive notre langue nationale. Ses travaux l'ont amené à reconnaître l'importance de l'étude des dialectes et des patois encore subsistants, où l'observateur attentif découvre comme autant de témoins vivants des variations de l'idiome primitif et en vient à surprendre le secret des transformations du langage. Une revue nouvelle est née de là, la *Revue des patois gallo-romans*, fondée par M. l'abbé Rousselot, avec la collaboration de M. Gilliéron, maître de conférences à l'école des hautes études de la Sorbonne. Ce recueil, qui a déjà deux ans d'existence, a obtenu le plus honorable accueil auprès des philologues. Ce n'est pas tout : les transformations des mots ne s'opèrent pas arbitrairement ; elles obéissent à des lois d'ordre physiologique : c'est le jeu naturel des organes vocaux qui appelle certaines modifications dans l'émission des sons, dans les flexions des mots. Le professeur, abandonnant le terrain purement grammatical, s'est donc livré à des recherches expérimentales sur le fonctionnement des différents organes qui concourent à la formation de la parole ; pour rendre plus sensibles les résultats de ses observations, il a créé des appareils enregistrant les effets propres aux mouvements res-

pectifs de la gorge, des lèvres, de la langue, du nez, en même temps que la durée et la tonalité musicale des sons qui composent le discours. De telles recherches répondent trop bien à la tendance de la science contemporaine, pour qu'il nous soit interdit de les signaler comme une preuve de l'initiative intelligente qui appartient à l'enseignement libre et qui le recommande à l'estime des amis du savoir.

Nul n'ignore l'importance du sanscrit comme type des langues indo-européennes. Toute étude approfondie de la grammaire générale doit avoir pour fondement la connaissance de cette langue. Une heureuse fortune nous a permis de mettre à profit les connaissances et le talent d'un jeune savant, à qui ses travaux d'ethnographie et de philologie ont déjà conquis une honorable notoriété en France et en Belgique. Le R. P. Van den Gheyn, l'un de nos principaux collaborateurs dans l'œuvre du congrès scientifique de l'année dernière, inaugurera, la semaine prochaine, cet enseignement, qu'aucune école libre n'offrait jusqu'ici aux adeptes de la linguistique.

Enfin j'ai parlé d'un cours de chinois. La Chine aujourd'hui est devenue pour la France une voisine qu'on a eu bien tort de traiter de négligeable. La langue et la littérature de cet immense empire ont offert de tout temps un grand intérêt de curiosité ; désormais l'intérêt pratique s'ajoute à ce mobile pour solliciter les travailleurs. Il paraît du reste, — je n'en parle hélas! que par ouï-dire, — que les trésors cachés sous les signes étranges de l'écriture idéographique

exercent un puissant attrait sur quiconque a le courage de surmonter les difficultés du début. Obéissant à une vocation toute spontanée, M. Paul Antonini s'est adonné au culte de cette muse qu'un diplomate ne manquerait pas d'appeler céleste. Depuis deux ans, il a entrepris d'initier un public d'amateurs à la littérature et à l'histoire de l'empire du Milieu. Continuellement, dans ses conférences fort goûtées, il se heurtait à l'ignorance de son auditoire en matière de langue, et, pour y remédier, traçait au tableau quelques sentences en caractères chinois, dont il donnait ensuite l'interprétation. L'artifice tentateur a produit son effet. M. Antonini a senti frémir chez quelques-uns la passion naissante. Cette année, il se propose de la cultiver ouvertement, en ajoutant un cours de langue parlée à ses leçons de littérature. Des inscriptions spéciales seront délivrées aux auditeurs jaloux de s'initier aux mystères du chinois. Et qui sait si, le succès venant, l'institut catholique ne sera pas bientôt à même de conférer des diplômes appréciés des trop rares Français qui savent quitter le sol natal pour aller servir au loin la mère patrie?

Je vous ai parlé longuement de ces tentatives, qui accusent dans notre corps enseignant l'esprit d'initiative scientifique. Si quelqu'un d'entre vous exprimait la crainte de nous voir négliger, pour ses résultats aventureux, l'œuvre essentielle et féconde qui doit préparer des maîtres à l'enseignement libre, je suis en mesure de le rassurer par des faits. Notre école des sciences sacrées, malgré la sévérité qu'elle déploie

dans les examens de grades, a fait, cette année, dix-sept bacheliers ou auditeurs en théologie, deux licenciés ou lecteurs. En droit canonique, elle a reçu treize bacheliers ou auditeurs, sept licenciés ou lecteurs. L'École des hautes études peut aussi présenter un bilan des plus honorables et qui ne redoute aucune comparaison. Nul n'ignore que les épreuves de la licence, dans les différents ordres d'enseignement scientifique et littéraire, deviennent d'année en année plus difficiles. Faut-il voir dans cette difficulté croissante un effet de la tendance contemporaine à surcharger sans cesse les programmes et à demander aux jeunes gens la preuve de la science acquise, et non plus seulement la preuve de la valeur intellectuelle qui permettra de l'acquérir? Ou bien faut-il en chercher la cause dans le secret désir de combattre l'encombrement des carrières scientifiques en élevant continuellement la hauteur des barrières qui en gardent l'entrée? Les deux explications sont conciliables, et la vérité pourrait bien se trouver dans la réunion des deux. Toujours est-il qu'aujourd'hui trois cinquièmes des candidats succombent d'ordinaire aux épreuves écrites, et un cinquième seulement, quelquefois moins, surmonte les épreuves orales. Quant à nous, Messieurs, nous n'en sommes pas encore à redouter, dans les cadres de nos collèges libres, le nombre excessif des professeurs gradués. Nous n'en subissons pas moins les rigueurs d'un système d'examens destiné surtout à multiplier les victimes. En dépit de ces rigueurs, nous obtenons souvent une proportion de succès qui représente le

tiers, parfois la moitié des candidats présentés, au lieu du cinquième.

Depuis la dernière séance annuelle, nous avons fait recevoir vingt-sept licenciés ès lettres, dont quatre en philosophie, six en histoire et dix-sept en grammaire; et neuf licenciés ès sciences, dont six en mathématiques et trois en physique; en tout trente-six licenciés, avec un accroissement de huit sur le nombre de l'année dernière.

Avant de terminer cette revue de notre année, je dois mentionner rapidement les événements heureux et malheureux qui l'ont signalée.

Au premier rang de nos bonnes fortunes vous ne serez pas surpris que je salue la promotion de notre chef et de notre père à la dignité cardinalice. Depuis longtemps cher au Souverain Pontife par son dévouement éclairé et ses éminentes vertus, il le représentera désormais plus directement parmi nous, étant devenu prince de sa cour et faisant rayonner sur notre œuvre, avec l'éclat de la grandeur romaine, la douce sollicitude du successeur de Pierre. D'abord associé, puis substitué au cardinal Guibert dans le gouvernement de l'Église de Paris et dans celui de notre institut, il hérite aujourd'hui de sa pourpre comme il avait hérité de son cœur. Chaque année nous apporte de nouveaux témoignages de son affection et de sa libéralité; l'année présente ne fait pas exception, et des bienfaits de tout genre ont ajouté au poids, si doux à porter, de notre reconnaissance.

Ce fut un bonheur aussi, en même temps qu'un

grand honneur pour nous, que l'élection d'un de nos professeurs à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les titres qui ont valu à M. l'abbé Duchesne cette éminente distinction me dispensent de faire ici son éloge; mais ils ne sauraient arrêter sur mes lèvres l'expression d'une joie qui m'est commune avec vous tous, mes chers collègues, et qui contient pour l'avenir de plusieurs d'entre vous une légitime espérance.

Un fait d'ordre bien différent s'est produit il y a quelques mois et nous a paru aussi plein de promesses. Une généreuse donatrice, désireuse d'aider les âmes de bonne foi que troublent dans leurs croyances religieuses certains problèmes soulevés par les sciences modernes, a eu la pensée de fonder un prix pour encourager la composition d'écrits apologétiques. Elle s'est adressée pour cela à notre Faculté de théologie.

Le prix, qui est de 2000 francs, sera biennal. Il sera décerné par le corps professoral de la Faculté, qui pourra s'adjoindre tels assesseurs qu'il jugera à propos pour ajouter la compétence scientifique à la compétence théologique.

Dès aujourd'hui une première question est mise au concours. En voici la teneur :

« Étudier les relations entre la nouvelle conception de l'univers, telle qu'elle résulte des progrès de l'astronomie et de la physique générale, et la révélation chrétienne, savoir :

« 1° Au point de vue de l'interprétation des données cosmogoniques et cosmologiques qui peuvent se trouver dans la Bible;

« 2° Au point de vue des dogmes de l'incarnation et de la rédemption. »

Le choix de cette première question appartient à la fondatrice, qui veut garder l'anonyme et qui désigne sa fondation par le prénom d'une personne chère : « fondation Hugues. »

Les manuscrits devront être envoyés au recteur de l'institut catholique, au plus tard le 1er décembre 1890. Le prix sera décerné au mois de juin 1891.

Le capital correspondant à cette fondation est déposé en mains sûres. Ce n'est pas encore le domaine de Chantilly; mais il y a commencement à tout, et rien n'est plus joyeux à contempler qu'une aurore.

Pourrais-je oublier dans cette revue de nos journées heureuses celles qu'a remplies le congrès de l'Association catholique de la jeunesse française? Si trop longtemps l'isolement et l'inertie ont fait notre faiblesse, comment ne pas saluer un présage de régénération dans l'activité de la jeunesse qui s'éveille, dans la solidarité des groupes de jeunes gens qui s'unissent sous l'étendard de la foi? Il y a deux ans, un premier congrès réunissait à Angers sept cents associés; Paris, cette année, en a recensé trois mille. Le mouvement commencé va s'accélérer. Encore un peu de temps, et l'association, qui plonge ses racines dans tous les collèges catholiques de France, ralliera sous son drapeau toute une armée de jeunes hommes prêts à imposer le respect de leurs croyances et à mériter pour eux-mêmes le respect qui s'attache à la valeur personnelle.

L'Association catholique de la jeunesse française n'est pas une œuvre propre à notre institut. C'est une fédération à laquelle nous sommes fiers d'appartenir. Puisque j'ai commencé à sortir de notre enceinte, je ne m'arrêterai pas en si beau chemin. Les frontières mêmes de la France ne pourront plus me retenir, et je vous inviterai à franchir tour à tour avec moi le Jura et l'Atlantique, pour acclamer à Fribourg et à Washington la création de deux universités catholiques.

Tournons-nous d'abord à l'Orient. Fribourg est plus près. Là nous verrons toute une pléiade de maîtres savants et chrétiens, dont plusieurs viennent de France, se grouper autour d'un évêque, français lui aussi, n'est-il pas vrai? par la langue, français par l'éloquence, français par l'âme, par l'amour qu'il nous porte et que nous lui rendons, français comme le grand et doux évêque de Genève dont il a hérité le titre et le cœur. A la naissante université catholique de Fribourg salut fraternel, vœux de prospérité, d'accroissement et de gloire!

Et maintenant, d'une pensée plus rapide que l'électricité qui court sur les fils dans les profondeurs de l'Océan, transportons-nous dans la capitale de l'Union américaine. Aujourd'hui même, Messieurs, tandis que nous tenons ici notre treizième assemblée générale, les évêques et les catholiques des États-Unis inaugurent, par l'ouverture solennelle d'une Faculté de théologie, l'université qui doit se compléter rapidement, grâce à leur prodigieuse initiative, et donner

à la jeune Église d'outre-mer le nécessaire appui d'un haut enseignement chrétien.

Mais que dis-je? Non, ce n'est pas seulement par la pensée que nous assistons à cette fête. A l'heure où je vous parle, un écrivain distingué, un catholique éminent, un fils adoptif de notre grand Montalembert, M. le vicomte de Meaux, nous représente à Washington, et voici l'adresse qu'il a bien voulu porter lui-même à nos frères d'Amérique :

« *A Son Éminence le cardinal Gibbons, à NN. SS. les archevêques et évêques des États-Unis d'Amérique, à Mgr le recteur et à tous les membres du corps professoral de l'université catholique de Washington.*

« Éminence,
« Messeigneurs,
« Messieurs,

« L'université catholique de Paris, née il y a quinze ans, envoie en vos personnes, à la naissante université catholique de Washington, ses vœux fraternels et l'expression de ses plus cordiales sympathies.

« Dans le nouveau comme dans l'ancien monde, l'humanité s'agite à la recherche de la science et perd le souci de la vérité. Il appartient aux enfants de la véritable Église de faire cesser ce divorce entre les faits et les principes. Pour cela, ils doivent entrer ré-

solument dans le champ de la science, y apporter un esprit hardi et sincère, mais y faire pénétrer avec eux la lumière des vérités supérieures dont ils ont la garde.

« Les universités seront les foyers de cette science à la fois ancienne et nouvelle, qui, par le respect des traditions et l'ardeur des recherches, doit relier le passé à l'avenir.

« Salut à nos frères d'Amérique, qui entreprennent de mettre la puissance de leur initiative et les ressources d'une vraie liberté au service de la foi dans les hautes régions du savoir!

« D'un bord à l'autre de l'Océan, l'affection, l'estime, l'émulation de vos frères d'Europe, vont au devant de vos efforts et de vos espérances.

« Le 13 novembre prochain, tandis que nous tiendrons à Paris notre séance annuelle de rentrée, sous la présidence des trente-deux évêques fondateurs de notre Institut, nous serons aussi présents de cœur à Washington pour l'inauguration de votre Université.

« *Quam Deus sospitet, augeat et ornet.* »

Messieurs, je vous ai dit nos joies : vous connaissez nos deuils. L'année dernière, à pareil jour, nous perdions dans Mgr de Briey, évêque de Saint-Dié, l'un de nos premiers fondateurs, l'un des amis les plus dévoués de notre œuvre. Grâce aux lenteurs de la politique, qui mêle aux choses sacrées sa néfaste influence, le siège de saint Mansuy est encore vacant après une année.

Plus ancienne encore est la vacance du siège de Saint-Brieuc; et, bien qu'elle ait pris fin en droit par la nomination d'un évêque, que d'avance nous saluons de notre respect et de nos vœux, nous sommes réduits pour la seconde fois à tenir nos assises sans voir, au milieu de nos fondateurs, le successeur de deux prélats auxquels l'Université catholique de Paris restera grandement redevable : Mgr David et Mgr Boucher.

A une époque plus récente, la mort nous a encore enlevé un père en la personne du doyen vénéré de l'épiscopat français, Mgr Regnault, évêque de Chartres. Sa sollicitude n'avait jamais fait défaut à notre Institut; il nous envoyait chaque année l'élite de son séminaire : les noms des clercs chartrains sont écrits en lettres d'or à chaque page dans les fastes de notre école de théologie et de notre école des hautes études. Il y a deux ans, le vénérable pontife, âgé de quatre-vingt-sept ans, venait encore témoigner, par sa présence à notre fête universitaire, du prix qu'il attachait à nos travaux. En adressant à sa pieuse et douce mémoire un hommage qu'à tant de titres je puis appeler filial, je suis sûr de traduire le sentiment unanime de cette assemblée.

Une cause moins triste assurément nous prive aussi de la présence de Mgr Thibaudier; mais, tout en applaudissant à l'élévation d'un si digne évêque au siège qu'a illustré Fénelon, nous pouvons bien envier à l'Université catholique de Lille les conseils, la direction et le bienveillant patronage dont l'évêque de

Soissons a favorisé si longtemps nos écoles supérieures.

Enfin, Messieurs, pour être complet, je devrais vous dire un mot de nos préoccupations et de nos inquiétudes. La vieillesse est vénérable, mais les infirmités sont trop souvent son partage. L'antique maison des Carmes n'a pas le privilège de résister à l'action du temps. Une partie de nos bâtiments menace ruine. Las d'enfouir des sommes considérables dans de médiocres réparations, nous sentirions le besoin de remplacer les locaux qui vont nous manquer par des constructions définitives, et de mettre la main à l'exécution d'un plan d'ensemble. Il y aurait dans cette manière de procéder moins de hardiesse encore que de prudence, moins de prodigalité que d'économie véritable. Mais comment parler de bâtir à l'heure présente ? Passe encore de planter. N'en déplaise au vieillard de la fable, cela coûte moins cher. Connaissez-vous, Messieurs, quelque affluent du Pactole dont nous pourrions capter la source pour en dériver les eaux vers nos rivages ? Oh ! de grâce, n'en gardez pas le secret. Parmi tant d'œuvres nécessaires qui se disputent les ressources des catholiques, n'oubliez pas la place d'honneur qui revient de droit à l'œuvre du haut enseignement chrétien.

II

Je me suis attardé bien longtemps, Messeigneurs et Messieurs, à vous raconter l'histoire de notre année. Il me reste peu d'instants pour tirer avec vous les conclusions qui s'en dégagent. Elles tiennent toutes dans un seul mot : persévérance.

Nous avons vécu quatorze ans à travers des jours difficiles : donc nous avons la vie dure. Nos ennemis ne nous ont pas détruits : donc il ne faut pas nous abandonner nous-mêmes. Le vrai péril, non pas celui qui enflamme les courages, mais celui qui lentement et sûrement amènerait la mort, ne peut venir que de nos défaillances.

Pour nous prémunir contre un tel danger, je voudrais en quelques mots formuler deux pensées, bien faites pour affermir dans nos esprits cette foi en notre œuvre qui est la garantie de sa durée et le secret de sa force.

Le monde a besoin de vérité.

Et nous, nous avons besoin de science.

La vérité et la science, ce n'est donc pas la même chose? Eh non, Messieurs, et la preuve, c'est que le siècle présent est ivre de science et lamentablement dépourvu de vérité. La science cherche, elle recueille des faits, elle les groupe, elle les range sous des lois qui ne sont la plupart du temps que des formules approximatives; enfin, quand elle veut aller jusqu'au

bout de son pouvoir, elle hasarde des hypothèses destinées à fournir la raison des phénomènes. Les vraies causes semblent fuir devant ses poursuites. Les plus grands génies sont ceux qui font reculer les difficultés et placent à une profondeur plus grande au-dessous des apparences l'explication de ce qu'ils voient.

Chose étrange ! à côté ou au-dessus de tant de causes qui nous échappent, il en est deux qu'il nous est à la fois plus nécessaire et plus facile de connaître : c'est la cause que nous sommes et la cause qui nous a faits. Cette connaissance est la plus nécessaire, car la cause que nous sommes décide de nos actes, et la cause qui nous a faits décide de notre destinée. Cette connaissance est la plus accessible, car la droiture et la bonne foi suffisent à l'acquérir, et les simples ne sont guère en moins bonne condition que les sages de ce monde pour s'assurer de ces deux vérités : je suis le maître de mes actions, et Dieu est le maître de mon sort.

Dieu et l'âme, ces deux termes délimitent la région où résident les principes supérieurs qui aident à déchiffrer l'énigme de ce monde. Causalité, finalité, moralité, voilà le domaine propre de la vérité. La science expérimentale ne saurait rien m'en apprendre. La philosophie sans doute est compétente pour m'en instruire, mais à la condition de ne pas abdiquer elle-même sa dignité et ses droits devant les prétentions insolentes d'un savoir abaissé.

Or, de fait, Messieurs, qu'a-t-on vu dans tous les

temps? que voit-on particulièrement dans le nôtre? C'est que la raison, laissée à elle-même, ne sait pas défendre son patrimoine; c'est qu'aujourd'hui surtout elle montre un étrange empressement à l'aliéner aux mains étrangères. Où sont les philosophes qui croient à la métaphysique, qui n'asservissent pas l'étude de l'âme à la physiologie, qui ne livrent pas la morale aux usurpations de la mécanique? Vous ne les trouverez pas en dehors des rangs chrétiens. On se dit libre penseur, et on renonce au droit de penser; on n'a plus que des yeux pour voir, des mains pour toucher, de la sagacité pour deviner derrière les faits connus d'autres faits obscurs, et c'est tout. Ou, si l'esprit humain regimbe et par un mouvement naturel revient à la recherche des causes, on trompe sa faim avec des hypothèses hâtives, on comble avec des mots le vide des systèmes, on dit: Au commencement il y avait un être informe qui n'était presque rien, et c'est de là que tout est sorti par la vertu de l'évolution.

Vous voyez bien ce qui manque à toutes ces intelligences. Elles connaissent une foule de choses, mais elles ignorent la principale. Elles ne savent d'où vient le monde, ni où il va, ni quelle place y tient l'homme, ni quelle route il y doit suivre. Encore une fois elles ont la science, elles n'ont point la vérité.

Donc, Messieurs, le monde a besoin de nous; car cette vérité, nous la possédons. Fermeté, certitude, clarté, tels sont les caractères de ces connaissances supérieures que le Christ assure en héritage à tous ses enfants. Le plus humble des chrétiens récite, avec

le symbole de sa foi, l'abrégé le plus parfait de la philosophie et de la morale. Le plus subtil des philosophes trouve dans les formules du dogme toutes les solutions utiles des problèmes qu'agite son génie. L'influence de la doctrine révélée sur l'état intellectuel du monde va bien plus loin qu'on ne pense. Quand elle cesse de rencontrer la docilité, elle s'exerce encore par le contraste. Le monde compare ses affirmations sereines avec le scandale des négations intéressées, avec les fatigantes variations du doute, avec la contradiction des systèmes; et le plus souvent, après avoir accordé à ceux-ci quelque faveur, il se lasse de les suivre dans la région du vide et revient à l'Église pour lui demander les paroles de vie.

Plus d'une fois dans l'histoire on a vu ce retour. On le reverra encore. Un des plus grands artisans de ruines qu'ait produits notre temps l'a prédit, et pour cette fois j'estime qu'il a été prophète[1]. O Église du Christ, ô mère des hommes, vos enfants peuvent s'égarer loin de vous, vous les attendez toujours; et quand la famine vous les ramène, toujours ils vous retrouvent prête à les recevoir et à les nourrir du pain de la vérité. Mais où en serait le monde, grand Dieu! si vous n'étiez pas là, et si, pour répondre à l'appel des esprits déconcertés, des consciences troublées, des cœurs brisés, il n'y avait que des naturalistes et des astronomes, des électriciens et des chimistes?

Dépositaires de la vérité, allons donc trouver les

[1] M. Renan.

hommes de notre temps pour la leur offrir : ils ont besoin de nous. Mais, pour suffire à cette tâche, nous avons besoin, nous chrétiens, d'acquérir le savoir. Le crédit de notre parole, le succès de notre entreprise est à ce prix. Qu'il y ait de l'engouement, de l'illusion, quelquefois de l'enfantillage dans les hommages quasi religieux que beaucoup d'ignorants prodiguent aujourd'hui à la science, je ne le veux point nier. Elle a aussi des admirateurs plus sérieux et plus sincères. Mais les uns et les autres sont résolus à ne nous point écouter tant qu'ils pourront nous croire étrangers au mouvement scientifique moderne, tant qu'ils croiront apercevoir chez nous ou de la défiance, ou de la timidité, ou je ne sais quelle attitude boudeuse à l'égard des grandes conquêtes du génie contemporain.

Mais je m'aperçois que j'allais refaire le discours si élevé et si spirituel que vous venez d'applaudir. Il ne pourrait que perdre à être répété avec moins de compétence. Je m'arrête donc, non toutefois sans avoir posé une simple question aux jeunes gens qui m'écoutent. D'où vient que, pour gagner une épaulette, un diplôme, un emploi, vous êtes capables des plus grands efforts, vous savez marquer votre place au premier rang des travailleurs, tandis que, si les circonstances politiques ou autres vous rejettent dans la vie privée ou d'avance vous y confinent, vous ne trouvez plus l'emploi de vos facultés? Est-il donc indispensable d'être officier, professeur ou fonctionnaire, pour avoir une intelligence et s'en servir? Que d'amis du savoir, engagés par la nécessité de vivre dans d'ingrats

labeurs, vous envieraient vos loisirs! Sur les heures péniblement arrachées au repos le plus légitime, ceux-là prélèvent un tribut de travail qui fait reculer les bornes du savoir humain et rend leur nom illustre parmi les hommes. Ne s'en trouvera-t-il pas parmi vous qu'une ambition pareille viendra solliciter dans les conditions privilégiées qui leur sont faites, pour disputer à l'oisiveté, à la frivolité, les années de leur jeunesse et leur assurer, par le prestige de leurs œuvres, cette place que les passions de partis semblaient leur refuser dans la société contemporaine?

Oui, Messieurs, si le monde a besoin de la vérité dont vous gardez le dépôt, vous avez besoin, vous, de la science pour faire honneur à la vérité. Vous en avez besoin aussi pour la défendre. C'est mon dernier mot.

La vérité religieuse ne s'appuie pas sur les découvertes du génie de l'homme; mais l'impiété s'appuie sur ces découvertes pour la combattre, et vous, par conséquent, vous devez vous mettre en état de juger ces attaques et de les repousser. Il s'agit avant tout de sauvegarder votre croyance personnelle. La foi du charbonnier est bonne pour le charbonnier, et c'est l'incomparable honneur de la religion chrétienne d'avoir souci de l'âme des pauvres, de l'esprit des simples, et de leur ménager, sous une forme appropriée à leurs capacités et à leurs besoins, la possession des vérités nécessaires. Mais quand les horizons de la pensée s'élargissent, il faut que l'intelligence de la foi s'étende en proportion; sans quoi le doute se glisse dans l'espace resté vide, et l'éducation religieuse la plus

soignée ne préserve pas du naufrage ceux qui, arrivés à l'âge viril, négligent de compléter et de tenir sans cesse à jour les connaissances qui garantissent pour eux les raisons de croire.

Il s'agit encore pour quelques-uns de sauvegarder la croyance des autres. Tous les apologistes n'appartiennent pas au clergé. Auguste Nicolas n'était ni prêtre ni chargé d'un enseignement sacré : qui dira cependant combien de chrétiens lui doivent d'avoir conservé ou retrouvé la foi? Son œuvre, admirable pour son temps, a fait son temps. A d'autres difficultés il faut des solutions différentes, empruntées à un état nouveau du savoir et de l'esprit humain. En dehors des livres élémentaires, il est douteux qu'un seul homme puisse entreprendre aujourd'hui, sur un front de bataille chaque jour plus étendu, la défense intégrale du christianisme. Mais la tâche est divisible, et chacun peut choisir son poste de combat. Plus vous approfondirez un ordre particulier de connaissances, plus vous vous rendrez capables de rendre à la vérité les services que vous en avez reçus.

Nos Facultés catholiques répondent au double besoin que je viens de signaler : elles offrent à la jeunesse les ressources de l'initiation scientifique ; elles préparent à la vérité religieuse des défenseurs. Ainsi leur rôle s'élève bien au-dessus des conceptions mesquines de ceux qui n'y veulent voir que de pâles copies des écoles publiques. Si le monde où nous vivons a besoin de la vérité religieuse, c'est ici que se formeront les hommes capables de la lui rendre. Et si, aspirant

à l'honneur d'une telle mission, ils sentent le besoin d'acquérir le grand savoir, c'est bien le moins que l'Église possède ses foyers scientifiques à elle, où les plus généreux de ses enfants viendront forger leurs armes pour les combats de la doctrine.

Courage donc et persévérance ! Sans doute les jours sont mauvais. L'entretien de nos écoles supérieures entraîne de lourdes dépenses, alors que tant d'autres impôts de guerre pèsent sur la charité catholique dans la lutte qu'on lui impose. Mais les difficultés de la tâche ne sauraient nous en faire oublier l'importance. Plus que jamais nos établissements de haut enseignement chrétien sont nécessaires. S'ils n'existaient pas, c'est maintenant qu'il faudrait les créer. Ils existent, ils s'accroissent : soutenons-les de nos sacrifices, de notre estime, de notre adhésion, de notre confiance. C'est le devoir d'aujourd'hui, c'est l'intérêt de demain. Ce sera, dans le siècle nouveau qui s'approche, l'incomparable honneur de la génération présente d'avoir légué cette œuvre à l'avenir !

FIN DU TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

DISCOURS SUR L'ÉDUCATION

DISCOURS prononcé à la distribution des prix de l'école Albert-le-Grand, à Arcueil, le 5 août 1879. — L'idéal et le réel dans l'éducation et dans la vie humaine 3

DISCOURS prononcé à la distribution des prix de l'école Sainte-Anne, à Saint-Ouen, le 28 juillet 1880. — La philosophie des prix 12

DISCOURS prononcé au Cirque d'été, le 14 mars 1883, à la réunion générale annuelle de l'œuvre diocésaine des écoles libres de Paris 22

DISCOURS prononcé à la distribution des prix de l'école de Pontlevoy, le 30 juillet 1883. — L'homme et le chrétien. . 39

DISCOURS prononcé à la distribution des prix de l'institution libre de la Malgrange (Nancy), le 6 août 1884. — L'enseignement neutre et la destinée humaine 56

DISCOURS prononcé à la distribution solennelle des prix à l'école libre de l'Immaculée-Conception (collège des Pères Jésuites de Vaugirard), le 2 août 1886. — Privilèges et obligations 75

DISCOURS prononcé à la distribution des prix de l'école Saint-François-de-Sales, à Dijon, le 28 juillet 1888. — De la part active qui revient aux élèves et à leurs familles dans l'œuvre de l'éducation libre et chrétienne 91

Discours prononcé à la distribution des prix de l'institution Notre-Dame, à Chartres, le 31 juillet 1889. — Travail, devoir, religion 113

Discours prononcé en faveur des écoles chrétiennes, dans la cathédrale de la Rochelle, le 9 février 1890 126

HOMÉLIES PRONONCÉES A LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

POUR LA RENTRÉE
DES COURS DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Messe du Saint-Esprit, 4 novembre 1882 143
Messe du Saint-Esprit, 7 novembre 1883 158
Messe du Saint-Esprit, 5 novembre 1884 174
Messe du Saint-Esprit, 4 novembre 1885 184
Messe du Saint-Esprit, 4 novembre 1887 192
Messe du Saint-Esprit, 3 novembre 1888 200
Messe du Saint-Esprit, 4 novembre 1889 208

DISCOURS DE RENTRÉE

PRONONCÉS DANS LES SÉANCES ANNUELLES DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Séance annuelle du 26 janvier 1881 219
Séance annuelle du 24 janvier 1883 238
Séance annuelle du 30 janvier 1884 262
Séance annuelle du 19 novembre 1884 284
Séance annuelle du 19 novembre 1885 305
Séance annuelle du 18 novembre 1886 325
Séance annuelle du 16 novembre 1887 346
Séance annuelle du 14 novembre 1888 370
Séance annuelle du 13 novembre 1889 396

21331. — Tours, impr. Mame.